

ED. WHYMPER

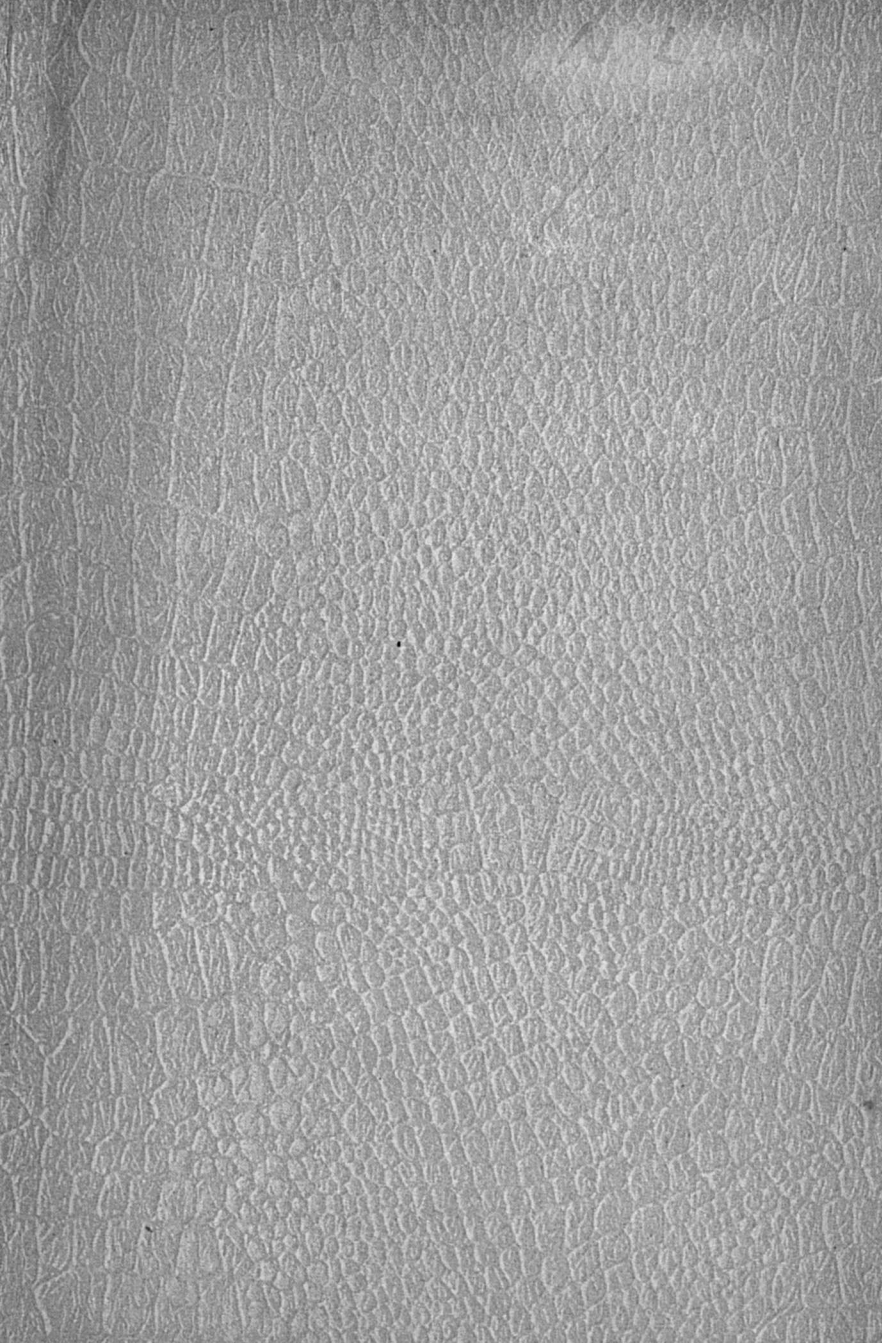


GUIDE
A
ZERMATT

ET AU
CERVIN







BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
DU VALAIS

SION

*

Bibliothèque

de la

Section Monte-Rosa



C. A. S.

GUIDE

A

ZERMATT



ET AU

CERVIN

OU

ATTERHORN

PAR

EDWARD WHYMPER

GENÈVE

Librairie A. Jullien, éditeur

32, PLACE DU BOURG-DE-FOUR, 32

Librairie A. JULLIEN, à Genève

32, Place du Bourg-de-Four, 32

Maison fondée en 1838

LITTÉRATURE ALPINE

Grand choix des meilleurs ouvrages

Guides — Cartes — Panoramas

MAISON D'ÉDITION

Spécialité de publications genevoises

LIBRAIRIE ANCIENNE

Catalogues en distribution gratuite

ALPINISME - HISTOIRE SUISSE

SAVOIE - AIN - ETC.

Histoire de la Réformation

L'ECHO DES ALPES

Organe mensuel illustré du Club alpin Suisse
pour les Sections de langue française

Fondé en 1865

Abonnements Suisse 4 fr.

Union postale 5 fr. 50.

GUIDE A ZERMATT
ET
AU CERVIN

PAR

EDWARD WHYMPER

AUTEUR DU « GUIDE A CHAMONIX ET DANS LA CHAÎNE DU MONT-BLANC »
DES « ESCALADES DANS LES ALPES », ETC., ETC.

AVEC 76 ILLUSTRATIONS ET CARTES

PREMIÈRE ÉDITION FRANÇAISE

1'137'967

GENÈVE
LIBRAIRIE A. JULLIEN, ÉDITEUR
32, Place du Bourg-de-Four, 32

Tous droits réservés.

CR 72

IMPRIMERIE DU JOURNAL DE GENÈVE, RUE GÉNÉRAL-DUFOUR

BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE
DU VALAIS



WALLISER
KANTONS-
BIBLIOTHEK

93 / 5526

INTRODUCTION

Ce petit guide de Zermatt est composé sur le même plan que le guide de Chamonix publié en 1896 par M. Murray. Il se rapporte plus ou moins exclusivement à ce qu'on pourrait appeler le district de Zermatt, en y faisant rentrer les sommités les plus intéressantes et les plus belles des Alpes. Il est toutefois assez difficile de délimiter avec quelque exactitude ce district, qui, comprenant les deux vallées de Saas et de St-Nicolas, s'étend sur la droite et sur la gauche en territoire helvétique, et dans la direction du sud, en territoire italien. On s'est donc, dans les pages qui suivent, plutôt attaché aux excursions qui peuvent être faites dans le bassin même de la vallée de Zermatt (Nicolaï Thal), qu'à celles qui ont pour point de départ des localités situées en dehors de cette région. Présument que le touriste pourrait être désireux d'avoir quelques lumières sur l'histoire de cette vallée, sur les différents personnages qui ont été associés à cette histoire, on a fait précéder la partie nettement topographique d'une brève esquisse historique.

Une cinquantaine des illustrations que l'on y trouvera ont été expressément gravées pour cet ouvrage, la plupart des autres sont extraites de mes *Escalades dans les Alpes*. C'est à l'amabilité du Club Alpin italien que j'ai dû de pouvoir reproduire ici le portrait de mon vieux guide et camarade Jean-Antoine Carrel, et les bases du plan de Zermatt m'ont été procurées par la Compagnie du chemin de fer de Zermatt. Diverses informations me furent fournies, divers services rendus par feu le Rév. L. S. Calvert, Sir Edward Davidson, le Rév. J. Llewelyn Davies, feu Sir John Evans, M. H. A. Grueber, feu M. X. Imfeld, MM. Alexandre et Joseph Seiler, feu le Rév. Christophe Smyth, le chanoine J. G. Smyth, le Rév. J. Sowerby, le Rév. E. W. Stevenson, et feu M. H. Schütz-Wilson, à l'amabilité de qui, il me plaît de rendre ici un tribut de reconnaissance.

Les remarques suivantes peuvent offrir quelque utilité aux touristes qui se rendent pour la première fois dans le district de Zermatt.

Dépenses. — Au point de vue du bon emploi de ses fonds, il est plus avantageux de s'établir dans un endroit donné, et d'y séjourner, que de changer constamment de gîte. Presque tous les hôtels qui sont cités dans ce volume accordent des prix dits « de pension ». Au commencement et à la fin de ce qu'il est convenu d'appeler la « saison », il y a réduction sur les prix d'hôtel.

Argent. — Prendre quelques louis et de la menue monnaie française pour les dépenses de la route. On trouvera des bureaux de change pour les billets de banque étrangers tant à Genève, qu'à

Lausanne et à Zermatt même. Refuser avec soin les pièces de monnaie italiennes qui n'ont plus cours.

Vêtements. — Les vêtements de laine et de flanelle sont les plus pratiques. Il est préférable de se munir de plusieurs costumes de rechange légers que de n'en emporter qu'un ou deux d'étoffe épaisse. Acheter les *souliers de montagne* chez son cordonnier ordinaire, (et avoir soin de les « briser » avant d'entreprendre aucune course) mais les faire « clouter » à Zermatt, où l'on s'entend mieux à ce genre de besogne. Le cordonnier de Zermatt est Louis Burgener. Lui porter soi-même les bottines que l'on peut avoir à faire réparer.

Culottes. — Les moustiques de la vallée du Rhône font preuve d'une prédilection très marquée pour les mollets des touristes qui adoptent ce genre de vêtements. Le *Puttee* (d'origine indienne) l'emporte de loin sur toutes les autres espèces de guêtres. C'est la molletière la plus agréable et la plus pratique que l'on puisse trouver.

Corde. — Si l'on projette de faire des excursions nécessitant l'emploi de la corde, acheter une corde dite de « manille » provenant de quelque maison de confiance et se méfier des articles à bas prix.

Piolets. — On peut s'en procurer à Zermatt soit au magasin de Hans Anderegg, soit encore chez Joseph-Marie Anthamatten qui les fabrique.

Bagages. — Le minimum de bagages et le maximum de confort sont parfois termes équivalents. Qui ne se munit que de ce qu'il peut transporter lui-même sans trop de peine, voyagera plus rapidement, plus agréablement et plus économiquement que ceux qui se surchargent de bagages. Cet agrément comporte cependant son revers, les tenanciers d'hôtel devisagent d'un œil soupçonneux les touristes ayant peu ou n'ayant pas de bagages et il leur arrivera de les loger dans les plus mauvaises de leurs chambres.

Postes suisses — Les étrangers se rendant à Zermatt (ou partout ailleurs en Suisse) feront bien de se procurer, au prix de 40 cent. le petit volume intitulé : *Tarif postal de poche pour la Suisse et l'étranger*, publié par la direction générale des postes suisses. Ils y trouveront tous les renseignements voulus sur les tarifs postaux pour les lettres, les paquets, etc. Ces tarifs sont à très bas prix.

Heure. — La Suisse et l'Italie ont adopté le régime de l'heure du fuseau horaire correspondant qui avance de 60 minutes sur l'heure française. Il est bon de se souvenir de ceci en traversant la frontière soit à l'aller, soit au retour. A Genève (gare de Cornavin) les trains se dirigeant vers la France partent à l'heure française, tandis que ceux qui se dirigent vers la Suisse partent à l'heure suisse.

Douanes. — Lorsqu'on adopte, pour se rendre à Zermatt, la route de Paris-Dijon-Pontarlier et Lausanne, c'est à Vallorbe qu'a lieu la visite des bagages. Les touristes qui se rendent soit de Zermatt en Italie, soit d'Italie à Zermatt, en traversant les hauts cols neigeux, n'ont que rarement affaire aux douaniers.

Ces dernières années des droits d'entrée ont été institués sur les cordes alpines, même en petite quantité, et sur d'autres menus objets. Si vexatoires que soient ces règlements, il est préférable de s'y soumettre, et de payer sans récriminations ; il importe 1° de prendre (et de conserver) le reçu de la somme payée ; 2° d'obtenir le nom du douanier auquel on a affaire ; 3° de se ménager, si possible, un témoin de la transaction ; et 4° d'en conserver une note exacte et détaillée.

Il est bon d'être muni d'un *passport* ; bien que l'on puisse faire un voyage prolongé tant en France, en Suisse, qu'en Italie, sans que le besoin s'en fasse sentir ; des occasions peuvent se produire où la présentation de cette pièce soit utile, voire indispensable ; et il est préférable d'avoir les atouts dans son jeu.

Cartes. — Les cartes et les plans que nous donnons dans cet ouvrage suffiront dans la plupart des cas. Les personnes qui désireraient des cartes plus détaillées devront faire l'emplette de certaines cartes dressées par les gouvernements suisse ou italien.

1. Les portions suisses du district de Zermatt sont comprises dans les feuilles XXII et XXIII de la *Carte topographique de la Suisse* (communément appelée *Carte du Général Dufour*) à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ et gravée sur cuivre. Le prix de chaque feuille est de 2 fr.

2. On les trouvera également dans les feuilles suivantes de l'*Atlas Topographique de la Suisse* (carte Siegfried) à l'échelle de $\frac{1}{50000}$ Feuilles : 482, Sierre ; 487, Vissoye ; 528, Evolène ; 531, le Cervin ; 496, Viège ; 500, St-Nicolas ; 533, le Mischabel ; 535, Zermatt ; 497, Brigue ; 501, le Simplon ; 534, Saas ; 536, le Monte Moro ; prix de chaque feuille : 1 fr.

3. Les feuilles nos 528, 531, 533 et 535 réunies et vendues en une seule feuille, portant la mention Evolène, Zermatt et Mont Rose, coûtent 2 fr.

4. On trouvera dans la feuille III de la *Carte générale de la Suisse*, au $\frac{1}{250000}$ une carte fort commode, qui comprend tout le territoire situé entre Genève et le col du Simplon d'une part, et Thoune et la frontière italienne, d'autre part. Prix 2 fr.

5. Les touristes qui, soit de Zermatt, soit de Saas, ont l'intention de passer en Italie auront intérêt à se procurer les feuilles suivantes de la *Carta d'Italia*, au $\frac{1}{50000}$ nos 29 (IV) Valtournanche ; 29 (I) Monte Rosa ; 30 (IV) Bannio (cette dernière feuille comprend et Macugnaga et le val Anzasca. Prix de chaque feuille : 0.50 cent.

On peut se procurer toutes ces cartes à la librairie A. Jullien, 32, Bourg-de-Four, Genève.

Langues. — La langue communément employée dans le district de Zermatt est l'allemand. La connaissance du français y est utile, bien que la majorité des paysans de la vallée de St-Nicolas et de celle de Saas ignorent cette langue. Dans le Valtournanche

et la Valpelline, la connaissance du français suffit. Bon nombre des jeunes guides du district de Zermatt parlent l'anglais.

Religion. — Le canton du Valais est le plus catholique de tous les cantons de la Confédération helvétique. Lors du recensement de 1888, on comptait 100.925 catholiques, pour 865 protestants. La religion protestante est cependant tolérée.

Du choix des guides. — Les recommandations que je puis faire quant au choix d'un guide à Zermatt sont identiquement les mêmes que je ferais pour les guides de n'importe quel autre endroit. 1^o Avant d'entrer en pourparlers avec un guide, avoir soin de s'enquérir de ses antécédents auprès des personnes bien renseignées. 2^o Eviter les hommes connus pour leurs accidents, et ceux qui s'adonnent à la boisson. 3^o Pour les excursions longues et difficiles, donner la préférence aux hommes qui sont dans la force de l'âge plutôt qu'à ceux qui sont trop vieux ou trop jeunes.

Il n'existe pas à Zermatt de *Bureau des Guides*, ce qui oblige les touristes à prendre eux-mêmes des renseignements sur les hommes disponibles. Pendant la « saison », outre les guides valaisans, dont on trouvera les noms dans la liste de l'Appendice, on rencontre assez fréquemment, à Zermatt, des guides de l'Oberland, de Macugnaga (Val Anzasca) du Val Tournanche, et de différents autres endroits.

Certains guides persistent dans la pratique, fort répréhensible, qui consiste à solliciter un engagement des voyageurs qu'amène le train de Viège à Zermatt, et dans les wagons même de ce train. Ceux qui se présentent et se recommandent eux-mêmes, sont généralement d'une classe très inférieure.

Je n'essaierai même pas de trancher cette question qui consiste à savoir si, oui ou non, un touriste doit avoir recours au service d'un guide. Il est des personnes suffisamment expérimentées pour pouvoir fort bien se passer des guides et exécuter sans leur aide toutes les excursions dont il est fait mention dans ce petit volume. La plupart des touristes cependant n'ont pas l'expérience voulue. Dans l'impossibilité où je suis de me rendre compte des capacités des personnes qui liront ces lignes, je ne puis leur donner de conseils précis sur ce point ; c'est à elles de décider.

La Société suisse des Hôteliers publie, à Bâle, une brochure contenant les remarques suivantes, et montrant les idées des hôteliers suisses sur plusieurs questions d'intérêt général.

Retenir des chambres à l'avance. — Il est dit : une regrettable confusion règne dans les idées du public qui voyage, à propos de cette question, qui, au moment surtout où la saison bat son plein, cause des discussions aussi nombreuses que pénibles.

Ceci provient en grande partie d'un conseil contenu dans les guides des voyageurs, conseil donné de bonne foi, nous sommes prêts à l'admettre, et dans l'intention d'arranger le touriste et l'hôtelier. Ce conseil consiste à faire retenir des chambres à l'avance, surtout si l'on pense arriver à une heure tardive. Mais grâce au fait que dans les notes des

guides à ce sujet, ni la question de droit, ni celle d'intérêt commercial n'ont été discutées, l'opinion a grandi dans l'esprit des voyageurs, qu'en retenant sa chambre à l'avance, le touriste aura un droit sans s'imposer aucune obligation.

Examinons les considérations suivantes :

1. Quel est le voyageur qui a le plus de droit à un accommodement, (a) celui qui arrive de bonne heure à l'hôtel, ou (b) celui qui, par lettre, par télégramme ou simplement par téléphone, fait connaître son intention de venir et qui arrivera tard dans la nuit ou bien n'arrivera pas du tout ; tandis que le premier par sa seule présence semble être le meilleur client.

2. Un arrangement, un contrat, dans lequel les droits des deux parties sont stipulés, doit être conclu au moins des deux côtés. Une proposition ne regardant qu'un seul des intéressés ne donne pas au voyageur le moindre droit, car dans ce cas il y manque quelque chose : (a) une déclaration de la seconde partie (l'hôtelier) qu'il peut et veut accepter l'ordre ; (b) la garantie que le voyageur remplira l'obligation qu'il prend en donnant l'ordre.

L'augmentation du nombre des voyageurs correspond à celle de ceux qui *pensent lier l'hôtelier en retenant des appartements à l'avance sans être eux-mêmes engagés d'aucune façon par un tel ordre.*

Ainsi l'efficacité de tels ordres diminue journellement et l'hôtelier ne doit pas être blâmé s'il cherche d'abord à satisfaire les premiers arrivants et refuse les ordres de personnes inconnues, à moins qu'elles ne lui soient recommandées.

Une réponse payée paraît, dans une certaine mesure, augmenter la probabilité qu'on s'occupe favorablement de vos ordres ; elle peut, selon la réponse plus ou moins définitive de l'hôtelier, lui impliquer, sinon une obligation légale, au moins une obligation morale. Néanmoins, on ne peut dire que cela lie absolument l'hôtelier, car le voyageur n'accorde pas une garantie nécessaire de sa part pour donner une obligation que cette garantie seule pourrait imposer en donnant à l'ordre la forme d'une convention.

Chambres retenues pour arrivées matinales.

Si la chambre a été réservée par un touriste matinal, selon son ordre, on ne lui comptera la chambre qu'une fois, pourvu qu'il ne l'occupe que dans le jour et la mette, en avertissant à l'avance, à la disposition de l'hôtelier pour la soirée. Si ce dernier est empêché d'en disposer pour la nuit suivante, le voyageur doit, surtout pendant la saison, ou quand il y a une grande affluence, être prêt à payer la chambre pour deux nuits, même s'il n'a occupé la chambre que pendant 24 heures.

La responsabilité des hôteliers.

Le voyageur fera bien, pour éviter les pertes et les recherches de la police, de suivre l'avis des guides et à la requête de l'hôtelier de lui confier personnellement ses valeurs.

Quelques-uns des hôtels de Zermatt sont ouverts toute l'année, et on a cherché à y créer une « saison d'hiver ». Il ne se passe guère de mois où les touristes d'occasion ne s'y arrêtent ; on signale même des ascensions d'importance entreprises et réussies au

cours des mois de décembre, janvier et février. On peut dire cependant que la *Saison* ne commence guère avant le mois de JUIN, pour prendre fin en septembre, bien que *parfois*, dès la mi mai et jusqu'à la mi octobre, le temps se prête à la plupart des courses de montagne que l'on peut faire de Zermatt. Habituellement, le nombre des touristes diminue considérablement aux premiers jours d'octobre, et au milieu du mois, on n'y rencontre plus guère que les retardataires et les habitués. C'est « la fin de la saison ».

EDWARD WHYMPER.

Mai 1911.

NOTES DE LA QUATORZIÈME ÉDITION ANGLAISE

La saison de 1910 à Zermatt, en ce qui concerne le temps fut déplorable. Beaucoup de pluie dans la plaine, et de neige sur les hauteurs. En conséquence de quoi, on ne fit que peu d'ascensions. Le nombre des touristes atteignit, néanmoins, la moyenne habituelle.

On construit actuellement une nouvelle cabane, ou un nouvel hôtel, du Cervin sur l'arête du Hörnli, un peu au dessus de la cabane que reproduit l'illustration de la page 92. On prétend que cette construction sera terminée et qu'on y pourra loger dès 1911 ; il s'y trouvera 20 lits.

Le Cervin fut escaladé le 31 janvier 1911, en huit heures, de la cabane du Hörnli, par Joseph Pollinger.

Un vétéran de la montagne. — Le 10 juillet 1910, Peter Knubel de St-Nicolas, (dont le nom est fréquemment mentionné dans les pages qui suivent) est entré dans sa soixante-dix-neuvième année. Il fait encore des ascensions ; il a effectué celle du Cervin à plus de cent reprises.

A Randa, on a ouvert un petit hôtel, près de la station du chemin de fer, appelé hôtel du chemin de fer, où l'on trouvera 20 lits.

Armaillis traversant le col de Théodule. — Autrefois, il était assez ordinaire qu'on fit traverser aux bestiaux le col de Théodule, de Zermatt au Val Tournanche. Ce fait ne s'était pas reproduit depuis nombre d'années. Or les 15 et 16 septembre 1910, trente-quatre vaches ont effectué le trajet sous la garde de deux des Maquignaz.

Alôis Pollinger, père, de St-Nicolas, est mort le 16 avril 1910, à l'âge de 66 ans. Il était le père des trois guides Pollinger, qui vivent tous trois encore et sont tous trois d'excellents montagnards.

Les tentatives entreprises par les aviateurs aux environs de Brigue en septembre 1910 ont pitoyablement échoué.

Le guide Louis Theytaz, de Zinal, âgé de 44 ans, est décédé le 31 janvier 1911. Monté sur ses skis, il enfonça à travers un pont de neige, et tomba

dans une crevasse de 70 mètres de profondeur. On dit que, lorsque se produisit l'accident, Theytaz était encordé à un touriste et à un autre guide, et que la corde se rompit. Cette corde ne pouvait être que fort défectueuse.

Si l'emploi des skis peut présenter quelque utilité sur des champs de neige horizontaux et sur des pentes d'une inclinaison modérée, il ne peut être que périlleux sur un glacier couvert de neige.

Plusieurs des *gérants d'hôtels* les mieux connus de la vallée de Zermatt l'ont quittée, entre autres M. de Werra, de Randa, et M. O. Zumofen, qui tint pendant longtemps le Grand Hôtel de St-Nicolas, et remplissait dernièrement les fonctions de directeur des Hôtels de Louèche.

Rudolph Taugwalder, guide de Zermatt, qui, alors qu'il était au service de Miss Annie Pech, de Boston, Massachussets, Etats-Unis d'Amérique, eut cruellement à souffrir des atteintes du gel dans les Andes, en 1908, a été nommé gardien du musée de Zermatt.

Liste des guides de l'appendice G. — Ces listes ont été revisées, et ne comportent plus maintenant que les noms des guides vivants. On en a également supprimé le nom de Rudolph Taugwalder pour la raison qui vient d'être citée.

Le tunnel du Lötschberg. — Cette grande entreprise, qui une fois terminée, facilitera beaucoup l'accès de Zermatt, touche à sa fin. Ce tunnel mesurera environ 16 kilomètres de longueur. Le 31 mars 1911, à 4 heures moins dix du matin, un coup de mine a abattu la paroi rocheuse qui séparait les deux galeries ; et les ingénieurs en chef des galeries respectives, MM. Moreau et Rothpletz se sont serré la main par la brèche. Il est probable que le tunnel sera ouvert à la circulation vers le mois de mai 1913.

Erratum page 108. — D'après le dernier recensement, le chiffre des habitants de la ville de Lausanne dépasse actuellement 64.000.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE ET ORIGINES DE ZERMATT

UNE LÉGENDE. — L'ÉVÊQUE DÉJOUÉ LES RUSES DE SATAN. — DÉCOUVERTE DE MONNAIES ROMAINES SUR LE COL DE THÉODULE. — PREMIÈRE MENTION DE VIÈGE ET DE ST-NICOLAS. — LES SEIGNEURS DE LA VALLÉE DE LA VIÈGE. — PREMIÈRE MENTION DE ZERMATT. — TRAITÉ CONCLU ENTRE LES HABITANTS DE ZERMATT ET CEUX DU VAL ANZASCA — ZERMATT CAUSE DE DISSENSIONS. — LA FAMILLE DE LA TOUR. — ASSASSINAT DE LA COMTESSE DE VIÈGE ET DE SON FILS. — GUERRE EN VALAIS. — LA FIN DE L'ÉVÊQUE TAVELLI. — ZERMATT SOUS DE NOUVEAUX MAITRES. — LES HABITANTS DE ZERMATT DEVIENNENT POSSESSEURS DE BIENS ALLODIAUX ET BIENTOT SONT SOUS LE RÉGIME RÉPUBLICAIN. — DESCRIPTION DE BOURRIT. — ZERMATT EST ANNEXÉ A L'EMPIRE FRANÇAIS. — LE VALAIS RÉUNI A LA CONFÉDÉRATION SUISSE. — DE SAUSSURE. — VISITE DU PREMIER ANGLAIS A ZERMATT. — REGAIN DE POPULARITÉ. — LA PREMIÈRE ASCENSION DU MONTE ROSA. — ALEXANDRE SEILER I. Page 1.

CHAPITRE II

TENTATIVES D'ASCENSION DU CERVIN

ESSAIS DES CHASSEURS DU VAL TOURNANCHE (1858-59) — DE MM. PARKER EN 1860 — DE M. VAUGHAN HAWKINS EN 1860 — SECONDE TENTATIVE DE MM. PARKER EN 1861. — MA PREMIÈRE NUIT SUR LE CERVIN (1861). — CAMPEMENT AU COL DU LION. — TENTATIVE HIVERNALE DE M. T. S. KENNEDY EN 1862. — ATTAQUE RENOUVELÉE EN COMPAGNIE DE M. R. J. S. MACDONALD. — UNE VARAPPE, SEUL, SUR LE CERVIN. — UNE NUIT SEUL. — UNE CHÛTE. — MES CINQUIÈME ET SIXIÈME TENTATIVES EN 1862. — LE PROFESSEUR TYNDALL ATTEINT « L'ÉPAULE ». — MA SEPTIÈME TENTATIVE (1863). — ABANDON DE L'ARÊTE SUD-OUEST. — MA HUITIÈME TENTATIVE (1865). — DUPÉ ET BLAGUÉ. Page 22.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE ASCENSION DU CERVIN

CHARLES HUDSON. — CAMPEMENT SUR LA PAROI ORIENTALE. — RAPPORT FAVORABLE DE CROZ. — ASCENSION DE LA FACE EST. — ESCALADE DU CÔTÉ NORD. — ARRIVÉE AU SOMMET. — DÉCONVENUE DES ITALIENS. — ÉTONNEMENT AU BREUIL. — MERVEILLEUX PANORAMA. Page 65.

CHAPITRE IV

DESCENTE DU CERVIN. — UNE EFFROYABLE AVALANCHE. — HADOW GLISSE. — MORT DE CROZ, HADOW, HUDSON ET LORD F. DOUGLAS. — TERREUR DES TAUGWALDER. — UNE APPARITION. — UNE PROPOSITION INFAME. — SURPRIS PAR LA NUIT. — RECHERCHE ET DÉCOUVERTE DES CADAVRES. — ENQUÊTE OFFICIELLE. — LEURS TOMBES.

Page 73.

CHAPITRE V

PREMIÈRE ASCENSION PAR LE VERSANT ITALIEN. — COMPARAISON DES DEUX ROUTES. — CABANE DE LA « CRAVATE ». — ASCENSION DE M. CRAUFURD GROVE. — CONSTRUCTION DE LA CABANE DU VERSANT ORIENTAL. — CABANE DE L'ARÊTE DU HÖRNLI. — MODIFICATIONS DE LA FORME DU SOMMET. — MORT DE JOSEPH BRANTSCHEN. — LE DOCTEUR MOSELEY FAIT UNE CHUTE SUR LE VERSANT ORIENTAL. — ASCENSION DE MM. MUMMERY ET PENHALL PAR LE NORD-OUEST. — ABANDON ET MORT DE M. BORCKHARDT — NOUVELLE CATASTROPHE SUR LE VERSANT ORIENTAL. — MORT DE JEAN-ANTOINE CARREL. — PERTE D'ANDREAS SEILER ET DE JOSEPH BIENER.

Page 83.

CHAPITRE VI

DES MOYENS DE COMMUNICATION POUR ARRIVER A ZERMATT

ROUTE A PRENDRE. — HORAIRES, DISTANCES ET PRIX DES PLACES. — PONTARLIER. — VALLORBES ! TOUT LE MONDE DESCEND ! — LAUSANNE ET OUCHY. — GIBBON A LAUSANNE. — LE LAC. — SAINT-MAURICE. — LA VALLÉE DU RHÔNE. — MARTIGNY. — SION. — SIERRE. — LA SOUSTE. — VISP OU VIÈGE. — CHANGEMENT DE TRAIN.

Page 106.

CHAPITRE VII

LA VALLÉE DE ZERMATT (VALLÉE DE ST-NICOLAS)

VIÈGE. — LE CHEMIN DE FER DE ZERMATT ET LE SYSTÈME ABT. — NOUVEAUX PONTS. — STALDEN-TÖRBEI. — KALPETRAN. — ST-NICOLAS. — ASCENSIONS A FAIRE DE ST-NICOLAS. — PASSAGES ET COLS AUTOUR DE ST-NICOLAS. — LIEU DE NAISSANCE DE THOMAS PLATTER. — HERBRIGGEN. — RANDA. — ASCENSIONS DU WEISSHORN, DU DOM, DU TÆSCHORN, ETC. — COLS AUTOUR DE RANDA. — TÆSCH. — L'ALPE ET LA VALLÉE DE TÆSCH. — ASCENSIONS DE L'ALLALIN, DE L'ALPHUBEL ET DU RIMPFISCHORN. — COLS AUTOUR DE LA VALLÉE DE TÆSCH. — DE TÆSCH A ZERMATT.

Page 114.

CHAPITRE VIII

ZERMATT. — POPULATION. — AUTORITÉS. — ENTRETIEN DES ROUTES. — FORÊTS COMMUNALES. — HÔTELS. — LA RUE. — MAGASINS. — USAGES ET COUTUMES. — L'ÉGLISE. — INSCRIPTIONS DU CIMETIÈRE. — L'ÉGLISE ANGLAISE. LES INSCRIPTIONS DE SON CIMETIÈRE. — UN JARDIN ALPIN. — JARDIN ZOOLOGIQUE. — LA POSTE. — TEMPÉRATURES. — GLACIERS. — TREMBLEMENTS DE TERRE. — PONTS. — GUIDES ET MULETS. — LE CHEMIN DE FER DU GORNERGRAT. Page 143.

CHAPITRE IX

EXCURSIONS DE ZERMATT

AU RIFFELALP. — LE LAC NOIR (SCHWARZSEE). — Z'MUTT ET STAFFEL. — GORGES DU GORNER. — LA VALLÉE DE FINDELEN. — LES GORGES DU TRIFT. — HÖHBALM. — LA VALLÉE ET L'ALPE DE TÄSCH — HAUTEN. — AU RIFFELHAUS ET AU GORNERGRAT. — GUGEL. — L'ARÊTE DU HÖRNLI ET LA CABANE DU CERVIN. — LE GLACIER DE Z'MUTT ET LA STOCKJE. — ASCENSION DU GLACIER DU GORNER VERS LE RIFFELHORN. — L'ALPE DE FLUH ET LE GLACIER SUPÉRIEUR DE FINDELEN. — L'HÔTEL DE TRIFT ET LE TRIFTKUMMEN. — PAR L'ALPE DE TUFTEREN VERS EGGEN. — LE RIFFELHORN. — UNE PROMENADE PAR STAFFEL, LE LAC NOIR, ETC. — LE COL DU STOCKHORN. — LE METTELHORN. — LE GABELHORN INFÉRIEUR. — LE ROTHORN. — WELLENKUPPE. — TRIFTHORN. — LE GABELHORN SUPÉRIEUR — LE ROTHORN DE ZINAL (OU MOMING). — LA DENT D'HERENS. — LA DENT BLANCHE. — LES COLS DE ZERMATT. — LE COL DE ST-THÉODULE (MATTERJOCH). — L'ASCENSION DU BREITHORN. — LE PETIT MONT CERVIN. — LE BREUIL ET LE VAL TOURNANCHE. — GUIDES DU VAL TOURNANCHE. — GOUFFRE DES BUSSERAILLES. — LE VAL TOURNANCHE. — CHATILLON. — COL DE TOURNANCHE. — TIEFENMATTENJOCH. — COL DE VALPELLINE. — COL DU MONT BRÛLÉ. — CÔL DE COLLON. — COL DE BERTOL. — AROLLA. — COL D'HÉRENS. — COL DE LA DENT BLANCHE (ZINALJOCH). — COL DURAND. — ARBENJOCH. — WELLENJOCH. — TRIFTJOCH. — UNE TRAGÉDIE SUR LE TRIFT. — LE COL DE MOMING. — COMMENT ARRIVER A ZINAL. Page 154.

CHAPITRE X

EXCURSIONS DES HÔTELS DE RIFFELALP ET DE RIFFELBERG
PREMIÈRES TENTATIVES D'ASCENSION DU MONT-ROSE. — PREMIÈRE ASCENSION DU MONT ROSE. — LA HÖCHSTE SPITZE

(DUFOUR SPITZE). — CABANE BÉTEMPS. — ASCENSION DU MONT ROSE EN HIVER. — LE NORD END. — LE LYSKAMM (SILBERBAST). — MORT DE M. CHESTER. — PERTE DE MM. LEWIS ET PATERSON. — AUTRE ACCIDENT SUR UNE CORNICHE DE NEIGE. — CASTOR ET POLLUX (ZWILLINGE, OU LES JUMEAUX). — LE BREITHORN PAR LE NORD. — COURSE ATOUR DU BREITHORN. — CIMA DI JAZZI. — LE STRAHLHORN. — COLS. — L'ADLERPASS. — SCHWARZBERG WEISSTHOR. — LE NOUVEAU WEISSTHOR. — L'ANCIEN WEISSTHOR. — SESIA JOCH. — LYSJOCH. — FÉLIK-JOCH. — ZWILLINGSPASS. — SCHWARTZTHOR. Page 186.

CHAPITRE XI

EXCURSIONS A FAIRE DE L'HÔTEL DU LAC NOIR

LE LAC NOIR. — LE GLACIER DE FURGG. — LE COL DE THÉODULE. — LE BREUILJOCH. — LE FURGGGRAT. — LE FURGGJOCH. — ROUTES POUR L'ASCENSION DU CERVIN. — LA ROUTE SEPTENTRIONALE, OU ROUTE DE ZERMATT. — LA ROUTE MÉRIDIONALE OU ROUTE DU BREUIL. — LA ROUTE DE ZMUTT. — MORT DE BAUMANN, IMSENG, MUMMERY, PENHALL, PETRUS, ETC. Page 202.

CHAPITRE XII

LA VALLÉE DE SAAS (SAASTHAL)

EXPLICATIONS. — UNE ANNÉE D'AVALANCHES. — STALDEN. — EISTEN. — HERTEGGEN. — BALEN. — SAAS (IM GRUND). — EXCURSIONS QUE L'ON PEUT FAIRE DE SAAS. — ALMAGELL. — COLS POUR ANTRONA ET LA ROUTE DU SIMPLON. — MATTMARK-SEE ET L'HÔTEL DE MATTMARK. — LE BLAUESTEIN. — COL DU MONTE MORO. — MACUGNAGA. — COL DE MONDELLI. — SAAS FEE. — EXCURSIONS QUE L'ON PEUT FAIRE DE SAAS FEE. — L'HÔTEL DE WEISSMIES. — EXCURSIONS QU'ON PEUT FAIRE DE LA. Page 209.

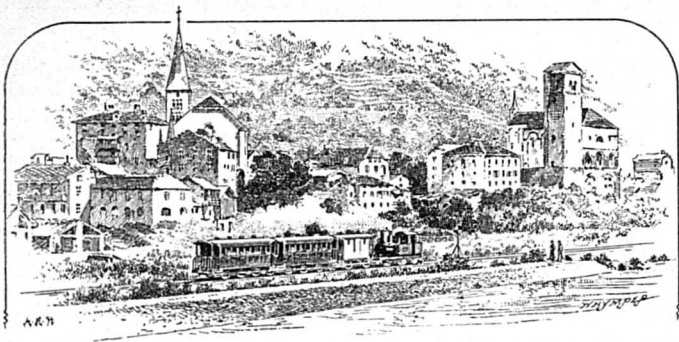
APPENDICE

A. TARIF DES EXCURSIONS DE ST-NICOLAS	219
B. TARIF DES EXCURSIONS DE RANDA	219
C. TARIF DES EXCURSIONS DE SAAS	219, 220
D. TARIF DES EXCURSIONS DE ZERMATT	221 à 223
E. MONTAGNES DU BASSIN DE LA VALLÉE DE ZERMATT	225 à 227
F. COLS DU BASSIN DE LA VALLÉE DE ZERMATT ET DE SES ENVIRONS	228, 229
G. LISTE DES GUIDES DE ZERMATT, TESCH, RANDA, ST-NICOLAS, SAAS, ETC.	230, 231
H. SUR LA GÉOLOGIE DU CERVIN	233
I. SCULPTURES PRÉHISTORIQUES SUR PIERRE, PRÈS DE ZERMATT.	234
J. CONVERSION DES MÈTRES EN PIEDS ANGLAIS	235
K. CONVERSION DES PIEDS ANGLAIS EN MÈTRES	236

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
1. VISP (VIÈGE)	1
2. MONNAIE DE DÉCENTIUS	5
3. ALEXANDRE SEILER I	17
4. HÔTEL DU MONT ROSE A ZERMATT	18
5. LE CERVIN ET LE RIFFELBERG	21
6. LE COL DU LION	27
7. PORTRAIT DE M. T. S. KENNEDY	30
8. LE CERVIN, VU DU SOMMET DU COL DE THÉODULE	33
9. LA GRANDE TOUR AVEC L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE CABANE	45
10. UNE CANONNADE SUR LE CERVIN	48
11. LE CERVIN, VU DU BREUIL	49
12. LE CERVIN, MONTRANT LE POINT LE PLUS ÉLEVÉ QU'AIT ATTEINT TYNDALL	50
13. COUPES DE STRATIFICATION	57
14. PORTRAIT DE LORD FRANCIS DOUGLAS	62
15. LA CHAPELLE DU LAC NOIR	63
16. PORTRAIT DU REV. CHARLES HUDSON	66
17. LE SOMMET DU CERVIN EN 1865	73
18. PORTRAIT DE MICHEL-AUGUSTE CROZ	75
19. SECTION DE LA CORDE QUI SE ROMPIT SUR LE CERVIN	76
20. DIAGRAMME DU SPECTRE DU CERVIN	78
21. DIAGRAMME DU CERVIN	80
22. LA TOMBE DE MICHEL-AUGUSTE CROZ	82
23. PORTRAIT DE J.-B. BICH	85
24. PORTRAIT DU CHANOINE CARREL	86
25. PORTRAIT DE J.-JOSEPH MAQUIGNAZ	90
26. LA CABANE DE LA FACE ORIENTALE DU CERVIN	91
27. LA CABANE DE L'ARÊTE DU HÖRNLI	92
28. LE SOMMET DU CERVIN EN 1874	94
29. PORTRAIT DE JEAN-ANTOINE CARREL	101
30. LA CROIX DE LA TOMBE DE CARREL	103
31. CARTE DU TRAJET EN CHEMIN DE FER DE PARIS A PON- TARLIER, VALLORBE ET LAUSANNE	107
32. CARTE DU TRAJET EN CHEMIN DE FER DE LAUSANNE A VIÈGE ET ZERMATT	109
33. PLAN DE MARTIGNY	110
34. PLAN DE VIÈGE	113
35. CARTE DES VALLÉES DE ST-NICOLAS, DE SAAS, ETC.	115
36. CRÉMAILLÈRE « SYSTEME ABT »	116
37. PLAN : DE VIÈGE A STALDEN	118
38. LE NOUVEAU PONT	119
39. STALDEN	120
40. PONT SUR LE MUHLEBACH	121
41. PLAN : DE STALDEN A ST-NICOLAS	122

	Pages
42. ST-NICOLAS	124
43. LE SAINT PATRONYMIQUE, ST-NICOLAS	127
44. PLAN : DE ST-NICOLAS A RANDA	130
45. HÔTEL ET PENSION DU WEISSHORN, A RANDA	131
46. L'OSSUAIRE (BEINHAUS) DE TÆSCH	138
47. TÆSCH	139
48. PLAN : DE RANDA A ZERMATT	140
49. PLAN DE ZERMATT	142
50. L'HÔTEL ZERMATT, EN 1895	145
51. L'ÉGLISE DE ZERMATT	146
52. LES TOMBES DE HUDSON, HADOW ET WILSON	147
53. LE PONT DU CERVIN	149
54. LE PONT DE FINDELEN, CHEMIN DE FER DU GORNERGRAT	151
55. LE VILLAGE DE ZERMATT, VU DE HAUTEN	155
56. GORGES DU GORNER	158
57. L'HÔTEL AU SOMMET DU GORNERGRAT	161
58. LE BREITHORN, VU DU NORD	162
59. AU SOMMET DU COL DE THÉODULE (MATTERJOCH)	175
60. L'HÔTEL DES JUMEAUX, AU BREUL	176
61. LE VILLAGE DE VAL TOURNANCHE	177
62. PRÉS D'ANTEY	178
63. LE VILLAGE DE BIONA	179
64. LE CERVIN, VU DU SOMMET DU COL DE VALPELLINE	181
65. MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE T. W. HINCHLIFF	186
66. L'HÔTEL DE RIFFELALP	137
67. LE MONT ROSE, VU DU GORNERGRAT	191
68. LA CABANE BÉTEMPS	193
69. L'HÔTEL DU LAC NOIR	202
70. LE CERVIN VU DE LA STOCKJE, MONTRANT LES ROUTES SUIVIES PAR MM. MUMMERY ET PENHALL	208
71. PLAN DES ENVIRONS DE SAAS	212
72. LE BLAUENSTEIN, VALLÉE DE SAAS, ET L'HÔTEL MATTMARK	215
73. COUPE GÉOLOGIQUE DU CERVIN, DRESSÉE PAR M. F. GIORDA- NO	232
74. VUE DU GORNERGRAT, EN REGARDANT VERS LE SUD	} Ala fin du vol.
75. CARTE DU CERVIN ET DE SES GLACIERS	
76. CARTE DE LA VALLÉE DE ZERMATT	



VISP (VIÈGE)

CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE ET ORIGINES DE ZERMATT

UNE LÉGENDE. — L'ÉVÊQUE DÉJOUÉ LES RUSES DE SATAN. — DÉCOUVERTE DE MONNAIES ROMAINES SUR LE COL DE THÉODULE. — PREMIÈRE MENTION DE VIÈGE ET DE ST-NICOLAS. — LES SEIGNEURS DE LA VALLÉE DE LA VIÈGE. — PREMIÈRE MENTION DE ZERMATT. — TRAITÉ CONCLU ENTRE LES HABITANTS DE ZERMATT ET CEUX DU VAL ANZASCA — ZERMATT CAUSE DE DISSENSIONS. — LA FAMILLE DE LA TOUR. — ASSASSINAT DE LA COMTESSE DE VIÈGE ET DE SON FILS. — GUERRE EN VALAIS. — LA FIN DE L'ÉVÊQUE TAVELLI. — ZERMATT SOUS DE NOUVEAUX MAÎTRES. — LES HABITANTS DE ZERMATT DEVIENNENT POSSESSEURS DE BIENS ALLODIAUX ET BIENTOT SONT SOUS LE RÉGIME RÉPUBLICAIN. — DESCRIPTION DE BOURRIT. — ZERMATT EST ANNEXÉ A L'EMPIRE FRANÇAIS. — LE VALAIS RÉUNI A LA CONFÉDÉRATION SUISSE. — DE SAUSSURE. — VISITE DU PREMIER ANGLAIS A ZERMATT. — REGAIN DE POPULARITÉ. — LA PREMIÈRE ASCENSION DU MONTE ROSA. — ALEXANDRE SEILER I.

Le village de Zermatt (nommé autrefois Prato Borno ou Prato-borno, Praborno, Pratoburnoz, Praborgne ou Praborny) s'élève à l'extrémité méridionale d'une vallée qui forme un des embranchements latéraux de la grande vallée du Rhône. Cette localité est d'origine beaucoup plus ancienne qu'on ne serait porté à le croire à en juger par son actuelle apparence. Au XIII^e et au XIV^e siècles déjà, ainsi que des documents justificatifs nous permettront de l'établir tout à l'heure, la vallée où se trouve Zermatt était peuplée; elle était connue à une époque bien antérieure encore. Une tradition généralement répandue dans le Valais veut que le passage

dénommé Col de Théodule tiennent son nom du premier¹ évêque de Sion, qui en aurait fait la traversée dans d'assez remarquables circonstances.

« Le pape de ce temps-là — c'était au IV^e siècle — avait fait cadeau d'une fort belle cloche au saint prélat de la vallée du Rhône tout nouvellement convertie au christianisme. Mais quel problème, au début du moyen âge que le transport d'une pareille masse d'airain des bords du Tibre au sein des grandes Alpes !... Si reconnaissant qu'il fût au souverain pontife de ce bel acte de générosité, le saint prélat valaisan n'osait nourrir l'espérance de voir un jour les fidèles Sédunois accourir au Temple à la voix sonore de la cloche papale, tant les frais de transport eussent été en trop large disproportion avec la valeur du présent accepté.

Que devait-il faire ?

St-Théodule eût pu longtemps réfléchir sans jamais trouver de solution, si Satan, toujours à l'affût des affaires où il y a quelque chance de maquignonner une âme, ne fût venu lui offrir de transporter cette cloche de Rome à Sion, en une seule nuit, sur son dos. L'évêque lui-même était admis à profiter de ce moyen de transport, en grim pant sur la large crinoline d'airain.

Le diable ne mettait qu'une seule condition à ce coup de force qu'il s'offrirait à accomplir : il demandait que, s'il arrivait avant le chant du coq dans les murs de la capitale valaisanne, l'âme de Saint-Théodule lui appartint pour l'éternité.

L'évêque accepta et, le même soir, Satan chargé de la lourde cloche sur laquelle le saint se tenait cramponné, se mettait en route à travers les plaines du Latium. Comment l'inferral portefaix dut-il s'y prendre pour franchir en si peu de temps les collines de la Toscane, les flancs escarpés des Apennins et les plaines lombardes ? C'est ce que l'on ne pourra jamais savoir. Le seul souvenir que nous ait laissé ce prodigieux voyage est que le col de Théodule, à l'extrémité de la vallée de Saas, par lequel l'étrange convoi est entré en Valais, a pris, dès cette époque, le nom du saint homme, qu'il porte encore.

Longtemps avant l'aube, le diable avait atteint la vallée du Rhône et le jour ne semblait pas devoir commencer à luire lorsque l'on arriva sous les murs de la ville. Satan, tout heureux d'avoir gagné l'âme d'un évêque, avait déjà pris l'élan pour franchir l'enceinte, quand, de sur la cloche, le saint cria :

Coq, chante !

Que tu chantes !

Ou jamais plus ne chanteras !

Aussitôt un concert aigu déchira les ténèbres de la vallée ; en dépit de l'heure par trop matinale tous les coqs de Sion s'étaient éveillés à la voix du digne prélat, et c'est à dater de ce moment que les coqs vont percher si tôt pour chanter de bon matin.

A ce bruit, le démon laissa choir la cloche, qui s'enfonça de plu-

¹ Saint-Théodule, d'après la tradition, avait été évêque de Sion de 381 à 391.

sieurs pieds dans le sol, mais n'eût aucune fêlure ; puis il disparut sans même prononcer une parole pour exprimer son dépit.

Il laissa tomber la cloche, sans que lui échappât un seul mot qui pût rendre son dégoût. »

M. Alfred Cérésolle, pasteur à Vevey, donne une autre version de cette même légende :

« On sait que Théodule, premier évêque de Sion et patron du Valais, fut un saint auquel la tradition populaire attribue une remarquable puissance, même sur les démons. Etant à Sion, il apprit soudain que le pape, à Rome, était dans un grand danger et que son devoir était de l'en avertir afin de sauver sa vie. Fort inquiet, et ne sachant comment adresser un prompt message au Saint Père, il ouvrit sa fenêtre, et vit trois démons qui gaiement dansaient sur un toit. Le saint évêque leur fit signe d'approcher et leur demanda quel était celui des trois qui était le plus leste à la course. « Moi, répondit l'un, je suis prompt comme le vent ». « Moi, dit un autre, je vole comme une balle de fusil ». « Ces deux, dit le troisième, ne sont que des ventres paresseux, car pour moi je cours aussi vite que la pensée d'une femme ». « C'est bien, dit St-Théodule, je traite avec toi et je te déclare que je t'appartiens, si, avant que le chant du coq ait retenti, tu m'as porté jusqu'à Rome et reconduit ici. » Le pacte fut conclu. Satan choisit un beau coq noir et le plaça comme sentinelle, en vue de son retour, sur la muraille d'enceinte de la ville. De son côté l'évêque en fit autant, en plaçant un coq blanc sur le toit de son château et en lui intimant l'ordre de ne pas s'endormir avant qu'il fût de retour. Le voyage à Rome fut rapide comme l'éclair. Le Saint Père reçut avec effusion Théodule auquel il témoigna sa reconnaissance en lui faisant présent d'une cloche pour son église. Le diable devait se charger de porter ce cadeau jusqu'à la cathédrale de Sion. Il n'était pas deux heures du matin, que l'évêque, sa cloche et son porteur étaient de retour au chef-lieu de son diocèse. Satan avait coupé au droit. Il avait, d'un bond, franchi les Alpes en passant par le col qui se trouve entre le Cervin et le Breithorn. Le coq blanc de l'évêché, bien éveillé sur son toit, entendit un grand bruit, vit venir de loin son maître dans les airs et poussa, à plein gosier, son cri du matin. De son côté, sur sa muraille, le coq noir en fit autant. Le diable, furieux de constater que les chants trop pressés des deux coqs lui faisaient manquer son pari, jeta la cloche avec une telle force à terre, en arrivant à Sion, qu'elle s'enfonça de neuf coudées dans le sol. »

A en juger par ce qui précède, il semble bien que le diable n'ait pas été un inconnu pour St-Théodule, mais encore que le saint homme était de taille à en remonter en astuce au Prince des ténébres. Aussi bien ce dernier paraît-il avoir été assez mal traité dans cette occasion, puisque, suivant l'un et l'autre des récits que nous venons de reproduire, après s'être fort bien acquitté d'une tâche qui présentait certes de grosses difficultés, Satan, le pauvre, ne retira pas le moindre avantage de la peine qu'il s'était donnée.

Selon toutes présomptions, et ces présomptions se rapprochent infiniment de certitudes, le passage de St-Théodule avait été traversé bien avant le IV^e siècle². A différentes époques, on a découvert

¹ Il semblerait donc, à lire cette affirmation, que les armes à feu étaient connues dès le IV^e siècle, en Valais à tout le moins !

² Le col voisin du Simplon était utilisé dès le III^e siècle, sinon antérieurement : « Une colonne milliaire érigée (au III^e siècle) sous les Césars Volusianus et Gallus, découverte à Sion, porte le Leuga XVII, distance exacte de cette ville au point culminant du Simplon. »

tant sur ses pentes qu'au sommet même (3.320 mètres) un assez grand nombre de pièces de monnaie romaines. Dans la collection formée par M. Joseph Seiler¹ de Brigue, les dates des pièces romaines qui ont été trouvées au col de Théodule représentent une période qui s'étend du deuxième siècle avant Jésus-Christ, au quatrième siècle après Jésus-Christ. Cette collection comporte entre autres des spécimens de :

NERVA	VICTORIUS
FAUSTINA I	CLAUDIUS II
MARCUS AURELIUS	DIOCLETIANUS
FAUSTINA II	CONSTANTINUS I
SEPT. SEVERUS	VALENS
MAXIMUS I	VALENTINIANUS II
GALLIENUS	THEODOSIUS

Il se peut que quelques-unes de ces pièces aient été égarées par des voyageurs sur la route, alors que d'autres, pour une raison ou dans un but qu'il est difficile de préciser, furent déposées intentionnellement à l'endroit où on les retrouva. La présence de ces monnaies, quelque explication qu'on en donne, établit de façon péremptoire qu'aux premiers siècles de notre ère, la traversée du col de Théodule était assez fréquente.

Une des plus curieuses « trouvailles » de pièces romaines qui ait été faite au col de Théodule eut lieu en 1895, à peu de distance du sommet. Le 24 Août de cette année, une jeune fille, qui était employée à la cuisine de l'auberge, sortit pour aller chercher de l'eau et, à environ cinquante mètres, en contre bas de l'hôtel, sur le versant italien, découvrit, dépassant une pierre plate, qu'une seconde pierre carrée de plus larges dimensions recouvrait, deux pièces de monnaie. Ayant soulevé l'une et l'autre pierre, elle trouva, sous la plus mince, cinquante quatre pièces, rassemblées en tas et qui, selon toute apparence avaient été enveloppées dans un sac dont les infiltrations d'eau avaient désagrégé l'étoffe. De nombreux siècles s'étaient sans doute écoulés depuis le jour où ce trésor avait été déposé dans cette cachette et dissimulé sous ces pierres². Nous donnons ci-contre la reproduction d'une de ces pièces de monnaie.

¹ Les gazettes piémontaises ont parlé de la découverte récente d'une autre colonne miliare dans la vallée d'Ossola, dont l'inscription indiquerait que la route du Simplon fut ouverte dans les dernières années du deuxième siècle. — *Développement de l'indépendance du Haut-Vallais et conquête du Bas-Vallais*, par M. Fréd. de Gingins-la-Sarraz, 8^e, Lausanne 1844, p. 72.

² Je dois à l'obligeance de M. Seiler d'avoir pu soumettre sa collection à plusieurs numismates de Londres, et il me plaît d'exprimer ici ma reconnaissance toute spéciale à sir John Evans pour les précisions qu'il a bien voulu me fournir. On trouve, dans cette collection, deux pièces de Gallienus et deux de Dioclétien, mais un seul exemplaire de chacune des autres.

³ L'endroit où fut faite cette trouvaille est situé à cinquante ou soixante mètres de l'auberge du sommet et à une dizaine de mètres plus bas, soit à quelque distance du sentier que l'on suit habituellement pour traverser le col. Il s'est formé là, parmi les rochers, une sorte de cuvette dans laquelle se déversent quelques ruisseaux provenant de la fonte des neiges, ce qui explique que la jeune fille y vint faire sa provision d'eau ; et, par exception, ce mois d'août 1905, ces rochers étaient débarrassés de leur habituelle couche de neige. Onze de ces monnaies avaient été vendues à des passants, moyennant cinquante francs pièce, avant que j'eusse l'occasion d'examiner cette collection.

On ne possède aucun renseignement précis sur l'histoire de la vallée de Zermatt en ces temps lointains ; il faut descendre jusqu'au commencement du XIII^e siècle pour trouver, s'y rapportant, des documents dignes de foi. Le premier de ces documents figure dans le grand ouvrage de l'abbé Grémaud¹. C'est une charte, datée de 1218, par laquelle Guillaume, chevalier, de Viège (Vespia) fait cession au curé de cette localité de ses droits à la perception de la dime de Lalden (Landona), petit village de la vallée du Rhône².



MONNAIE DE DESCENTIUS (A. D. 351-353), AVEC LE MONOGRAMME DU CHRIST

situé un peu en amont de Viège. Ce document est suivi, dans l'ouvrage de Grémaud, par un acte (n^o 274), daté également de 1218, qui établit qu'un certain Conradus a *vendu* son droit de dîmes au même curé de Viège ; cette pièce porte entre autres signatures de témoins celle d'Henselmus, maire de Chonson² (St-Nicolas). A cette époque, les maires (?) dont les fonctions étaient héréditaires, exerçaient la juridiction dans leur district, recevaient les plaintes, infligeaient les amendes et jouissaient de privilèges variés, et comme on n'en instituait que dans les centres les plus peuplés, on peut en inférer que, dès le XIII^e siècle, le village de St-Nicolas était de quelque importance.

Au milieu du XIII^e siècle, les biens fonds de la vallée de St-Nicolas appartenaient, en majeure partie du moins, aux comtes de Biandrate. Selon le baron Frédéric de Gingins-la-Sarraz, qui écrivit une monographie³ de cette famille, ces Biandrate⁴ comptaient, dès le XI^e siècle, au nombre des plus puissants barons du Piémont. Leur

¹ *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, recueillis et publiés par l'abbé J. Grémaud, 7 volumes in-octavo, Lausanne 1875-94. Les cinq premiers volumes de cet ouvrage furent édités aux frais de la *Société d'histoire de la Suisse romande*. Par suite de manque de fonds, la publication fut alors suspendue pendant neuf ans et ne fut reprise que grâce aux subsides que la Confédération octroya au gouvernement valaisan. Les sept tomes de l'œuvre complète comportent plus de 4,300 pages et renferment 2,817 documents (allant des premières époques historiques jusqu'en 1431) : testaments, chartes et traités divers entremêlés de nombreuses pièces relatives à des procès et questions litigieuses.

² Dans les différents actes recueillis par Grémaud l'épellation du nom de Chouson varie en Chauson, Schosun, Schauson, Schouson et Zauxon.

³ *Documents pour servir à l'histoire des comtes de Biandrate recueillis dans les archives du Valais*, et précédés d'une notice par le baron Frédéric de Gingins-la-Sarraz, 4^e, Turin, 1847.

⁴ Blandratae ou Blandrate, en latin ; Biandrate ou Biandra, en italien ; et Blandra, en dialecte du Haut-Valais.

biographe les dit originaires d'une petite, mais très ancienne cité, dont ils tenaient leur nom, située dans la province de Novare, et mentionne trois branches différentes de cette famille, dont l'une, celle-là seule qui nous occupe avait donné les comtes de Biandrate du Valais.

Godefroy III, comte de Biandrate, seigneur du Val Sesia, avait pris pour femme Aldise, fille de Pierre de Castello, qui était, lui, seigneur des vallées avoisinantes. Ce dernier céda à son beau-fils ses possessions du val Anzasca, par acte daté du 8 Juin, 1250 ; d'autre part, et du fait de son mariage, le comte entra en possession des terres situées en Valais qui faisaient partie du patrimoine maternel de sa femme. La mère de celle-ci était issue, affirme-t-on, de la maison des seigneurs de Viège, lesquels passaient pour riches et puissants au XIII^e. siècle. « Les domaines de ces seigneurs s'étendaient sur toute la vallée de Viège (Nicolaïthal, ou vallée de St-Nicolas) qui aboutit au Mont Rose, et dans la vallée du Rhône jusqu'aux sources de ce fleuve¹. » Il est vraisemblable que c'est avant 1250 que le comte de Biandrate entra en possession des propriétés dotales et patrimoniales que lui apporta sa femme, car, dans l'acte passé cette même année 1250, ledit comte se réserve le droit de reléguer dans les vallées italiennes ses serfs valaisans² et, toujours suivant Gingins-la-Sarraz, ce bannissement s'accomplit effectivement, mais à une date ultérieure. Le même auteur dit qu'à la mort des deux oncles du comte, vers 1258, ce fut à la comtesse Aldise qu'échurent en partage les domaines de ses ancêtres.

Le comte Godefroy III mourut vers l'an 1270, laissant trois fils : Guillaume, Jocelin et Pierre dont le dernier ne lui survécut guère au delà de deux ans. Guillaume reçut, comme part d'héritage, les domaines sis en Piémont, cependant qu'à Jocelin revenaient les terres valaisannes, à l'exception du Château de Viège et de ses dépendances, dont l'usufruit était réservé à sa mère. L'avoir des deux frères se trouva par la suite augmenté d'un don que leur fit leur grand-père, Pierre de Castello, qui leur abandonna toutes les terres qu'il possédait au Simplon entre Crévola (près Domo d'Ossola) et Brigue. Jocelin semble également être entré en possession de certaines propriétés aux environs de Novare, qui avaient appartenu à son frère cadet ; un riche mariage ajouta encore à sa fortune, et lorsqu'enfin il hérita des biens fonds de sa mère, il se trouva l'un des plus riches seigneurs du Haut-Valais.

Il ne paraît cependant pas que les Biandrate exerçassent maîtrise absolue sur toute la vallée de St-Nicolas, aussi bien existe-t-il un document (Gremaud n° 737) daté de Rarogne, 12 mai, 1268, selon lequel Rudolph de Rarogne reconnaît faire cession à sa femme — qui était fille de Gérold de la Tour — de tous les droits et de toutes les propriétés qu'il détient dans la paroisse et la vallée de St-Nicolas. Une autre pièce tend encore à infirmer l'autorité exclusive des

¹ Gingins-la-Sarraz, op. cit. page 21.

² Cette expatriation forcée, ou plus exactement ce bannissement, n'avait d'autre but que d'obvier aux incessantes querelles qui mettaient aux prises Valaisans et Piémontais au sujet des pâturages.

comtes de Biandrate ; c'est un acte que Ruden a inséré dans sa *Familien-Statistik*¹, et qui est libellé comme suit :

« Par les présentes, moi, Walter de Ried, informe tous les fidèles serviteurs du Christ qu'avec le dévotieux consentement de mon fils Peter, de mes filles Salomé et Emma et celui de Johannès de Ried, agissant en qualité de tuteur de ceux de mes autres enfants qui sont encore mineurs, j'ai vendu et cédé, pour la somme de trois cents livres — qu'il m'a payée — à Walter, fils de Emke et à ses héritiers, ma prairie de Finedlten (Findelen) et la maison qui y est élevée, que je lui ai également cédé la jouissance de l'eau et tous les avantages afférents à ladite propriété. J'ai fait établir pour usage que de droit le présent acte et l'ai fait signer, en qualité de témoins, par Matthä de Stadel, Jacobus in Spisa, Thomas de Wiesti et Walter, curé de Pratoborno² ; c'est ce dernier que j'ai chargé de parachever ledit acte, en lieu et place de Mormandus, maître de cœur et chancelier près la cathédrale de Sion. Fait à Pratoborno A. D. 1280 le 27^{me} jour du mois du vin³. »

Ruden (qui fut curé de Zermatt de 1845 à 1865) dit que cet acte est conservé dans les archives de la paroisse. Cette pièce établit qu'en 1280, il y avait déjà un prêtre à Zermatt, et sans doute qu'une église s'y élevait puisque le Normandus (chancelier de la cathédrale de Sion) qui est cité dans l'acte, fit, dans son testament, daté de 1285, un legs à « l'église de Pra Borno » (Gremaud n° 1153). La terre vendue par Walter de Ried se trouvait à Findelen, hameau le plus élevé et le plus éloigné de ceux qui sont groupés autour du village même de Zermatt. Les hameaux les plus écartés étant les derniers à se fonder et à se peupler, et Findelen étant, dès 1280, comme on vient de le voir, reconnu en tant que localité habitée, on a tout droit d'en déduire que le bourg, beaucoup plus important, de Zermatt existait à une date antérieure encore.

En 1291, Jocelin, comte de Biandrate, et son neveu Jean (fils de son frère William) agissant au nom des hommes de Saas, St-Nicolas et Zermatt, conclurent un traité de paix avec les hommes du Val Anzasca, ce qui prouve que les Biandrates étaient seigneurs de ces districts et, qu'en ces temps reculés, il existait déjà des communications entre les vallées valaisannes et les vallées italiennes. Il est probable cependant que la famille des comtes de Biandrate se dessaisit, peu après ce traité, de certaines de ses possessions valaisannes, car, dans le testament de Pierre de la Tour, seigneur de Châtillon, pièce qui date de 1350, les vallées de St-Nicolas et de Zermatt sont comprises au nombre des propriétés que Pierre de la Tour légua à ses trois fils⁴.

¹ *Familien-Statistik der löblichen Pfarrei von Zermatt, mit Beilagen. Gesammelt und geordnet von Joseph Rudin, 8°, Ingelbohl, 1869.*

² Ancien nom de Zermatt.

³ Le texte original porte : « *Actum apud Pratobornum, anno Domini M.CC.LXXX.V. kal. Oct. Rudolpho Regnante, Pedro episcopante.* Le premier est Rodolphe de Habsbourg, le second Pierre d'Oron, évêque de Sion de 1274 à 1287.

⁴ *In primis animam meam Altissimo meo Creatori recommendo... etc. Et quia heredis institutio fundamentum et caput est totius testamenti, ideoque heredes mihi instituo Antonium, Johannem et Petrum, filios meos, pro equalibus portionibus, eo salvo quod dono et concedo dicto Antonio in avantagium, ultra portionem sibi competentem in bonis meis cum fratribus suis,*

A peu près à cette époque, la vallée de Zermatt devint une cause de dissensions. Du XII^e au XIII^e siècle, la plus importante et puissante des familles du Valais était celle des De la Tour de Châtillon. L'origine de cette famille se perd dans la nuit des temps. Le docteur Schinner¹ se dit en possession d'un manuscrit qui démontre que cette famille existait en tant que famille seigneuriale bien avant l'an 1000 de notre ère. Les de la Tour jouissaient d'une puissance qui leur permettait de défier et de combattre l'autorité des évêques de Sion et ils étaient d'humeur assez querelleuse². Vassaux tout à la fois de l'évêque de Sion et du Comte de Savoie, ils étaient tenus, en cas de guerre entre le Valais et la Savoie, de fournir au premier de leurs souverains, des troupes, au second l'appui de leur personne, ce qui les mettait en face d'un dilemme embarrassant.

Pierre de la Tour, celui-là même dont nous avons cité le testament, eut un désaccord avec son évêque au sujet de ses fiefs de St-Nicolas et de Zermatt, lesquels, selon le prélat, avaient cessé de lui rendre hommage ; et, en 1351, soutenu par quelques alliés, le seigneur de la Tour prit les armes contre son supérieur spirituel, « Au mois d'Août, ces fils de Bélial se jetèrent sur l'évêque et les siens, leur blessèrent beaucoup de monde, tuèrent un clerc et d'autres personnes, et, à plusieurs reprises, livrèrent au pillage les propriétés épiscopales. » Ce sont du moins les termes que contient la sentence d'excommunication prononcée contre le seigneur de la Tour et ses complices. En mourant, quelques années plus tard, Pierre légua sa querelle en même temps que ses biens à son fils Antoine. Celui-ci, comme avant lui son père, refusa de payer hommage pour ses fiefs dans la vallée de St-Nicolas³, et ce refus entraîna entre le seigneur et l'évêque des hostilités qui se prolongèrent de façon plus ou moins continue de 1362 à 1375.

Au cours de cette lutte un incident se produisit qui avait un intérêt tout spécial pour les habitants de la vallée de Zermatt. A cette époque, la famille de leurs anciens seigneurs de Biandrate avait comme représentants Isabelle, comtesse de Viège, et son fils Antoine, comte de Biandrate. En 1365, cependant que battait son plein la querelle d'Antoine de la Tour et de l'évêque Tavelli, le comte de Biandrate et sa mère louèrent leur château de Viège à Pierre de Platea, et le 3 novembre, pour éviter les dangers de la guerre, se rendirent à Brigue pour se mettre à l'abri dans leur château fort de Naters, à peu de distance de la ville ; mais, comme ils approchaient d'un pont sur le Rhône, à la tombée de la nuit, ils furent surpris par

castrum meum de Castellione una cum vallibus de Liech, de Schauson et de Prabornî, cum pertinentiis et appendentiis omnibus dictorum locorum. (Gremaud n° 1971.)

Un autre document cité par Gremaud (n° 2040) établit qu'en 1357 certain sieur Jean de Mont possédait à Zermatt des droits et des propriétés.

¹ *Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais*, par M. Schinner, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, 8°, Sion 1812, p. 278.

² La première référence qui est faite à cette famille dans l'œuvre de Gremaud se rapporte à certains différends qu'elle entretenait avec l'abbaye de Saint-Maurice, en 1158.

³ *Le Valais historique*, par l'abbé B. Rameau, 4°, Sion, 1886, p.p. 88-9.

Cet évêque était Guichard Tavelli, qui demeura sur le siège épiscopal de 1342 à 1375.

un parti de troupes épiscopales, assassinés l'un et l'autre et précipités dans le fleuve.

Ce meurtre eut un tel retentissement, que le pape envoya son légat en Valais pour ouvrir une enquête, et châtier les coupables. Par décret (Grémaud, n° 2107) il ordonna à l'évêque de faire passer les meurtriers en jugement, de faire rechercher les cadavres des victimes et, après avoir célébré en leur honneur des funérailles dignes du rang auquel appartenaient ces victimes, de leur donner la cathédrale comme lieu de sépulture ; de fonder deux chapelles, où des chapelains, au nombre de deux par chapelle, célébreraient des messes perpétuelles pour le repos des âmes du comte de Biandrate et de sa mère ; enfin, de faire restituer à leurs familles tous ceux de leurs biens dont s'étaient emparés les partisans de l'évêque. Une partie de ces biens revint, dit-on, au demi frère du comte Antoine, mais les fiefs que détenait le chapitre de Sion furent absorbés dans l'évêché pour, à une date ultérieure, faire retour aux Platea de Viège, lesquels avaient été vassaux des Biandrates¹.

La guerre cependant n'avait pas pris fin pour cela. L'évêque vint assiéger Antoine de la Tour dans son château du Bas-Châtillon (ou Niedergestelen) près Raron et réduire en cendres ses villages. Sur quoi le comte de Savoie intervint en médiateur ; il ordonna au Seigneur de rendre l'hommage que requérait l'évêque, et condamna ce dernier à un payement de seize mille livres pour les dommages causés par ses troupes. Enfin, cinq ans plus tard, le 8 Août 1375, Antoine de La Tour fit assassiner son rival par des sicaires, qui, assistés de quelques soldats, firent irruption dans le château de la Soie, près de Sion, où siégeait l'évêque, s'emparèrent de grand matin de lui et du chapelain, avec qui il se promenait dans son jardin, et les précipitèrent du haut des remparts sur les rochers. (Gremaud n° 2165). Même au XIV^e siècle, cette manière de se défaire d'un évêque parut plutôt vive, et le peuple s'en offensa. Les Valaisans prirent les armes contre de la Tour, défirent ses troupes, brûlèrent ses châteaux et « débarrassèrent pour jamais leur pays de cette ambitieuse famille ».

Les frères Antoine et Jean de la Tour vendirent le château de Châtillon et toutes leurs possessions valaisannes au comte de Savoie. L'acte établissant cette transaction est daté de St-Maurice, le 8 Août 1376. (Gremaud n° 2214)². En homme d'affaires averti qu'il était, le comte de Savoie tenait à s'assurer qu'il s'agissait bien d'une *vente* définitive avant d'en effectuer l'*acquisition*. D'après un autre acte, cité également par Gremaud (n° 2212) et daté de Turin, il ressort que l'acheteur revendit le château et la vallée de Lötschen au nouvel évêque de Sion le 9 juillet 1376, pour la somme de 40.000 florins d'or, ce qui, pour être une assez belle somme, même à cette époque, ne constitue pas moins un prix dérisoire pour un domaine d'une aussi vaste étendue.

Bien que l'évêque ait dûment fait cette acquisition, il appert d'une pièce datée du 14 Août 1376, qu'il lui restait encore à entrer

¹ Selon le baron Gingins-la-Sarraz, op. cit.

² Ce très important document ne comporte pas moins de 22 pages d'impression.

en jouissance de son bien, car ayant acheté et payé, comme nous venons de le voir, le Château de Châtillon, il fait promesse de pardon à ceux qui en défendent encore l'accès (Gremaud n° 2215). Pendant plus de cinquante ans, les hostilités se prolongèrent entre les évêques de Sion et la population valaisanne, au sujet des biens des de la Tour. Une forte partie de ces biens, comprenant le district dont nous nous occupons, tomba au cours de cette lutte, entre les mains des Esperlini (Asperlini), des de Platea, et des de Werra. Ces familles jouissaient d'une certaine autorité dans le Haut-Valais, au temps même où les de la Tour étaient à l'apogée de leur puissance, il est donc assez compréhensible que quelques-unes des terres des Châtillon leur revinssent. Elles étaient toutes originaires des environs de Viège, district que le chanoine de Rivaz tient comme le « berceau de la meilleure noblesse du pays ». Parlant de ces familles nobles, le Dr Schinner dit « qu'elles étaient fort nombreuses et altières au point d'avoir édifié une église — à Viège — pour leur usage exclusif, afin d'éviter toute promiscuité avec la populace, refusant de s'assembler dans la maison de Dieu avec ces rustres ».

Rudin nous dit (p. 114 et suivantes) que plusieurs membres de la famille de Werra¹ sont cités dans un acte, datant de 1435, comme propriétaires et seigneurs d'une partie de la vallée de Zermatt. Il dit aussi que, d'après certaines archives, la moitié de la vallée de Zermatt était le fief des trois membres de la famille Esperlini. En 1515, Johann Werra, de Louèche, acheta les biens des Esperlini et de ce fait, il se trouva le suzerain de 115 familles. Ces familles, d'après une charte de 1538, se rachetèrent, moyennant le versement d'une somme de 700 « *mörserpfund* » entre les mains des héritiers du dit Johann Werra ; et le 25 janvier 1540, les chefs de ces familles rachetées et maintenant libres, se réunirent dans l'église de Zermatt pour, d'un commun accord, établir les statuts qui régiraient désormais leur communauté.

A la même époque « le haut et puissant » Philippe Perrini de Louèche étendait ses droits seigneuriaux sur trente cinq familles et les de Platea sur plus de trente-neuf. Les vassaux des de Perrini se rachetèrent en 1562, moyennant le paiement de 655 « *mörserpfund* », mais leurs amis et parents, hommes liges des de Platea demeurèrent en servitude jusqu'en l'an 1618, et ne reconquirent alors leur liberté, que contre le paiement de 450 « *mörserpfund* », et le don de « quatre brebis grasses² ». « De quel ardent désir » dit Ruden ne devaient-ils pas soupirer après cette liberté, dont leurs

¹ Le nom de Willermus Werra est cité dans les documents de Gremaud dès l'année 1247 (n° 507) et celui de Petrus de Platea de Vesbia dès 1255 (n° 625).

² Ruden cite les noms et la demeure de tous ceux qui se rachetèrent en ces trois occasions et, d'après ses listes, il ressort que tous ceux qui s'étaient affranchis appartenaient exclusivement à Zermatt et au pays avoisinant, et pas à des localités situées plus bas dans la vallée. Le nombre total de ces familles ou maisons s'élève à 189. En admettant que chaque famille ou maison ne comportât pas plus de 4 individus, on peut en conclure que la population de Zermatt, il y a quatre siècles, était beaucoup plus nombreuse que maintenant. La liste de ceux qui conquièrent leur franchise en 1538 renferme bien des noms famiers à qui connaît Zermatt, tels ceux de Perren, Ruden, Weltschen, etc.

frères jouissaient depuis si longtemps ! » Trois années plus tard, « enivrés encore de joie » les chefs de ces familles se réunirent pour organiser leur vie publique sur les mêmes bases que les autres ; mais, si l'on en croit Ruden, il ne paraît pas que l'ensemble des habitants de la région de Zermatt se soient constitués en commune avant l'année 1731.

On peut conclure du nombre considérable des personnes qui habitaient Zermatt aux époques dont parle Ruden, que les conditions de la vie n'étaient guère plus dures en ces temps lointains qu'elles ne le sont actuellement, et cela, bien que le peuple du Valais fut alors en majorité réduit encore à l'état de servitude¹. Cependant, même en état d'asservissement les Valaisans jouissaient de quelques droits² à l'exclusion de toutes libertés politiques. L'autorité était dans son ensemble, détenue par les évêques de Sion et par les Seigneurs, bien que les relations entre ces puissances fussent de nature assez complexe. Quelque bonne volonté qu'on y mette, il est difficile d'établir, de façon un tant soit peu précise, la nature des relations qui, aux premiers temps de l'histoire du Valais, existaient d'une part entre les évêques et les Seigneurs, d'autre part entre ceux-ci, qui ensemble détenaient le pouvoir, et leurs administrés, serfs ou vassaux ; les uns et les autres paraissent, le fait est surabondamment démontré, ne pas s'en rendre eux-mêmes un compte bien exact. L'histoire de leur pays, à l'époque médiévale n'est guère composée que du récit des interminables et incessantes querelles, luttes, disputes, voire guerres intestines, presque toutes soulevées par des contestations sur le bien ou le mal fondé de droits que les uns et les autres revendiquaient. Parlant de ces démêlés, l'abbé Gremaud les divise en trois groupes : 1^o Guerres entre le seigneur suzerain et ses vassaux, 2^o petites hostilités entre les différents seigneurs détenteurs de fiefs, 3^o conflits entre les seigneurs et leurs serfs.

Il est fort difficile de trouver une appellation satisfaisante pour le pays du Valais à cette époque : ce n'était ni un royaume, ni un comté, ni un Empire, ni une république. Gingins-la-Sarraz lui donne le titre de principauté, et dit :

« La principauté temporelle des évêques de Sion se composa, dans l'origine, d'un assemblage de diverses possessions féodales éparses tant dans le Haut que dans le Bas Valais ; mais loin de former entre elles un territoire

¹ A l'époque féodale, le serf était vendu, acheté et transféré en même temps que la terre. Ainsi, en 1257, Guillaume de Moerel vendit ses serfs de la vallée du Simplon à Jocelin, Vidomme de Sion (Gremaud n° 638). En 1279, Guillaume de Scala de Brigue vendit trois hommes à Pierre de Louèche, chanoine de Sion (Gremaud n° 880). En 1280, Jean de Miège vendit un homme à Jacques, chanoine de Sion (Gremaud n° 886). En 1292, Nantelm d'Ayent vendit au chapitre de Sion quelques hommes et les droits qu'il possédait sur le val d'Hérens (Gremaud n° 1110). En 1358, Jean, seigneur d'Anniviers, vendit quelques hommes *taillables et corvéables* à Tavelli, évêque de Sion (Gremaud n° 2406) et en 1408, Antoine de la Rochiz vendit des hommes à Perret de la Chapelle (Gremaud 2587).

² Ruden dit (p. 122) que Jodok Kalbermatter de Visp fit l'acquisition d'une partie des domaines que possédaient les Platea à Zermatt, en 1528, et que le 10 mai de cette année, il se rencontra à l'église avec ses nouveaux vassaux pour recevoir leur serment de fidélité et leur promettre en retour la stricte observation de *leurs droits et privilèges*.

arrondi et compact, ces propriétés seigneuriales se trouvaient, au contraire, séparées les unes des autres, et entrecoupées par les fiefs dépendant médiatement ou immédiatement de la maison de Savoie, qui possédait des seigneuries importantes non seulement dans les quartiers inférieurs, mais dans les régions supérieures de la longue vallée du Rhône. »

On ignore, dit Gremaud, de quelle manière les comtes de Savoie parvinrent à se rendre les maîtres de cette région du Valais ; le même auteur confesse également son ignorance en ce qui concerne la fondation de l'évêché. Du XII^e au XV^e siècle, les évêques de Sion étaient de très importants personnages qui déclaraient la guerre de leur propre autorité, et exerçaient des pouvoirs quasi souverains, sans que rien, ou bien peu de chose, vint entraver leur puissance ou leurs prétentions. Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, la plupart d'entre eux n'étaient pas originaires du Valais. Plusieurs étaient Vaudois, d'autres Genevois ou Français, ou encore venaient de la vallée d'Aoste ; mais, ces cinq derniers siècles, tous leurs successeurs, à peu d'exceptions près, furent autochtones, et quelques-uns d'entre eux de très modeste extraction. Il arriva parfois que le pape dénia au chapitre les droits d'élection au siège épiscopal, et ce n'est que depuis peu que les membres de la congrégation ont voix consultative. Les disputes qui s'élevèrent à ce sujet n'ont pris fin qu'en 1807 ; de nos jours, lorsque se produit une vacance, le chapitre présente quatre chanoines parmi lesquels le Grand Conseil du canton est appelé à choisir l'évêque. Cette nomination est ensuite ratifiée par le pape.

Dès la fin du quatorzième siècle, l'autorité des grands seigneurs, ébranlée, alla graduellement s'amointrissant ; les privilèges dont jouissait l'évêque lui furent, un à un, retirés ; le peuple, en revanche prit une part de jour en jour plus active à l'administration des affaires publiques, et en vint à avoir, lui aussi, voix à l'élection de ses dirigeants ; ce ne fut du reste que, poussé à bout par les exactions, qu'il osa s'élever contre ses chefs spirituels. Les Valaisans, en effet, ont été, de tout temps, bons catholiques. « Quelle bénédiction, s'écriait la mère de Thomas Platter, d'avoir un fils prêtre ! » et ce sentiment qu'elle exprimait en ces termes, il y a quatre siècles, subsiste encore dans le peuple du Valais. Il est cependant certaines vexations auxquelles ne peuvent s'habituer les natures les plus soumises. S'il est fâcheux de s'entendre constamment menacer des peines éternelles, il est exaspérant de se trouver sans cesse sous le coup de la dîme : de voir l'évêque faire main basse sur la plus belle des truites que l'on apporte au marché, de devoir céder le meilleur choix des autres au vidomme, pour n'avoir plus à mettre en vente que le poisson de rebut. Et, selon toute vraisemblance, la révolte des Valaisans contre l'autorité des évêques et des seigneurs eut pour cause plutôt la lassitude de ces constantes et mesquines oppressions, que le désir de fonder une république modèle, ou quelque profonde foi en la liberté et l'égalité des êtres. Quelques évêques furent expulsés de leur diocèse, un autre incarcéré et retenu en prison jusqu'au jour où il assentit aux requêtes qui lui étaient adressées ; un troisiè-

me, malgré toute l'éloquence et le savoir qu'on lui reconnaissait, fut exposé à s'entendre dire : « Nous sommes un peuple libre... Comprenez que, si les évêques de Sion ont, jusqu'à présent, joui d'un pouvoir incontesté, c'est à notre seul bon vouloir qu'ils le devaient... Puisque vous refusez de céder, nous allons partir, nous irons, de dizain en dizain, répandre la nouvelle de votre refus... Et ne vous y trompez pas, tous s'élèveront avec furie contre vous, ravageront vos domaines, détruiront vos châteaux, et l'expérience vous apprendra qu'il vous eût été moins préjudiciable d'acquiescer spontanément à nos demandes. »

Ce n'est qu'en 1628 — soit dix ans après que les habitants de la vallée de Zermatt eussent conquis leur affranchissement — que, pour la première fois, nous voyons apparaître le nom de République du Valais, et pendant plus d'un siècle après cette date, le pays jouit d'une paix relative. Voici les termes dans lesquels Marc Bourrit¹ expose l'état des affaires valaisannes à la fin du XVIII^e siècle.

« La confédération est composée de sept petites républiques, dénommées *dizains*² qui, à différentes époques, avaient, chacune pour soi, contracté des alliances particulières ; bientôt elles comprirent que l'union ferait leur force, et que cette union ne pourrait être constituée que sous le régime d'une confédération bien entendue. Les *dizains* élisent l'évêque qui préside leurs assemblées. Ce choix n'est cependant pas complètement volontaire ; mais épuisées par de longs troubles, elles n'y pouvaient mettre fin qu'en associant l'évêque au gouvernement... Aujourd'hui on lui décerne le titre de Prince. Il a dans certains cas, le droit de frapper de l'argent et de pardonner... L'élection de l'évêque est un événement d'importance. » etc., etc.

Bourrit — qui écrivait en 1781 — parlait en termes favorables des Valaisans, particulièrement de ceux qui vivaient dans la région de Viège. « On y trouve, dit-il, une franchise et une douceur de caractère charmantes... Les enfants nous ont paru les plus beaux du Valais ; ils nous suivaient, de maison en maison, par troupes, et avec une familiarité à laquelle nous n'étions guère accoutumés... nous fûmes fort surpris de les voir refuser les quelques sous que nous leur offrions... Ce coin du monde semble posséder tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'existence... » Toutefois il ne semble pas que cette simplicité pastorale et que ces dispositions d'esprit quasi angéliques fussent universellement répandues, et l'auteur assombrit son tableau en mentionnant, quelques pages plus haut, qu'il lui était arrivé de se trouver inopinément « en face de quelque gibet auquel étaient liés des cadavres dont la tête et les membres

¹ *Description des Alpes pennines et rhétiques*, par M. T. Bourrit, 8^e, Genève 1781, vol. I, p.p. 105-6.

² Schimmer (*Description du Département*, p. 9) dit : « Le Haut-Valais était divisé en sept districts que les Valaisans appelaient *Disains* ou *Dixains*, en latin *Deseni*, et en allemand *Zender*. » L'origine de ce terme est inconnue. Il ne peut cependant pas dériver du mot *dix*, puisqu'il n'y a que sept districts et pas dix. » L'abbé Grenaud (vol. V, p.p. LXXXI-II) adopte une manière de voir différente. Ce dernier auteur dit que l'appellation *dizain* date de 1417, époque à laquelle on la rencontre pour la première fois.

portaient des marques de clous. « Cet effroyable spectacle, qui se présenta soudain à nos yeux, est chose fort commune dans tout le Valais, où la justice est impitoyable, et où l'on pend un homme pour des larcins qui, partout ailleurs, n'auraient valu à leur auteur que la peine du fouet. »

Ce « coin du monde » fut de nouveau, quelques années plus tard, le théâtre de scènes sanguinaires et barbares. Les républicains du Haut Valais ne virent pas d'un œil favorable les avances qui leur furent faites, en 1799, par la République française ; et la fortune ayant momentanément souri à leurs armes, ils saisirent cette occasion pour ensevelir un officier français jusqu'à la ceinture et le lapider. « Quelques jours auparavant, trois Vaudois surpris pillant l'église de ce premier village (Varone) avaient eu le crâne fracassé sur l'enclume d'une forge¹. » C'est probablement à ces atrocités qu'il faut attribuer les sévères répressions infligées aux habitants de Zermatt et à leurs voisins.

De 1802 à 1810, le Valais forma une république indépendante ; ensuite, et pendant un espace de temps assez bref, Zermatt fit partie de l'Empire français. Certain matin de 1810, le *Moniteur* publia le décret suivant :

« Napoléon etc... considérant que la route du Simplon, qui réunit l'Empire au royaume d'Italie est utilisée par plus de soixante millions de personnes, qu'elle a coûté tant à la France qu'à l'Italie dix huit millions, dépense qui serait sans objet si le commerce ne pouvait y être effectué commodément et en toute sécurité ; que le Valais n'a pas tenu les engagements auxquels il avait consenti lorsque furent entrepris les travaux de cette grande ligne de communication, désirant aussi mettre fin à l'anarchie qui afflige ce pays, et couper court aux prétentions émises par une partie de la population de régenter l'autre, décrète ce qui suit :

Article I. Le Valais est uni à l'Empire.

Article II. Le territoire formera un département qui portera le titre de *Département du Simplon*. »

Le Valais fut aussitôt incorporé et, pendant trois années, demeura Département de l'Empire. Après la bataille de Leipzig les Alliés pénétrèrent rapidement en Suisse, et le 23 Décembre 1813, le préfet du Département du Simplon, apprenant leur approche, s'enfuit, et se rendit en toute hâte à Chambéry, emportant avec lui toutes ses valeurs, mais abandonnant ses canons. Peu après, un gouvernement provisoire fut institué pour le Valais qui, le 12 Septembre 1814, fut reçu comme douzième canton dans le sein de la Confédération Suisse².

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, Zermatt ne fut guère visité par les étrangers ; mais les gens du pays n'étaient pas sans bien connaître cette localité. Dès 1414, Guichard de Rarogne data une proclamation de Zermatt (Pratoborno)³, ce qu'il n'aurait pas fait si

¹ Ces deux documents sont extraits de l'*Histoire du Valais*, d'Hilaire Gay, vol. II, p. 110.

² *Histoire du Valais depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, par Hilaire Gay, 8^e, Genève, 1889, vol. II, p.p. 124-6, 129.

³ Ordonnant aux gens de Louèche et des environs de garder les cols contre les Bernois. (Gremaud n° 2623.)

ce nom n'avait été familier à ceux à qui il s'adressait, et comme, en 1364, et 1428, Zermatt payait le denier de St-Pierre (Gremaud nos 2090 et 2784) on en peut conclure que ce village était connu à Rome ; il l'était du reste ailleurs, et de façon assez générale. Lorsque de Saussure s'y rendit en 1789, il est évident qu'il possédait quelques renseignements sur cette région. Du Val d'Ayas, où il se trouvait, il comptait pouvoir se rendre en une journée de St-Jacques à Zermatt, expédition qui, aujourd'hui, peut, sans beaucoup de difficulté, s'effectuer dans ce laps de temps ; n'ayant pu y parvenir, forcé qu'il avait été de se réfugier, par suite du mauvais temps, au Breuil, il prit, à ce dernier endroit, des mules pour faire le trajet du Breuil à Zermatt, chose qui, bien qu'impossible de nos jours, paraît avoir été habituelle en son temps. La réception qu'il trouva à Zermatt fut plutôt décevante. Il n'y avait pas d'auberge, et ceux des cabaretiers qui n'étaient pas absents, ne consentirent pas à l'héberger, le curé même refusa de lui rien vendre. Le premier anglais connu qui visita Zermatt reçut un meilleur accueil.

M. George Cade, natif du comté d'York, traversa cette région en 1800¹. Villageois et montagnards s'assemblèrent au Val Tournanche pour contempler ce spectacle nouveau pour eux d'un étranger dans leur pays, et lorsqu'il passa en Suisse, le curé de St-Nicolas lui dit que, jusqu'à ce jour « il ne lui avait jamais été donné de voir un anglais ! » M. Cade quitta Chamonix au commencement de Septembre 1800, en compagnie de Marie Coutet (Cœuttet) qui avait servi de guide à de Saussure, en 1789, et déjà même auparavant. Ils traversèrent le Grand St-Bernard, remontèrent le Val Tournanche, passèrent le col de Théodule, descendirent sur Zermatt, d'où ils se rendirent à Viège et reprirent la vallée du Rhône. Parlant du Val Tournanche, M. Cade dit y avoir rencontré un nommé Erin qui « passait pour le meilleur guide du pays ». Cet Erin les accompagna jusqu'au faite du col de Théodule, d'où on le renvoya chez lui. « Il reprit sa route en sifflant... sans se servir de son bâton de montagne et sans prendre la moindre des précautions. » Selon toutes probabilités, ce guide devait être le Jean Baptiste Erin qui avait accompagné de Saussure, et comme il est bien spécifié que cet homme était un *guide*, on peut en induire que voyageurs et touristes n'étaient pas absolument inconnus. Mais M. Cade dit que, depuis le voyage de Saussure « personne n'avait tenté la traversée de ce passage fameux (le col de Théodule). » Quelques pages plus loin, cependant, il fait la remarque :

« qu'il s'effectue encore quelque trafic par cette voie... qui est probablement la plus haute au monde pour le passage des hommes et des animaux.. Neuf mules avait, cette année-là, effectué la traversée... Il n'est cependant pas rare que ce col soit impraticable tout le long de l'an... Les mules ne parviennent pas toujours à le franchir, il arrive qu'elles soient arrêtées, soit par l'épaisseur de la couche de neige, soit par la raréfaction de

¹ Dans l'*Alpine Journal* (vol. VII, p.p. 431-436), le Révérend J. Sowerby attire l'attention de ses lecteurs sur un manuscrit relatant le voyage de M. Cade et dont il donne quelques extraits. Le détenteur actuel de ce manuscrit a bien voulu me permettre de l'examiner et d'en tirer les quelques citations que je donne ici.

l'air. Dans ce cas on les décharge immédiatement et les muletiers transportent leurs marchandises eux-mêmes... c'est ainsi que les Valaisans envoient du fer en Piémont, et reçoivent, en échange, différentes espèces de vins. »

Voici de quelle manière M. Cade décrit ses expériences à Zermatt même : « On nous y adressa la parole en haut allemand, trop haut, hélas, pour notre faible compréhension, » mais le curé fit preuve de la plus grande amabilité, déclarant « qu'il ne désirait rien tant que de pouvoir être de quelque utilité aux voyageurs, » et le soir, vint s'entretenir avec eux :

« La causerie ne tarda pas à s'animer. Une phrase sur l'entrée des Français dans la vallée de St-Nicolas nous amena à parler politique ; mais à quoi bon retracer les crimes auxquels donna lieu l'invasion : des femmes et des jeunes filles violées, des enfants assassinés... Lorsque l'ennemi atteignit Zermatt, les mêmes cruautés y furent commises, et on extorqua à la commune une somme de cinq cent mille livres. Ce fut notre hôte même, cet excellent vieillard qu'on détint comme ôtage, le poignard sur la gorge, jusqu'à ce qu'eût été versée la somme exigée. Les braves et généreux villageois sacrifièrent tout leur avoir pour sauver leur prêtre. »

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, étrangers et suisses¹ commencèrent à prendre le chemin de Zermatt, bien qu'en nombre plutôt restreint. Le « *Traveller's Guide through Switzerland* », par M. J. G. Ebel, nouvelle édition, revue et augmentée, l'un des premiers « guides » de Suisse, publiés en Angleterre, n'y consacre qu'une courte notice. La première édition du « *Murray's Handbook for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, » publié en 1838, contient cependant plusieurs pages sur les vallées de Saas et de Zermatt, et, à en juger par les détails qu'on y trouve, il semble que cette région est de plus en plus fréquentée, bien qu'on ne trouve encore aucun hôtel à Zermatt.

« On peut loger au presbytère, sûr d'y être accueilli de la manière la plus hospitalière et bienveillante par le curé, Jean François de la Costa. Toutes ses fenêtres ouvertes sur les sites les plus merveilleux de la nature, environné de forêts de pins et de glaciers immenses, ce village élevé et perdu dresse, au milieu d'une petite plaine, la fine flèche de son église ; ses habitants jouissent d'un bien-être et observent les habitudes d'une propreté qu'on n'est pas habitué à rencontrer, même dans certaines localités mieux connues ; peut-être le doivent-ils à la fréquentation des étrangers, car nombre de minéralogistes, de botanistes, d'entomologistes y viennent et trouvent à enrichir leurs diverses collections dans le voisinage. »

Jusqu'en 1852, le seul hôtel de Zermatt était une petite auberge tenue par le docteur du village (D^r Lauber) qu'il ouvrit en 1839. Bien que très simple et peu spacieuse, elle suffisait aux besoins de

¹ Parmi les noms les plus connus des personnes qui y vinrent, on peut citer ceux de MM. W. Brockodon, le peintre (1825) ; Elie de Beaumont (1831) ; Engelhardt (1835) ; Agassiz, Charpentier et Töpffer (1840), J. Forbes (1841), John Ball (1845), Ruskin (1849).

Charpentier dit dans son *Essai sur les Glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône*, publié en 1841 : « La vallée de Zermatt, rarement visitée jusqu'à présent, est peu connue. »

la localité¹. En 1852, l'hôtel du Mont Cervin s'ouvrit à l'extrémité occidentale de ce qui formait alors le village². En 1854, l'hôtel Lauber fut acheté par M. Alexandre Seiler, qui le baptisa du nom d'Hôtel du Mont-Rose. M. Seiler s'entendait à merveille à la bonne tenue d'un hôtel. Il avait l'art de bien accueillir ses hôtes à leur arrivée et de tout leur faciliter lors de leur départ; fort bien secondé dans sa tâche par l'estimable M^{me} Seiler, sa femme, il ne tarda pas à rendre célèbre l'hôtel du Mont-Rose. Nul ne lui était besoin de faire à sa maison une tapageuse réclame, la clientèle qu'il avait su y attirer suffisait amplement à la recommander. S'enquérait-on du meilleur hôtel de Zermatt, demandait-on : Où devons-nous aller ? la réponse était toujours : « Allez à l'hôtel du Mont-Rose ! » ou « Allez chez Seiler ! » Le succès cependant ne fut pas immédiat. Au cours des premières années, Seiler ne pouvait guère compter sur plus de quatre-vingts hôtes dans la saison. Peut-être l'hôtel du Mont Cervin en hébergeait-il un nombre égal, ou légèrement supérieur, il n'était cependant pas populaire, jamais au complet, et on le quittait volontiers pour venir au Mont-Rose.



ALEXANDRE SEILER I

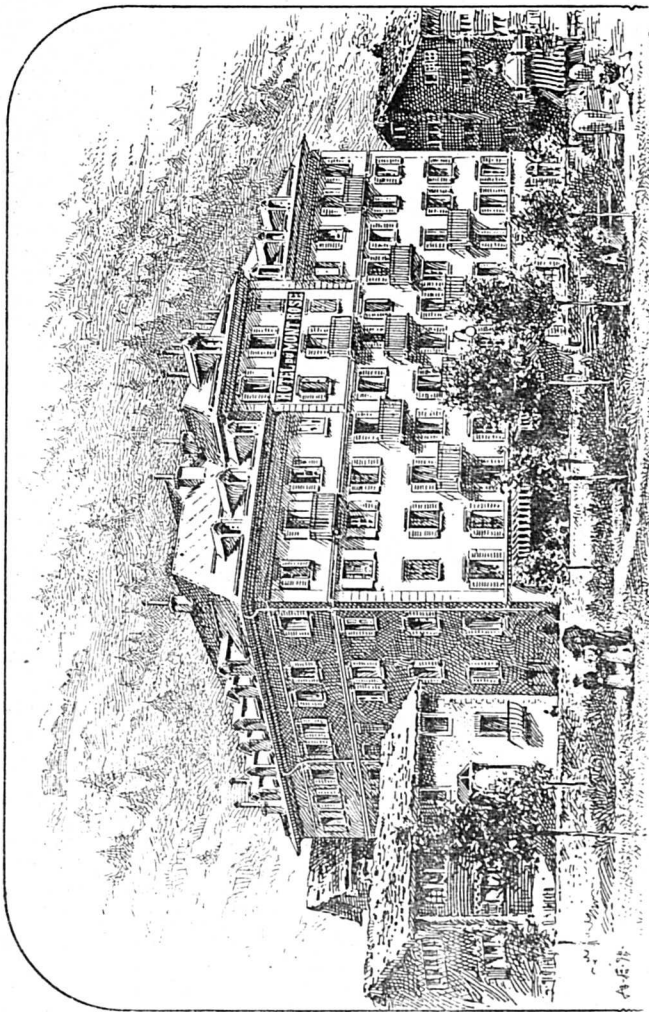
La fondation de ce dernier hôtel correspondit presque exactement avec le mouvement d'enthousiasme qui s'empara d'une certaine partie du public anglais pour les ascensions, et qui eut pour résultat la conquête de toutes les sommités des environs de Zermatt. Jusqu'en 1853, seul de tous les grands pics de cette région, le Breithorn avait été escaladé; de 1854 à 1865 tous les autres le furent. C'est aux trois frères Smyth que revint

l'honneur d'ouvrir le bal, si je puis employer cette métaphore. En 1854, le capitaine — qui devait devenir le colonel — Edmond Smyth, le Révérend Christophe Smith, et le révérend J. G. Smith, — qui devint chanoine — firent la première ascension du Strahlhorn, par le col d'Adler, et tournèrent ensuite leur attention sur le Mont Rose. La première ascension de cette montagne, la plus haute de la Suisse (la seconde en élévation des Alpes) aurait dû, semble-t-il, avoir un certain retentissement. Le peu de commentaires qu'éveilla cet exploit est probablement dû au fait qu'aucun récit complet de l'expédition n'a jamais été publié.

Ces deux ascensions furent, à bref délai, suivies par celle des au-

¹ L'auberge de Lauber est actuellement incorporée dans les bâtiments de l'hôtel du Mont-Rose et en forme l'aile orientale. Il n'avait apparemment qu'un étage et sa façade sur la « rue » était fort étroite. Le bureau de l'hôtel actuel, le fumoir et les chambres construites au-dessus de ces deux pièces faisaient partie du bâtiment primitif.

² Le premier hôtel du Mont-Cervin ne formait pas le quart de l'hôtel actuel du même nom et auquel il est réuni.



W. G. G. G.

HOTEL DU MONT-ROSE, ZERMATT

A. E. 18

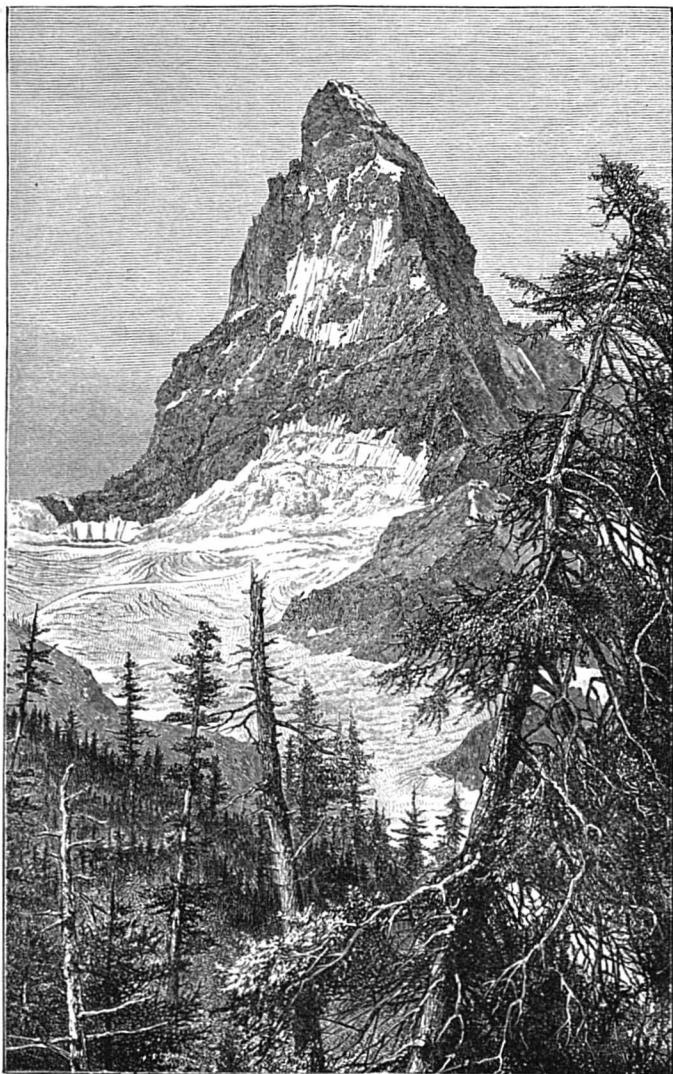
tres montagnes dont nous donnons la liste au tableau de la page 20 Pendant cette période le nombre des visiteurs de Zermatt s'accrut rapidement, sans toutefois dépasser les disponibilités des deux hôtels existants. Après 1865, l'affluencé augmenta encore, par suite de la publication dans le journal le *Times* du compte rendu de la première escalade du Cervin. Par ce compte rendu qui fut reproduit dans le monde entier, des millions de personnes apprirent les noms du Cervin et de Zermatt qu'elles ignoraient. L'hôtel du Mont-Rose bénéficia dans une large part de cette publicité, et en 1867, son propriétaire, M. Seiler, put se rendre acquéreur de l'hôtel du Mont Cervin, auquel il ne tarda pas à enlever le mauvais renom qui y était attaché. Le grand édifice, appelé Hôtel de Zermatt, fut construit par la commune ; et en 1884, le non moins grand établissement du Riffel Alp fut ouvert par les soins d'Alexandre Seiler I. Aucune des personnes qui sont au courant des faits ne niera que c'est à l'intelligence et au tact dont ce grand hôtelier fit preuve dans l'administration de ses affaires, à la franche cordialité avec laquelle il recevait ses hôtes et à l'extrême bonté que lui et sa femme témoignaient à tous ceux qui se trouvaient en quelque difficulté, que sont dûs le développement et la prospérité de Zermatt.



ARMOIRIES DU CANTON DU VALAIS

PREMIÈRES ASCENSIONS DES PRINCIPAUX SOMMETS DE LA RÉGION
DE ZERMATT, PRÉSENTÉES DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE.

Années	Noms des sommets	Hauteur en mètres	Première ascension faite par :
1854	STRAHLHORN .	4,191	Le Rév. Christopher Smyth, Capit. Ed. Smyth et Rév. J. Grenville Smith, avec le guide Andermatten de Saas.
1855	MONT-ROSE, sommets le plus élevé	4,638	M. J. Birkbeck, le Rév. Ch. Hudson, le Rév. Christopher Smyth, le rév. J. Grenville Smyth et le rév. E. Stevenson, avec les guides Ulrich Lauener, Johann et Matthias zum Taugwald.
1856	ALLALINHORN .	4,034	M. E. L. Ames, avec les guides Franz Andermatten et Imseng de Saas.
1858	DOM.	4,554	Le Rév. Llewelyn Davies, avec les guides zum Taugwald, Johann Kronig de Zermatt et Joseph Schwarzen de Randa.
1859	RIMPFISCH- HORN	4,203	Le Rév. Leslie Stephen et le Dr R. Liveing, avec les guides Melchior Anderegg et Johann zum Taugwald.
1860	ALPHUBEL	4,207	Le Rév. Leslie Stephen, avec le guide Melchior Anderegg.
1861	LYSKAMM	4,538	M. W. E. Hall, le Rév. J. F. Hardy, M. J.-A. Hudson, M. C. H. Pilkington, le prof. Ramsay, M. T. Rennison, le Dr Sibson, M. R. Stephenson, avec les guides J. P. Cachat, Franz Lochmatter, Peter Perrn, J. M. Perrn et Stephan zum Taugwald.
»	WEISSHORN	4,512	Le Dr John Tyndall, avec les guides J. J. Bennen et Ulrich Wenger.
»	CASTOR	4,230	MM. William Mathews et F. W. Jacob, avec les guides Michel Croz et Jean-Baptiste Croz.
»	Extrémité septentrionale du Mont-Rose	4,612	M. E. N. Buxton, sir T. Fowell Buxton et M. J. J. Cowell avec Michel Payot et d'autres guides.
1862	DENT BLANCHE	4,364	M. T. S. Kennedy et M. Wigram, avec les guides Jean-Baptiste Croz et Johann Kronig.
»	TÆSCHHORN	4,498	Le Rév. J. Llewelyn Davies et le Rév. J. H. Hayward avec les guides Johann et Stephen zum Taugwald.
1864	POLLUX	4,094	M. Jacot, avec ?...
»	ROTHHORN (MOMING)	4,223	M. F. Craufurd Grove et le Rév. Leslie Stephen avec les guides Melchior et Jacob Anderegg.
1865	OBER GABELHORN	4,073	M. A. W. Moore et M. Horace Walker, avec le guide Jacob Anderegg.
»	CERVIN	4,482	Lord Francis Doulgas, M. Hadow, le Rév. Charles Hudson et Edward Whymper, avec les guides Michel Crozet, Peter Taugwalder, père et fils.



CAMP

LE CERVIN ET LE RIFFELBERG

CHAPITRE II

TENTATIVES D'ASCENSION DU CERVIN

ESSAIS DES CHASSEURS DU VAL TOURNANCHE (1858-59) — DE MM. PARKER EN 1860 — DE M. VAUGHAN HAWKINS EN 1860 — SECONDE TENTATIVE DE MM. PARKER EN 1861. — MA PREMIÈRE NUIT SUR LE CERVIN (1861). — CAMPEMENT AU COL DU LION. — TENTATIVE HIVERNALE DE M. T. S. KENNEDY EN 1862. — ATTAQUE RENOUVELÉE EN COMPAGNIE DE M. R. J. S. MACDONALD. — UNE VARAPPE, SEUL, SUR LE CERVIN. — UNE NUIT SEUL. — UNE CHUTE. — MES CINQUIÈME ET SIXIÈME TENTATIVES EN 1862. — LE PROFESSEUR TYNDALL ATTEINT « L'ÉPAULE ». — MA SEPTIÈME TENTATIVE (1863). — ABANDON DE L'ARÊTE SUD-OUEST. — MA HUITIÈME TENTATIVE (1865). — DUPÉ ET BLAGUÉ.

Le nom de Zermatt évoque inévitablement celui du Cervin, une étroite conjonction d'idées relie le village dont nous venons d'étudier l'histoire, à la montagne, à ce pic, qui sans être le plus élevé du district¹, est bien celui de tous qui évoque la plus vive curiosité. C'est par certaines que des touristes passent quotidiennement au pied du Weisshorn, sans grande émotion, et à peine aperçoivent-ils les pentes abruptes du Cervin qu'ils les saluent de leurs cris d'enthousiasme.

La plupart des touristes voient pour la première fois le Cervin de la vallée de Zermatt, ou du val Tournanche. De la première de ces directions, on découvre la base de la montagne sous son aspect le plus resserré ; ses arêtes et ses faces paraissent prodigieusement escarpées. Du Breuil, dans le val Tournanche, l'aspect du Cervin n'est pas moins saisissant, l'impression ressentie n'est cependant pas aussi profonde, parce que le spectateur s'y habitue peu à peu en montant la vallée. Dans cette direction, la montagne semble constituée d'une série de masses pyramidales, en forme de coins. On pouvait donc, et fort naturellement, supposer qu'il serait plus aisé de trouver un chemin permettant l'accès du sommet d'un côté présentant autant d'aspérités, que dans toute autre direction. La face orientale, qui donne sur le Riffel, paraissait, de la base au sommet, une falaise polie et inaccessible. Les formidables précipices qui surplombent le glacier de Z'Mutt interdisaient toute tentative de ce côté. Il ne restait donc que le versant ouvrant sur le val Tournanche ; et comme on le verra, ce fut de ce côté-ci

¹ Il est surpassé en hauteur par le Mont-Rose, par les deux points les plus élevés des Mischabelhörner (le Dom et le Täschhorn), par le Lys'camm et le Weisshorn.

que les premières tentatives pour escalader la montagne furent entreprises.

Celles de ces premières tentatives dont j'ai entendu parler eurent le Breuil pour point de départ, et furent faites en 1858 et 1859, par quelques chasseurs du val Tournanche. Le point le plus élevé qu'ils atteignirent était à peu près à la même altitude que l'endroit qui est aujourd'hui appelé la « Cheminée », soit à une hauteur de 3846 mètres. Ceux qui prirent part à ces expéditions étaient Jean-Antoine Carrel, Jean-Jacques Carrel, Victor Carrel, l'abbé Gors, et Gabrielle Maquignaz.

Tentative faite par MM. Parker (1860). — La tentative suivante fut faite par Messieurs Alfred, Charles et Sandbach Parker, de Liverpool, en juillet 1860. Sans guides, ces messieurs entreprirent d'enlever la citadelle, en l'attaquant par la face orientale. Les trois frères suivirent l'arête située entre le Hörnli et le Cervin jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au point où l'inclinaison s'accroît beaucoup. Cet endroit porte la cote de 3298 mètres sur la carte de la Suisse dressée par le général Dufour. Ils furent alors obligés d'incliner un peu à gauche pour atteindre la face même de la montagne, puis ils tournèrent à droite et s'élevèrent encore d'environ 210 mètres, se tenant aussi près que possible de la crête de l'arête, mais se portant de temps en temps un peu sur la gauche — c'est-à-dire un peu plus sur la face de la montagne. Des nuages, la violence du vent et le manque de temps les empêchèrent de pousser plus avant. Le point le plus élevé qu'ils atteignirent ne dépassait pas 3650 mètres.

Tentative faite par M. Vaughan Hawkins (1860). — Une autre tentative d'escalade du Cervin fut faite à la fin d'août 1860, par M. Vaughan Hawkins¹, du côté du val Tournanche. M. Hawkins avait examiné la montagne, en 1859, avec le guide J. J. Bennen et avait conclu de cet examen que c'était par l'arête du sud-ouest² que l'on pouvait accéder au sommet. Il engagea Jean-Jacques Carrel, qui avait fait partie des premières excursions, et accompagné de Bennen, (et du professeur Tyndall qu'il avait engagé à prendre part à l'expédition) il se dirigea vers la brèche qui sépare le petit pic du grand³.

Conduite par Bennen, l'expédition de M. Hawkins escalada les rochers qui enserrent le couloir du Lion, du côté du sud, et atteignit, non sans peine, le col du Lion. Suivant alors l'arête du Sud-Ouest, elle dépassa le point où les précédents explorateurs avaient dû faire volte face, (la Cheminée) pour s'élever d'environ 90 mètres. Arrivés là, MM. Hawkins et J. J. Carrel s'arrêtèrent, pendant

¹ M. F. Vaughan Hawkins est mort le 22 avril 1908, à l'âge de 74 ans.

² Cette arête se voit sur la gauche de la gravure, page 33 ; en étudiant cette planche, les profils et les cartes, le lecteur pourra se former une idée assez exacte des points qui furent atteints au cours de cette tentative et de celles qui suivirent.

³ Depuis lors, le pic inférieur a reçu le nom de Tête du Lion. La brèche s'appelle actuellement le Col du Lion ; le glacier qui est à sa base : le Glacier du Lion ; et le couloir qui relie le glacier au col : le Couloir du Lion.

que Bennen et le professeur Tyndall s'élevaient encore de quelques mètres, pour revenir, moins d'une demi heure après, sur leurs pas, trouvant qu'il leur restait trop peu de temps ; puis, descendus au col par le chemin qu'ils avaient suivi en montant, ils gagnèrent le Breuil, en passant par le couloir, au lieu de passer par les rochers. Le point où s'arrêta M. Hawkins est facile à déterminer par cette description. Il est situé à environ 3960 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bennen et Tyndall n'ont guère pu monter qu'à 15 ou 18 mètres plus haut pendant les quelques minutes que dura leur absence, car ils se trouvaient sur une des parties les plus difficiles de la montagne. Cette expédition atteignit donc une altitude de 105 à 120 mètres plus élevée que les précédentes.

Deuxième tentative faite par MM. Parker (1861). — M. Hawkins ne renouvela pas sa tentative ; celle qui suivit fut entreprise par MM. Parker en 1861, au mois de juillet. Ils partirent de nouveau de Zermatt, suivirent la route adoptée par eux l'année précédente, et dépassèrent un peu le point qu'ils avaient atteint la première fois ; mais le manque de temps les empêcha de pousser plus haut ; peu après, les conditions météorologiques les obligèrent à quitter Zermatt, et ils ne renouvelèrent plus leur tentative. M. Parker dit : — « Ni l'une, ni l'autre fois, nous n'atteignîmes aussi haut qu'il nous aurait été possible de le faire. De l'endroit où nous fûmes obligés de revenir sur nos pas, il nous semblait que l'ascension eût été relativement aisée encore, pendant une centaine de mètres ; au delà, cependant, les difficultés semblaient augmenter ». Je sais du reste que l'une et l'autre de ces expéditions eurent pour but principal de se rendre compte si l'on devait faire, avec des chances de succès, une tentative plus décisive du côté du Nord-Est.

Ma première nuit sur le Cervin (1861). — J'arrivai au Breuil le 28 août 1861, accompagné d'un guide de l'Oberland et, j'y appris que le professeur Tyndall y était venu un ou deux jours auparavant, mais qu'il n'avait rien entrepris. En remontant la vallée, nous nous étions enquis auprès de chacun de la possibilité de trouver un homme qui nous accompagnât, et d'une seule voix, tout le monde nous avait recommandé Jean-Antoine Carrel, du val Tournanche, comme le véritable coq du pays. Tout naturellement ce fut à lui que nous nous adressâmes ; c'était un gaillard solidement charpenté, à la mine résolue et avec un certain air de défiance, qui était plutôt engageant. Sur notre demande, il répondit qu'il consentirait à venir. Il nous fixa son prix à vingt francs par jour, quel que fût le résultat de notre entreprise, et j'acceptai ses conditions. Mais il exigeait que je prisse en même temps que lui son camarade. — « Et pourquoi donc ? » Oh ! simplement parce qu'il était impossible de se tirer d'affaire sans un aide. Il parlait encore qu'un individu d'aspect plutôt fâcheux sortit de l'ombre et se présenta comme le camarade indispensable. Je fis quelques difficultés et les négociations se rompirent.

J'avais examiné le Cervin sous presque toutes ses faces, et il m'avait paru qu'un jour ne pouvait suffire pour en faire l'ascension. Je résolus donc de passer la nuit sur la montagne à la plus grande hauteur possible, et de tâcher d'atteindre le sommet le jour suivant. Nous essayâmes, au Breuil, mais sans succès, de persuader à un autre guide de nous accompagner. Matthias zum Taugwald et d'autres montagnards bien connus s'y trouvaient à ce moment-là, mais tous déclinaient nettement de venir avec nous, cela à aucun prix. Seul, un vieillard robuste encore, du nom de Peter Taugwalder, dit « qu'il irait bien ». — « A quel prix ? » — « Moyennant deux cents francs ! » — « Comment ? Que nous réussissions ou non ? » — « Oui, pas un sou de moins ! » En somme, tous les hommes plus ou moins capables faisaient preuve de la plus grande répugnance à m'accompagner, ou répondaient par un refus catégorique, ((leur répugnance étant proportionnée à leur capacité) ou encore demandaient un prix inacceptable. Telle était, je le dis une fois pour toutes, la raison qui rendit inutiles tant de tentatives d'ascensions du Cervin. L'un après l'autre, les guides étaient, à grand'peine, amenés jusqu'aux contreforts de la montagne, lui passaient la main sur le dos, si je puis m'exprimer ainsi, mais refusaient carrément d'en tenter l'escalade. Ni les uns ni les autres n'apportaient la moindre bonne volonté à l'entreprise, et tous saisissaient la première occasion qui s'offrait de renoncer¹. Tous, à vrai dire, à l'exception d'un seul d'entre eux dont je parlerai tout à l'heure, tous entretenaient l'intime conviction que le sommet du Cervin était absolument inaccessible.

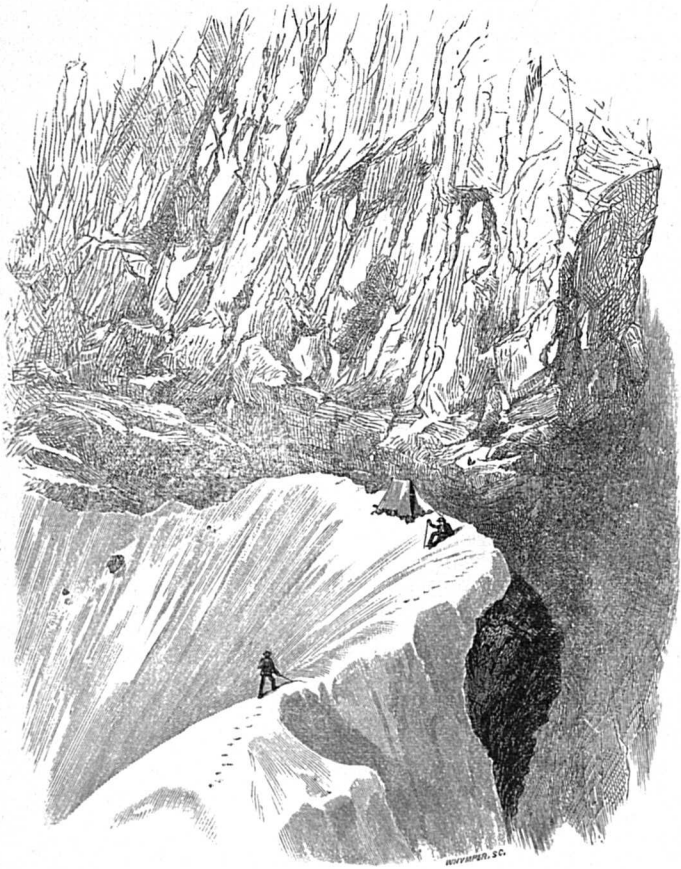
Nous résolûmes de partir seuls ; comme je prévoyais que nous aurions à nous garantir contre le froid au bivouac, je priai l'hôtelier de vouloir bien nous prêter deux couvertures. Il me les refusa sous ce prétexte original que nous avions acheté une bouteille d'eau de vie à Val Tournanche, et que nous ne lui en avions pas acheté à lui. Pas d'achat d'eau-de-vie, pas de prêt de couvertures, telle paraissait être sa règle de conduite. Nous n'en eûmes du reste pas besoin cette nuit-là, car nous la passâmes dans les chalets les plus élevés de la vallée, qui sont d'une heure de marche plus rapprochés de la montagne que l'hôtel. Les bergers, braves gens s'il en est, rarement visités par des touristes, nous accueillirent avec joie et firent de leur mieux pour nous hospitaliser ; ils nous offrirent de partager avec eux leurs modestes provisions, et lorsque nous fûmes assis en leur compagnie autour de la grande chaudière de cuivre suspendue au-dessus du feu, ils nous mirent en garde d'une voix rude, mais avec les meilleures intentions du monde, contre les dangers des précipices hantés par les esprits. Comme la nuit approchait, nous aperçûmes, grimpant la colline, les silhouettes de Jean-Antoine Carrel et de son camarade. — « Tiens ! leur criai-je, vous vous êtes ravisés ? » — Nullement, vous faites erreur ! » répondirent-ils. — « Alors, pourquoi être venus ici ? » — « Parce que, nous aussi, nous allons demain sur la montagne ! » — « Ah !

¹ Il faut excepter du nombre le guide Bennen.

Il n'était donc pas si nécessaire d'être plus de trois ! » — « Pas pour nous ! » J'admire leur astuce et j'eus grande envie de les engager tous les deux ; mais après réflexion, j'y renonçai. Le *camarade*, comme je le découvris plus tard, n'était autre que ce J. J. Carrel qui avait accompagné M. Hawkins et proche parent d'Antoine. Tous deux étaient de hardis montagnards, mais Jean-Antoine, de beaucoup supérieur à Jean-Jacques, était le plus parfait grimpeur de rochers que j'aie jamais vu. Seul de tous les hommes de la vallée, jamais il ne s'était laissé abattre, et, en dépit d'échecs de tous genres, il persistait à croire que le Cervin n'était pas inaccessible, et, qu'un jour, l'ascension en serait faite par le versant qui ouvrait sur sa vallée natale.

La nuit s'écoula sans le moindre incident. Les deux Carrel s'esquivèrent sans bruit, hors du chalet, avant l'aube. Quant à nous, nous ne partîmes guère avant neuf heures, et nous les suivîmes sans nous presser, ayant laissé tout notre bagage au chalet. Nous gravîmes tranquillement les pentes constellées de gentianes qui s'étendent entre notre gîte de la nuit et le glacier du Lion ; nous dépassâmes les troupeaux de vaches et les pâturages, puis nous traversâmes des éboulis de pierre pour arriver enfin à la glace. D'anciennes couches de neige durcie qui s'étendaient sur le côté droit du glacier (à notre gauche) nous permirent d'atteindre sans grand'peine la partie inférieure. Mais, à mesure que nous nous élevions, le nombre des crevasses allait en augmentant et nous fûmes, en fin de compte, arrêtés par quelques fissures très larges ; comme le manque de temps nous interdisait le luxe de tailler indéfiniment des marches dans la glace, nous cherchâmes une route plus facile, et nous inclinâmes, naturellement, vers les rochers inférieurs de la tête du Lion, qui, dans l'ouest, domine le glacier. Une bonne escalade nous amena en peu de moments sur la crête de l'arête qui descend vers le sud ; de là, un long escalier naturel qui n'exigeait même pas l'usage des mains, montait jusqu'au niveau du col du Lion ; je lui donnai le nom de *Grand escalier*. Il nous fallut alors contourner les rochers de la tête du Lion s'élevant au-dessus du couloir. Ce passage change beaucoup d'une saison et d'une année à l'autre ; en 1861, il était difficile, car les chaleurs de l'été avaient considérablement fait fondre les masses de neige qui s'y entassaient d'ordinaire, et les rochers restés découverts au-dessus du niveau de la neige ne nous offraient qu'un petit nombre de fissures ou d'anfractuosités auxquelles nous puissions nous cramponner. A dix heures et demie toutefois, nous avions atteint le col et nos regards plongeaient en contre bas sur le magnifique bassin d'où découle le glacier de Z'Mutt. Nous décidâmes aussitôt de passer la nuit sur le col, car nous étions enchantés des avantages qu'il nous offrait ; il ne fallait cependant pas vouloir y prendre trop de libertés. D'un côté, un mur de rochers à pic surplombait le glacier de Tiefenmatten. De l'autre côté, des pentes de neige durcie, escarpées et polies dévalaient jusqu'au glacier du Lion, sillonnées par de petits ruisseaux et des traces d'avalanches pierreuses. Au nord se dressait la grande pyramide

du Cervin, au sud c'étaient les parois abruptes de la Tête du Lion. Si l'on jette une bouteille sur le glacier de Tiefenmatten, ce n'est



LE COL DU LION, DIRECTION DE LA TÊTE DU LION

qu'au bout de plusieurs secondes qu'on perçoit le bruit de sa chute. Aucun danger cependant n'était à redouter ni de ce côté, ni du côté opposé. Nous n'avions vraisemblablement rien à craindre non plus de la Tête du Lion, car quelques saillies de rochers protégeaient fort à propos l'endroit où nous avions l'intention de nous

installer. Nous demeurâmes là pendant un certain temps, nous réchauffant au soleil, surveillant ou écoutant la marche en avant des Carrel, que, par moments, nous entendions, ou nous apercevions bien au-dessus de nous, sur l'arête qui conduit au sommet. A midi, nous redescendîmes au chalet, pour y empaqueter la tente et d'autres objets, et, bien que lourdement chargés, nous étions de retour au col, avant six heures. Notre tente, hélas, n'était rien moins que la perfection du genre. Vue à Londres, tendue sur une surface bien plane, elle paraissait la meilleure et la plus jolie du monde ; mais, dans les Alpes, elle n'était d'aucun usage. Taillée dans une toile légère, elle s'ouvrait comme un livre ; une des extrémités était condamnée, l'autre fermait par des rideaux de toile ; deux bâtons ferrés la supportaient, et les deux côtés étaient assez longs pour qu'on pût les replier en dessous. Un certain nombre de cordelettes avaient été cousues aux bords inférieurs, afin d'y fixer des pierres ; mais sa solidité dépendait surtout d'une corde qui passait au-dessous du faite, à travers des anneaux de fer vissés à l'extrémité supérieure des alpenstocks, et attachée par ses deux bouts à de fortes chevilles. Le vent qui jouait autour des rochers environnants s'engouffrait dans notre brèche comme au sortir d'un soufflet de forge, les rideaux destinés à fermer la tente refusaient de tenir en place, les chevilles étaient constamment arrachées et l'ensemble paraissait éprouver un si vif désir de s'envoler au sommet de la Dent Blanche, que nous jugeâmes prudent de plier le tout, et de nous asseoir dessus. La nuit venue, nous nous enveloppâmes dans ses plis, et nous rendîmes notre installation aussi confortable que les circonstances voulaient bien le permettre. Le silence était saisissant. Aucun être vivant ne se trouvait auprès, de notre bivouac solitaire ; les Carrel étaient revenus sur leurs pas, et nous ne pouvions plus les entendre ; les avalanches de pierres avaient cessé de tomber, et les ruisseaux de murmurer.

Il faisait un froid intense. L'eau d'une bouteille placée sous ma tête s'était congelée. Rien d'étonnant à cela du reste, nous étions couchés sur la neige, et dans un endroit où les moindres courants d'air se donnaient rendez-vous. Malgré cela, nous sommeillâmes pendant quelque temps, mais aux environs de minuit une formidable explosion retentit à une grande hauteur au-dessus de notre campement, suivie par quelques secondes d'un calme absolu. Une énorme masse de rochers s'était détachée des flancs de la montagne, et dévalait dans notre direction. Mon guide, qui s'était levé en sursaut, s'écria, en se tordant les mains : — « O mon Dieu, nous sommes perdus ! » Nous entendions les masses de l'avalanche se précipiter l'une après l'autre par dessus l'abîme, bondissant et rebondissant de corniches en corniches, et d'énormes blocs s'entrechoquer dans l'air au-dessus de nous. Ils semblaient être tout près, bien que probablement à quelque distance encore, mais quelques petits fragments qui, au même moment, s'abattirent sur nous des saillies situées au-dessus de nos têtes, augmentèrent nos alarmes.

Dès l'aube, nous étions en marche et nous commençons l'esca-

lade de l'arête du sud-ouest. Il n'était plus question, maintenant, de flâner, les mains aux poches, il nous fallait conquérir chaque mètre en avant par des grimps à pic ; mais c'était la plus intéressante des escalades. Les rochers, débarrassés de tous débris, offraient un point d'appui ferme ; les fissures étaient franches, bien que peu nombreuses, et il n'y avait rien à craindre que de soi-même.

Une heure s'était à peine écoulée, que nous avions atteint la « Cheminée ». Une grande roche plate et polie s'était coincée entre deux autres roches également polies, et formait un angle considérable. Mon compagnon essaya d'y grimper, mais quand il eut bien tordu sa longue personne en cent postures ridicules, il déclara qu'il refusait d'en plus tenter l'assaut, pour cette raison que la roche lui paraissait impraticable. Sans aucun secours, mais non sans peine, je parvins à me hisser au sommet du rocher ; mon guide alors s'attacha au bout de notre corde, et je m'efforçai à le hâler jusqu'à moi. Mais il était si maladroit qu'il ne s'aidait en rien, et si lourd que je ne pouvais parvenir à le soulever ; après plusieurs essais infructueux, il se détacha lui-même, et, le plus tranquillement du monde, me déclara qu'il allait s'en retourner. Je le traitai de poltron, et il se permit de son côté de me faire part de l'opinion qu'il avait de ma personne. Je lui ordonnai de retourner au Breuil et d'y raconter qu'il avait abandonné son « monsieur » sur la montagne. Comme il faisait mine de partir, force me fut d'amener pavillon, de lui faire mes excuses, et de le prier de revenir à moi. Aussi bien si, à la montée, le chemin n'offrait pas d'insurmontables difficultés, et n'en présentait aucune avec un guide placé en dessous, il n'en allait pas de même à la descente, car le bord inférieur du rocher surplombait de peu engageante manière.

Le jour était merveilleux ; le soleil versait à flots sa bienfaisante chaleur ; le vent était tombé ; le chemin paraissait tout tracé, aucun obstacle insurmontable ne s'offrait à ma vue, mais que pouvais-je faire seul ? Je demeurai pendant quelques instants perché au haut de mon rocher, maudissant à part moi le fâcheux contretemps, et hésitant sur le parti que je devais suivre ; bientôt, cependant, comme je m'aperçus que cette cheminée était ramonée plus fréquemment qu'il n'était nécessaire, (c'était un couloir naturel pour les avalanches de pierres) je me décidai au retour ; je redescendis avec l'aide de mon guide, et nous rentrâmes au Breuil vers midi.

Les Carrel ne se montrèrent pas. On nous dit qu'ils n'étaient pas montés très haut ¹, et le « camarade » qui, pour plus de commodité, avait ôté ses souliers et les avait attachés à sa ceinture, avait eu la maladresse d'en laisser tomber un, ce qui l'avait obligé à redescendre avec un morceau de corde enroulé autour de son pied nu, en guise de chaussure. Malgré cela, ils s'étaient audacieusement

¹ J'ai appris plus tard de Jean-Antoine Carrel qu'ils avaient atteint une hauteur beaucoup plus considérable que dans leurs tentatives précédentes. Ils étaient parvenus à 75 ou 90 mètres plus haut que M. Tyndall, en 1860. En 1862, je vis les initiales de J.-A. Carrel gravées sur le roc, à la place où lui et son camarade s'étaient vus obligés à redescendre.

laissé glisser par le couloir du Lion, J. J. Carrel ayant simplement attaché son mouchoir à son pied déchaussé.

Le Cervin ne fut pas attaqué de nouveau avant 1861. Je quittai le Breuil emportant cette conviction qu'il était à peu près impossible à un ascensionniste seul d'organiser une expédition au Cervin, tant cette montagne influençait le moral des guides. Je m'arrêtai à cet avis qu'il fallait être au moins deux personnes, afin, le cas échéant, de pouvoir faire étayer son opinion et appuyer sa volonté par un compagnon. Je repartis, toujours avec le même guide, par le col de Théodule, plus désireux que jamais de réussir l'escalade du Cervin, et bien déterminé à revenir si possible, en compagnie d'un ami animé des mêmes dispositions que moi, pour assiéger la montagne jusqu'à ce que l'un de nous deux fût vaincu.

Tentative faite en hiver par M. T. S. Kennedy (1862). — L'année 1862 était jeune encore, et le Cervin encore paré de sa robe d'hiver

ne ressemblait guère au Cervin de l'été, lorsqu'une nouvelle attaque lui fut livrée et d'une autre direction, M. T. S. Kennedy, de Leeds, conçut l'idée vraiment peu ordinaire que cette montagne pourrait être moins impraticable au mois de janvier qu'au mois de juin, et dès les premiers mois de l'année 1862, il arriva à Zermatt pour tenter de mettre à exécution son idée. Accompagné du brave Pierre Pern et du robuste Pierre Taugwalder, il alla passer la nuit dans la petite chapelle du Lac Noir, et le lendemain matin, comme l'avaient fait MM. Parker, il suivit l'arête située entre le pic



THOMAS S. KENNEDY

nommé Hörnli et le Cervin. Mais ses compagnons et lui ne tardèrent pas à constater qu'en hiver la neige obéit aux lois ordinaires, et que le vent et le froid n'étaient pas moins à redouter qu'en été.

« Nous chassant au visage des tourbillons de neige, ou de fines aiguilles de glace, le vent faisait voler autour de nous des plaques de glace de plusieurs décimètres de diamètre, qu'il avait arrachées en passant au glacier inférieur. Aucun de nous cependant ne semblait vouloir lâcher pied le premier, jusqu'au moment où une rafale plus furieuse que les précédentes nous obligea à nous abriter derrière un rocher. Aussitôt, et d'un accord tacite, il fut convenu que notre expédition ne pousserait pas plus avant ; mais nous résolûmes de laisser derrière nous quelque souvenir de notre visite, et, après être descendus passablement plus bas que l'endroit où nous étions parvenus, nous trouvâmes une place convenable à l'édification d'un *cairn* que nous nous mîmes à construire avec des pierres détachées. Nous élevâmes donc une sorte de tour, atteignant la hauteur de deux mètres, à l'intérieur de laquelle, nous plaçâmes une

bouteille contenant la date de notre course, après quoi nous battîmes en retraite le plus rapidement possible. »

Ce *cairn* avait été élevé au point marqué 3298 mètres sur la carte de la Suisse du général Dufour, et le point le plus haut qu'ait atteint M. Kennedy ne devait guère se trouver à plus de 60 ou 80 mètres au dessus. Ce *cairn* a disparu depuis longtemps.

Peu de temps après, le professeur Tyndall expliqua les raisons qui l'avaient obligé à quitter le Breuil, en août 1861, sans rien tenter¹. Il avait, paraît-il, envoyé Bennen en reconnaissance, et son guide lui avait fait le rapport suivant :

« Monsieur, j'ai examiné avec la plus grande attention la montagne, et je l'ai trouvée plus difficile et plus dangereuse encore que je ne l'imaginai. Il n'y a aucune place où nous pourrions passer commodément la nuit. Peut être serait-il possible de camper sur la neige du col que vous voyez là-haut, mais nous courrions le risque d'y périr de froid, et si nous échappions à ce danger, nous nous trouverions, le lendemain, dans l'absolue incapacité de tenter l'ascension. Il n'existe, sur les rochers, ni une saillie, ni une crevasse qui puisse nous donner un abri suffisant ; et en partant du Breuil, il est certainement impossible d'atteindre, le même jour, le sommet de la montagne. » « Je fus très désappointé par ce rapport, dit Tyndall. Je ressentis l'émotion d'un homme qui, ayant lâché prise, tombe dans le vide. Bennen était, de toute évidence, fermement décidé à ne pas tenter l'ascension. A tout le moins pourrions-nous atteindre le moins élevé des deux sommets, remarquai-je. » « Cela même est difficile, me répondit-il, mais quand nous y serions parvenus, quel bénéfice en retirérions-nous ? Ce pic n'a ni nom, ni réputation². »

Je fus plus étonné que découragé par la lecture de ce rapport. Je savais que la moitié de ses assertions étaient inexactes. Le col auquel il faisait allusion était le Col du Lion, sur lequel nous avions passé une nuit, moins d'une semaine après cette affirmation si formelle. D'autre part, j'avais vu un endroit à peu de distance au-dessous de la « Cheminée » — et à environ 150 mètres au-dessus du Col, — où il paraissait possible de construire un abri pour la nuit. Les opinions de Bennen semblaient avoir subi un changement complet. En 1860, il s'était montré plein d'enthousiasme pour une tentative d'ascension. En 1861, il s'y refusait nettement.

Première tentative faite en 1862. — Sans se laisser décourager par ce qu'il venait d'apprendre en même temps que moi, mon ami, M. Reginald Macdonald, convint de se joindre à moi pour un nouvel assaut du côté du sud, Nous ne réussîmes pas à nous assurer le concours de Melchior Anderegg et de quelques autres guides renommés, mais nous pûmes engager deux hommes de valeur reconnue,

¹ Voir page 24 .

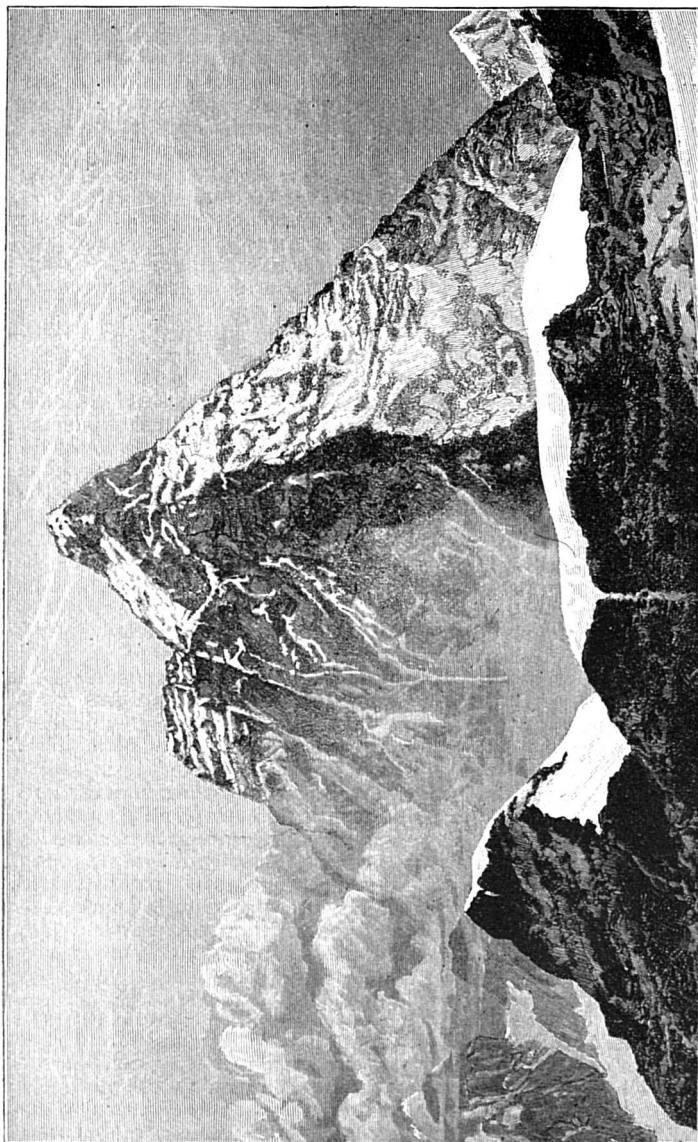
² *Mountaineering in 1861. A Vacation Tour*, par John Tyndall, 8°, Londres 1862. Tyndall et Bennen se trompaient en imaginant que la montagne a deux sommets ; elle n'en a qu'un. Ils furent vraisemblablement induits en erreur par l'aspect qu'offre la partie de l'arête sud-ouest, qu'on appelle l'« épaulement », quand on la regarde du Breuil. Vue de cet endroit, son extrémité méridionale, bien qu'en raccourci, ressemble certainement à un pic ; mais lorsqu'on la regarde du Col Théodule, ou de tout autre point dans la même direction, l'erreur est facile à reconnaître.

Johann zum Taugwald et Johann Kronig, de Zermatt. Ce fut là que nous nous rejoignîmes, au commencement de juillet ; mais pendant plusieurs jours, le temps fut si orageux, que nous ne pûmes même pas passer de l'autre côté de la chaîne. Et lorsque, le 5, nous franchîmes le col de Théodule, il faisait un temps affreux ; la pluie tombait à flots dans les vallées, et il neigeait sur la montagne.

Nous avions besoin d'un porteur, et sur le conseil de notre hôte. lier, nous descendîmes aux chalets du Breuil à la recherche d'un nommé Luc Meynet. Sa maison, d'un aspect lamentable, était encombrée des ustensiles nécessaires à la fabrication du fromage ; nous n'y trouvâmes que quelques enfants aux yeux brillants. Comme ils nous apprirent cependant qu'« oncle Luc » ne tarderait pas à revenir, nous l'attendîmes à la porte de son petit chalet qui ouvrait sur la route. Au bout d'un certain temps, nous aperçûmes un point noir qui tournait le coin d'un petit bois de pins au-dessus du Breuil ; les enfants qui l'avaient vu en même temps que nous, battirent des mains, plantèrent là leurs jouets, et, à toutes jambes, s'élançèrent au-devant de celui qui approchait. C'était un petit homme gauche et traînant la jambe qui, dès que les enfants furent près de lui, se baissa, les prit dans ses bras, les embrassa sur les deux joues pour les asseoir ensuite dans les paniers vides de son mulet ; puis il se mit à chantonner en venant à nous, comme si la tristesse était chose inconnue dans notre pauvre monde. Cependant la figure du petit Luc Meynet, le bossu du Breuil, portait les traces de longues et rudes souffrances et sa voix avait un accent de tristesse profonde lorsqu'il nous dit qu'il avait dû prendre à sa charge les enfants de son frère. Malgré les difficultés de sa situation et ses nombreuses obligations, il consentit à se joindre à nous pour porter notre tente.

L'hiver précédent, j'avais sérieusement étudié cette question des tentes et celle que nous avions apportée était le résultat de mes expériences. Il s'était agi d'en fabriquer une qui fût assez portative pour pouvoir être transportée dans les passages les plus difficiles, et qui réunît la légèreté à la solidité. Sa base mesurait exactement un mètre quatre-vingt centimètres carrés, et une section transversale, perpendiculaire à sa longueur formait un triangle équilatéral, dont les côtés avaient également un mètre quatre-vingt de longueur. Elle était établie de façon à pouvoir abriter quatre personnes. Elle avait, comme supports, quatre bâtons de frêne d'une longueur de deux mètres et d'un diamètre d'environ 3 centimètres, dont la pointe ferrée avait deux centimètres et demi.

Le dimanche, 6 juillet, fut pluvieux. il neigeait sur les pentes du Cervin ; nous nous mîmes néanmoins en marche le lendemain matin avec nos trois hommes, et nous suivîmes ma route de l'année précédente. On me pria d'ouvrir la marche, puisque j'étais le seul de nous qui se fût encore attaqué à la montagne. Je dois avouer que je me distinguai peu en cette occasion ; je conduisis en effet mes compagnons presque au sommet de la Tête du Lion, avant d'avoir reconnu mon erreur. Ma petite troupe commençant à s'insurger, une



LE CERVIN VU DU SOMMET DU COL DU THÉODULE

exploration fut tentée vers la droite, et nous découvriâmes que nous nous trouvions au faite des rochers qui surplombent le col du Lion. La journée était très avancée lorsque nous arrivâmes à notre campement sur le col. Profitant de l'expérience de l'année précédente, nous ne dressâmes pas la tente sur la neige même, mais rassemblâmes une certaine quantité de débris tombés des rochers voisins, et après avoir construit une sorte de plateforme à l'aide des plus grosses pierres, nous la nivelâmes avec des gravats et de la boue. Meynet s'était montré inappréciable comme porteur de tente, car malgré la forme plus pittoresque que symétrique de ses jambes, et bien qu'il parût construit de fragments hétérogènes, il savait tirer parti de ses difformités mêmes; nous ne tardâmes pas à lui découvrir une sorte d'esprit qui n'avait rien du commun, et j'estime que peu de paysans eussent été des compagnons aussi agréables, des grimpeurs aussi alertes que le petit Luc Meynet, le bossu du Breuil.

Pendant la nuit, un vent violent s'éleva de l'est, et le matin il soufflait presque en tempête. La tente se comporta admirablement, et nous y demeurâmes abrités plusieurs heures après le lever du soleil, ne sachant trop quel était le meilleur parti à suivre. Une accalmie nous fit essayer de nous mettre en marche, mais à peine nous étions-nous élevés d'une trentaine de mètres que l'ouragan s'abattit sur nous avec une rage plus violente encore. Il était aussi impossible d'avancer que de reculer; la bourrasque balayait l'arête, en chassant tous les débris; de tout ce que nous avions de forces, nous nous cramponnâmes aux rochers, en voyant des pierres grosses comme le poing emportées horizontalement dans l'espace. Nous n'osions pas tenter de nous tenir debout, et restions, tous quatre, immobiles, collés pour ainsi dire aux rochers. Il faisait un froid intense, car avant de nous frapper, la rafale avait passé tout le long de la chaîne principale des Alpes Pennines et traversé les vastes plaines de neige qui entourent le Mont Rose. Notre courage baissait en même temps que la température de notre corps, et au premier moment de calme, nous battîmes en retraite vers la tente, obligés de nous arrêter à plusieurs reprises pendant ce court trajet. Taugwald et Kronig déclarèrent aussitôt qu'ils en avaient assez, et refusèrent de plus entendre même parler de cette montagne maudite. De son côté, Meynet nous informa qu'il lui fallait redescendre chez lui où l'attendait la fabrication d'une importante livraison de fromage pour le jour suivant. Force nous fut donc de retourner au Breuil, et nous y arrivâmes à 2 heures et demie, vraiment désolés de cette défaite complète.

Deuxième tentative en 1862. — Attiré par les bruits qui couraient, Jean-Antoine Carrel était monté à l'auberge pendant notre absence; après quelques négociations, il consentit à nous accompagner avec l'un de ses amis, nommé Pession, au premier beau jour. Nous nous réjouîmes de cette bonne chance, car, à n'en pas douter, Carrel considérait la montagne comme une sorte de chasse gardée et tenait notre dernière tentative pour un acte de bracon-

nage.⁵ Le vent s'épuisa au cours de la nuit, et le lendemain matin, soit le neuf, nous repartîmes avec ces deux hommes et un porteur par le temps le plus beau du monde. A notre grande joie, Carrel nous proposa d'aller camper plus haut encore ; aussi, sans même faire halte au col, continuâmes-nous à grimper jusqu'à ce que nous eûmes atteint le faite de la Tête du Lion. Près de la base de la Cheminée, un peu au-dessous de la crête qui formait l'arête et sur son versant oriental, nous découvrîmes un endroit abrité ; et pierre après pierre, nous y construisîmes, sous la direction de notre chef guide, qui était maçon de profession, une plate-forme d'une grandeur suffisante et d'une remarquable solidité. Elle se trouvait à une hauteur d'environ 3825 mètres au-dessus du niveau de la mer. Comme la journée était exceptionnellement belle, nous poussâmes plus haut, une fois terminée notre tâche, et après une escalade d'une heure au plus, nous atteignîmes le pied de la grande Tour sur l'arête, c'est-à-dire le point le plus élevé où fut parvenu M. Hawkins, après quoi nous regagnâmes notre bivouac. Le lendemain matin, à quatre heures, nous nous remettions en marche et à cinq heures et quart, par un fort beau temps, le thermomètre marquant 28 degrés, nous dépassions le point atteint la veille. Carrel, le premier, escalada la Cheminée, Mac Donald et moi le suivîmes. Pession monta le dernier, mais à peine arrivé au faite, il se dit très souffrant, il avait vraiment assez mauvaise mine, et se déclarant dans l'impossibilité d'aller plus loin, il nous signifia qu'il voulait redescendre. Nous attendîmes quelque temps, mais en vain ; son indisposition dont nous ne pouvions imaginer la raison, persistait. Carrel refusa péremptoirement de continuer l'ascension seul avec nous. Nous nous trouvions donc abandonnés à nous-mêmes. Macdonald, qui aurait pu donner des leçons de calme aux plus impassibles, me proposa d'essayer ce que nous pourrions faire sans nos guides. Puis notre bon sens l'emporta et finalement, nous redescendîmes tous ensemble au Breuil. Et le lendemain, mon ami repartait pour Londres.

A trois reprises, donc, j'avais tenté l'escalade du Cervin, et chaque fois j'avais ignominieusement échoué. Je n'avais pas dépassé d'un mètre l'altitude atteinte par mes prédécesseurs. Jusqu'à la hauteur d'environ 3950 mètres, nulle difficulté extraordinaire ne se présentait ; jusque-là la montée pouvait même être considérée comme un « jeu ». Il ne restait donc à gravir qu'à peu près 550 mètres, mais cet espace, que jamais pied humain n'avait jusqu'alors foulé, pouvait présenter de formidables obstacles. Aucun homme livré à ses seules ressources ne pouvait prétendre à les franchir. Un simple fragment de rochers de deux mètres de haut pouvait à chaque instant, s'il était perpendiculaire, et sans fissures, faire échouer sa tentative. Pour deux hommes, un pareil passage pouvait être praticable, n'être même qu'une « bagatelle » pour trois. De toute évidence donc, il fallait qu'une expédition se composât d'au moins trois personnes. Mais où trouver les deux qui me manquaient ? Carrel était le seul montagnard qui fût preuve de quelque enthousiasme pour une tentative de ce genre, et, en 1861, il avait

systématiquement refusé de m'accompagner tant que notre caravane ne se composerait pas d'au moins quatre personnes. C'était plus encore le manque d'hommes que la montagne elle-même qui faisait obstacle à la réussite de l'entreprise.

Comme le temps se gâtait de nouveau, je me rendis à Zermatt dans l'espérance d'y découvrir un guide, et j'y demeurai pendant les trois semaines que dura le mauvais temps. Aucun des guides les plus expérimentés ne voulut se laisser déterminer à m'accompagner et le 17, je retournai au Breuil avec le dessein d'essayer de combiner l'adresse de Carrel avec la bonne volonté de Meynet pour faire une nouvelle tentative par la même route que précédemment ; car le haut de l'arête du nord-est, que j'avais dans l'intervalle examinée, me paraissait matériellement impraticable. L'un et l'autre des compagnons que je projetais de prendre avec moi, se montra disposé à venir, mais leurs occupations ordinaires les empêchèrent de partir de suite.

Une escalade solitaire au Cervin (1862). — Ma tente avait été laissée, roulée, sur la seconde plate-forme, et tandis que j'attendais que les hommes que j'avais choisis fussent libérés de leurs travaux, il me vint à l'esprit que peut-être avait-elle été emportée par le vent au cours des dernières tempêtes. Je partis donc le 18, pour aller m'assurer de ce qui en était. Le chemin m'était maintenant familier, et je montai rapidement, au grand étonnement de mes amis les bergers, qui me firent des signes de reconnaissance lorsqu'ils me virent m'élever en hâte bien au-dessus d'eux et de leurs troupeaux ; j'étais seul, faute d'avoir pu trouver un montagnard disponible. Après avoir dépassé les pâturages, la prudence m'obligea à ralentir l'allure ; la véritable escalade commençait, et j'étais tenu d'observer, à chaque pas, les rochers qui m'entouraient, afin de m'y reconnaître, si la nuit ou le brouillard venaient à me surprendre. C'est un des rares avantages des courses de montagne effectuées par un touriste seul — et ce genre d'exercice est en soi peu recommandable — que l'obligation où l'on se trouve de bander toutes ses facultés d'attention et d'observation. Quand on n'a de secours à attendre de personne, d'avis à observer que ceux que l'on peut soi-même formuler, on doit prendre note des moindres détails, car il ne faut laisser se perdre la plus petite chance de se tirer d'affaire. Ainsi, dans mon escalade solitaire, lorsque j'eus dépassé la limite des neiges, au delà de la limite ordinaire de la végétation des plantes à fleurs, il m'est arrivé, en examinant le sol autour de moi, pour bien graver dans ma mémoire certains accidents de terrain qui devaient me servir de repères, il m'est arrivé, dis-je, de laisser tomber mes regards sur les plantes chétives et rabougries que je trouvais sur mon chemin, et qui n'avaient parfois qu'une seule fleur sur leur tige, humbles pionnières de la végétation, atômes de vie dans un monde de désolation, montées si haut — et comment ? — de si loin au-dessus d'elles et qui trouvent de quoi nourrir leur frêle tige, dans quelque recoin protégé de ce sol aride. Et je trouvais un intérêt nouveau à ces rocs

bien connus, dans la pensée de la lutte passionnée, — où beaucoup avaient dû périr — que les survivantes soutenaient pour escalader les flancs de la haute montagne. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la gentiane était là, suivie de près par les saxifrages et par la *Linaria alpina*, mais dépassée par le *Thlaspi rotundifolium*, dernière plante que j'ai pu cueillir à cette hauteur, alors que, plus haut encore, j'ai remarqué la présence d'une petite fleur blanche, qui m'était inconnue, mais qu'il me fut impossible d'atteindre.

Bien que recouverte de neige, la tente était en bon état. Je me retournai alors et me mis à contempler la vue qui, dans la solitude et la quiétude absolues où je me trouvais, m'offrit tout l'attrait et le charme de la nouveauté. En face se dressaient les pics les plus élevés de la chaîne des Alpes Pennines : le Breithorn (4148 mètres), le Lyskamm (4538 mètres) et le Mont Rose (4638 mètres) ; à ma droite, c'était le massif entier des montagnes qui séparent le val Tournanche du Val d'Ayas, avec sa cime la plus élevée : le grand Tournalin (3400 mètres). Derrière moi les chaînes qu'enserrent le val d'Ayas et la vallée de Gressoney, dominées par de plus hautes sommités. Plus à droite encore, après avoir suivi dans toute sa longueur le val Tournanche, le regard s'arrêtait sur les Alpes grées, aux pics innombrables, et plus loin, aux dernières limites de l'horizon, sur la pyramide isolée du Viso (3840 mètres). Venaient ensuite, en tournant toujours les regards à droite, les montagnes élevées entre le Val Tournanche et le Val Barthélemy. Le mont Rouss (sommets neigeux et arrondi, qui paraît si important du Breuil, bien qu'il ne soit en réalité qu'un contrefort d'une montagne plus élevée : le Château des Dames) s'était abaissé depuis longtemps, et la vue, passant par dessus, le remarquait à peine pour s'arrêter sur la Becca Salle (ou Bec de Sale), Cervin en miniature, et sur d'autres sommets plus importants. Puis l'énorme masse de la Dent d'Hérens (4180 mètres) barrait la vue, altière montagne, incrustée sur son versant nord d'énormes glaciers suspendus, dont des tranches immenses se détachaient vers le milieu du jour et s'écrasaient avec le fracas du tonnerre sur le glacier de Tiefenmatten. Enfin, la plus majestueuse de toutes ces cimes, la Dent Blanche (4364 mètres) s'élançait dans les airs au-dessus du grand glacier de Z'Mutt. Ce panorama n'a peut-être pas d'égal dans les Alpes entières, et il est extrêmement rare de pouvoir le contempler dans son ensemble, comme je pus le faire ce jour là, sans qu'un nuage ternît l'azur du ciel.

Du temps s'était écoulé sans que je m'en fusse aperçu, et les petits oiseaux qui avaient construit leurs nids sur les rochers avoisinants avaient commencé à gazouiller leur hymne du soir avant que j'eusse pensé au retour. Ce fut presque machinalement que je revins à ma tente, que je la déroulai et la dressai. Elle contenait des provisions pour plusieurs jours, et je me décidai à y passer la nuit. J'avais quitté le Breuil sans rien emporter, sans même dire à Favre — l'hôtelier qui était accoutumé à mes courses vagabondes — où je me rendais. Puis je me remis à contempler le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Le soleil se couchait et ses rayons

rosés, se mêlant aux tons bleuâtres de la neige, jetaient sur tous les objets, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, un voile d'un violet pâle ; une vapeur empourprée noyait les vallées, tandis que les sommets resplendissaient d'une lueur éclatante et presque surnaturelle. Assis à la porte de la tente, je regardais le crépuscule se fondre en obscurité ; la terre me paraissait perdre son aspect terrestre pour devenir presque sublime ; le monde me semblait mort et n'avait plus pour seul habitant que moi. Cependant, la lune qui s'élevait faisait de nouveau apparaître les hauteurs, et, supprimant les détails, sa lumière diffuse rendait plus magnifique encore le spectacle que j'admirais. Au sud, une étrange clarté, qui semblait celle de quelque fantastique ver luisant, flottait dans les airs, trop grande pour être celle d'une étoile, elle était trop immobile pour être la lueur d'un météore ; et il me fallut de longues minutes pour réaliser que ce n'était autre chose que la lumière lunaire scintillant sur les vastes pentes de neige qui couvrent au nord les flancs du Viso, éloigné de moi de plus de cent soixante kilomètres à vol d'oiseau. Frémissant de froid, je rentraï enfin dans ma tente pour y faire mon café. Je passai la nuit très confortablement, et, le lendemain matin, séduit par un temps merveilleux, je continuai mon escalade, à la recherche d'une autre place plus élevée encore pour y établir mon campement.

Mes excursions solitaires sur d'assez grands espaces m'avaient démontré qu'un homme abandonné à lui-même est exposé à maintes difficultés qui n'arrêtent guère un groupe de deux ou trois individus, et que les désavantages de l'isolement sont beaucoup plus sensibles à la descente qu'à la montée. Dans le dessein de parer à ces inconvénients, j'avais imaginé et fait construire deux petits engins, dont j'allais faire l'expérience pour la première fois. L'un était une façon de crochet, ou de grappin, long d'à peu près douze centimètres, en acier fortement trempé, épais de cinq millimètres. Il devait me servir dans les passages difficiles où je ne trouverais aucun appui à portée de la main, mais où il y aurait, à peu de distance au-dessus soit une fissure, soit une aspérité quelconque. A l'aide de mon bâton ferré, je pouvais fixer mon grappin dans ces endroits là, et, dans les circonstances extrêmes, le lancer jusqu'à ce qu'il restât accroché à quelque obstacle résistant. Les pointes qui étaient destinées à le fixer aux rochers étaient dentelées, ce qui assurait la prise et mon crochet se terminait à l'autre extrémité par un anneau auquel une corde était fixée. Cet instrument n'était pas destiné à me permettre de me hisser sur de très longues distances, comme on doit le comprendre ; je ne devais l'utiliser, à la montée, que pour des grimpades de quelques mètres au plus. A la descente cependant, et en l'employant avec prudence, après avoir assuré une prise très ferme, il pouvait m'être utile pour des distances sensiblement supérieures ; mais il était indispensable naturellement de tenir toujours la corde tendue, et cela dans le sens où avait été fixé le grappin, faute de quoi ce dernier aurait eu une tendance à déraiper. Ma seconde invention n'était qu'une modification d'un procédé employé par

tous les grimpeurs. Dans les descentes, il est souvent nécessaire à un homme seul, ou encore à celui qui forme l'arrière-garde d'une expédition, de faire, à l'extrémité de sa corde une boucle simple qu'il passe autour de quelque rocher, pour se retenir ensuite à l'extrémité de la corde qui est libre. D'une secousse, on décroche, en la faisant sauter en l'air, la boucle, une fois arrivé à destination, et la même opération peut être recommencée à plusieurs reprises. Mais il arrive parfois que l'on n'ait pas à sa portée de rocher se conformant à la dimension de la boucle ; il faut alors avoir recours au nœud coulant fortement serré. Ce nœud se serrant d'autant plus que la tension de la corde aura été plus forte, il est impossible de le défaire en secouant simplement la corde que l'on doit alors couper et abandonner. Pour obvier à cet inconvénient, j'avais attaché à demeure, à un des bouts de ma corde, un anneau en fer forgé, de 5 centimètres de diamètre environ et d'une épaisseur d'un centimètre. Je pouvais en un instant former un nœud coulant en passant l'autre extrémité de ma corde dans l'anneau qui remontait et fermait solidement le nœud pendant que je descendais à l'aide du bout resté libre. Un second bout de corde était en outre fixé à l'anneau, et une fois arrivé à destination, je n'avais qu'à tirer après cette seconde corde pour que l'anneau glissât, ce qui me permettait de faire, d'une secousse, sauter le nœud coulant fortement élargi. Grâce à ces deux fort simples instruments, je parvenais à escalader des amas de rochers, qui, sans cela, m'eussent fatalement arrêtés.

J'ai dit précédemment que les rochers de l'arête du sud-ouest n'offrent que fort peu de difficultés sur une certaine étendue au-dessus du col du Lion, et jusqu'au niveau de la Cheminée, cela est vrai ; mais une fois dépassé ce point, ils deviennent de plus en plus escarpés et polis, n'offrant que fort peu de fissures, et présentant une inclinaison de plus en plus accentuée, ils sont alors d'une escalade assez dangereuse, surtout lorsque recouverts d'une couche de glace. Arrivé à cet endroit, — juste au-dessus de la Cheminée — on est obligé de suivre le côté sud de l'arête, c'est-à-dire celui qui fait face au Breuil, mais, quelques pas plus loin, il faut passer sur le versant nord, celui qui fait face au glacier de Z'Mutt, où, presque chaque année, la nature bienveillante tend une couche de neige. Lorsqu'on a franchi ce mauvais pas, on peut revenir de nouveau sur le tranchant de l'arête, et le suivre, sur des rochers faciles à franchir, jusqu'au pied de la grande Tour. C'était le point le plus élevé qu'eût atteint M. Hawkins, en 1860, celui également où nous étions parvenus, sans pouvoir le dépasser le 9 juillet.

Cette grande tour est une des particularités les plus frappantes de l'arête. Elle se dresse comme la tourelle d'angle, la poivrière d'un château fort. Par derrière, un mur crénelé monte jusqu'à la citadelle. Vue du Col Théodule, elle a l'air d'un contrefort insignifiant ; mais lorsqu'on s'en approche, en suivant l'arête, elle semble s'élever de plus en plus haut, et, quand on est à sa base, elle masque complètement la partie supérieure de la montagne. J'y trouvai une place très convenable pour dresser la tente ; moins

bien abrité que la seconde plateforme, cet endroit avait l'avantage d'être à 90 mètres plus haut. Séduit par l'aspect fantastique des rochers, et enthousiasmé de la magnificence du temps, je m'élevai encore pour voir ce que me cachaient ces rochers.

Les premiers mètres à franchir m'offrirent de sérieuses difficultés. L'arête devenait d'une telle étroitesse qu'il était fort peu aisé de s'y maintenir en équilibre, et, à son point le plus resserré, un grand rocher à pic, presque en surplomb me barrait le passage. Je ne trouvais à portée de ma main aucun point d'appui suffisant pour me retenir ; il me fallait donc faire un bond puis me hisser au faite du rocher par un rétablissement. Monter tout droit ensuite était chose impraticable. D'énormes et terrifiants précipices se creusaient sur la gauche pour aboutir au glacier de Tiefenmatten ; sur la droite cependant, il ne m'était pas absolument impossible d'avancer. Mais les obstacles se succédaient sans interruption, et il me fallut pas mal de temps pour chercher un passage. J'ai conservé un souvenir particulièrement net de certain couloir plus qu'aventureux, situé à gauche de la Grande Tour avec d'étroites saillies et des parois franchement abruptes ; les saillies allaient se rétrécissant à mesure que j'avais jusqu'à ce qu'elles cessassent complètement ; je me rappelle m'être trouvé alors jambes et bras écartés, comme crucifié à la muraille contre laquelle je m'écrasais au point que chaque aspiration soulevait ma poitrine, tournant la main pour découvrir quelque point d'appui, n'en apercevant aucun et finissant par m'élançer obliquement sur la muraille opposée.

C'est en vain que l'on cherche à décrire des passages de ce genre. Qu'on les retrace un peu à la légère, ou que l'on se complaise à en détailler toutes les minuties, on court, d'une manière comme de l'autre, le risque de n'être pas compris. Ce qui plait en eux au grimpeur, c'est qu'ils l'obligent à faire appel à toutes ses facultés, à tout ce qu'il a de forces physiques pour triompher des obstacles qu'ils opposent à son adresse. Le lecteur qui n'a jamais fait de courses de montagne ne peut pas sentir cela, et il ne peut prendre que peu d'intérêt à des descriptions de ce genre, à moins qu'on ne lui en fasse voir tous les périls. Et ces passages ne sont pas nécessairement périlleux, je crois cependant qu'il est impossible à celui qui écrit de ne pas donner cette impression du danger couru, pour peu qu'il insiste un peu longuement sur les difficultés vaincues.

Avec l'aspect de l'arête, la qualité de la roche s'était modifiée. Au-dessous de l'endroit que je viens de décrire, les rochers — du gneiss talqueux — avaient une réelle fermeté ; il n'était que rarement nécessaire d'en éprouver la solidité ; le pied s'assurait sur le roc ferme et non sur des fragments épars. Mais là, tout n'était que ruine et destruction. La crête de l'arête était fendillée et émiettée ; le pied enfonçait dans les débris tombés des rochers supérieurs ; au-dessus, des blocs énormes sapés et creusés par la main du temps, s'élançaient vers le ciel comme des pierres tombales de géants. Par curiosité, j'escaladai une brèche de l'arête, entre deux grosses masses vacillantes de rochers, qu'une surcharge de quelques livres, d'un côté ou de l'autre aurait, semblait-il, précipitées dans l'abîme. Leur équilibre était si merveilleusement établi qu'un souffle de

vent aurait pu les balancer, car elles s'ébranlaient sous mon doigt ; elles reposaient sur une base si fragile que j'étais étonné de ne pas les voir s'affaisser sous mes yeux. Dans toute la série de mes excursions alpestres, je n'ai rien vu de plus saisissant que cette arête désolée, ruinée, crevassée, située derrière la Grande Tour. Inutile d'ajouter qu'il était impossible de gravir l'arête en en suivant la *crête* à cet endroit ; on est cependant bien forcé de s'en beaucoup rapprocher, attendu qu'il n'y a pas d'autre passage. En général, le Cervin présente des angles d'inclinaison trop aigus pour que s'y puissent former des couches de neige épaisses, mais il se trouve dans cette partie de la montagne certaine encoignure qui permet aux neiges de s'y accumuler ; il faut en être reconnaissant, car, grâce à son secours, on peut grimper quatre fois plus vite que par les rochers.

La tour était maintenant presque hors de vue, et je contemplais par dessus les Alpes Pennines, le Grand Combin et la chaîne du Mont Blanc. Ma voisine, la Dent d'Hérens, ne s'élevait plus qu'à une faible hauteur au-dessus de moi, ce qui m'aidait à me rendre compte de l'altitude que j'avais atteinte. Jusque là, j'étais sûr de pouvoir redescendre tout l'espace que j'avais escaladé ; mais, peu après, en levant les yeux au-dessus de moi, je m'aperçus que les rochers devenaient de plus en plus escarpés, et je rebroussai chemin, (sans pousser jusqu'où portaient mes regards, ce qui m'aurait mis dans d'inextricables difficultés) ravi de me dire qu'il serait possible de passer ces rochers quand j'y reviendrais avec quelques compagnons, et très heureux d'avoir pu, sans l'assistance de personne, m'élever jusqu'à la hauteur de la Dent d'Hérens, c'est-à-dire beaucoup plus haut qu'aucun être humain avant moi. Ma joie était un peu prématurée.

Vers cinq heures après-midi, je quittai de nouveau la tente, et déjà, je me croyais au Breuil. Ma bonne corde et mon crochet m'avaient rendu grand service, et aplani maintes difficultés. Je crus devoir cependant attacher la corde par laquelle je me laissai glisser le long des parois de la cheminée, la coupai et l'abandonnai, ce qui me restait me suffisant. Ma hache à glace m'avait beaucoup gêné pendant la descente, et je l'avais laissée dans la tente. Le fer n'en était pas fixé à mon bâton ferré ; c'était un instrument à part : une vieille hache d'abordage. A la montée, et pour pouvoir tailler librement des marches dans les différentes couches de neige que j'avais à traverser, je traînais mon bâton attaché à une cordelette derrière moi ; lorsque j'avais à grimper quelque rocher, j'introduisais le manche de ma hache contre mes reins, dans sa ceinture de corde qui me sanglait, ce qui me laissait les mains libres ; mais à la descente, quand j'avais le dos tourné au rocher, ce qui est toujours préférable lorsque la chose est possible, le fer de la hache, ou son manche, s'accrochait à chaque instant aux aspérités, et à plusieurs reprises cet arrêt imprévu avait failli me faire tomber. Aussi donc, pour éviter le retour de ce désagrément, ou encore par paresse, si l'on veut, je laissai ma hache dans la tente. Cette imprudence me coûta cher.

J'avais franchi le Col du Lion, et cinquante mètres plus bas, je

me serais trouvé sur le « Grand Escalier » que l'on peut descendre en courant. Quand, arrivé à l'angle des grandes roches escarpées de la Tête du Lion, je m'aperçus, en longeant le rebord supérieur de la couche de neige qui s'y étaie, que la chaleur des deux jours précédents avait fait presque complètement disparaître les marches que j'avais taillées pour monter. Les rochers se trouvaient impraticables à cet endroit, il m'était donc indispensable de tailler de nouveaux degrés. La neige était trop dure pour que je pusse en attaquer la croûte de la pointe de mes souliers ; une demi-douzaine de marches suffiraient pour me ramener sur les rochers en un point où je pourrais de nouveau les suivre. Me tenant de la main droite à une anfractuosité de la paroi, je creusai la neige avec la pointe de mon bâton ferré jusqu'à ce que j'y eusse taillé une première marche ; alors m'appuyant contre la saillie, je répétais la même manœuvre en sens inverse. Tout allait pour le mieux, lorsque, en contournant la saillie, je glissai et tombai.

La pente sur laquelle je fis cette chute était très raide ; elle formait l'extrémité supérieure d'un couloir qui descendait le long de deux contreforts secondaires vers le glacier du Lion, que l'on apercevait à quelques trois cents mètres au-dessous. Ce couloir allait se rétrécissant de plus en plus, jusqu'à n'être plus qu'un mince filet de neige entre deux murailles de rochers qui se terminaient brusquement en haut d'un précipice à pic ouvrant sur le glacier. Que l'on se représente un entonnoir coupé en deux dans le sens de sa longueur, la pointe en bas et la partie concave en haut, et l'on aura une idée assez juste de l'endroit où m'emportait ma chute.

Le poids de mon sac m'entraîna tête la première et je plongeai littéralement sur quelques rochers situés à trois ou quatre mètres au-dessous, par dessus leurs saillies aiguës, une pirouette me rejeta dans le couloir ; mon bâton s'échappa de mes mains, et je descendis en tournant, par une série de bonds de plus en plus longs, projeté tantôt sur de la glace, tantôt sur des rochers, me frappant la tête quatre ou cinq fois, avec une violence chaque fois plus grande. Un dernier bond me fit faire dans l'espace un saut de 18 à 20 mètres, d'un côté à l'autre du couloir ; heureusement, mon côté gauche entier supporta le choc. Mes vêtements s'accrochèrent à des aspérités du roc et je retombai en arrière sur la neige, la rapidité de ma chute ayant considérablement diminué. Par bonheur, j'avais repris la position verticale, c'est-à-dire que ma tête était dirigée vers le haut du couloir ; en des gestes frénétiques, je me cramponnai aux aspérités du rocher le long duquel je glissais encore, mais moins vite, comme je l'ai dit, et je finis par m'arrêter à l'endroit le plus resserré du couloir, et sur le bord même du précipice. Bâton, chapeau et voile glissèrent près de moi et disparurent ; et lorsque j'entendis s'écraser sur le glacier les éboulis de rochers que j'avais déplacés, je compris de combien peu je venais d'échapper à une mort certaine. J'avais franchi près de 70 mètres en sept ou huit bonds ; trois mètres de plus m'auraient précipité sur le glacier, en un saut gigantesque de près de 300 mètres.

La situation était déjà suffisamment sérieuse. Je ne pouvais songer même à lâcher le rocher contre lequel je m'étais arrêté, et mon sang coulait par plus de vingt blessures. Les plus graves étaient celles de la tête, et que j'essayais en vain de fermer d'une main, tout en me cramponnant de l'autre main à mon appui. Mes efforts pour étancher le sang étaient inutiles, il continuait à jaillir à flots qui m'aveuglaient, à chaque pulsation. A la fin, par une inspiration subite, je détachai d'un coup de pied un gros bloc de neige que je m'appliquai en guise de compresse sur la tête. L'idée était bonne, car l'afflux de sang diminua très rapidement. Je me mis alors à grimper, et il n'était que temps, car à peine eus-je atteint une place plus sûre, je m'évanouis. Le soleil se couchait lorsque je repris connaissance, et il faisait nuit noire avant que je fusse parvenu en bas du Grand Escalier. Mais, la bonne chance et la prudence m'aidant, je franchis les 1700 mètres qui me séparaient du Breuil, sans glisser et sans me tromper de chemin une seule fois. Je m'introduisis subrepticement à l'auberge, désirant gagner ma chambre sans que personne me vît. Mais Favre, me croisant dans le corridor, demanda « Qui va là ? » puis lorsqu'il eut apporté la lumière, il poussa des cris d'effroi et réveilla toute la maison. Deux douzaines de têtes tinrent alors conseil au sujet de la mienne, en faisant naturellement plus de bruit que de besogne. Les gens du pays, à l'unanimité, préconisèrent l'emploi de vin chaud mêlé de sel pour le pansement de mes blessures. Malgré mes protestations, il me fallut accepter ce traitement, ce fut du reste le seul qui me fut administré. Est-ce à ce remède primitif ou à l'excellent état de ma santé générale que je dois attribuer ma guérison fort rapide ? C'est une question qui n'a pas encore été élucidée. Toujours est-il que mes blessures ne tardèrent pas à se cicatriser, et que, quelques jours plus tard, j'étais sur pieds.

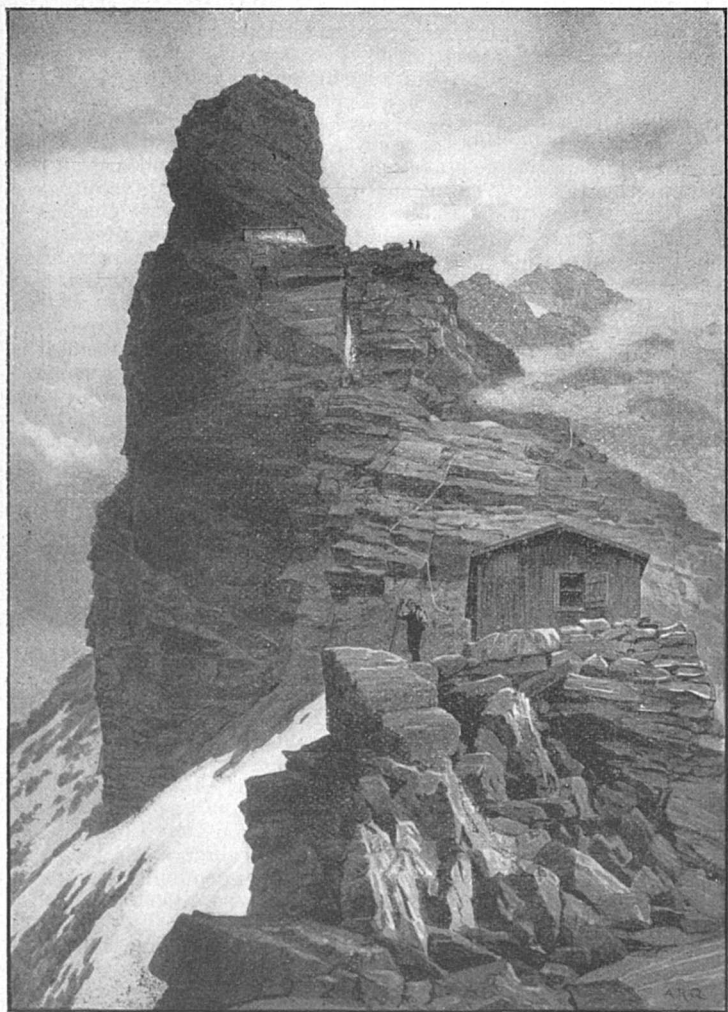
Quatrième tentative en 1862. — La nouvelle de mon accident avait fait accourir, au Breuil, Jean Antoine Carrel; le fier chasseur était accompagné d'un de ses parents, jeune garçon adroit et robuste, du nom de César. Et en compagnie de ces deux hommes et de Meynet, je repartis de nouveau le 23 juillet. Sans aucune difficulté, nous arrivâmes à la tente, et le lendemain, par un temps admirable, nous avions déjà dépassé la Tour et nous avançons avec précaution parmi les rochers éboulés qui se trouvent derrière (où les traces de mon passage, la semaine précédente, étaient encore visibles) lorsque se produisit un de ces changements de temps abominables et presque instantanés, auxquels le Cervin est si fréquemment sujet sur son versant méridional. Des vapeurs jusqu'alors invisibles se réunirent brusquement en un épais brouillard, et quelques minutes après, la neige tombait à lourds flocons. Nous dûmes nous arrêter, car l'endroit où nous nous trouvions offrait de sérieuses difficultés, et ne voulant pas revenir sur nos pas, nous y attendîmes, pendant plusieurs heures, un nouveau changement de temps. Puis, comme l'accalmie espérée ne se produisait pas, nous finîmes par regagner

la base de la tour, où nous commençâmes une troisième plate-forme¹ à une altitude de 3950 mètres. La neige continuant à tomber, nous nous réfugiâmes sous la tente.

Carrel prétendait que le temps était tout à fait dérangé, et que la montagne, couverte de verglas, rendrait inutile toute tentative d'escalade ; de mon côté, je prétendais que le temps allait s'éclaircir et que les rochers étaient trop chauffés par le soleil pour que la glace pût s'y former. Je voulais rester jusqu'à ce que s'améliorassent les conditions atmosphériques ; malheureusement mon guide ne pouvait souffrir la contradiction, et devenant de plus en plus catégorique dans ses affirmations, insistait pour nous faire redescendre. Il fallut céder, et à peine avions-nous atteint le col que l'événement vint infirmer les fâcheuses prédictions de Carrel ; les nuages ne s'abaissèrent qu'à neuf cents mètres du sommet ; au-dessous de cette limite, le temps était radieux.

Carrel était assez difficile à mener. Il savait très bien qu'il était le coq du Val Tournanche, et il commandait aux autres hommes de la vallée comme par un droit naturel. Il se rendait également compte qu'il m'était indispensable et il ne cherchait même pas à me cacher cette conviction. Ni ordre, ni prière ne l'aurait fait s'arrêter lorsqu'il voulait marcher. Mais, je le répète à nouveau, il était le seul grimpeur de premier ordre que je pusse trouver et qui partageât ma foi que le Cervin n'était pas inaccessible. Avec lui, j'avais de l'espoir ; sans lui, je n'en avais aucun ; je le laissais donc agir à sa guise afin de ne pas me l'aliéner. Son obstination, en cette circonstance, fut incompréhensible. L'accuser de poltronerie, il n'y fallait pas songer, il n'y avait guère de montagnards plus courageux que lui ; ce n'était pas non plus que la crainte des obstacles l'eussent dissuadé de continuer, puisque nous n'avions encore rencontré aucun passage qui pût *lui* paraître difficile, et, de toute évidence, il n'avait pas de plus grand désir que de réussir enfin cette ascension. Ce n'était pas davantage la crainte de manquer de provisions qui pouvait le retenir, car, en prévision même de cet incident, nous avions emporté des vivres pour une semaine, et il n'y avait ni danger, ni inconvénient quelconques à demeurer sous la tente. Il me semble plutôt qu'il faisait traîner l'ascension en longueur, suivant des vues toutes personnelles, et que, bien qu'il désirât infiniment arriver le premier au sommet, bien qu'il ne refusât pas d'être accompagné par n'importe quel touriste animé du même désir, il ne lui convenait pas de laisser réussir qui que ce fût trop vite, peut-être dans le dessein de donner au succès final plus d'éclat et de retentissement. Comme il n'avait nul rival à redouter, il se peut faire qu'il pensât que, plus il susciterait de difficultés, plus seraient appréciés ses services : il faut du reste lui rendre cette justice que jamais il ne se montra avide d'argent. Il demandait un prix élevé, mais pas abusif ; il se faisait du reste toujours payer à la journée, et étant données les circonstances, il avait évidemment raison d'agir ainsi.

¹ A l'endroit qu'occupe la plus élevée des deux cabanes que l'on peut voir dans l'illustration ci-contre ; illustration faite d'après une photographie que je pris moi-même en 1895. La hutte la plus élevée est en assez mauvais état ; l'inférieure fut construite en 1893.



LA GRANDE TOUR, AVEC L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE CABANE

Si contrarié que je fusse de voir mon temps gaspillé de la sorte, je fus cependant enchanté lorsqu'il daigna me proposer de repartir le lendemain matin, si le temps était favorable. Nous devions hisser la tente jusqu'au pied de la grande tour, fixer au delà des cordes dans les endroits les plus difficiles, et faire le jour suivant un robuste effort en vue d'atteindre le sommet.

Cinquième tentative en 1862. — Le lendemain matin (vendredi 25) à mon lever, je trouvai le brave petit Meynet qui m'attendait, prêt à partir ; il m'apprit que les deux Carrel s'en étaient allés, d'un peu meilleure heure, en le chargeant de me dire qu'ils projetaient de chasser la marmotte, le temps étant favorable à cette chasse, ce jour-là. Mon congé touchait à son terme, et on ne pouvait évidemment pas compter sur ces deux hommes-là : je proposai donc, en dernier ressort, au petit bossu de m'accompagner seul, pour tenter de monter encore plus haut, bien que je n'entretinsse aucun, ou fort peu d'espoir d'atteindre le sommet. Il n'hésita pas, et quelques heures après, nous nous trouvions tous deux, pour la troisième fois, sur le col du Lion. C'était la première fois que Meynet contemplait cette vue sans un seul nuage. Le pauvre petit paysan difforme l'admira dans un silence respectueux pendant quelques instants, puis, presque inconsciemment, il s'agenouilla dans une véritable extase, en s'écriant : « Oh ! les belles montagnes ! » Ses actes étaient aussi justes que ses paroles étaient naturelles, et ses larmes témoignaient de la sincérité de son émotion.

Nous n'étions pas assez forts, à nous deux, pour hisser la tente plus haut, aussi passâmes-nous la nuit à notre ancienne station ; et, partis de très bonne heure, le lendemain matin, nous eûmes bientôt dépassé le point où nous étions revenus sur nos pas le 24, puis le point le plus élevé que j'eusse atteint le 19. Nous trouvâmes si peu sûre la crête de l'arête, que, bien qu'à contre cœur, nous fûmes obligés de prendre par les rochers sur la droite. De patients efforts nous firent surmonter les premières difficultés, mais enfin, nous nous trouvâmes perchés comme deux aigles les ailes étendues contre le flanc presque perpendiculaire de la montagne, sans pouvoir avancer et fort embarrassés pour redescendre. Nous retournâmes donc à l'arête ; mais elle était presque aussi difficile, et infiniment moins ferme ; aussi après avoir atteint les limites que la prudence nous empêchait de dépasser, je décidai de revenir au Breuil et d'y faire construire une légère échelle qui pût nous aider à escalader les rochers les plus abrupts¹. J'espérais aussi que, pendant ce temps là, Carrel aurait satisfait sa passion pour la chasse à la marmotte, et qu'il voudrait bien nous accompagner de nouveau.

Nous redescendîmes fort rapidement, car la montagne nous était

¹ Cet endroit paraissait être la partie la plus difficile de la montagne. On était obligé d^e se tenir sur la crête de l'arête, ou tout près ; à l'endroit où nous revînmes en arrière (point qui était presque aussi élevé que la plus haute partie de la « cravate », et peut-être de 30 mètres plus haut que celui où j'avais atteint le 19) se dressaient dans toutes les directions des murs absolument planes de 2 à 3 mètres, impraticables pour un homme seul, et qu'on ne pouvait songer à franchir qu'à l'aide d'échelles, ou encore en se hissant sur les épaules de ses compagnons.

devenue si familière, et nous nous étions si bien accoutumés l'un à l'autre, que nous comprenions quand et de quelle manière nous devions nous prêter aide. Les rochers du reste n'avaient jamais été dans de meilleures conditions, et entièrement débarrassés de verglas. Meynet se montrait toujours le plus gai de tous dans les passages difficiles, et lorsque les difficultés se doublaient de danger, il allait répétant : « On ne meurt qu'une fois ! » pensée qui paraissait lui procurer une satisfaction infinie. Nous arrivâmes d'assez bonne heure dans la soirée à l'auberge, où mes projets furent sommairement et fort inopinément réduits à néant.

Nouvelle tentative du professeur Tyndall (1862). — Le professeur Tyndall était arrivé pendant mon absence et avait engagé César et Jean Antoine Carrel. Il avait déjà avec lui Bennen et un Valaisan de ses amis, homme aussi robuste qu'actif, nommé Anton Walter. Il disposait d'une échelle, leurs provisions allaient être prêtes, et ils avaient l'intention de partir le lendemain matin, dimanche. Cette arrivée me prenait au dépourvu. Bennen, on s'en souvient, avait nettement refusé, en 1861, de conduire le professeur Tyndall sur le Cervin. « Il ne voulait pas entendre parler d'une nouvelle tentative d'escalader le Cervin, » disait Tyndall, Et voici maintenant qu'il brûlait de partir. Le professeur Tyndall n'a jamais expliqué comment s'était produit ce revirement dans l'esprit de son guide. J'étais étonné également du manque de bonne foi des Carrel, et l'attribuai au fait que, peut-être s'étaient-ils sentis piqués dans leur amour-propre par la présomption que nous avions eue, de pouvoir nous passer d'eux. Il était inutile de vouloir rivaliser avec le professeur Tyndall et ses quatre guides, qui, quelques heures plus tard, seraient prêts à partir ; j'attendis donc pour voir ce qu'il adviendrait de leur tentative.

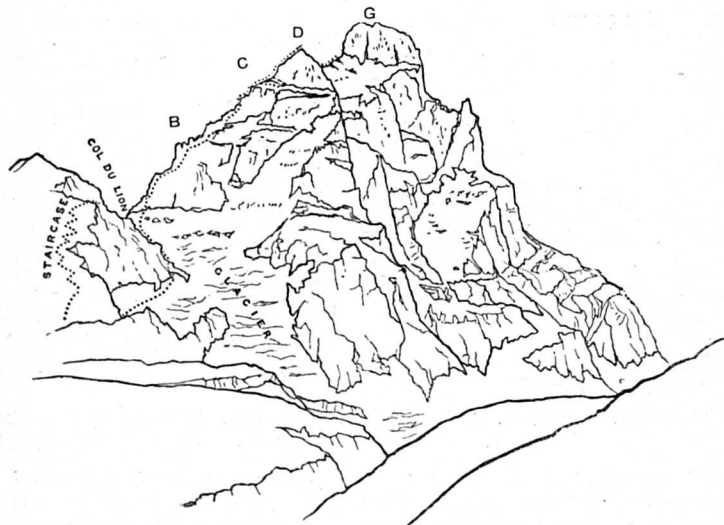
Tout semblait la favoriser ; ils s'éloignèrent dans les dispositions les plus riantes, par une belle matinée, me laissant en proie à l'envie et aux sentiments les moins charitables. S'ils venaient à réussir, ils m'enlevaient le prix pour lequel j'avais prodigué tant d'efforts ; et s'ils échouaient il ne me restait pas suffisamment de temps pour faire une autre tentative, attendu que je devais rentrer à Londres quelques jours plus tard. Force m'était de me rendre à cette triste évidence ; je résolus donc de quitter le Breuil aussitôt ; mais, en faisant mes bagages, je m'aperçus que j'avais laissé dans la tente quelques objets indispensables. Et me voici parti vers midi pour aller les chercher ; je rejoignis, avant même qu'elle eût atteint le col, la petite troupe du professeur qui montait très lentement. Je l'y laissai, car elle s'y était arrêtée pour le déjeuner et montai vers la tente. J'en étais déjà tout près, lorsque, soudain, j'entendis un bruit au dessus de moi, et j'aperçus une grosse pierre d'au moins trente centimètres cubes qui dégringolait en ligne droite dans ma direction (voir illustration page 48). Je me baissai le plus vite possible et me tapis sous l'abri protecteur d'un rocher qui se trouvait par bonne chance près de moi, tandis que la pierre passait en ronflant à mes côtés. C'était l'avant garde d'une véritable canonnade de pierres,



UNE CANONNADE SUR LE CERVIN

qui déferlaient avec un bruit infernal le long de la crête même de l'arête suivies par une traînée de poussière dont la forte odeur de soufre trahissait assez l'origine. Ceux qui se trouvaient au-dessous de moi étaient sur leurs gardes, mais les pierres ne se dirigèrent pas de ce côté, elles glissèrent sur un des versants de l'arête, et allèrent s'abattre sur le glacier.

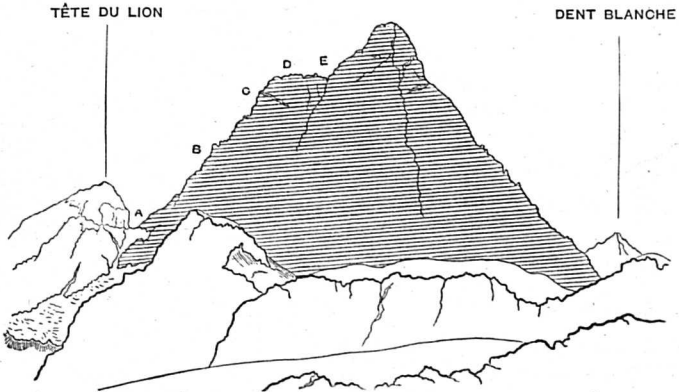
J'attendis le professeur sous ma tente pour lui souhaiter la bienvenue, et lorsqu'il y fût arrivé, je rédescendis au Breuil. Le lendemain matin, de bonne heure, quelqu'un accourut me dire qu'on voyait flotter un pavillon au sommet du Cervin. Il n'en était rien,



B. GRANDE TOUR. C. CRAVATE. D. EXTRÉMITÉ DE L'ÉPAULE.
F. GRAND COULOIR.

je constatai cependant que les membres de la caravane de Tyndall avaient dépassé le point d'où nous avons été obligés de revenir en arrière le 26. Je ne doutais plus maintenant de leur succès final, puisqu'ils s'étaient élevés au-dessus de l'endroit que Carrel, ainsi que moi, avait toujours considéré comme le plus périlleux de toute la montagne. Jusqu'à cet endroit là, on n'avait pas de choix quant à la route à suivre ; mais il n'en allait plus de même au delà, et, au cours de nos discussions sur ce sujet, nous étions toujours tombés d'accord, que, ce point dépassé, le succès était assuré. Le profil ci-joint, tracé d'après une esquisse prise de la porte de l'auberge du Breuil m'aidera à me faire comprendre. La lettre *B* indique la position de la Grande Tour, *C* la « Cravate », la bande de neige fortement accusée dont il a été parlé à la page 46, où nous faillîmes de peu arriver le 26, *D* la place où nous apercevions maintenant flotter

quelque chose qui ressemblait à un drapeau. Derrière le point *D* une arête presque horizontale conduit jusqu'au pied du dernier pic. On se rendra plus exactement compte de ce que je veux dire en jetant les yeux sur le profil ci-dessous où les mêmes lettres indiquent les mêmes endroits. Comme je viens de le dire, nous considérions qu'une fois franchi le point *C*, le succès était certain. Tyndall se trouvait donc au point *D* de très bonne heure dans la matinée, et je ne doutais pas qu'il n'atteignît le sommet, bien que je ne tinsse pour rien moins que certaine la possibilité de parvenir au point culminant même. Le sommet était évidemment formé d'une longue



A. COL DU LION. B. GRANDE TOUR. C. CRAVATE. D. ÉPAULE.
E. POINT TERMINUS DE TYNDALL.

crête surmontée de deux pointes d'une hauteur à peu près égale — si égale même qu'on ne pouvait dire laquelle surpassait l'autre — et il paraissait exister entre ces deux cimes une profonde dépression que l'on peut voir en *G* sur le profil et qui, au dernier moment, pouvait faire échouer l'ascension.

Ma valise était bouclée et j'avais bu un dernier verre de vin avec Favre, tout rayonnant de joie à l'idée du succès qui devait faire la fortune de son auberge ; mais je ne pouvais me décider à partir avant de connaître le résultat de l'expédition, et je languissais dans l'attente, comme l'amant insensé qui rôde autour de l'objet de ses affections, même après avoir été dédaigneusement repoussé. Le soleil était déjà couché, lorsqu'on annonça que l'on voyait les membres de l'expédition redescendre à travers les pâturages. Leur démarche alourdie disait la fatigue plutôt que la joie du succès. Les Carrel détournaient la tête, les autres soutenaient, ce qui est fréquemment le cas chez les vaincus, que la montagne était affreuse, impossible, etc. Le professeur Tyndall me dit qu'ils étaient arrivés à *un jet de pierre du sommet*, et m'engagea à ne plus rien avoir à démêler avec cette cime. A l'entendre parler, je compris qu'il renonçait à

toute tentative nouvelle, et je descendis en courant au village de Val Tournanche, presque persuadé moi-même que le Cervin était inaccessible. Je confiai à Favre la tente, les cordes et tous mes instruments, pour qu'il les mît à la disposition de toute personne qui pourrait désirer faire l'ascension, et j'agissais ainsi plus, je le crains, par ironie que par générosité. Il se peut que quelques personnes aient, malgré nos échecs, ajouté foi, cette année là, à l'accessibilité du Cervin, toujours est-il que cette foi ne se traduisit pas par leurs œuvres, attendu que personne, en 1862, ne reprit notre tentative.

Ma septième tentative d'ascension du Cervin (1863). — Ce ne fut qu'au printemps de 1863 que j'appris la cause de l'insuccès du professeur Tyndall, et pus me rendre compte que le cas n'était pas aussi désespéré qu'il aurait pu sembler. J'appris que Tyndall n'était parvenu qu'à l'extrémité septentrionale de « l'épaule ». Le point auquel, dit-il « nous nous assimes désespérés ¹, voyant, à moins d'un jet de pierre de nous, ce sommet qui nous défiait encore » n'est nullement la brèche marquée en G (et qui se trouve bien littéralement à un jet de pierre du sommet) mais bien une autre brèche beaucoup plus considérable comprise entre l'extrémité septentrionale de l'épaule et la base de la cime terminale. Cette brèche est visible en *E* sur le croquis ci-contre. Carrel et tous ceux du reste qui m'avaient accompagné connaissaient l'existence de cette dépression, et de la pointe qui se dresse entre elle et le pic final, et nous avions fréquemment discuté les meilleurs moyens de franchir ce passage là. Nous différions même d'avis quant aux détails de la route à suivre, tout en nous accordant sur ce point qu'une fois arrivés à l'épaule, il serait nécessaire d'obliquer un peu soit sur la droite, soit sur la gauche, afin d'éviter le *faîte* même de l'arête. Tyndall, parvenu sur l'épaule, fut conduit par ses guides le long de la crête de l'arête, par conséquent, lorsqu'ils en eurent atteint l'extrémité septentrionale, ils se trouvèrent au haut de l'arête, au lieu d'être au fond, au grand désappointement de tous, sauf des Carrel. Le professeur ajoute : « La montagne a 4482 mètres de hauteur, et nous étions parvenus à une altitude de 4440 mètres. » Ce disant, il commet une lourde erreur ; d'après les mesures barométriques prises par M. Giordano, la brèche n'est pas à moins de 243 mètres au-dessous du sommet.

Le 30 juillet, je remontai en flânant la vallée, et tout le monde dormait au Breuil quand j'y arrivai. Un halo encerclant la lune permettait de pronostiquer un temps pluvieux, aussi ne fus-je qu'à demi désappointé, le lendemain matin, 1^{er} Août, en voyant la pluie tomber à torrents ; les nuages s'étant un moment dissipés, les pentes du Cervin et celles des montagnes voisines m'apparurent couvertes d'une épaisse couche de neige au-dessus de 2750 mètres. J. A. Carrel

¹ Il est difficile de comprendre comment tant Tyndall que Bennen parurent ignorer l'existence de cette brèche, car on la distingue de différents points ; on la voit même fort bien du versant oriental du col de Théodule. Il est plus difficile encore de s'expliquer comment le professeur Tyndall pût s'imaginer qu'il se trouvait à moins d'un « jet de pierre » du sommet, car, lorsqu'il arriva à l'extrémité de l'épaule, il ne put pas ne pas voir que le pic final se dressait encore *de toute sa hauteur* devant lui.

m'attendait, sous les armes (je m'étais décidé à offrir une nouvelle chance au hardi grimpeur), et il n'eut pas besoin de me dire que, pendant plusieurs jours après cet ouragan de neige, le Cervin serait impraticable, même s'il se produisait un changement de temps immédiat. En attendant, nous fîmes le tour complet de la base de la montagne et rentrâmes au Breuil après une absence de six jours.

J'avais donné carte blanche à Carrel pour engager des guides ; il choisit son parent César, Luc Meynet, et deux autres individus dont j'ignore les noms. Comme le temps se remettait au beau, la petite troupe fut réunie, et nous achevâmes nos préparatifs. Nous nous reposâmes le dimanche 5 Août, guettant d'un œil anxieux la diminution progressive des brouillards autour du Cervin, et le 10, peu avant l'aurore, par une matinée calme et sans nuages, nous partîmes avec la joyeuse confiance que le beau temps nous assurerait la bonne réussite de notre entreprise.

Une marche lente, mais sans arrêt, nous amena, avant neuf heures, au col du Lion. Il s'y était produit de visibles changements. Des saillies qui nous étaient familières avaient disparu ; la plate-forme sur laquelle ma tente avait été dressée offrait un aspect désolé, les pierres en avaient été disjointes, ou dispersées par le gel et le vent, il n'en restait guère que la moitié ; le sommet du col lui-même, qui, en 1862, avait toujours présenté une largeur suffisante, et couverte de neige, était maintenant plus aigu que le toit de n'importe quelle église, et formé de glace dure. Dès auparavant déjà, nous avions pu nous rendre compte des méfaits accomplis par le mauvais temps de la semaine précédente. Les rochers, à plus de cent mètres au-dessous du col étaient revêtus d'une luisante couche de glace. La neige, une neige friable et sans consistance, recouvrait les anciennes couches durcies, et son manque de solidité faillit nous faire perdre notre guide-chef. Il s'était avancé sur une couche qui paraissait ferme, et levait sa hache pour y creuser, d'un coup, une entaille, quand, au moment où il allait abattre sa hache, la croûte de la pente sur laquelle il se trouvait s'effrita brusquement et glissa en longues traînées zigzagantes, découvrant de larges bandes d'une glace polie qui luisait au soleil. Avec une merveilleuse promptitude, Carrel se rejeta en arrière sur le rocher qu'il venait de quitter et fut aussitôt secouru. Il se contenta de faire cette remarque : « Il est temps de nous attacher ! » puis lorsque nous nous fûmes liés à la corde, il reprit son travail comme si rien n'était arrivé.

Les deux heures qui suivirent nous fournirent d'abondantes preuves de l'utilité de la corde pour qui tente une escalade. Nous étions attachés à une certaine distance l'un de l'autre, et n'avancions que par deux à la fois. Carrel, qui marchait en tête, était suivi de près par un autre homme qui lui prêtait l'appui soit de son épaule, soit du fer de sa hache, selon la nécessité ; quand ces deux là occupaient une position solide, les deux suivants avançaient de la même manière, ceux qui étaient devant hâlant sur la corde que lâchaient au fur et à mesure ceux qui étaient derrière. Et la même manœuvre recommençait à nouveau. Pour lente qu'elle fût, cette méthode était sûre. Un seul homme se mettait en mouvement à la fois, et s'il glissait (ce qui

nous arrivait fréquemment) ce ne pouvait être que sur une très petite distance, car les autres le retenaient presque immédiatement. Se sentant ainsi en toute sécurité, celui qui faisait un pas en avant conservait sa confiance entière, même dans les plus mauvais endroits. Cela était nécessaire, car ces rochers, d'une escalade assez facile dans les circonstances ordinaires, comme je l'ai déjà dit, étaient maintenant d'un accès vraiment très difficile. L'eau de la fonte des neiges qui, depuis plusieurs jours déjà, descendait en petits ruisseaux, avait naturellement suivi la pente que nous avions à remonter; congelée pendant la nuit, elle avait recouvert les roches que nous devions franchir d'une couche glacée ici aussi mince qu'une feuille de papier, là si épaisse que nous aurions presque pu y tailler des degrés. Le temps était superbe, les hommes supportaient gaie-ment la fatigue, et poussaient de grands cris pour éveiller les échos de la dent d'Hérens.

Nous avançons donc joyeux; nous nous étions élevés au-dessus de la seconde plateforme de la tente, de la Cheminée, et d'autres endroits dont nous nous souvenions bien, et déjà, nous comptions atteindre l'épaule pour y passer la nuit, quand, peu avant notre arrivée à la base de la Grande Tour, un brusque courant d'air froid vint nous avertir de nous mettre sur nos gardes.

Il était difficile de dire d'où venait ce courant d'air. Il ne soufflait pas comme une brise, il s'abattait plutôt sur nous ainsi qu'une douche en pluie. Tout redevint tranquille; rien dans l'atmosphère ne *dénotait* le moindre trouble; il régnait un calme plat, et nulle part on ne pouvait apercevoir rien qui ressemblât à un nuage. Mais nous ne devions pas rester longtemps dans cette quiétude; la douche froide nous assaillit de nouveau, cette fois-ci, il était difficile de dire d'où elle ne s'abattait *pas* sur nous. A peine avions-nous assuré nos chapeaux sur nos têtes, qu'elle venait fouetter l'arête et rugissait dans toutes les fissures. Avant même eussions nous eu le temps de gagner le pied de la tour que déjà des brumes l'enveloppaient du haut en bas. On les voyait d'abord apparaître en petits groupes isolés (à plusieurs endroits au même moment) ballottés, secoués et réduits en haillons par le vent, mais se multipliant de toutes parts, puis ils se réunissaient de nouveau, pour tantôt s'entr'ouvrir et laisser apercevoir le ciel, tantôt s'agglomérer et le masquer, jusqu'à ce qu'enfin toute l'étendue disparut à nos yeux dans un tourbillon fantastique de nuées. Avant d'avoir pu nous débarrasser de nos sacs et trouver un abri, un ouragan de neige, venant de l'Est, fondit sur nous. Les flocons tombaient si serrés qu'en peu de minutes, l'arête fut recouverte d'une épaisse couche de neige. — « Qu'allons-nous faire ? » criai-je à Carrel. — « Monsieur, me répondit-il, ce vent est mauvais, il marque un changement de temps; nous sommes lourdement chargés. Nous avons ici un fort bon gîte, arrêtons-nous y. Si nous continuons à marcher, nous courrions le risque de geler. Voilà *mon avis*. » Personne n'en émit d'autre; nous préparâmes donc le plus rapidement possible une place pour la tente, et deux heures ne s'étaient pas écoulées, que nous avions achevé la plateforme commencée en 1862. Pendant ce temps, les nuages s'étaient

assombris, et notre tâche était à peine achevée, qu'une tempête effroyable accompagnée de furieux grondements de tonnerre se déchaîna sur nous. Des éclairs fourchus dardaient les amoncellements de rochers au-dessus et s'enfonçaient dans les fissures du roc au dessous de nous. Les lueurs étaient si proches de nous qu'elles nous éblouissaient et semblaient devoir nous roussir ; nous nous trouvions au centre même de l'orage. Le tonnerre et l'éclair étaient simultanés ; le bruit perçant et bref de la foudre rappelait, mais multiplié par mille, le claquement d'une porte qui se ferme, c'est la comparaison la plus exacte que je puisse trouver.

Pendant ce temps, le vent semblait souffler presque continuellement de l'Est. Il secouait avec une telle violence la tente (bien que celle-ci fut partiellement protégée par les rochers) que nous craignons à chaque instant de la voir emportée au loin avec ses occupants ; aussi, profitant de quelques instants de calme, nous glissâmes-nous dehors pour construire une petite muraille du côté d'où venait la bourrasque. A trois heures et demie, le vent sauta au nord ouest, et les nuages disparurent. Nous saisîmes aussitôt cette occasion pour renvoyer un des porteurs (que ses camarades accompagnèrent jusqu'au col du Lion) car la tente ne pouvait contenir que cinq personnes. A partir de ce moment, et jusqu'au coucher du soleil, le temps varia. Tantôt le vent soufflait avec violence et la neige tombait à flocons serrés, tantôt régnait un calme plat. La tempête ne sévissait évidemment que sur le Cervin, car, dès que se dissipèrent les nuages, nous distinguions parfaitement tout ce qu'on pouvait voir de notre gîte. Le Viso, à quelque cent soixante kilomètres de nous, nous apparaissait parfaitement net, et, derrière la chaîne du Mont-Blanc, le coucher du soleil resplendissait dans toute sa gloire. Nous passâmes une nuit très confortable, très agréable même dans nos couvertures-sacs ; mais entre les rugissements du vent, les éclats du tonnerre et le grondement des avalanches pierceuses, il nous eût été vraiment difficile de dormir. La splendeur des éclairs me faisait oublier le tonnerre. Je ne crois pas qu'il me soit donné de revoir spectacle plus grandiose que l'illumination des rochers du Cervin par les lueurs de la foudre.

Nous étant levés à trois heures et demie du matin, le onze, nous eûmes le gros ennui de voir qu'il continuait à neiger. A neuf heures, cependant, la chute de neige s'arrêta, et le soleil fit une petite apparition ; pliant aussitôt bagage, nous nous mîmes en marche pour tenter d'atteindre le sommet de « l'épaule ». Nous peinâmes à la montée jusqu'à onze heures ; à ce moment, la neige recommença à tomber. Nous tînmes conseil, et comme, à l'unanimité, il fut reconnu que continuer la marche serait folie, je décidai qu'on battrait en retraite. Aussi bien, en deux heures, ne nous étions-nous guère élevés de plus de 90 mètres, et n'avions-nous même pas atteint la corde que l'expédition Tyndall avait attachée aux rochers, en 1862. En continuant à progresser aussi lentement, il nous aurait fallu au moins quatre ou cinq heures pour atteindre l'« Epaule ». Aucun de nous ne se souciait de tenter pareille escalade dans les conditions où nous nous trouvions ; car nous avions non seulement à hisser nos pro-

pres personnes, ce qui ne laissait pas que d'être difficile sur cette partie de l'arête, mais en outre, il nous fallait transporter une forte charge de bagage très lourd : tente, couverture, et provisions, échelle et 135 mètres de cordes, sans compter d'autres menus objets. Ce n'étaient cependant pas là les plus sérieuses des considérations qui nous arrêtaient. En admettant que nous pussions accéder au sommet de l'« Epaule ». nous courions le risque d'y être retenus pendant plusieurs jours, sans qu'il nous fût possible de descendre, non plus que de monter¹. Obligé d'être à Londres à la fin de la semaine, je ne pouvais pas m'exposer à pareille détention.

Nous redescendîmes au Breuil dans le cours de l'après-midi ; il y faisait un temps si beau que les gens de l'auberge écoutèrent avec une évidente incrédulité notre récit. Ils étaient étonnés d'apprendre que nous avions été exposés à une tempête de neige d'une durée de 26 heures. — « Comment, dit Favre, l'aubergiste, nous n'avons pas eu un seul flocon de neige ici ; il a fait beau tout le temps qu'a duré votre absence, et on n'a vu qu'un seul petit nuage sur la montagne ! » Ah ! ce petit nuage ! Ceux là seulement qui y ont été pris savent quel formidable obstacle il leur a opposé !

J'arrivai à Châtillon, le onze, à minuit, vaincu et désolé ; mais, comme le joueur qui perd à chaque coup, et qui n'en est que plus ardent à mettre un nouvel enjeu, dans l'espérance de voir tourner la chance, je repartis pour Londres, n'ayant d'autre idée en tête que d'imaginer des moyens nouveaux et de former de nouveaux plans.

Abandon de l'arête du sud-ouest. — Jusqu'à cette époque toutes mes tentatives d'escalade, aussi bien que celles entreprises par les chasseurs du Val Tournanche, par M. Hawkins et par le professeur Tyndall avaient été effectuées par le versant sud-ouest. Pourquoi, en effet, abandonner une route qui, jusqu'à certain endroit, avait paru d'un accès relativement facile à tous ceux qui l'avaient suivie ? J'avais, quant à moi, quatre raisons de l'abandonner : 1^o mon aversion, qui allait croissant pour les arêtes, et ma prédilection pour la neige et les parois rocheuses ; 2^o ma persuasion que les accidents météorologiques ne manqueraient pas de se reproduire à chaque instant sur le versant méridional de la montagne ; 3^o ma certitude que l'on s'était abusé à l'égard de la face orientale de la montagne, qui avait l'air d'être perpendiculaire, alors qu'en réalité son inclinaison ne dépassait guère 40 degrés ; 4^o la remarque que j'avais faite que les stratifications de la montagne s'inclinaient dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Examinons tout d'abord pourquoi la plupart des touristes se font une impression aussi exagérée de l'inclinaison de la face orientale.

Quand on regarde le Cervin de Zermatt, on se trouve placé presque au nord-est de la montagne. Par conséquent, on n'aperçoit le versant oriental ni de profil, ni de face, mais de biais, aussi semble-t-il beaucoup plus abrupt qu'il ne l'est en réalité. La majeure partie des personnes qui visitent Zermatt montent au Riffelberg, ou au

¹ Depuis lors, il est arrivé à plusieurs personnes de se trouver ainsi bloquées pendant cinq ou six jours consécutifs.

Gornergrat ; de ces deux sommités, le Cervin offre naturellement un aspect plus escarpé encore, parce que son versant oriental (qui est à peu près tout ce que l'on peut en voir) se trouve encore plus en face de l'observateur. Vue de l'hôtel du Riffel, l'inclinaison semble atteindre 70 degrés. Si le touriste se dirige vers le sud, et traverse le col de Théodule, il arrive, à certain endroit, exactement en face du versant oriental qui paraît alors absolument perpendiculaire. Il n'y a relativement que peu de personnes qui essaient de rectifier cette impression erronée en étudiant la montagne de face et de profil ; le plus grand nombre emporte une idée très fausse et très exagérée de la déclivité de ce versant de la montagne, parce qu'elles n'ont envisagé la question que sous un seul point de vue.

Il me fallut plusieurs années pour me défaire de la première et fausse idée que je m'étais faite de l'inaccessibilité de ce versant du Cervin. Je remarquai, en premier lieu, qu'il y avait, sur le versant oriental, quelques endroits où la neige séjournait toute l'année. Je n'entends pas parler de la neige des couloirs, mais de pentes de neige considérables, qui se trouvent à peu près à mi-chemin du sommet. De pareilles étendues de neige n'auraient pu subsister tout l'été si leur accumulation n'avait été très considérable pendant l'hiver ; et la neige ne peut pas s'accumuler et demeurer en aussi grande quantité à un angle dépassant de beaucoup 45 degrés. Je fus donc amené à conclure que le versant oriental s'écartait de plusieurs degrés de la perpendiculaire, et pour m'assurer du fait, je gravis les pentes situées entre le glacier de Z'Mutt et celui du Cervin, au-dessus des chalets de Staffel, d'où je pouvais découvrir le profil de cette face de la montagne. Son aspect de cette direction est vraiment surprenant pour ceux qui ne l'ont observée que du côté de l'est. Elle diffère à tel point de ces escarpements inaccessibles en apparence que l'on aperçoit du Riffelberg, qu'on a peine à se persuader que c'est le même versant de la même montagne. C'est à peine si l'inclinaison dépasse 40 degrés.

Ce fait constaté, un grand pas était fait. Cette découverte seule n'aurait cependant pas suffi à me décider à tenter l'ascension par le versant est, au lieu de la tenter de nouveau par l'arête du sud-ouest. Quarante degrés peuvent ne pas paraître une inclinaison formidable, et lorsqu'il s'agit d'une courte pente, elle n'a rien d'effrayant. Mais cette inclinaison se maintient rarement sur une longue étendue, et on ne peut citer, dans les Hautes Alpes, qu'un très petit nombre de pentes ayant une inclinaison constante de 45 degrés sur un changement de niveau de neuf cents mètres.

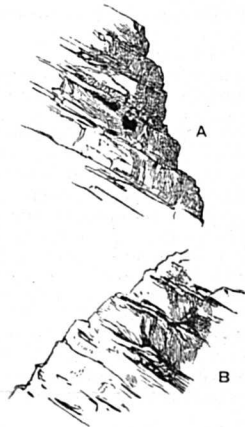
Je ne crois pas que la déclivité, non plus que la hauteur de ce flanc eussent empêché des montagnards d'en entreprendre l'ascension, si ce versant n'avait en outre paru fâcheusement poli. Les guides désespéraient d'y trouver la moindre aspérité pour s'y cramponner. Quelques unes des difficultés que présentait l'arête du sud-ouest, provenaient justement de la surface lisse et polie des rochers, bien que l'arête, vue à quelque distance, parût crevassée et lézardée de toutes parts. Ne serait-il pas beaucoup plus difficile encore d'escalader un versant qui, de tout près, semblait lisse comme un miroir ?

Le fait que les rochers de l'arête sud-ouest plongent dans la direction de l'ouest-sud-ouest ne fait qu'augmenter la difficulté. La grande masse du Cervin, on le sait maintenant, se compose de stratifications régulières relevées vers l'est¹. A plusieurs reprises, précédemment, j'ai répété que, dans certaines des parties de l'arête qui mène du col du Lion au sommet de la montagne, les rochers s'inclinent à l'extérieur et leurs rebords échancrés surplombent. Le diagramme ci-contre (figure A) le montre clairement. On comprendra sans peine que cette disposition des couches n'est guère favorable aux grimpeurs, et que l'accès plus ou moins facile de rochers de ce genre dépend essentiellement du plus ou moins grand nombre de leurs fissures et de leurs aspérités. Les rochers de l'arête du sud-ouest sont suffisamment crevassés, s'il en était autrement, leur conformation et leur disposition les rendraient inaccessibles.

Il suffit d'escalader une seule fois les rochers de l'arête du sud-ouest pour remarquer combien ils sont en général inclinés en dehors, et comme leurs bords échancrés ont une tendance constante à surplomber ; et l'on ne peut manquer d'observer que c'est à ce fait même que les débris des roches désagrégées par la gelée doivent de tomber en pluie sur les rochers subjacents, au lieu de demeurer *in situ*.

Il y a fort longtemps déjà qu'on a remarqué que le Cervin est composé d'une série de couches stratifiées. De Saussure en avait fait l'observation, et il a rapporté très explicitement dans ses *Voyages* (§ 2243), que ces couches « se relevaient dans la direction du nord-est, avec une inclinaison d'environ 45 degrés ». Forbes en a également fait la remarque, mais, selon lui, les couches étaient « moins inclinées, ou presque horizontales ». Il ajoutait : « De Saussure a sans doute raison ». La vérité, d'après moi, doit se trouver entre les deux opinions.

Je connaissais les deux passages des auteurs que je viens de citer, mais je n'en avais tiré aucune application pratique jusqu'au jour où j'observai par ma propre expérience le fait qu'ils constataient. Ce ne fut qu'après mon insuccès de 1863, que j'attribuai les difficultés particulières de l'ascension de l'arête du sud-ouest, à l'inclinaison des couches ; dès que l'expérience m'eut démontré que l'obstacle véritable résidait plutôt dans la structure des rochers que dans leur composition même, je dus naturellement en conclure que le côté opposé, c'est-à-dire le versant oriental de la montagne, pourrait être comparativement d'un accès plus facile. En un mot, qu'il me



¹ Sur ce sujet, voir la note de M. F. Giordano, à l'appendice.

fallait chercher quelque part une disposition de rochers comparable à celle que l'on voit dans la figure *B*, au lieu de celle que l'on voit dans la figure *A*. Cette déduction triviale d'un fait depuis longtemps connu me donnait la clef de l'ascension du Cervin.

La question qui restait à résoudre était la suivante : l'inclinaison des côches se maintenait-elle à travers toute la masse de la montagne ? Si elle se maintenait, le grand versant oriental, au lieu donc d'être impraticable, était tout le contraire, c'est-à-dire parfaitement accessible. Il devait, en fait, constituer comme un grand escalier naturel, dont les degrés se trouvaient inclinés vers leur centre d'appui, en dedans ; en ce cas, il n'y avait pas lieu de tenir compte de l'aspect poli de ces surfaces, car les moindres de ces degrés, inclinés dans le sens que nous venons de dire, offrait un point d'appui solide.

En juin 1865, comme nous descendions le glacier de *Z'mutt*, je fis part de ces observations à mes guides, Michel Croz, Christian Almer et Franz Biener, qui reconnurent sans peine qu'ils s'étaient trompés jusqu'à ce jour sur l'escarpement des pentes du versant oriental. Ils étaient cependant loin de tenir cette escalade pour facile, Almer et Biener même s'élevaient contre l'idée de pareille tentative. Je ne cherchai pas pour le moment à vaincre leur répugnance, et allai étudier une autre route le long du grand couloir qui conduit du glacier du Mont Cervin à un point très élevé de l'arête du sud-ouest. Mais ce couloir, comme nous devions l'apprendre plus tard, était exposé à de fréquentes avalanches de pierres, et, à l'unanimité, nous convînmes que cette route n'était pas praticable. Ce fut sans plus d'effet que la première fois, que je renouvelai ma proposition d'attaquer la face orientale.

Les guides s'étaient réunis en groupe et insistaient pour qu'il ne fût plus question d'escalader cette montagne maudite. Almer alla même jusqu'à me dire avec une ironie qui se masquait mal de politesse : « Pourquoi ne cherchez-vous pas à faire des ascensions *possibles* ? » — « Celle-ci est réellement impossible ! » ajouta Biener, en manière d'écho. — « Monsieur », me dit, à son tour, Croz, « nous perdrons trois jours à faire le tour de la montagne, et il est fort probable que nous ne réussirons pas mieux d'un côté que de l'autre. vous désirez tenter dans la chaîne du Mont-Blanc quelques ascensions que je crois faisables ; mais je ne pourrai les faire avec vous, si je perds ces trois jours ici, car je dois être à Chamonix le 27. » Il y avait de la justesse dans cette observation, et ces paroles me remplirent d'hésitation. Je comptais sur l'énergie de son bras pour quelques excursions qui devaient nous offrir, selon toute apparence, des difficultés exceptionnelles. La neige qui commençait à tomber trancha la question, et je donnai l'ordre de la retraite. Nous redescendîmes au Breuil, de là au village de Val Tournanche, où nous passâmes la nuit ; le lendemain, nous continuâmes notre route vers Châtillon d'où nous nous rendîmes à Courmayeur, dans la vallée d'Aoste.

C'est bien amèrement que je regrette qu'ait prévalu, ce jour-là l'avis des guides. Si Croz n'avait pas parlé comme il le fit — et dans la meilleure intention du monde — peut-être serait-il encore vivant. Au jour fixé, il nous quitta à Chamonix ; mais un étrange enchaî-

¹ Marqué par F. sur la carte du Cervin et de ses glaciers et sur le tracé de la page 49.

nement de circonstances devait nous réunir de nouveau à Zermatt, trois semaines plus tard, et, deux jours après, il périssait sous mes yeux, sur cette montagne même dont nous nous étions, sur son conseil, éloignés, le 21 juin.

Le 7 juillet 1865¹, je traversai le col de Va Cornère avec Christian Almer et Franz Biener, en route pour le Breuil. Mes pensées étaient tendues vers le Cervin où je désirais vivement que mes deux guides m'accompagnassent, ils ne l'ignoraient pas. Mais cette montagne leur inspirait une véritable aversion, et ils ne cessaient de me répéter leur conviction que toute nouvelle tentative d'ascension échouerait, comme avaient échoué les précédentes. — « *Tout ce que vous voudrez*, excepté le Cervin, cher Monsieur ! » me disait Almer ; « toutes les montagnes, hormis celle-là ! » Ce n'était ni les difficultés prévues, ni le danger, qui le faisaient parler ainsi ; ce n'était pas davantage la crainte d'une fatigue excessive. Il m'offrait de m'accompagner *n'importe où*, mais il me suppliait de renoncer au Cervin. Les deux guides m'en parlaient avec une parfaite sincérité. Ils étaient l'un et l'autre persuadés que cette ascension était impossible, et, autant pour leur réputation, que par intérêt pour moi, ils préféraient ne pas s'engager dans une entreprise qui, suivant eux, ne pouvait aboutir qu'à une perte d'argent et de temps.

Je les envoyai au Breuil et descendis au Val Tournanche pour y chercher Jean-Antoine Carrel. Il ne s'y trouvait pas. Les gens du village me dirent qu'il était parti le 6, avec trois montagnards du pays, en vue de tenter l'ascension du Cervin pour leur propre compte, et par l'ancien chemin. Ils ne réussirent pas, pensai-je, en voyant la ceinture de nuages qui encerclait les montagnes depuis la base, et je repris mon chemin vers le Breuil, où j'étais convaincu de les trouver. Je ne me trompais pas. A mi-chemin, j'aperçus un groupe d'hommes rassemblés autour d'un chalet de l'autre côté du torrent que je traversai pour les rejoindre ; c'était bien l'expédition qui était de retour. Elle se composait de Jean-Antoine et de César, accompagnés de C. E. Gorret et de J. J. Maquignaz. Ils avaient complètement échoué. Le temps, disaient-ils, était affreux sur la montagne, et leur avait à peine permis d'atteindre le glacier du Lion.

J'exposai la situation à Carrel, et je lui proposai de m'accompagner avec César et un autre guide : nous traverserions le col de Théodule au clair de lune, le 9 ; et le 10, nous irions dresser la tente au point le plus haut qu'il nous serait possible d'atteindre sur le versant oriental. Il se refusait à abandonner l'ancienne route, et me pressait de l'essayer une fois encore. Je lui promis de le faire, mais seulement au cas où la nouvelle route serait impraticable. Cet arrangement lui convint et il l'accepta. Je remontai alors au Breuil, où, à mon grand regret, je congédiai Almer et Biener ; je dis : à mon grand regret, car ces deux hommes

¹ Dans l'interval, j'avais fait l'ascension des Grandes Jorasses et traversé le col Dolent en compagnie de Croz, d'Almer et de Biener, escaladé l'Aiguille Verte et la Ruinette, et traversé le col de Talèfre avec Almer et Biener seuls. (Voir *Escalades dans les Alpes*.)

furent bien les plus fidèles et les plus complaisants qui m'aient jamais servi. Le jour suivant, ils repassèrent à Zermatt.

La journée du 8 fut consacrée aux préparatifs. Le temps était orageux et sombre ; des nuages chargés de pluie obscurcissaient les montagnes. Dans la soirée, un jeune homme monta du Val Tournanche, et nous raconta qu'un Anglais qui s'y trouvait, était fort malade, aussi le dimanche 9, descendis-je la vallée pour aller faire visite à ce malade. En chemin, je croisai un touriste étranger, suivi d'un mulet et de plusieurs porteurs chargés de bagages. Parmi ces hommes se trouvaient Jean-Antoine Carrel et son frère portant des baromètres. — « Tiens ! leur dis-je, que faites-vous donc là ? » Ils m'exposèrent que l'étranger était arrivé juste au moment où ils partaient, et qu'ils donnaient un coup de main à ses porteurs. — « Très bien, fis-je, allez au Breuil, et attendez-m'y ; nous partirons à minuit, comme convenu. » Sur quoi Jean Antoine me dit qu'il ne pourrait se mettre à ma disposition que jusqu'au mardi 11, parce qu'il s'était engagé à accompagner dans la vallée d'Aoste « une famille de distinction ». — « Et César ? » demandai-je. — « César aussi ! » — « Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? » — « Parce que, me répondit-il, la chose n'était pas décidée alors. Il y a longtemps qu'on avait arrêté mes services, mais le jour n'était pas fixé. Lorsque je suis retourné au Val Tournanche, vendredi soir, après vous avoir quitté, j'y ai trouvé une lettre me disant la date à laquelle on m'attendait. » Je ne pouvais rien objecter à cette réponse, cependant la perspective de me voir de nouveau privé de guides était exaspérante. Ils continuèrent à remonter la vallée, tandis que je la descendais.

Le malade me déclara qu'il se sentait mieux, l'effort qu'il dut faire pour me dire simplement cela dépassa ce qui lui restait de forces, et il tomba par terre évanoui. Il lui fallait à tout prix un médicament que je partis aussitôt chercher à Châtillon. Il était assez tard lorsque je revins au Val Tournanche, le temps plus qu'orageux, la pluie tombant à torrents avaient ralenti ma marche. Comme je passais devant le porche de l'église, quelqu'un me croisa : — « Qui vive ? » m'écriai-je. — « Jean-Antoine ! » répondit-on. « Mais je vous croyais au Breuil ! » — « Non monsieur ! Lorsque j'ai vu venir l'orage, j'ai compris que nous ne pourrions pas partir cette nuit, et je suis venu coucher ici ! » — « Ah ! Carrel, répliquai-je, voilà qui est bien ennuyeux. Si le temps n'est pas beau demain, il nous sera impossible de rien faire ensemble. Comptant sur vous, j'ai renvoyé les guides que j'avais, et voici que vous me faites faux bond pour accompagner des dames. Est-ce là une occupation digne d'un homme comme vous ? (il sourit à ces mots, et je supposai qu'il était flatté du compliment). Ne pouvez-vous donc vous faire remplacer par l'un ou par l'autre ? » — « Non, Monsieur, je suis aux regrets, mais ma parole est engagée. J'aurais bien aimé pouvoir vous accompagner, je ne puis cependant pas revenir sur ma parole donnée. » Nous étions alors arrivés à la porte de l'auberge. — « Soit, dis-je, ce n'est pas votre faute. Mais venez, vous et César, nous prendrons un verre de vin ensemble. » Ils acceptèrent, et jusqu'à

minuit, dans l'auberge du Val Tournanche, nous restâmes à causer de nos anciennes aventures.

Le mauvais temps ayant continué pendant la journée du 10, je retournai au Breuil. Les deux Carrel flânaient de nouveau autour du chalet dont j'ai parlé plus haut, et je leur fis mes adieux. Le soir venu, mon malade se traîna péniblement jusqu'au Breuil, il était beaucoup mieux ; son arrivée fut la seule de la journée. La tempête qui n'avait pas cessé, empêchait la foule du lundi¹ de traverser le col de Théodule. L'auberge était très-solitaire. Je me couchai de bonne heure ; je fus réveillé le lendemain matin par mon malade qui venait me demander « si je connaissais la nouvelle ». — « Quelle nouvelle ? » — « Comment, me dit-il, vous ignorez cela ! Une grande troupe de guides est partie ce matin pour tenter l'ascension du Cervin, ils emmenaient avec eux un mulet chargé de provisions. »

Je me dirigeai vers la porte et, à l'aide d'un télescope, distinguai en effet une expédition qui s'attaquait aux pentes inférieures de la montagne. Favre, l'aubergiste, était à mon côté : — « Qu'est-ce que cela signifie ? lui demandai-je. Quel est le guide chef de la troupe ? » — « Carrel ! » — « Comment ? Jean-Antoine ? » — « Oui, Jean-Antoine. » — « Et César est-il avec eux ? » — « Sans doute ! » Je compris sur le champ que l'on m'avait joué, que l'on s'était moqué de moi, et peu à peu, j'appris que cette affaire avait été préparée de longue main. L'excursion faite le 6 n'avait été qu'une reconnaissance préliminaire ; le mulet que j'avais rencontré transportait le matériel et les provisions nécessaires ; la « famille de distinction » s'appelait « Signor F. Giordano », et c'était ce monsieur qui venait d'envoyer cette troupe de guides pour préparer un chemin vers le sommet, chemin qu'une fois bien repéré il suivrait jusqu'à la cime en compagnie de M. Sella².

J'éprouvai une profonde mortification. Mes plans étaient renversés ; les italiens avaient évidemment pris le pas sur moi, et je voyais que le rusé Favre riait en dessous de ma déconfiture, attendu que son auberge n'aurait pas bénéficié de la route du versant oriental, si cette route devait être accessible. Que faire ? Je remontai dans ma chambre, et une bonne pipe m'ayant fait retrouver un peu de mon calme, je me remis à l'étude de mes plans pour voir s'il n'était pas possible de déjouer la manœuvre des italiens. « Ils ont emmené un mulet chargé de provisions, me dis-je. C'est un point en ma faveur, car il leur faudra bien deux ou trois jours pour épuiser ce stock de provisions ; jusqu'à ce que tout soit mangé, ils ne feront rien de bon. » « Quel temps fait-il ? » J'allai à la fenêtre. La montagne disparaissait dans la brume. « Second point en ma faveur. » « Ils ont pour mission de tâcher d'ouvrir un chemin. Si leur intention est bien d'en ouvrir un qui soit accessible, il leur faudra un certain temps. Tout bien examiné, je fis le calcul qu'il ne leur serait pas possible d'atteindre le sommet de

¹ Les touristes se réunissent volontiers le dimanche à Zermatt et, par groupes nombreux, reviennent habituellement le lundi, en franchissant le col de Théodule.

² Le ministre italien pour qui M. Giordano avait préparé cette expédition.

la montagne et de revenir au Breuil en moins de sept jours. Je me sentis plus calme, car il était évident que je pourrais encore déjouer l'astuce de ces félons. J'avais le temps d'aller à Zermatt, de tenter l'ascension par le versant oriental, et si je le trouvais impraticable, de revenir au Breuil avant le retour des guides, et il semblait qu'après tout, comme l'accès de la montagne était libre à chacun, n'importe qui, moi par exemple, pourrait partir en même temps que ces messieurs et atteindre la cime avant eux.

La première chose à faire, était de gagner Zermatt, chose plus facile à proposer qu'à réaliser. Les sept guides partis pour le Cervin



LORD FRANCIS DOUGLAS

étaient les meilleurs montagnards de la vallée, et il ne se trouvait au Breuil aucun des guides muletiers ordinaires. Il me fallait au moins deux hommes pour le transport de mes bagages, et je n'en pouvais même pas trouver un. Je courus partout, je fis chercher dans toutes les directions, impossible de me procurer un seul porteur. Celui-ci accompagnait les Carrel, cet autre était malade, un troisième était à Châtillon, et ainsi de suite. Cela ne m'inquiétait cependant pas trop, car il était évident que tant que le mauvais temps rendait impraticable le passage du col de Théodule, il entraverait également les guides dans leur ascension de la montagne, et je savais que, du jour où le temps se remettrait au beau, il arriverait certainement du monde au Breuil.

Le mardi onze, vers le milieu du jour, on aperçut une troupe nombreuse venant de Zermatt, précédée par un jeune Anglais, agile, qu'accompagnait un des fils du vieux Peter Taugwalder¹.

¹ On donnait au père Peter Taugwalder le nom de « vieux Peter » pour le distinguer de son fils, le jeune Peter. En 1865, le père avait environ 45 ans.

J'allai aussitôt au-devant du nouveau venu pour lui demander s'il consentirait à me céder Taugwalder. Il me répondit qu'il ne pouvait se passer de lui, car toute la caravane devait retourner le lendemain à Zermatt, mais que le jeune guide, n'ayant rien à porter, pourrait m'aider dans le transport de mon bagage. Tout naturellement, la conversation s'engagea entre nous. Je lui contai mon histoire, et appris que ce jeune Anglais était Lord Francis Douglas, dont le dernier exploit — l'ascension du Gabelhorn — avait excité mon admiration. Il était porteur de bonnes nouvelles. Le vieux Peter était récemment monté au delà du Hörnli et, à



CHAPELLE DU LAC NOIR

son retour, avait dit qu'il croyait possible l'ascension du Cervin par ce versant. Almer avait quitté Zermatt, et on ne savait où le prendre ; je me mis donc en quête du vieux Peter. Lord Douglas m'exprima le vif désir de faire l'ascension du Cervin, et il fut bientôt convenu qu'il prendrait part à l'expédition.

Favre se voyant dans l'impossibilité de plus retarder notre départ nous prêta un de ses employés. Nous passâmes le Col Théodule le mercredi matin, 12 juillet, contournâmes le pied du glacier supérieur de Théodule, traversâmes le glacier de Furggen, et déposâmes la tente, les couvertures, les cordes et le reste de notre matériel dans la petite chapelle du Lac Noir¹. Tous quatre, nous étions lourdement chargés, car nous avions à transporter tout le bagage que j'avais au Breuil. Nous emportions 180 mètres de corde,

¹ Pour la route que nous suivîmes et pour les autres routes mentionnées dans les chapitres suivants, voir la carte du Cervin et de ses glaciers.

et cela seulement représentait un beau poids ; il y en avait de trois espèces différentes : soit 60 mètres de corde de Manille de M. Buckingham, 60 mètres d'une corde plus grosse et plus forte encore, si possible, que la précédente et 60 mètres d'une autre corde plus légère et moins solide que la première, d'une espèce que j'avais utilisée auparavant. (De la forte corde dite « corde à chassis. »)

Nous descendîmes à Zermatt, où nous n'eûmes pas de peine à trouver le vieux Pierre, que nous engageâmes en l'autorisant à choisir un autre guide. En arrivant à l'hôtel du Mont Rose, qui aperçûmes-nous, assis sur le petit mur, en face de l'hôtel ? Mon ancien guide-chef : Michel Croz. J'imaginai qu'il était venu à Zermatt avec M. B. mais j'appris ensuite que ce monsieur, étant arrivé en mauvaise santé à Chamonix, avait aussitôt repris le chemin de l'Angleterre. Libéré de ses engagements, Croz avait été immédiatement retenu par le Révérend Charles Hudson, et tous deux étaient venus à Zermatt dans le même dessein que nous : pour tenter l'ascension du Cervin !

Nous dînâmes, Lord Francis Douglas et moi, à l'Hôtel du Mont Rose, et à peine avions-nous fini notre repas, que M. Hudson et un de ses amis entrèrent dans la salle à manger. Ils étaient allés examiner la montagne et revenaient à l'instant ; quelques personnes qui se trouvaient là leur demandèrent quelles étaient leurs intentions. Nous les entendîmes confirmer ce que nous avait dit Croz, et apprîmes que M. Hudson projetait de partir, le lendemain matin, à la même heure que nous. Sortis de la salle pour nous consulter, nous tombâmes d'accord qu'il serait fâcheux de voir deux expéditions indépendantes tenter, en même temps, le même but. Nous invitâmes donc M. Hudson à se joindre à nous, et il accepta notre proposition. Avant d'admettre avec nous son ami, M. Hadow, j'eus la précaution de m'informer des courses qu'il avait faites dans les Alpes, et autant qu'il m'en souvient, M. Hudson me répondit : « M. Hadow a fait l'ascension du Mont-Blanc en moins de temps que la plupart des ascensionnistes ¹. » Il me cita ensuite plusieurs autres excursions qui m'étaient inconnues, et ajouta, en réponse à une question plus pressante : « Je le considère comme parfaitement capable de nous accompagner. » M. Hadow fut donc admis et nous nous occupâmes alors de la question des guides. Hudson estimait que Croz et le vieux Pierre suffisaient. Nous soumîmes le résultat de notre conversation aux guides eux-mêmes qui n'élevèrent aucune objection.

¹ Dans *l'Alpine Journal* (vol. III, pages 75-76), M. T. S. Kennedy, parlant de cette ascension (qui fut faite, si je ne me trompe, le 7 juillet 1865), dit que M. Hadow fit le trajet des Grands Mulets au sommet du Mont-Blanc en moins de quatre heures et demie, et qu'il descendit du sommet à Chamonix en cinq heures.

CHAPITRE III

LA PREMIERE ASCENSION DU CERVIN ¹

CHARLES HUDSON. — CAMPEMENT SUR LA PAROI ORIENTALE. —
RAPPORT FAVORABLE DE CROZ. — ASCENSION DE LA FACE EST.
— ESCALADE DU CÔTE NORD. — ARRIVÉE AU SOMMET. — DECON-
VENUE DES ITALIENS. — ÉTONNEMENT AU BREUIL. — MER-
MERVEILLEUX PANORAMA.

Le 13 juillet 1865, nous partîmes de Zermatt à 5 heures 30 du matin, par la plus brillante et la plus claire des matinées. Nous étions au nombre de huit : Croz, le vieux Pierre et ses deux fils ², Lord Francis Douglas, Hadow, Hudson ³ et moi. Pour plus de sécurité, chaque touriste avait son guide. Le plus jeune des Taugwalder m'échut en partage ; fier de faire partie de notre expédition, et heureux de montrer son adresse, le jeune homme marchait très bien. C'était à moi qu'incombait le transport des outres qui renfermaient la provision de vin ; chaque fois qu'on y puisa dans la journée, j'eus soin de les remplir secrètement avec de l'eau ; aussi à la halte suivante se trouvaient-elles plus pleines encore qu'au départ. Ce phénomène, qui tenait du miracle, fut considéré comme un heureux présage.

Notre intention n'était pas de nous élever à une très grande hauteur le premier jour ; nous montâmes donc sans nous presser le moins du monde. A 8 h. 20, nous primes les objets déposés dans la chapelle du Lac Noir, puis nous continuâmes à gravir l'arête qui relie le Hörnli au Cervin ⁴. A 11 h. 30, nous arrivions à la base

¹ Réimprimée d'après la quatrième édition des *Escalades dans les Alpes*.

² Les deux jeunes Taugwalder, engagés en qualité de porteurs, suivant le désir de leur père, portaient des provisions pour plus de trois jours, dans le cas où l'ascension nous prendrait plus de temps que nous ne l'avions prévu.

³ Charles Hudson, vicaire de Skillington dans le Lincolnshire, était considéré comme le plus fort amateur de son temps par la confrérie des touristes montagnards. Il avait organisé et guidé l'expédition anglaise qui fit en 1855 l'ascension du Mont-Blanc par l'Aiguille du Goûter, et redescendit par les Grands Mulets, le tout, sans guides. Une longue pratique avait rendu son pied parfaitement sûr ; sous ce rapport, il était peu inférieur à un montagnard de naissance. Son pupille, M. Hadow, jeune homme de 19 ans, avait l'air et les manières d'un homme plus âgé. C'était aussi un marcheur remarquable, mais il faisait, en 1865, sa première campagne dans les Alpes. Lord Francis Douglas était à peu près du même âge que M. Hadow. Il avait sur lui l'avantage d'avoir passé plusieurs saisons dans les Alpes. Il était aussi agile qu'un chamois, et il fût devenu sous peu un parfait montagnard. Il venait justement, avant notre rencontre, de faire l'ascension de l'Ober Gabelhorn (accompagné du vieux Pierre et de Jos. Viennin).

⁴ Arrivée à la chapelle à 7 h. 30 m. du matin ; départ à 8 h. 20 m. ; halte à 9 h. 30 m. pour examiner la route ; départ à 10 h. 25 m. ; arrivée à 11 h. 20 au cairn élevé par M. Kennedy en 1862, et marqué sur la carte du Cervin et de ses glaciers à 3,298^m de hauteur. (Ce cairn a disparu maintenant.) Halte de dix minutes. Du Hörnli, jusqu'à ce point, nous avions suivi autant que possible la crête de l'arête. La plus grande partie du chemin fut extrêmement facile, mais il fallut pourtant se servir de la hache dans quelques endroits.

du pic principal ; alors, quittant l'arête, nous dûmes contourner quelques saillies de rochers pour gagner le versant oriental. Nous trouvant sur la montagne même, nous constatâmes à notre grand étonnement que certaines pentes qui, vues du Riffel, ou même du glacier de Furggen, paraissaient absolument inaccessibles étaient si faciles à gravir, que nous pouvions presque monter au pas de course.

Avant midi, à une hauteur de 3.350 mètres ¹, nous avons trouvé une excellente position pour la fente. Croz et le jeune Pierre partirent en avant pour voir quel serait le meilleur chemin à suivre le lendemain matin, ce qui nous épargnerait une perte de temps.



REV. CHARLES HUDSON

Ils traversèrent, à l'extrémité supérieure, les pentes de neige qui descendent dans la direction du glacier de Furggen, et disparurent derrière un angle de rochers, mais peu après, nous les vîmes reparaître à une grande hauteur sur le versant, s'élevant avec rapidité.

Quant à nous, nous nous mîmes à établir une plate-forme solide dans un endroit bien abrité, pour y dresser la tente, puis nous attendîmes impatiemment le retour des deux guides. Les pierres qu'ils faisaient tomber signalaient leur présence à une altitude fort élevée ; nous pouvions donc supposer que l'ascension serait facile. Enfin, vers trois heures, nous les vîmes revenir, en apparence très excités :

¹ Jusqu'à ce point, aucun des guides ne tint la tête. Hudson et moi, nous remplîmes l'office de guide chef, et lorsqu'il fallut tailler des degrés, nous les taillâmes nous-mêmes. Nous agîmes ainsi autant pour ménager les guides que pour leur prouver que nous prenions notre rôle au sérieux. Le lieu où nous campâmes, situé juste au niveau du Furggen-grat, était à quatre heures de marche de Zermatt, et est marqué sur la carte : *Camp 1865*.

— Eh bien, Pierre, qu'en disent-ils ?

— Rien de bien bon, Messieurs.

Mais une fois arrivés près de nous, les deux guides nous tinrent un tout autre langage : tout était pour le mieux, pas le moindre obstacle, pas une seule difficulté. Nous aurions pu atteindre le sommet et revenir facilement dans la même journée.

Le reste de la soirée se passa fort paisiblement ; les uns se chauffèrent au soleil, les autres prirent des croquis, ou recueillirent différents échantillons pour leurs collections ; et lorsque le soleil disparut, son coucher splendide nous promit une magnifique journée pour le lendemain ; nous rentrâmes dans la tente où nous nous préparâmes à passer la nuit. Après le repas du soir, chacun s'enveloppa dans sa couverture-sac. Lord Francis Douglas et moi, nous occupâmes la tente avec les Taugwalder ; nos compagnons avaient préféré coucher en plein air. Longtemps après le crépuscule, les échos de la montagne retentirent de nos rires et des chansons des guides, car nous nous sentions tous pleins de gaieté et ne redoutions aucun danger.

Le 14, avant l'aube, nous nous rassemblâmes devant la tente, et partîmes dès qu'il fit assez clair pour pouvoir se diriger. Le jeune Pierre nous accompagna en qualité de guide, et son frère retourna à Zermatt¹. Nous suivîmes la direction que les guides avaient prise la veille et, au bout de quelques minutes, nous contourâmes la saillie qui, de la tente, nous masquait la vue du versant oriental de la montagne. Alors, nous embrassâmes d'un regard ce grand versant qui se dressait devant nous sur une hauteur de près de mille mètres, comme quelque gigantesque escalier naturel. D'ici de là, quelques difficultés se présentaient, nous ne rencontrâmes cependant aucun obstacle assez sérieux pour nous arrêter ; quand quelque difficulté insurmontable se présentait de front, il nous était toujours loisible de la tourner en inclinant soit à droite, soit à gauche. Pendant la plus grande partie de cette escalade, nous n'eûmes en réalité pas à recourir à la corde ; Hudson et moi, nous marchions à tour de rôle en tête de la colonne.

A 6 h. 20 du matin, nous étions à une hauteur de 3.900 mètres, et nous fîmes une halte d'une demi-heure ; puis, nous continuâmes à monter sans nous arrêter jusqu'à 10 heures ; alors seulement, nous fîmes une seconde halte de 50 minutes, à 4.270 mètres. Par deux fois, nous passâmes sur l'arête du Nord-Est que nous suivîmes pendant une courte distance², mais sans y rien gagner, car elle était, sur presque toute son étendue, beaucoup plus effritée et escarpée, et toujours plus difficile d'accès que la face orientale. Cependant, par crainte des avalanches de pierres, nous nous en éloignâmes le moins possible³.

¹ Notre intention était tout d'abord de renvoyer les deux jeunes gens ; mais ne pouvant facilement répartir les provisions de bouche, nous dûmes modifier l'arrangement primitif.

² Pour la route, voir le tracé de la page 80.

³ Il ne tomba qu'un très petit nombre de pierres pendant les deux jours que je restai sur la montagne, et aucune ne tomba près de nous. D'autres touristes, qui ont suivi la même route, n'ont pas été aussi heureux, mais peut-être n'avaient-ils pas pris les mêmes pré-

Nous étions alors arrivés à la base de cette partie du Cervin qui, vue du Riffelberg, ou de Zermatt, paraît être absolument à pic, et même surplomber la vallée, il ne nous était pas possible de continuer à monter par le versant oriental. Pendant quelque temps, nous dûmes gravir, en suivant la neige ¹, l'arête qui descend vers Zermatt ; puis, d'un commun accord, nous tournâmes vers la droite, c'est-à-dire vers le versant septentrional de la montagne.

Avant d'effectuer ce changement de front, nous avions opéré une modification dans l'ordre de la marche : Croz avait pris la tête de la colonne, je le suivais, Hudson venait en troisième ; Hadow et le vieux Pierre formaient l'arrière garde.

— Et maintenant, dit Croz, en se mettant en marche, les choses vont changer.

L'ascension devenait de plus en plus difficile, et les plus grandes précautions étaient nécessaires. En certains endroits, on trouvait à peine un point d'appui, il était donc indispensable de placer en tête ceux dont le pied était le plus ferme. L'inclinaison générale de ce versant n'atteignait pas 40 degrés ; la neige, en s'accumulant, avait rempli les interstices des rochers ; les rares fragments qui en perçaient çà et là la surface étaient parfois recouverts d'une mince couche de glace formée par la neige qui s'était fondue et avait gelé presque aussitôt ; c'était, sur une plus petite échelle, la contre-partie des 215 mètres qui terminent le sommet de la pointe des Ecrins, avec cette différence cependant, que le versant des Ecrins avait une inclinaison de plus de 50 degrés, tandis que celle du Cervin n'atteignait pas 40 degrés.

Ce passage n'offrait aucun danger à un montagnard exercé, et, comme dans tout le reste de l'ascension, M. Hudson n'y réclama nulle assistance. Plusieurs fois, Croz m'ayant tendu la main pour m'aider à franchir quelque passage difficile, me retournant, j'offris le même secours à M. Hudson ; mais il ne l'accepta jamais, disant que c'était inutile. M. Hadow, lui, en revanche, n'était pas habitué à pareilles escalades ; aussi, fallait-il lui venir continuellement en aide. Il est juste de l'ajouter cependant, la peine qu'il eut à nous suivre dans ces mauvais pas provenait simplement et exclusivement de son manque d'expérience.

Cette seule partie vraiment difficile de l'ascension n'avait pas

cautions. Il est à remarquer que la moraine latérale de la rive gauche du glacier de Furggen est à peine plus large que celle de la rive droite, bien qu'elle reçoive tous les débris tombés des 1,500 mètres de rochers à pic qui forment le versant oriental du Cervin, tandis que celle de la rive droite n'est alimentée que par des pentes insignifiantes. La faible largeur de ces deux moraines prouve qu'il ne tombe pas une grande quantité de pierres de la face orientale. L'inclinaison intérieure de ces couches retient les détritiques en place. Aussi la face orientale paraît-elle subir une décomposition plus rapide que les autres versants ; en réalité, les ruines qui la recouvrent en arrêtent, en quelque sorte la destruction. Sur la face méridionale, les rochers tombent à mesure qu'ils se détachent. « L'œuvre de chaque jour est chaque jour liquidée », et les parties dénudées de la montagne sont exposées à de nouvelles attaques.

¹ La neige que l'on peut remarquer sur la gravure de la page 21, à un centimètre et demi environ au-dessous du sommet, et sur la droite. On appelle maintenant ce point « l'Epaule ».

une grande étendue¹. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une distance d'environ 120 mètres, ensuite, nous montâmes vers le sommet, pendant près de 20 mètres, puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatt. Un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rochers nous ramena de nouveau sur la neige. Arrivés à cet endroit, le dernier doute s'évanouit. Le Cervin était à nous, il ne nous restait plus que 60 mètres environ d'une pente de neige facile à gravir.

Reportons notre pensée vers les sept Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ, et nous étions tourmentés par la crainte que peut-être atteindraient-ils le sommet avant nous. Tant qu'avait duré l'ascension, nous n'avions cessé de parler d'eux, et plus d'une fois, il nous avait semblé voir des silhouettes d'hommes sur la cime de la montagne.

Plus haut nous nous élevions, plus croissait notre anxiété. Allions-nous être distancés au dernier moment ? L'escarpement de la pente diminuant, nous pûmes enfin nous décroder ; aussitôt, Croz et moi, nous nous élançâmes en avant, exécutant, côte à côte, une course folle qui se termina en *dead heat*.

A 1 h. 40 de l'après-midi, le monde était à nos pieds, le Cervin était conquis ! Hourra ! Pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige.

Notre triomphe cependant n'était pas encore certain. Le sommet du Cervin était formé d'une arête grossièrement nivelée, longue d'environ 107 mètres² ; peut-être les Italiens étaient-ils parvenus à l'extrémité la plus éloignée. Je gagnai en toute hâte la pointe méridionale, scrutant la neige de droite et de gauche. Encore une fois : Hourra ! Pas un pied humain ne l'avait foulée. Où pouvaient être nos rivaux ? J'avançai la tête par dessus les rochers, partagé entre le doute et l'incertitude ; je les vis immédiatement à une longue distance au-dessous de nous, sur l'arête. Agitant en l'air mes bras et mon chapeau, je me mis à crier :

— Croz, Croz, venez vite.

— Où sont-ils, Monsieur ?

— Là, ne les voyez-vous pas, là tout en bas !

— Ah ! les coquins, ils sont encore bien loin !

— Croz, il faut absolument qu'ils nous entendent !

Nous criâmes donc à tue-tête, jusqu'à nous enrouer. Les Italiens semblaient regarder de notre côté, mais nous n'en étions pas absolument sûrs.

¹ Je n'ai pas pris note du temps que nous demanda cette partie du trajet ; je l'estime à une heure et demie environ.

² Les points les plus élevés sont situés vers les deux extrémités de cette arête. En 1865, l'extrémité septentrionale était un peu plus haute que celle du sud. Bien des années avant, nous nous disions, Carrel et moi, que nous pourrions un jour arriver au sommet, et nous trouver séparés du point le plus élevé, par une dépression que l'on voit du col Théodule et du Breuil (marquée en G, dans le tracé de la page 49). D'en bas, cette dépression est très apparente, mais, quand on est parvenu au sommet, elle est insignifiante, et on la franchit sans la moindre difficulté.

— Croz, je veux qu'ils nous entendent, nous saurons bien nous faire entendre d'eux !

Je saisis alors une grosse pierre, et la jetai de toutes mes forces dans l'abîme, puis je sommai mon compagnon d'en faire autant au nom de l'amitié. Employant nos bâtons en guise de levier, nous fîmes basculer d'énormes blocs de rochers, et bientôt, une véritable avalanche de pierres roula le long des pentes de la montagne. Cette fois il n'y avait plus de méprise possible. Les Italiens épouvantés battirent en retraite au plus vite ¹.

Et cependant, j'aurais beaucoup donné pour que le chef de cette expédition fût avec nous en ce moment, car nos cris de triomphe durent lui porter un coup terrible. L'ambition de toute sa vie se trouvait déçue par notre victoire. De tous ceux qui avaient tenté l'escalade du Cervin, c'était certes celui qui avait le mieux mérité d'arriver au sommet. Le premier, il avait cru à la possibilité de cette ascension, et seul, il avait persisté dans son opinion. Son rêve était d'atteindre le point culminant par le versant qui regarde l'Italie, en l'honneur de sa vallée natale. Une fois, il eut tous les atouts en main, il joua de son mieux, mais une seule faute lui fit perdre la partie.

Nos compagnons nous ayant rejoint, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz saisit alors le bâton de la tente ² et le planta dans la neige à l'endroit le plus élevé.

— Bon, dites-nous, voilà bien la hampe, mais où est le drapeau ?

— Le voici, répondit-il, en ôtant sa blouse, qu'il attacha au bâton.

C'était là un bien pauvre étendard, et pas un souffle de vent ne le faisait flotter ; on le vit cependant de partout à la ronde : de Zermatt, du Riffl, du Val Tournanche. Au Breuil, ceux qui guettaient l'arrivée des guides se mirent à crier : « La victoire est à nous ! » Les « bravos » pour Carrel et les « vivats » pour l'Italie éclatèrent de toute part ; chacun célébrait le glorieux événement. Le lendemain matin, ils furent désabusés. Tout était changé ; les touristes revinrent tristes, humiliés, abattus, sombres et découragés.

— Ce n'est que trop vrai, dirent les guides, nous les avons vus de nos propres yeux ; ils ont fait rouler des pierres sur nous ! L'ancienne tradition *est vraie*, la cime du Cervin est défendue par des esprits ³.

¹ J'ai su depuis, par J.-H. Carrel, qu'ils avaient entendu notre premier appel. Ils étaient alors sur l'arête du sud-ouest, près de la « Cravate », à 380 mètres au-dessous de nous.

² A notre départ, les guides, pleins de confiance dans le succès de notre entreprise, avaient emporté un des bâtons de la tente. J'eus beau leur dire que c'était tenter la Providence, ils n'en persistèrent pas moins dans leur idée.

³ M. Giordano fut naturellement désappointé de cet insuccès, et voulut faire repartir les guides. *Tous refusèrent, à l'exception de Jean-Antoine.* Le 16 juillet, il repartit avec trois autres guides ; le 17, il atteignit le sommet, en montant d'abord par l'arête du sud-ouest, puis par le Z'mutt, ou arête du nord-ouest. Il redescendit au Breuil, le 18.

Pendant le temps que nous passâmes sur l'extrémité méridionale de l'arête qui forme le

Nous retournâmes à l'extrémité méridionale du sommet, pour y élever une pyramide de pierres, puis nous admirâmes la vue qui se déroulait à nos yeux ¹.

C'était une de ces journées merveilleusement pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère, absolument calme, n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à 75, à 100 kilomètres de nous, se voyaient avec une absolue netteté. Tous leurs détails : leurs arêtes, leurs escarpements, leurs névés et leurs glaciers s'étalaient avec une absolue netteté à nos yeux. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes. Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché. Je les revois encore aussi nettement qu'à cette heure solennelle, ces cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui formaient leur arrière plan.

C'était d'abord le Dôme imposant de la dent Blanche, le Gabelhorn, le Rothorn à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn, les tours des Mischabelhörner, flanquées par l'Allalinhorn, le Strahlhorn, et le Rimpfischorn, puis le Mont Rose, avec ses nombreuses aiguilles, le Lyskamm et le Breithorn. Par derrière se dressaient les pics de l'Oberland Bernois, dominés par le Finsteraarhorn, les groupes du Simplon, du Saint-Gothard, la Disgrazia et l'Ortelez. Vers le Sud, nos regards plongeaient, par de là Chivasso, dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de 160 kilomètres, paraissait tout près de nous ; à plus de 200 kilomètres de distance, se montraient les Alpes Maritimes qu'aucune brume ne voilait. Puis, je reconnus ma première passion, le Pelvoux, les Ecrins, et la Meije, les massifs des Alpes Graies et enfin, merveilleusement éclairé par les rayons du soleil, le roi des Alpes, le Mont-Blanc. A 3.300 mètres au-dessous de nous s'étendaient les champs verdoyants de Zermatt, parsemés de châteaux d'où s'échappaient lentement des filets de fumée bleuâtre. De l'autre côté, à une profondeur de 2.700 mètres, s'étalaient les pâturages du Breuil ; je voyais encore de sombres et tristes forêts, de fraîches et riantes prairies, des

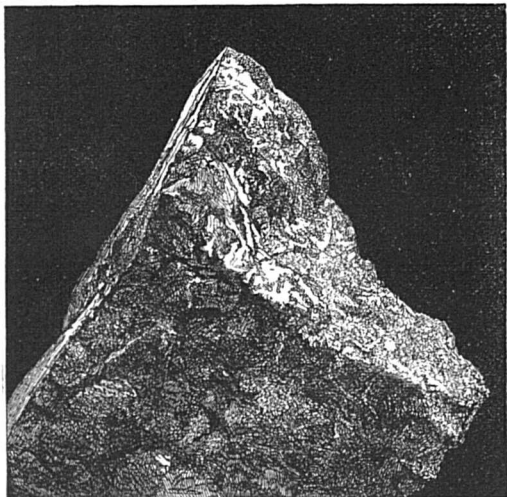
sommet, nous examinâmes avec attention la partie de la montagne qui se trouvait entre nous et les guides italiens. D'après son aspect, il semblait qu'ils ne dussent pas avoir la plus faible chance de succès s'ils tentaient d'escalader le sommet en montant directement de l'extrémité de « l'Epaule ». Ils ne pouvaient que suivre la route dont nous avions si souvent parlé, Carrel et moi, c'est-à-dire, ils devaient monter d'abord directement à partir de l'extrémité de « l'Epaule », puis faire un détour à gauche sur le glacier de Z'mutt, et achever l'ascension par l'arête nord-ouest. Cependant, l'indomptable Carrel l'atteignit de ce côté. D'après la connaissance que j'ai de cette dernière pente, gravie par le hardi chasseur, et d'après le récit de M. F.-C. Grove, le seul touriste qui l'ait escaladée, je n'hésite pas à dire que l'ascension exécutée, en 1865, par Carrel et Bich, est bien l'entreprise la plus désespérée qu'on ait jamais accomplie dans les montagnes. En 1869, je demandai à Carrel s'il avait jamais rien fait de plus difficile. Il me répondit tranquillement : « On ne saurait guère trouver chose plus difficile ! »

¹ L'arête du sommet était très décomposée, moins cependant que les arêtes du sud-ouest et du nord-est. Le rocher le plus élevé, en 1865, était un bloc de micascriste, et le fragment que je brisai possédait non seulement à un degré remarquable le caractère du pic, mais il en imite d'une manière étonnante les détails de la forme. (Voir l'illustration de la page 73).

cascades tumultueuses, des lacs tranquilles, des terres fertiles, des déserts sauvages, des plaines ensoleillées, et des plateaux glacés ; les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escarpés et à pic, des pentes doucement ondulées ; des montagnes de pierres et des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, les autres étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, de pyramides, de dômes, de cônes et d'aiguilles. Toutes les combinaisons de lignes que l'univers peut offrir, tous les contrastes que l'imagination peut rêver.

Nous restâmes une heure entière sur le sommet, heure pleine de joie, qui ne passa que trop vite, car bientôt il nous fallut nous préparer à descendre.





LE SOMMET DU CERVIN EN 1865

CHAPITRE IV

DESCENTE DU CERVIN. — UNE EFFROYABLE AVALANCHE. — HADOW GLISSE. — MORT DE CROZ, HADOW, HUDSON ET LORD F. DOUGLAS. — TERREUR DES TAUGWALDER. — UNE APPARITION. — UNE PROPOSITION INFAME. — SURPRIS PAR LA NUIT. — RECHERCHE ET DÉCOUVERTE DES CADAVRES. — ENQUÊTE OFFICIELLE. — LEURS TOMBES.

Nous nous concertâmes de nouveau, Hudson et moi, sur les meilleures mesures que nous avions à prendre. Nous convînmes qu'il serait préférable que Croz ouvrit la marche¹, suivi par Hadow ; Hudson qui, pour la sûreté du pied valait un montagnard de naissance, désirait prendre la troisième place ; lord Douglas venait ensuite, précédant le vieux Peter, qui était le plus robuste de ceux qui formaient l'arrière-garde. Je suggérai à Hudson d'attacher une corde aux rochers dans les passages les plus difficiles, afin de nous assurer un point d'appui supplémentaire pour effectuer notre descente. Il approuva cette idée, mais il ne fut pas définitivement convenu entre nous de la mettre à exécution. Les membres de l'expédition s'étaient arrangés dans l'ordre que nous venons de voir, pendant que je prenais un croquis du sommet ; ils étaient prêts et n'attendaient que moi, lorsque quelqu'un se souvint que nous n'avions pas laissé nos noms dans une bouteille. On me pria

¹ Si les membres de l'expédition avaient tous été également expérimentés, Croz eût été placé à l'arrière-garde.

de les écrire, et l'on se mit en marche pendant que je m'acquittais de cette besogne.

Quelques instants après, je m'attachai au jeune Pierre, et courus après mes compagnons ; je les rejoignis au moment même où ils allaient commencer la descente du passage le plus difficile¹. Les plus grandes précautions étaient prises. Un seul membre de l'expédition avançait à la fois ; lorsqu'il s'était assuré un point d'appui solide, celui qui le suivait avançait à son tour, et ainsi de suite. On n'avait cependant pas attaché aux rochers la corde de secours dont il avait été question, et personne n'en dit rien. Je n'avais pas fait cette proposition pour assurer ma propre sécurité, aussi ne suis-je même pas certain d'y avoir pensé à ce moment. Pendant un certain temps, Pierre et moi, qui marchions les derniers, nous suivîmes ceux qui nous devançaient sans nous être encordés à eux. et nous aurions continué ainsi, si Lord Douglas ne m'avait demandé, vers 3 h., de m'attacher au vieux Pierre, craignant, disait-il, que Taugwalder n'eût pas la force de se retenir si l'un de nous venait à glisser.

Quelques instants plus tard, un jeune garçon, à la vue perçante, accourait à l'hôtel du Mont Rose, et disait à M. Seiler qu'il venait de voir une avalanche s'écrouler du sommet du Cervin, et venir s'abattre sur le glacier. On le gronda de venir raconter des histoires pareilles ; il avait raison, néanmoins, et voici ce qu'il avait vu :

Michel Croz avait posé son piolet à côté de lui, et, pour assurer à M. Hadow une plus complète sécurité, il lui avait, à la lettre, pris les jambes, et plaçait, l'un après l'autre, les pieds du jeune homme dans la position qu'ils devaient occuper². Autant qu'il m'est possible d'en juger, personne ne descendait à ce moment. Je ne puis l'affirmer, car un bloc de rocher masquait partiellement pour moi les deux hommes qui formaient notre avant-garde ; je crois, cependant, d'après le mouvement de leurs épaules, que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre d'un ou deux pas, quand M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser une exclamation de surprise, et les vis tous deux plonger vers l'abîme³ ; un instant plus tard, Hudson était entraîné

¹ J'ai décrit ces passages pages 67, 68.

² Ce procédé s'emploie fréquemment, même entre montagnards de naissance. Mon intention est de bien faire comprendre que Croz prenait toutes les précautions voulues, et non de mettre en doute l'expérience de M. Hadow. Ces mots de « à la lettre » semblent prêter une certaine ambiguïté au texte ; je les maintiens cependant, car ils m'ont amené à donner l'explication ci-dessus.

³ Au moment de l'accident, Croz, Hadow et Hudson étaient très rapprochés l'un de l'autre. Entre Hudson et Lord F. Douglas, la corde n'était pas du tout tendue ; il en était de même entre tous ceux qui se trouvaient *au-dessus* d'eux. Croz était debout près d'un rocher qui offrait un très bon appui ; s'il avait pu prévoir qu'un accident allait se produire, il aurait fort bien pu s'y retenir, et n'aurait pas manqué de le faire, ce qui l'aurait garanti de tout danger et lui aurait permis d'arrêter la chute de M. Hadow. Mais il fut pris absolument au dépourvu. M. Hadow glissa sur les reins, les pieds en avant, heurta Croz dans le dos, près de la nuque, et le renversa tête la première. Le piolet de Croz était hors de la portée de sa main ; malgré cela, il avait réussi à reprendre sa position naturelle avant de disparaître à nos yeux ; s'il avait tenu sa hache, je ne doute pas qu'il fût parvenu à s'arrêter, ainsi que M. Hadow. Au moment où ce dernier glissa, la position qu'il occupait

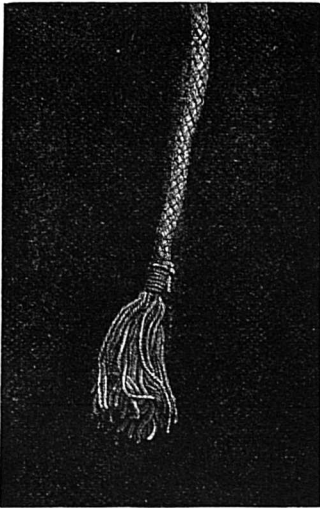


Pros Michel-Augustin

n'était nullement mauvaise. Elle lui eut permis tant de remonter que de descendre, et il pouvait toucher de la main le rocher dont j'ai parlé. Hudson n'était pas aussi solidement placé, mais tous ses mouvements étaient libres. La corde n'était pas tendue entre lui et M. Hadow, et les deux hommes firent une chute de trois ou quatre mètres avant qu'il ressentit la secousse. Lord F. Douglas n'était pas davantage dans une position favorable, car il ne pouvait ni monter, ni descendre. Le vieux Pierre, solidement planté, se trouvait juste au-dessous d'un bloc de rocher qu'il étreignit dans ses bras.

J'entre dans tous ces détails pour faire mieux comprendre que la position occupée par tous les membres de l'expédition au moment de l'accident n'était en aucune façon dangereuse. Nous fûmes obligés de passer à l'endroit même où se produisit la glissade, et bien que nous fussions dans un terrible état nerveux, nous constatâmes que ce passage n'offrait aucune difficulté. J'ai décrit cette pente comme d'un accès difficile en général, et elle l'est assurément pour la plupart des personnes qui y passent, mais il importe que l'on comprenne bien que M. Hadow glissa dans un endroit facile à monter comme à descendre.

à leur suite, et Lord Douglas, presque immédiatement après lui. Tout cela fut l'affaire d'une seconde. A peine le vieux Pierre et moi avions-nous entendu l'exclamation de Croz, que nous assûrâmes notre solidité du mieux que le permettaient les rochers¹. La corde était tendue entre nous, aussi la secousse nous arriva-t-elle à tous deux exactement en même temps. Nous tîmes de toutes nos forces, mais la corde se rompit à équidistance de Taugwalder et de Lord Francis Douglas. Pendant quelques secondes, nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos, vers l'abîme, les mains écartées, cherchant en vain à se retenir. Ils disparurent sous nos yeux, l'un après l'autre, sans avoir reçu la moindre blessure, et roulèrent alors de précipices



LA CORDE ROMPUE SUR LE CERVIN

en précipices jusque sur le glacier du Cervin, à 1200 mètres au dessous de nous. Dès l'instant où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.

Ce fut ainsi que périrent nos malheureux compagnons. Pendant une demi-heure, sans faire un mouvement, nous restâmes immobiles, à l'endroit même où venait de se produire la catastrophe. Paralysés par la terreur, les deux Taugwalder sanglotaient comme deux enfants et tremblaient au point qu'à chaque instant nous étions menacés de partager le sort de nos amis. Le vieux Pierre déchirait l'air de ses cris : « Chamonix, s'exclamait-il, Chamonix ! Oh ! que va dire Chamonix ! » Ce qui, dans sa pensée, signifiait sans doute : qui aurait pu croire que Croz tomberait ? Le jeune homme ne faisait que sangloter et répéter en larmoyant : « Nous sommes

perdus !... Nous sommes perdus ! » Encordé entre eux deux, je ne pouvais ni monter, ni descendre. Je priai le jeune Pierre de descendre ; il n'osait pas. Et tant qu'il ne bougeait pas, nous étions immobilisés. Comprenant le danger, le vieux Pierre se mit à son tour à clâmer : « Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! » La terreur du père était naturelle, c'était pour son fils qu'il tremblait ; celle du fils n'était que lâcheté ; car il ne pensait qu'à lui seul. Enfin, le vieux Pierre reprit courage, quittant la place où il se tenait, il approcha d'un rocher auquel il pouvait attacher la corde ; son fils se décida à descendre, et nous nous trouvâmes tous

¹ Ou plus exactement nous nous raidîmes pour supporter la secousse, car le temps nous aurait manqué pour changer de position.

trois réunis. Aussitôt près de mes deux compagnons, je demandai à voir le bout de corde qui s'était rompu, et je constatai, à mon vif étonnement, avec horreur même, que c'était la plus faible des trois cordes que nous avions emportées. Elle n'aurait jamais dû être employée au service qu'on lui avait demandé, et du reste n'avait pas été prise dans ce but. C'était une vieille corde, faible même, en comparaison des autres. On devait la garder en réserve pour le cas où il eût fallu en laisser une attachée aux rochers. Je compris tout de suite qu'il y avait là une question sérieuse à étudier, et je me fis remettre par le vieux Taugwalder l'extrémité qui s'était brisée. C'était en l'air, et non par suite d'un frottement sur une roche, qu'elle s'était rompue, et elle ne paraissait pas avoir subi le moindre dommage avant l'accident.

Pendant les heux deurs qui suivirent, et plus, de minute en minute, je crus toucher à mon dernier moment, car les Taugwalder, dans un indicible état de nervosité, étaient non seulement incapables de me porter la moindre assistance, mais avaient si bien perdu toute présence d'esprit, qu'à chaque pas, je m'attendais à les voir glisser. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que nous parvîmes à faire ce qui aurait dû être fait dès le premier moment, c'est-à-dire que, tout en restant encordés l'un à l'autre, nous attachâmes des cordes aux rochers les plus solides. Ces cordes furent coupées et abandonnées¹. Malgré la sécurité que nous assurait ce procédé, les deux guides tremblaient à chaque pas de la descente, et à plusieurs reprises, le vieux Pierre tourna vers moi sa figure blême de terreur, et frissonnant de la tête aux pieds, me répéta avec une emphase terrible : « *Je ne peux pas !* »

Ce ne fut que vers 6 heures du soir, que nous arrivâmes sur la neige qui recouvrait l'arête du côté de Zermatt, et que nous fûmes enfin à l'abri de tout danger. Nous cherchâmes fréquemment, mais en vain, pendant la descente, quelques traces de nos informés compagnons ; penchés sur l'arête, nous criâmes, nous appelâmes, mais nulle voix ne nous répondit. Convaincus enfin qu'ils étaient hors de portée du son et hors de vue, nous cessâmes d'inutiles efforts ; et trop abattus pour parler, nous rassemblâmes en silence notre matériel et les quelques objets ayant appartenu aux autres membres disparus de notre expédition. Nous nous préparâmes à continuer notre descente, quand, soudain, un arc immense apparut haut dans le ciel, s'élevant par de là le Lyskamm. Pâle, incolore, silencieux, mais d'une netteté, d'une précision de contour absolue, excepté aux extrémités qui se perdaient dans les nuages, cette surnaturelle apparition semblait une vision d'un autre monde. Frappés d'une terreur superstitieuse, nous suivions avec stupefaction le développement graduel de deux grandes croix qui s'élevaient de l'un et l'autre côté de l'arc éblouissant. Si les deux Taugwalder n'avaient aperçu les premiers ce phénomène, j'aurais douté de mes propres sens. Mes guides lui attribuèrent une relation

¹ Pendant longtemps, les bouts de ces cordes restés en place, marquèrent le chemin que nous suivîmes en montant et en redescendant.

surnaturelle avec l'accident ; quant à moi, au bout de quelques instants, je me dis que peut-être était-ce un mirage où nous jouions notre rôle ; mais nos mouvements n'y apportaient aucun changement. Les formes spectrales restaient immobiles. C'était un phénomène terrible, merveilleux, tel qu'il ne m'avait jamais été donné d'en contempler ; dans les circonstances que nous venions de traverser, l'impression qu'il produisit sur nous ne saurait se décrire¹.

Prêt à partir, j'attendais mes deux compagnons. Ils avaient tous deux maintenant recouvert l'appétit et la parole. Ils bavardaient en patois valaisan, dialecte que je ne comprenais pas. Finalement, le jeune Taugwalder me dit en français :

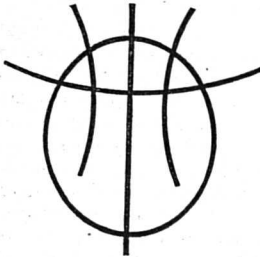
— Monsieur, voici que nous avons perdu notre maître, nous sommes pauvres et personne ne nous payera, c'est bien dur pour nous.

— Taisez-vous, lui répondis-je, l'interrompant brusquement. Ce que vous dites est absurde ; je vous paierai, moi, et au même prix que vous aurait payé votre maître !

Ils se consultèrent de nouveau en patois quelques instants, puis le fils reprit :

— Nous ne vous demandons pas de nous payer. Nous aimerions seulement que vous écriviez sur le livre de l'hôtel de Zermatt, et dans vos journaux, que nous n'avons pas été payés².

¹ Je n'accordai que peu d'attention à cet extraordinaire phénomène ; je fus même enchanté de le voir disparaître, car il nous causait des distractions. Dans des circonstances moins angoissantes, j'eusse été plus tard fort contrarié de n'avoir pas observé avec une attention plus précise un phénomène aussi admirable et aussi rare. Je ne puis ajouter que bien peu de choses à ce qui vient d'être dit. Le soleil était juste derrière nous, c'est-à-dire que l'arc et les croix se trouvaient à l'opposé du soleil. Il était six heures et demie du soir. Les formes étaient tout ensemble nettes et délicates, peu colorées, presque neutres ; elles se développèrent graduellement et disparurent subitement. Le brouillard était léger, c'est-à-dire qu'il n'avait aucune densité et se dissipa dans le courant de la soirée. Il se peut que les croix ne fussent pas formées par des lignes droites, mais bien par des sections de cercles ou d'ellipses, comme celles du dessin ci-joint.



Dans le volume de Parry intitulé *Narrative of an Attempt to reach the north Pole*, in-4°, 1828, on peut trouver, pages 99 et 100, la description d'un phénomène analogue à celui qui se produit devant nous : « A cinq heures et demie du soir, nous assistâmes à un phénomène naturel de toute splendeur, écrit-il. Un grand « arc de brouillard » de couleur blanchâtre apparut à l'horizon oriental, c'est-à-dire opposé au soleil, ce qui est fréquemment le cas, etc. » Je transcris le terme même d'« arc de brouillard » (*fog bow*) employé par Parry.

On remarquera, et le fait mérite d'être relevé, que, lors de la descente des guides italiens (expédition dont il a été fait mention le 17 juillet 1865), le phénomène connu sous le nom de *Brocken* se donna l'abbé Amé Gorret dans la *Feuille d'Aoste*, 31 octobre 1865 : « Nous étions sur « l'Epaule », quand nous remarquâmes un phénomène qui nous fit plaisir ; le nuage était très dense du côté du val Tornanche, c'était serein en Suisse ; nous nous vîmes au milieu d'un cercle aux couleurs de l'arc-en-ciel ; ce mirage nous formait à tous une couronne au milieu de laquelle nous voyions notre ombre. » Il était environ six heures et demie du soir et les Italiens se trouvaient alors, à peu près à la même hauteur que nous, soit à 4,267 mètres.

² Les Taugwalder avaient accompagné dans ses excursions Lord F. Douglas, qui les avait engagés ; c'était donc lui qu'ils considéraient comme leur maître et comme celui qui devait les payer.

— Quelles sottises me dites-vous là ? Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Il continua :

— C'est que, l'année prochaine, il viendra une quantité de touristes à Zermatt, et si on sait que nous n'avons rien reçu, on s'adressera de préférence à nous et nous aurons un plus grand nombre de voyageurs à guider¹.

Qui aurait répondu à une proposition de ce genre ? Je gardai donc le silence, et m'abstins de plus leur adresser la parole, sauf quelques mots indispensables jusqu'à la fin de l'excursion ; mais ils comprirent fort bien l'indignation que je ressentais. Leur cynisme avait fait déborder la coupe d'amertume, et je me mis à descendre la pente d'un pas si précipité et si furieux, qu'ils me demandèrent, à plusieurs reprises, si je voulais leur mort. La nuit tombait et pendant une heure la descente continua dans l'obscurité. A neuf heures nous arrivâmes à une sorte d'abri, et nous passâmes six heures d'angoisse, sur une misérable dalle à peine assez large pour pouvoir y tenir tous trois. Dès l'aube, nous nous remîmes en route et, de l'arête du Hörnli, ce fut presque au pas de course que nous descendîmes aux chalets de Bühl, et de là à Zermatt. Seiler vint au devant de moi à la porte de l'hôtel et me suivit en silence dans ma chambre.

— Qu'est-il arrivé ? me demanda-t-il.

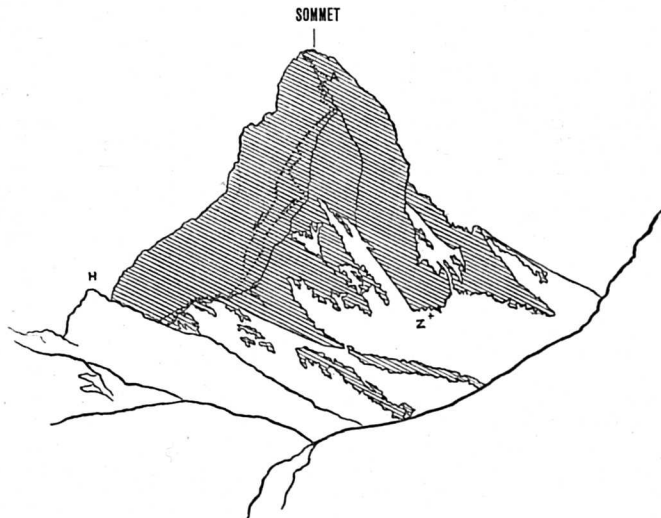
— Les Taugwälder et moi, nous sommes revenus !

Je n'eus pas besoin de lui en dire plus long ; il comprit et fondit en larmes. Mais il n'était pas homme à perdre son temps en inutiles lamentations ; il courut aussitôt éveiller tout le village. En peu de temps, une poignée de montagnards se réunit et s'élança vers les hauteurs du Hohlicht, au-dessous de Kalbermatt et de Z'Mutt, hauteurs qui commandent le plateau du glacier du Cervin. Ils revinrent au bout de six heures, et ils nous apprirent qu'ils avaient vu les corps de nos compagnons, gisant immobiles sur la neige. Ceci se passait le samedi. Ils nous proposèrent de partir le dimanche soir de façon à arriver sur le plateau, le lundi, dès la pointe du jour. Ne voulant pas négliger la moindre chance, le révérend J. McCormick, recteur de St. James, Picadilly, et moi, nous résolûmes de partir le dimanche matin. Mais, comme le curé Ruden exigeait que tous les montagnards de Zermatt assistassent à la grand'messe, les guides ne purent nous accompagner, et ce fut une rude épreuve pour plusieurs d'entre eux, à tout le moins. Peter Pern déclara même, les yeux pleins de larmes, que rien autre que cette injonction formelle, n'aurait pu l'empêcher de se joindre à nous pour aller à la recherche de ses anciens camarades. Nos compatriotes vinrent à notre aide. Le Révérend J. Robertson et M. J. Phillpots offrirent de nous accompagner avec leur guide Fram Andermatten ; un autre Anglais nous prêta Joseph-Marie et Alexandre Lochmatter. Frédéric Payot et Jean Terraz, de Chamonix, proposèrent spontanément de nous prêter leur assistance.

Nous partîmes donc, le dimanche 16, à deux heures du matin,

¹ Je transcris cette conversation de mon livre de notes même.

et jusqu'au Hörnli, nous suivîmes la route que nous avions prise le jeudi précédent. Du Hörnli, nous descendîmes à droite de l'arête¹, et remontâmes à travers les séraes du glacier du Cervin. A 8 h. 30. nous avons atteint le plateau supérieur du glacier, et nous nous trouvions en vue de l'endroit où je présumais que devaient être les corps de mes compagnons de l'avant-veille². L'un après l'autre, les guides prirent le télescope, et à voir blêmir leurs rudes visages hâlés, comme ils se passaient l'instrument de la main à la main, sans



H. HORNLI. A. ENDROIT OU HADOW GLISSA.
Z. EMLACEMENT DES CADAVRES.

un mot, nous comprîmes que tout espoir était perdu. Nous nous approchâmes. Ils gisaient sur la neige, dans l'ordre même où ils étaient tombés : Croz un peu en avant, Hadow près de lui, et Hudson à peu de distance en arrière ; mais nous ne découvrîmes aucune trace de Lord F. Douglas³. Nous les laissâmes là même où ils étaient tombés ; nous leur creusâmes une tombe dans la neige, au pied de la plus haute arête de la montagne la plus majestueuse des Alpes.

Tous ceux qui étaient tombés étaient attachés entre eux, soit avec la corde de Manille, soit avec la seconde corde, qui était

¹ Au point marqué par une croix sur la carte.

² Marqué en Z et accompagné d'une croix sur le diagramme ci-contre.

³ On trouva une paire de gants, une ceinture et une bottine qui lui avaient appartenu. Cette découverte donna lieu à des bruits absurdes qui n'eussent pas été répandus si l'on avait su que *tous* les autres cadavres avaient également été déchaussés dans la chute et que leurs bottes gisaient près d'eux sur la neige.

également forte ; pour une seule des cordées donc, pour celle qui unissait le vieux Peter à Lord Francis Douglas on avait utilisé la corde la moins solide. Ce fait singulier était une fort mauvaise note pour Taugwalder, car il était inadmissible que les victimes eussent autorisé l'emploi d'une corde si inférieure, quant à sa solidité, alors qu'ils en avaient plus de soixante-quinze mètres disponibles et de très bonne qualité¹. Dans l'intérêt même du vieux guide, dont la réputation était d'ailleurs excellente, et de toutes manières du reste, il était fort à désirer que ce mystère fût éclairci. Après avoir fait ma déposition devant une commission d'enquête instituée par le gouvernement valaisan, je déposai sur le bureau de cette commission une série de questions rédigées de manière à fournir au vieux Pierre l'occasion de se disculper des graves soupçons qui, dès le premier instant, pesèrent sur lui. Ces questions, on me l'a du moins affirmé, lui furent posées, et il y répondit ; mais bien qu'on m'eût promis de me les communiquer, jamais les réponses ne me furent adressées².

La tradition qui représentait le Cervin comme inaccessible était donc détruite ; des légendes d'un caractère plus réaliste venaient de la remplacer. D'autres ascensionnistes essayèrent d'escalader ses orgueilleuses parois, mais pour aucun d'eux cette montagne ne sera ce qu'elle fut pour les premiers qui se risquèrent sur ses arêtes. D'autres pourront fouler les neiges de sa cime, nul d'entre eux n'éprouvera l'impression, le saisissement que ressentirent ceux qui, pour la première fois, contemplèrent le merveilleux panorama qui s'y déroule ; et nul — je le souhaite du moins — ne sera condamné à voir sa joie changée en désespoir, ses rires joyeux se trans-

¹ Je me trouvais moi-même à plus de trente mètres de mes compagnons au moment où ils furent attachés à la corde et ne puis donc fournir aucune explication sur ce fait singulier. Ce furent, sans doute, Croz et le vieux Pierre qui attachèrent les autres membres de l'expédition.

² Ce n'est pas la seule occasion où M. Clemenz, qui présidait la commission d'enquête, ait manqué à sa promesse de communiquer des réponses qu'il s'était engagé à faire connaître. Il est fort regrettable qu'il n'ait pas compris que la suppression de la vérité portait autant de préjudice à la corporation des guides qu'aux voyageurs. Si les guides ne méritent pas la confiance des touristes, ceux-ci doivent être avertis du fait ; d'autre part si l'on n'a rien à leur reprocher, pourquoi faire peser sur eux le poids d'accusations imméritées ?

Pendant longtemps, le vieux Pierre est demeuré sous le coup d'une accusation injuste. Malgré ses dénégations répétées, ses camarades eux-mêmes et ses voisins du Zermatt persistaient à insinuer, voire même à affirmer qu'il avait *coupé* la corde qui l'attachait à Lord Francis Douglas. Je considère, quant à moi, cette accusation comme une infamie, et j'affirme qu'il ne *pouvait* pas couper cette corde au moment où la glissade se produisit, et que le bout de la corde qui est en ma possession prouve qu'il ne l'avait pas sectionnée auparavant. Il reste cependant à sa charge ce fait fort suspect que la corde qui se rompit était la plus mince et la plus faible de celles que nous avions. Ceci est suspect : d'abord parce qu'il est peu vraisemblable que les quatre hommes qui marchaient en tête eussent choisi, de préférence, une corde vieille et faible quand il y en avait ample provision d'une autre qui était neuve et beaucoup plus solide ; ensuite parce que, si Taugwalder prévoyait la possibilité d'un accident, il était tout à fait de son intérêt de se servir de la corde la plus faible dans la partie de la cordée où elle fut employée.

J'aurais été heureux d'apprendre qu'il avait répondu d'une façon satisfaisante aux questions qui lui avaient été posées. Sa conduite au moment fatal fut admirable autant par la force qu'il déploya que par l'habileté dont il fit preuve. Il quitta Zermatt, et pendant plusieurs années vécut dans l'isolement aux Etats-Unis ; puis enfin, il revint à sa vallée natale et mourut subitement le 11 juillet 1888, au Lac Noir.

former en cris de douleur. Le Cervin s'était montré un adversaire acharné pour nous ; longtemps il résista, nous portant plus d'un coup redoutable ; et voici qu'il fut vaincu enfin, avec une facilité que personne n'eût pu prévoir, mais implacable ennemi terrassé, non pas dompté il tira de nous une terrible vengeance. Peut-être un jour viendra-t-il, où l'altière montagne aura disparu, où seul un amas de débris informes indiquera la place où elle dressait sa cime orgueilleuse ; car atôme par atôme, centimètre par centimètre, mètre par mètre, elle cède à l'action destructive de forces à quoi rien ne résiste. Ce jour est bien éloigné encore ; avant qu'il arrive, des siècles auront passé, des générations et des générations encore auront contemplé ses précipices effrayants et se seront extasiés devant sa pyramide étrange, et qui n'a pas d'égale au monde. Si exaltées que soient leurs idées, si exagérées que soient leurs anticipations, nul de ceux qui l'auront approché ne s'en retournera désappointé dans ses espérances.



LA TOMBE DE MICHEL CROZ

CHAPITRE V

PREMIÈRE ASCENSION PAR LE VERSANT ITALIEN. — COMPARAISON DES DEUX ROUTES. — CABANE DE LA « CRAVATE ». — ASCENSION DE M. CRAUFURD GROVE. — CONSTRUCTION DE LA CABANE DU VERSANT ORIENTAL, — CABANE DE L'ARÊTE DU HÖRNLI. — MODIFICATIONS DE LA FORME DU SOMMET. — MORT DE JOSEPH BRANTSCHEN. — LE DOCTEUR MOSELEY FAIT UNE CHUTE SUR LE VERSANT ORIENTAL. — ASCENSION DE MM. MUMMERY ET PENHALL PAR LE NORD-OUEST. — ABANDON ET MORT DE M. BORCKHARDT. — NOUVELLE CATASTROPHE SUR LE VERSANT ORIENTAL. — MORT DE JEAN-ANTOINE CARREL. — PERTE D'ANDREAS SEILER ET DE JOSEPH BIENER.

Les montagnards du Val Tournanche qui avaient été chargés de trouver, le long de l'arête du sud-ouest, un chemin permettant à MM. Giordano et Sella d'atteindre le sommet du Cervin, étaient allés planter leur tente sur ma troisième plateforme, au pied de la Grande Tour, soit à une altitude de 3960 mètres. Le mauvais temps les obligea à passer plusieurs jours sous cet abri. Au premier beau jour, le 13 juillet, ils s'attaquèrent enfin à leur besogne, et le lendemain, vers le milieu du jour, ils atteignirent « l'Épaule » et arrivèrent à la base du dernier pic, au point où s'était arrêté Bennen, le 28 juillet 1862. Là, les avis se partagèrent. Deux des membres de l'expédition — Jean-Antoine Carrel et J. Joseph Maquignaz — exprimèrent leur volonté de continuer ; les autres ne s'en souciaient guère. Après avoir discuté le pour et le contre des deux propositions, ils se décidèrent à redescendre, et ce fut au moment où ils arrivaient sur la cravate (4123 mètres) qu'ils entendirent les cris que nous poussions du sommet¹. Le 15, ils redescendirent au Breuil, et racontèrent leur insuccès à M. Giordano. Celui-ci fut naturellement fort désappointé et les pressa de repartir². « J'ai fait tous les efforts qu'il m'était possible de faire en vue d'être le premier à atteindre le sommet du Cervin, leur dit-il ; la chance s'est déclarée contre moi, je suis vaincu. Patience, cependant ! Si je consens à de nouveaux sacrifices, ce sera pour vous, en vue de votre honneur, comme de vos intérêts. Voulez-vous repartir afin de résoudre la question, ou, du moins, pour lever toute incertitude ? » Tous les guides, à l'exception du seul Jean Antoine Carrel refusèrent de but en blanc de prendre part à aucune

¹ Ces détails me furent racontés par J.-A. Carrel.

² J'ai extrait les faits que je relate ici du récit de l'abbé Gorret (publié dans la *Feuille d'Aoste*, oct. 1865) qui se trouvait au Breuil au retour des guides.

tentative nouvelle. Mais Carrel s'avança et dit : « Quant à moi, je n'y ai pas renoncé, si vous voulez venir, fit-il, en se tournant vers l'abbé Gorret, ou si les autres consentent à m'accompagner, je suis prêt à repartir de suite. » — « Moi pas ! » dit un premier. — « Moi non plus, dit un autre ». — « Dût-on m'offrir un billet de mille francs que je n'y retournerais pas ! » lança un troisième. Seul, l'abbé Gorret consentit. Ce prêtre, d'un courage intrépride, avait fait partie de toutes premières expéditions entreprises pour tenter l'escalade du Cervin, c'était un enthousiaste de courses de montagne. Carrel et l'abbé seraient bel et bien partis seuls, si J.-B. Bich et J.-A. Meynet (deux employés de l'hôtel appartenant à Favre) ne se fussent, au dernier moment, joints à eux. M. Giordano désirait les accompagner, mais connaissant les difficultés qu'ils auraient à surmonter, les deux chefs de l'expédition refusèrent nettement de s'embarasser d'un amateur.

Le 16 juillet à 6 h. 30 du matin, les quatre montagnards quittèrent le Breuil et arrivèrent à une heure de l'après-midi, sur la troisième plateforme où ils passèrent la nuit. Le 17, dès l'aube, ils se remirent en marche, suivant la route qu'ils avaient déjà prise, dépassèrent successivement « la Grande Tour », la « Crête du Coq », la « Cravate », et « l'Epaule¹ » et à 10 h. atteignirent la base du pic final, point où les guides s'étaient arrêtés le 14 pour redescendre. Il leur restait encore environ 245 à 250 mètres à escalader et, dit l'abbé : « nous allions entrer en pays inconnu, aucun n'étant jamais allé aussi loin. »

La crevasse qui avait arrêté Bennen fut franchie, et l'expédition continua ensuite directement vers le sommet par des rochers qui, sur une certaine distance, n'offrirent pas une difficulté particulière. Mais alors ils se virent arrêtés par les parois à pic du haut desquelles nous avions précipité des pierres, le 14, et Carrel guida sa troupe sur la gauche, soit du côté de Z'Mutt. Cette partie du trajet offrit les plus grandes difficultés, des chutes de pierres et de stalactites de glace rendaient la situation si dangereuse², que les membres de l'expédition préférèrent s'élever de nouveau, en ligne droite vers le sommet, en escaladant des rochers que l'abbé dit « presque perpendiculaires ». « Ce passage, ajoute-t-il, fut celui qui nous prit le plus de temps, et qui nous coûta le plus de peines. » Enfin, ils atteignirent une fissure de rochers qui formait une sorte de galerie horizontale. Ils la suivirent en rampant, dans la direction d'une arête qui s'inclinait à peu près vers le nord-ouest. Une fois arrivés tout près de l'arête, ils s'aperçurent qu'il leur serait impossible d'y grimper, mais qu'ils pourraient l'atteindre un peu plus bas, en descendant un couloir dont les parois étaient à pic. Le courageux

¹ Ces différentes appellations, ainsi que celles de « Grand Escalier », « Col du Lion », « Tête du Lion », « Cheminée », etc., avaient été imaginées par Carrel et par moi, parce que la configuration des rochers dans ces différents endroits offrait une ressemblance réelle, ou supposée, avec les objets qu'ils désignaient. Quelques-uns furent trouvés par l'auteur de ces lignes, la plupart sortent de la fertile imagination de J.-A. Carrel.

² Pour mon compte, j'ai observé, non loin du sommet, des stalactites de glace de plus de 30 mètres de longueur, suspendues aux rochers.

abbé était le plus lourd et le plus fort des quatre ascensionnistes, et on le sacrifia au succès de l'expédition. Lui et Meynet restèrent les derniers, et descendirent successivement à la force du bras leurs compagnons dans le couloir. Carrel et Bich grimperent de l'autre côté, atteignirent cette arête qui se dirigeait vers le nord-ouest et qui les avait tout d'abord arrêtés, et peu après, par une route « relativement facile, s'éloignèrent au galop » pour gagner, au bout de quelques minutes, l'extrémité méridionale de l'arête qui forme le sommet.



J.-B. BICH, EN 1892

Il ne semble pas que l'on ait pris note de l'heure exacte de leur arrivée. Ce devait être assez tard, vers trois heures de l'après-midi. Carrel et son compagnon ne demeurèrent au sommet que juste le temps d'y planter un drapeau, à côté du cairn que nous avons élevé trois jours auparavant, puis ils rejoignirent leurs compagnons, et tous quatre se hâtèrent de regagner la tente le plus vite qu'il leur était possible. Ils étaient si pressés qu'ils ne prirent même pas le temps de manger, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'ils atteignirent leur campement au pied de la Grande Tour. En y

descendant, ils suivirent dans toute sa longueur la galerie mentionnée ci-dessus et évitèrent ainsi les rochers très difficiles qu'ils avaient dû escalader à la montée. C'est au moment où ils arrivèrent à « l'Epaule » qu'ils furent témoins du phénomène dont j'ai parlé dans la note de la page 78.

Quand ils furent près du sommet, Carrel et Bich aperçurent nos traces sur le glacier du Cervin, et se doutèrent qu'un accident avait eu lieu ; ce ne fut cependant qu'à leur retour au Breuil, soit le 18, à 3 heures, qu'ils apprirent la « Catastrophe du Cervin ». Les détails de ce douloureux événement étaient dans toutes les bouches, et faute de renseignements précis, l'accident passait assez naturellement pour une preuve certaine des extrêmes dangers que présentait l'ascension par le versant septentrional. D'autre part, l'heureux retour des quatre italiens témoignait non moins évidemment que la route du Breuil était la plus praticable. Ceux qui, soit par intérêt personnel, soit pour toute autre raison, s'intéressaient au Val Tournanche tirèrent tout le parti possible des circonstances, et entonnèrent l'éloge de la route méridionale. D'autres allèrent même plus loin, établissant des comparaisons entre les deux routes au désavantage de celle du nord, ils se plurent à déclarer que notre expédition des 13 et 14 juillet avait été faite avec une coupable

précipitation, en dépit de tout bon sens, etc., etc. Etant données les circonstances qui nous avaient obligés à quitter le Val Tournanche, le 12 juillet, ces remarques péchaient plutôt par le manque de tact, je ne m'en soucie cependant qu'assez peu. Comme toutefois il peut être intéressant pour certaines personnes, qu'une comparaison soit établie entre les deux routes, je vais essayer d'en rapprocher les points essentiels. Nous, (c'est-à-dire les Taugwalder et moi) fûmes absents de Zermatt pendant 53 heures. Sans compter les arrêts et les haltes que nous dûmes faire, pour une raison ou pour une autre, la montée et la descente nous prirent 23 heures. Zermatt se trouvant à une altitude de 1620 mètres au-dessus de la mer, et le Cervin à 4506 mètres, nous avions à gravir 2886 mètres. Le



CHANOINE CARREL, D'AOSTE

chemin nous était connu jusqu'au point marqué 3299 mètres, nous avions donc à chercher notre chemin sur un espace de 1207 mètres. Les membres de notre expédition, cette fois, tous compris, étaient fort inégaux au point de vue de l'adresse et de la résistance, aucun de nous ne pouvait être comparé, en tant que grimpeur de rochers à Jean-Antoine Carrel. Les quatre italiens qui partirent du Breuil le 16 juillet furent absents pendant 56 heures 30 minutes ; autant que j'en puis juger par le récit publié, et d'après les conversations avec les guides, l'ascension et la descente leur demandèrent 23 heures et demie, défalcation faite des haltes. L'hôtel de Gioment est à 2106 mètres au-dessus du niveau de la mer, ils avaient donc 2405 mètres à gravir. Jusqu'à l'extrémité de « l'Epaule », Carrel connaissait le chemin ; il n'avait donc à chercher sa route que sur une hauteur d'environ 240 mètres. Les quatre membres de l'expédition, y compris l'abbé, montagnards de naissance, étaient d'excellents ascensionnistes, et ils avaient pour chef l'homme le plus

adroit à escalader les rochers que j'aie jamais connu. Le temps fut également favorable aux deux expéditions. On voit donc que ces quatre hommes, de forces sensiblement pareilles, mirent *plus de temps* à atteindre une altitude moins élevée de 450 mètres environ que celle qu'il nous avait fallu escalader, et nous avions eu à chercher notre chemin sur un espace quatre fois plus considérable. Cette simple observation permettrait à n'importe quel montagnard de supposer que leur route dût être non seulement plus difficile, mais *beaucoup* plus difficile que la nôtre ¹.

Telle n'était point l'opinion répandue dans le Val Tournanche à la fin de 1865, et les gens du pays entretenaient le ferme espoir de voir les touristes se porter en foule dans leur vallée, de préférence à la vallée de Zermatt. Ce fut, je crois bien, feu le chanoine Carrel d'Aoste (qui s'intéressait infiniment à ces sujets) qui, le premier, proposa l'érection d'une cabane sur le versant méridional du Cervin. Ce projet fut adopté avec enthousiasme, et les fonds nécessaires furent promptement réunis; les membres du Club alpin italien et leurs amis furent les principaux donateurs. L'infatigable Jean-Antoine découvrit une excavation naturelle sur la saillie appelée « La Cravate » (4123 mètres); et quelque temps après, cette sorte de grotte fut transformée, sous la direction de Carrel, en une excellente petite cabane. Sa position est superbe, et la vue dont on y jouit absolument merveilleuse.

Pendant l'exécution de ce travail, mon ami M. F. Craufurd Grove vint me consulter sur l'ascension du Cervin. Je lui recommandai de la faire par la route du nord et de prendre Jean-Antoine Carrel pour guide. Mais Carrel dit à mon ami qu'il préférerait, et de beaucoup, le versant méridional; ce fut donc la route du Breuil qu'ils suivirent. M. Grove a eu l'obligeance de me communiquer la relation suivante de son expédition. Il continue ma description de la route méridionale, à partir du point le plus élevé que j'eusse atteint de ce côté (un peu au-dessous de la « Cravate ») jusqu'au sommet, et complète de cette manière mes descriptions des deux versants.

« En août 1867, je fis, du Breuil, l'ascension du Cervin, ayant pris comme guides trois montagnards du Val Tournanche : J. A. Carrel, en qualité de guide chef, J. Bich et S. Meynet. Jusqu'alors le Cervin n'avait pas été escaladé depuis la fameuse expédition des guides italiens racontée ci-dessus.

« Nous adoptâmes la route même qu'ils avaient suivie en descendant, lorsque, comme on le verra plus loin, ils durent chercher une direction différente de celle qu'ils avaient prise pour monter. Après avoir gagné le Col du Lion, nous escaladâmes l'arête du sud-ouest, ou du Breuil, par la voie décrite ci-dessus, et nous passâmes la nuit dans la cabane encore inachevée construite par le Club Alpin sur la « Cravate ». A la pointe du jour, nous quittâmes cet abri, et nous atteignîmes de bonne heure le sommet de l'Epaule », dont nous traversâmes l'arête dans la direction du pic terminal du

¹ L'allure d'une expédition se règle sur le pas du moins expérimenté des membres qui la composent.

Cervin. Le passage de cette arête fut peut-être la partie la plus intéressante de toute l'ascension. La crête, minée par une destruction lente et irrégulière, découpée en créneaux énormes et délabrés, et bordée de chaque côté par d'effroyables précipices, dépasse en magnificence tout ce que l'on peut décrire ; et cependant, fait étrange, malgré son état de délabrement, elle ne présente aucune difficulté notoire d'escalade, à ceci près que le vertige s'y fait sentir d'une façon vraiment pénible. Il faut évidemment prendre les plus grandes précautions, mais l'escalade n'est pas tellement difficile qu'elle absorbe toute l'attention ; on y peut donc, tout à la fois, jouir d'une intéressante grimpe et d'un paysage de rochers qui n'a vraisemblablement pas son égal dans les Alpes.

« C'est presque à l'extrémité de cette arête, près de l'endroit où elle se relie au dernier pic, que l'expédition du professeur Tyndall dut battre en retraite, en 1862, arrêtée qu'elle était par une crevasse. De l'endroit où s'arrêta cette expédition, la Tour principale du Cervin s'élançait droit devant vous, abrupte, magnifique et inaccessible en apparence. Le sommet se trouve exactement à 225 mètres de hauteur verticale au-dessus de ce point ; l'élévation m'en parut même plus considérable encore, aussi bien me rappelai-je l'avoir contemplée de l'extrémité de l'arête et d'avoir évalué sa hauteur à plus de trois cents mètres au-dessus de ma tête.

Lorsque les guides italiens exécutèrent leur splendide ascension, après avoir traversé l'arête, de « l'Epaule » au pic principal et franchi la crevasse dont on a parlé (page 51) ils escaladèrent l'effroyable paroi du nord-ouest (décrite par M. Whympfer, pages 68 et 69) et essayèrent alors de traverser ce versant pour gagner l'arête de Z'Mutt¹. La traversée en largeur de cette paroi présenta autant de difficulté que de danger. Je vis, de fort près, l'endroit où ils passèrent, et fus incapable de comprendre comment des êtres humains étaient parvenus à ramper par dessus des rochers aussi abrupts et aussi perfides. Après avoir parcouru la moitié du chemin, ou peu s'en fallait, ils se heurtèrent contre des difficultés telles, et le danger des avalanches de pierres était si grand, qu'ils poursuivirent alors leur escalade en ligne droite, dans l'espérance de trouver un chemin plus sûr. Ils y réussirent en partie, car ils arrivèrent bientôt à une petite corniche, résultant d'une sorte de faille dans le roc, qui courait horizontalement sur le versant nord-ouest de la montagne, à peu de distance du sommet. Longeant cette saillie, les Italiens se trouvèrent près de l'arête de Z'Mutt, dont les séparait une barrière qu'il n'était possible de franchir qu'en descendant un couloir perpendiculaire. Carrel et Bich se firent descendre à bout de bras au bas de ce couloir, en haut duquel durent rester leurs compagnons pour les hisser de nouveau au retour. Ayant réussi, sans autre difficulté, à passer sur l'arête de Z'Mutt, Carrel et Bich la suivirent jusqu'au sommet de la montagne. Au retour, les Italiens suivirent la corniche mentionnée ci-dessus pour

¹ Arête qui descend vers le glacier de Z'mutt.

traverser le versant du nord-ouest, et ils descendirent à l'endroit où l'arête de l'« Epaule » se rattache au pic principal par une sorte de crête escarpée située entre la paroi du nord-ouest et le versant méridional. Lors de l'ascension que je fis en 1867, c'est ce chemin que nous suivîmes à la montée, comme à la descente. Je trouvai la corniche difficile, voire même très dangereuse à certains endroits, et je ne me soucierais guère vraiment d'y jamais retourner ; cependant, elle n'offre assurément ni les mêmes difficultés, ni les perpétuels dangers que ces pentes de roches nues et impitoyables traversées par les Italiens lors de leur première ascension.

« L'honneur d'avoir fait, les premiers, l'escalade *italienne* du Cervin revient évidemment à J. A. Carrel et aux autres montagnards qui l'accompagnaient. Bennen conduisit son expédition avec autant de courage que d'adresse jusqu'à près de 225 mètres du sommet. Une fois là, cependant, si bon guide qu'il fût, il dut se retirer vaincu ; il était réservé au plus expérimenté des guides de la vaillante phalange du Val Tournanche, de découvrir le chemin difficile qui monte de ce point au sommet. »

M. Craufurd Grove fut le premier touriste qui fit l'ascension après l'accident, aussi, naturellement, les habitants du Val Tournanche se montrèrent-ils enchantés qu'il eût exécuté cette ascension par leur versant. Quelques-uns d'entre eux, cependant, n'étaient rien moins qu'enchantés de voir la renommée croissante de J.-A. Carrel. Peut-être craignaient-ils de lui voir accaparer le monopole de la montagne. Aussi, un mois, jour pour jour, après l'ascension de M. Grove, six habitants du Val Tournanche se mirent-ils en route, pour tâcher de reconnaître eux-mêmes la route, afin de participer aux bénéfices que pouvaient faire espérer les ascensions futures. Cette expédition se composait des trois Maquignaz, de César Carrel (mon ancien guide), de J.-B. Carrel et d'une des filles de ce dernier. Ayant quitté le Breuil à 5 h. du matin, le 12 septembre, ils arrivèrent à trois heures à la cabane, où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, à 7 h., ils se remettaient en marche (laissant derrière eux J.-B. Carrel) et montèrent par « l'Epaule », jusqu'au pic terminal ; ils franchirent la crevasse qui avait arrêté Bennen, et escaladèrent les roches d'accès relativement facile du côté opposé, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pied du dernier précipice, au bas duquel nous avions jeté des quartiers de roche, le 14 juillet 1865. Ils ne se trouvaient plus alors (et la jeune fille était toujours avec eux) qu'à une centaine de mètres du sommet. Alors, au lieu d'obliquer sur la gauche, comme l'avaient fait Carrel et M. Grove, J.-Joseph et J.-Pierre Maquignaz tournèrent leur attention sur la paroi en face de laquelle ils se trouvaient, et parvinrent à découvrir, en s'aidant de toutes les anfractuosités, de toutes les fissures et des moindres aspérités des rochers, un passage qui les mena au sommet. Cette voie était plus courte — et bien que difficile encore, beaucoup plus aisée — que celle qu'avaient adoptée Carrel et Grove ; elle a été du reste généralement suivie par toutes

les personnes qui ont fait, depuis lors l'ascension du Cervin, par le versant du Breuil¹. Depuis lors, des cordes ont été attachées dans les passages les plus difficiles de la partie la plus rapprochée du sommet.

Cependant, on n'était point resté oisif sur le versant oriental de la montagne. Une cabane y fut construite, à 3818 mètres d'altitude, près de la crête de l'arête qui descend du côté de Zermatt (arête du nord est)². La construction en fut entreprise et menée à bien par les Knübel, aux frais de M. Alex. Seiler et du Club Alpin suisse. Cette cabane du versant oriental est placée dans une assez mauvaise position et n'est plus guère employée, maintenant qu'un autre abri a été édifié sur l'arête du Hörnli³, à quelques mètres à l'est et légèrement au-dessous du point où M. Kennedy éleva son cairn, en 1862, (voir pages 30, 31).



J.-JOSEPH MAQUIGNAZ

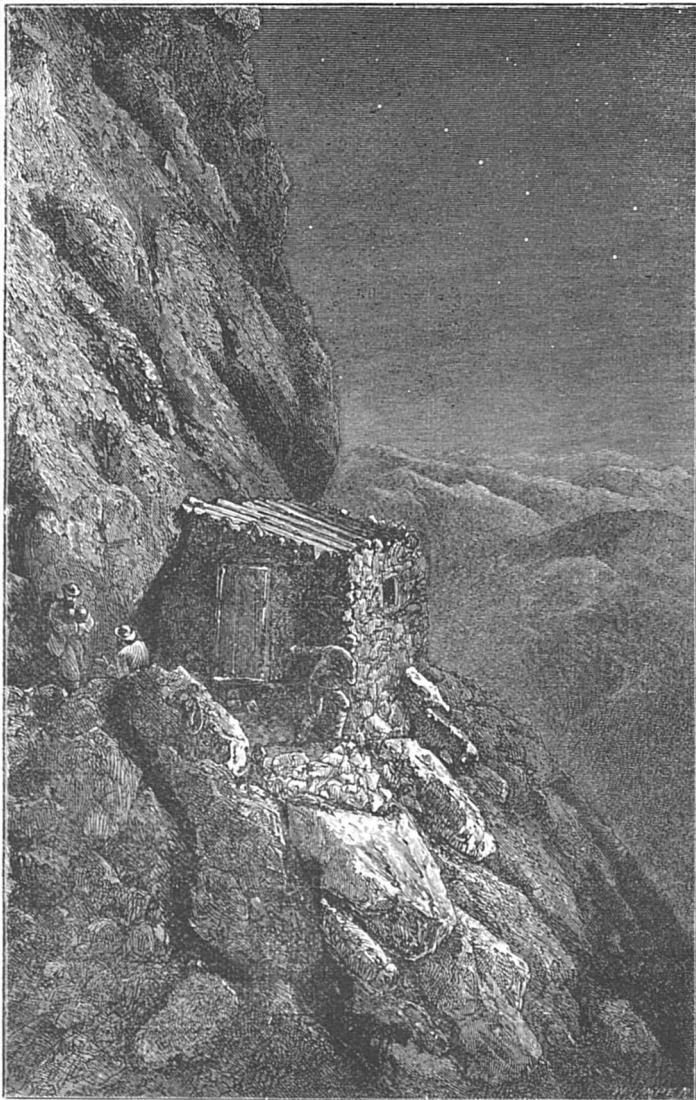
La seconde ascension du Cervin, par le versant septentrional, fut effectuée par M. J.-M. Elliot, les 24-25 juillet 1868, en compagnie des guides Joseph

Marie Lochmatter et Peter Knubel. Jusqu'à la fin de 1871, les ascensions du Cervin se répartirent en nombre à peu près égal sur le versant septentrional (ou de Zermatt) et sur le versant méridional (ou du Breuil). Jusqu'à cette époque, ni les guides, ni les touristes ne s'étaient débarrassés de l'idée que la route suisse offrait plus de difficultés et de dangers que la route italienne. En 1872 cependant, (année qui suivit la publication de mes *Escalades dans les Alpes*), le versant de Zermatt trouva plus de faveur, et c'est ce versant qui, jusqu'à l'époque actuelle, est

¹ J.-Joseph et J.-Pierre Maquignaz montèrent seuls au sommet; les autres, en ayant assez, étaient redescendus. Il est important de remarquer que des cordes avaient été fixées par J.-A. Carrel et par d'autres guides dans *tous* les endroits difficiles jusqu'à l'Épaulé, cela *avant* l'ascension dont nous parlons ici. Ainsi s'explique la facilité avec laquelle cette expédition avança dans des passages qui avaient présenté de réelles difficultés à ceux qui l'avaient précédée. La jeune femme déclara que l'ascension (jusqu'au point où elle s'arrêta) n'était qu'un jeu, du moins chose fort aisée. Si elle eût monté à la même hauteur avant 1862, il est probable que son opinion eût été toute différente. J.-J. Maquignaz était un des meilleurs montagnards de cette époque. Il disparut en 1890 et dort son dernier sommeil dans quelque tombe de glace ignorée de tous. (Voir mon *Guide de Chamoni*, chap. VI.)

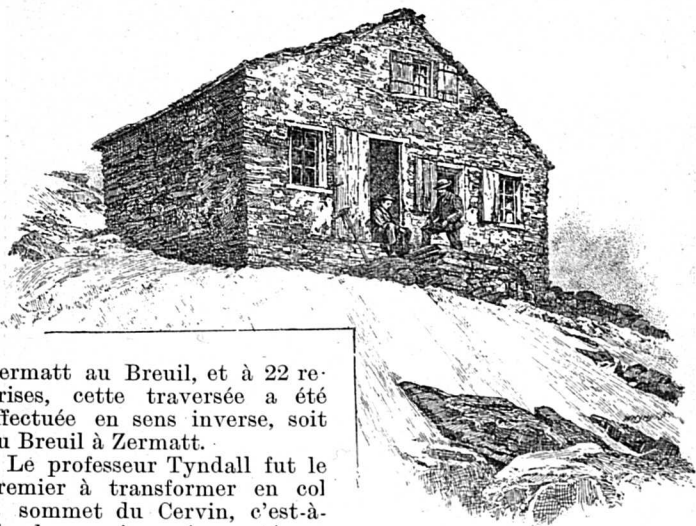
² Cette cabane est marquée sur la carte du Cervin et de ses glaciers (cab. S. A. C.).

³ La position de la cabane de l'arête du Hörnli est indiquée par le mot « cabane » sur la carte du Cervin et de ses glaciers.



CABANE DE LA FACE ORIENTALE DU CERVIN

demeuré la voie la plus fréquemment adoptée. Dans l'appendice E de la quatrième édition des *Escalades*, j'ai réuni dans une table toutes les ascensions du Cervin qui ont été faites jusqu'à la première faite en 1880¹, et sur les 194 qui y sont énumérées, 136 furent exécutées par le versant suisse, contre 23 par le versant italien. A neuf reprises, des ascensionnistes ont fait la traversée de la montagne de



CABANE DE L'ARÊTE DU HÖRNLI

Zermatt au Breuil, et à 22 reprises, cette traversée a été effectuée en sens inverse, soit du Breuil à Zermatt.

Le professeur Tyndall fut le premier à transformer en col le sommet du Cervin, c'est-à-dire le premier qui, monté par le versant du Breuil, redescendit sur Zermatt. Quelques jours plus tard, MM. Hoiler et Thioly traversèrent la montagne en sens inverse.

Après celles dont nous venons de parler, la première ascension qui mérite d'être citée, est celle que fit M. F. Giordano. Celui-ci était revenu à plusieurs reprises au Breuil après le séjour qu'il y avait fait en 1865 ; mais le mauvais temps avait toujours déjoué ses projets. En juillet 1866, s'étant élevé jusqu'à la « Cravate », en compagnie de J.-A. Carrel et d'autres guides, il y avait été retenu cinq jours et cinq nuits dans l'égalé impossibilité de monter comme de redescendre. Enfin, du 3 au 5 Septembre 1868, il parvint à satisfaire son désir d'effectuer la traversée de la montagne, c'est-à-dire de l'escalader par un de ses versants et d'en redescendre

¹ Il ne m'a pas été possible d'en continuer la liste au-delà de cette dernière, car d'année en année les ascensions se sont multipliées et les noms des touristes qui les font ne sont pas toujours connus. Le *Geneva Telegraph* du 24 septembre 1892 relatait que, le dimanche précédent, vingt-trois touristes se trouvaient ensemble au sommet du Cervin et que l'un d'entre eux était un prince royal.

par le versant opposé. M. Giordano consacra beaucoup de temps à l'examen de la structure du Cervin, et dut même, à cette fin, s'arrêter sur le versant oriental. C'est à son obligeance que je dois l'intéressante note et le tableau que l'on trouvera à l'appendice I¹.

On m'a posé de fréquentes questions sur la conformation du sommet même du Cervin ; je fis une ascension de cette montagne en 1874 pour photographier ce sommet, et me rendre compte des changements qui y étaient survenus depuis l'examen que nous en avions fait neuf ans auparavant. Le faite de toutes les cimes élevées se transforme avec la suite des années, et celui du Cervin ne constitue pas une exception à cette règle générale. Il était plus aigu et plus étroit en 1874 qu'en 1865. On ne pouvait plus « s'y promener à sa guise de côtés et d'autres », il fallait y tailler des degrés pour chaque pas, et la sommité extrême qui m'était apparue sous la forme d'une éminence arrondie, s'était transformée en un petit cône de neige terminé en aiguille pointue. Comme il soufflait alors un très violent vent du nord, nous fûmes obligés d'abriter notre appareil photographique sur le rebord de l'arête qui surplombe le Breuil ; nous avions de là, une vue très satisfaisante du sommet ; la corniche, cependant, était si étroite, que nous ne pûmes risquer de détacher la corde qui nous liait, et Jean Antoine dut se tenir accroupi pendant que je manœuvrais mon appareil par dessus sa tête. La gravure que l'on trouvera à la page 94 a été faite d'après la photographie que je pris ce jour-là. Le plus rapproché des pics inférieurs que l'on voit sur la gauche est le sommet de la dent d'Hérens.

Carrel et moi, nous passâmes la nuit dans la cabane du versant oriental, et nous ne pûmes pas ne pas nous inquiéter de l'insécurité que présentait l'endroit choisi pour sa construction, en voyant, à deux pas de cet abri un énorme bloc de rochers se détacher de la paroi, et s'écrouer sur la sente que les touristes suivent habituellement pour y monter. La vue que l'on a devant soi de cette cabane s'étend, du Bietschorn au nord jusqu'au grand Tour-nalin au sud, et comprend le groupe des Mischabel, l'Allalinhorn, l'Alphubel, le Rimpfischhorn et le Strahlhorn, le Mont Rose, le Lyskamm et le Breithorn. On peut en outre, de ce même endroit, voir les 250 derniers mètres du sommet du Cervin, mais une petite corniche qui s'avance sur ce versant empêche de distinguer l'espace intermédiaire.

En 1879, à quelques heures d'intervalle, il se produisit deux morts sur le Cervin, l'une dans la cabane de la « cravate », l'autre sur le versant oriental. Le 12 août de cette année, le Dr C. Lüscher et le Professeur H. Schiess quittèrent le Breuil de très bonne heure,

¹ M. Giordano transporta lui-même un baromètre à mercure pendant toute l'ascension et prit de nombreuses notes des variations d'altitude. C'est à ses observations que je dois d'avoir pu déterminer les hauteurs atteintes dans les différentes tentatives d'escalade de la montagne et les différents points dont il a été fréquemment fait mention. En 1868, il laissa au sommet un thermomètre à minima, que J.-A. Carrel retrouva en juillet 1869, et qui ne marquait que 23 degrés centigrades au-dessous de zéro. On supposa qu'il avait été protégé des grands froids de l'hiver par l'épaisse couche de neige dont il était recouvert. Cette explication n'est que fort peu satisfaisante.



LE SOMMET DU CERVIN EN 1874

en compagnie des guides Joseph-Marie Lochmatter, Joseph Brantschen et P. Beytrison. Ils atteignirent la cabane de la « cravate » (4123 mètres) à une heure et demie de l'après-midi, et s'y arrêtrèrent pour la nuit. Le jour suivant, l'expédition traversa le sommet de la montagne, à l'exception de Brantschen que l'on abandonna dans la cabane, indisposé, simplement disent les uns, presque agonisant disent les autres. Ce ne fut qu'après un assez long délai que ses compagnons lui envoyèrent du secours, et lorsque les membres de la caravane de secours arrivèrent à la cabane, ils trouvèrent Brantschen mort. Le Dr Lüscher et le Professeur Schiess fournirent à la section bâloise du Club Alpin suisse un récit de ce qui était arrivé, c'est de ce récit que nous extrayons les fragments qu'on va lire.

« Il était déjà une heure de l'après-midi, lorsque nous atteignîmes la « Cravate » et Lochmatter nous dit qu'il nous fallait quatre heures encore de rude grimpe pour atteindre le sommet, aussi nous demandâmes-nous s'il ne serait pas plus prudent de passer la nuit dans la cabane italienne... Au cours de l'après-midi, nous remarquâmes chez Brantschen des signes d'une évidente indisposition ; Lochmatter faisait tout son possible pour obtenir de lui qu'il consentît à prendre un peu de nourriture et de boisson. Nous ne nous préoccupâmes pas beaucoup de ce malaise, que nous attribuions soit au mal de montagne, soit à de trop fréquentes absorptions d'eau glacée pendant l'ascension. Ayant demandé à Brantschen à quel moment il avait senti les premiers symptômes de cette indisposition, il me répondit que c'était au réveil d'un somme qu'il avait fait au grand soleil. Nous n'avions pas remarqué, au cours de la montée, qu'il lui fût arrivé, une seule fois, d'avoir des crachements de sang, autrement, il est évident que nous ne l'eussions pas emmené avec nous. Jusqu'à 5 h. après-midi, il demeura assis au seuil de la cabane, regardant le Breuil. Plus tard, lorsqu'il se fut couché, il se mit à gémir et à se retourner sans cesse sur sa couche ; pendant la nuit, sa respiration devint rauque et haletante. Nous lui demandâmes d'où il souffrait, il nous répondit souffrir de partout. Ni Lochmatter, ni nous ne pûmes, du reste, tirer grands éclaircissements de lui. Il ne nous parut pas être en proie à une très forte attaque de fièvre, sa température était à peu près normale et son pouls régulier. Il ne toussait pas, du moins sa toux n'avait-elle rien de particulier. Mon guide, qui était chargé de la préparation de nos aliments, parvint, bien qu'il n'eût que fort peu de combustible à sa disposition, à faire du thé plusieurs fois pendant la nuit, et du chocolat, le matin. Ce thé était la seule boisson tonique que nous eussions à offrir au malade, et il paraissait en tirer quelque réconfort. Vers le matin, enfin, il s'apaisa un peu, sa respiration devint plus régulière et ses gémissements et ses plaintes cessèrent.

« Les guides nous avaient fait espérer que, le 13 août, au matin, Brantschen aurait suffisamment recouvré ses forces pour pouvoir nous accompagner, aussi remîmes-nous à 6 heures, le moment de

notre départ. Mais bientôt, force nous fut de reconnaître que Brantschen était incapable de se remettre en marche. Aucune discussion n'eut lieu à ce moment-là, il n'y eut même aucun pourparler entre les guides et le malade. Il nous sembla à tous que ce que nous avions de mieux à faire était de bien envelopper Brantschen dans ses couvertures, de lui laisser les provisions dont il pouvait avoir besoin et de nous hâter de redescendre à Zermatt pour lui envoyer de l'assistance. Fussions-nous demeurés avec lui qu'il n'aurait pas tiré le moindre avantage de notre présence, et je suis convaincu que lui-même trouva parfaitement naturelle notre manière d'agir, autrement il est vraisemblable qu'il aurait présenté quelque objection, ce qu'il ne fit pas. Après l'avoir engagé à prendre courage, nous le quittâmes, avec l'espérance que peu à peu les forces et la santé lui reviendraient... Le 14 août, à une heure et demie de l'après-midi, nous atteignîmes Zermatt, où, de la hutte suisse, nous avions fait parvenir un message nous précédant. Dès 3 h., cette même après-midi, l'expédition de secours partit par le glacier de Furgg, en longeant le Cervin. Lorsqu'elle arriva à la hutte, ce fut pour y trouver Brantschen déjà raidi par la mort, il avait apparemment succombé à la rupture d'un anévrisme. »

Pendant que se passaient ces événements sur le versant méridional du Cervin, le Dr William O. Moseley de Boston, faisait une chute mortelle sur le versant oriental. Il avait quitté Zermatt, le 13 août, à 10 h. 30 du matin, en compagnie de M. A. E. Craven et des guides Peter Rubi et Christian Inabnit, et avait fait l'escalade de la montagne par la route septentrionale, soit la route habituelle, sans faire halte à la cabane. L'expédition avait atteint le sommet le 14, à 9 h., et était déjà descendue jusqu'à peu de distance de la cabane, lorsque le Dr Moseley (qui trouvait fastidieux d'être encordé et avait, à plusieurs reprises, manifesté le désir de continuer sa route sans l'aide de la corde) se détacha lui-même, agissant ainsi de sa pleine responsabilité. Quelques instants après, l'expédition eut à franchir un fragment de rocher qui faisait saillie contre la paroi. Rubi y grimpa le premier et planta son piolet solidement de façon à ce que le Dr Moseley, qui le suivait, pût y prendre un ferme point d'appui. Malheureusement celui-ci déclina l'aide qui lui était offerte, et plaçant la main au faite du rocher, essaya de s'enlever à la force du poignet. Ce faisant, il glissa, laissa échapper son piolet et par une série de bonds de plus en plus rapides, fit, le long du versant oriental, une chute de plus de 600 mètres ; il fut naturellement tué sur le coup. Ce ne fut que trois jours plus tard que l'on retrouva son corps qui fut inhumé contre la muraille méridionale de l'église anglaise de Zermatt. « *Je demeurai confondu de voir, dit un de ses amis, qui examina ses restes, que l'une de ses bottines était à peine cloutée.* »

A plusieurs époques, on avait examiné la possibilité de trouver quelque voie permettant d'accéder au Cervin par le versant qui fait face au glacier de Z'Mutt ; ce ne fut cependant qu'en 1879 qu'un passage y fut découvert. Les 2 et 3 septembre de cette

année-là, M. A.-F. Mummery, accompagné des guides Alexandre Burgener, Petrus et Ginetta, réussit à atteindre le sommet en longeant tout d'abord les longs promontoires de neige qui font saillie vers le nord-ouest, pour, ensuite, s'élever par les rochers qui les surplombent. A peu de distance du sommet, ils rejoignirent les routes qu'avaient suivies Carrel et M. Grove, lors des premières ascensions faites par le versant italien ¹.

A la date même où M. Mummery entreprenait cette expédition, M. W. Penhall, en compagnie des guides Fernand Imseng et Louis Zurbrucken, tentait une entreprise similaire, et faisait l'ascension du Cervin de la direction du Stockje. La route que prit, au début, M. Penhall s'écartait un peu à gauche de celle qu'avait adoptée M. Mummery ; comme les autres, néanmoins, M. Penhall aboutit à l'arête principale de Z'Mutt, et acheva l'ascension en suivant sur une certaine étendue la vieille route italienne ².

Trois jours plus tard (les 5 et 6 septembre), M. J. Baumann partit sur les traces mêmes de l'expédition de M. Mummery. « Je trouvai, dit-il, cette route intéressante au point de vue de l'escalade des rochers, et n'y constatai aucunes difficultés extraordinaires... Je considère que cette ascension du Cervin, par l'arête de Z'Mutt deviendra très probablement la route préférée de tous ceux qui voudront effectuer la traversée de la montagne ³. Jusqu'à présent, cette prédiction de M. Baumann, ne s'est guère réalisée. Aussi bien, et jusqu'en l'année 1894, n'ai-je pas entendu dire que *qui que ce fût* eût fait l'ascension du Cervin, ou en fût descendu par les routes qu'avaient adoptées MM. Mummery et Penhall ⁴.

Le 19 juillet, 1880, M. A. Mummery imagina une autre route encore menant au sommet du Cervin. Parti avec les guides Alexandre Burgener et B. Venetz, il s'éleva par le glacier de Furgg et le versant oriental, en longeant de près l'arête du sud-ouest, jusqu'à ce qu'il eût atteint le niveau de « l'épaule » septentrionale et traversa alors le versant dans la direction de « l'Epaule ». De là, le reste de l'ascension fut effectué par la route dite de Zermatt.

¹ Le récit de l'ascension de M. Mummery a été publié dans l'*Alpine Journal*, vol. IX, pp. 458-62.

² Voir l'*Alpine Journal*, vol. IX, pp. 449-58.

³ *Alpine Journal*, vol. IX, p. 366.

⁴ J'extraits le paragraphe suivant de l'*Alpine Journal* (vol. XIII, pp. 399-400).

Le 3 août 1887, MM. G. Lammer et A. Lorria « sans guides, quittèrent la cabane de Stockje, à deux heures moins un quart du matin, pour tenter l'ascension du Cervin par la route de M. Penhall. Ils parvinrent à peu de distance du sommet, mais, à une heure après midi, furent obligés de battre en retraite, à cause du verglas qui recouvrait les rochers. Entre cinq heures et demie et six heures de l'après-midi, alors qu'ils traversaient le couloir de Penhall, ils furent surpris et emportés par une avalanche. Atteint d'une commotion cérébrale, M. Lorria eut en outre la jambe droite cassée au-dessus de la cheville, et ayant perdu connaissance, ses deux pieds gelèrent partiellement. Quant à M. Lammer, il s'en tira avec une douloureuse entorse, malgré quoi il parvint à transporter son ami jusqu'à un rocher, et l'ayant recouvert de sa veste, il partit chercher du secours. N'ayant trouvé personne à la cabane de Stockje, il se traîna jusqu'à l'Alpe de Staffer, d'où il expédia un message à Zermatt. Une caravane de secours monta aussitôt et atteignit à 7 h. 30 du matin l'étroit où gisait M. Lorria sans connaissance. » On trouvera de plus amples détails de cette folle aventure dans l'*Alpine Journal*, vol. XIII, pp. 550-53.

(Voir l'*Alpine Journal*, vol. X, p. 96, et *Mes Escalades dans les Alpes et dans le Caucase*, chapitre II.)

En 1886, un nouvel accident mortel se produisit sur le versant oriental. Deux amis, MM. Boreckhardt et Davies avaient résolu de tenter l'ascension. Nous savions, dit le dernier nommé, que cette ascension avait été faite par des dames, et de tout jeunes gens. « Tous les touristes montaient au Cervin, c'était chose presque banale, aussi décidâmes-nous de faire comme tout le monde. »

Accompagnés par Fridolin Kronig et Peter Aufdenblatten, ils quittèrent Zermatt, le 16 août, par un temps superbe, et le 17, à 3 h. du matin, partirent de la cabane située sur l'arête du Hörnli, pour arriver au sommet à 9 h. à peu près. La rapidité relative avec laquelle ils *montèrent* peut être attribuée au fait qu'ils suivaient exactement les traces d'une caravane qui les précédait. Pendant la matinée, le temps changea, et il se mit à grêler alors qu'ils étaient encore au sommet. Ils commencèrent la descente à 9 h. 20, et au cours des *dix heures* qui suivirent ne s'abaissèrent guère que de 600 mètres; aussi furent-ils contraints de passer la nuit à quelque distance au-dessus de l'ancienne cabane du versant oriental. Les abondantes chutes de neige et de grêle qui s'étaient succédé avaient absolument recouvert toute espèce de traces sur la montagne. Ils restèrent à cet endroit de 7 h. du soir, le 17, jusqu'au 18, à une heure après-midi; alors M. Davies et les deux guides reprirent la descente abandonnant derrière eux sur le versant de la montagne, en plein vent, M. Boreckhardt qui ne pouvait plus faire un mouvement et dont la dernière minute était toute proche. Quelques heures plus tard, on le trouva mort, et à demi enseveli déjà sous un linceul de neige fraîchement tombée.

D'un bout à l'autre, cette histoire incroyable dépasse en horreur l'abandon de Brantschen; elle est beaucoup trop longue, du reste, pour que nous la retracions en entier¹. Les autorités valaisannes firent une enquête au sujet de ces tristes faits, et dans le rapport officiel que le Prof. F. O. Wolf publia à Sion, il est dit: « que les seules causes auxquelles on puisse attribuer l'accident sont, d'une part, le brusque changement de temps, d'autre part l'insuffisance du nombre des guides, et enfin le fait que ni M. Davies, ni M. Boreckhardt n'étaient suffisamment entraînés pour escalader une sommité d'accès aussi difficile, qu'en outre ils n'étaient pas assez chaudement vêtus et qu'ils n'avaient pas emporté assez de provisions. » On devrait, selon moi, y ajouter cette autre cause: l'absolue incapacité des guides.

En 1890, un nouvel accident se produisit toujours sur le versant oriental et qui aboutit à la perte de tous les membres d'une expédition. Un jeune homme de Strasbourg, M. Goehrs, quitta la cabane de l'arête du Hörnli, à 3 h. et demie du matin, le 13 septembre, ayant comme compagnons deux jeunes guides: Aloïs Graven et Joseph Brantschen. Ils étaient suivis de près par une seconde caravane composée de plusieurs personnes. Vers 9 h. du matin,

¹ Voir l'*Alpine Journal*, vol. XIII, pp. 95 à 110 et 166 à 171.

alors que les deux troupes se trouvaient à quelque 300 mètres au-dessous du sommet, un fort coup de vent s'abattit sur elles et les obligea à rebrousser chemin. Très peu après, Fridolin Burgener (un des guides de la seconde expédition), entendit comme un éboulement au-dessus de lui, et vit, à moins de 100 mètres, M. Goehrs et ses deux guides, précipités dans le vide. L'effroyable chute entraîna les trois malheureux jusqu'au glacier de Furgg, où ils s'abattirent morts tous trois, naturellement. Bien que la cause exacte de ce terrible accident soit demeurée inconnue, il est plus que probable qu'il le faut attribuer à quelque faux pas d'un des membres de cette expédition, sur ce versant qui est le plus facile de tous à gravir ; jeunes tous trois, ils ne devaient pas avoir une expérience suffisante de la montagne, et payèrent de leur vie l'imprudence qu'ils avaient faite de tenter pareille escalade. Depuis cette dernière et lamentable catastrophe, il ne s'est presque plus produit d'accident sur le versant du Cervin qui fait face à Zermatt, en revanche, il faut mentionner deux graves accidents qui eurent pour théâtre le versant italien.

Lorsque, au commencement de septembre 1890, des télégrammes annoncèrent que Jean-Antoine Carrel était « mort de fatigue » sur le versant méridional du Cervin, ceux qui connaissaient l'homme n'ajoutèrent que peu de foi à pareille nouvelle. Il était peu vraisemblable, vraiment, que ce robuste et hardi montagnard eût succombé par suite d'excès de fatigue où que ce fût, et moins que partout ailleurs sur cette montagne qu'il considérait un peu comme « sienne ». Cette triste nouvelle était pourtant vraie. Victime tout à la fois des atteintes de la faim, du froid et de l'épuisement, Jean-Antoine était mort sur celui des versants de sa montagne qui était vraiment le sien, et presque en vue de sa maison. Il avait quitté le Breuil, le 23 août, avec un touriste italien et Charles Gorret (frère de l'abbé Gorret) dans l'intention de faire la traversée du Cervin en un seul jour. Le temps qui, à leur départ, était le plus propice qu'on pût souhaiter, avait changé au cours de la journée et était devenu le plus détestable qu'il fût possible d'imaginer. Pendant toute la journée du 24, les trois montagnards furent bloqués dans la cabane du pied de la Grande Tour, presque sans provisions, et ce ne fut que le 25 qu'ils purent se remettre en marche dans la direction du Breuil. Bien que Jean-Antoine (à qui incombait, en qualité de guide-chef, le plus lourd de la besogne et toutes les responsabilités de l'entreprise) fût enfin parvenu à tirer de danger les deux personnes qu'il accompagnait sur la montagne, il était lui-même si excédé de fatigue, si exténué par la faim, si épuisé par le froid, que la mort trouva en lui une victime facile et le foudroya presque sur place.

Jean-Antoine Carrel était entré dans sa soixante-deuxième année, en janvier 1890¹ et, tout l'été durant, avait tenu campagne. Le 21 août, au moment même où il revenait d'une ascension au Mont-Blanc, il avait été engagé, à Courmayeur, par M. Leone Sinigaglia,

¹ La date exacte de sa naissance n'est pas connue ; mais il avait été baptisé, le 17 janvier 1829, dans l'Eglise de Saint-Antoine, à Valtournanche..

pour une ascension du Cervin. Il était donc revenu au Val Tournanche, et le 23, en compagnie de Charles Gorret et de celui qui s'était assuré ses services, s'était aussitôt mis en route pour ce qui devait être sa dernière escalade de sa montagne, par la route qu'il avait lui-même ouverte. M. Sinigaglia a communiqué au Club Alpin italien un récit aussi clair que détaillé des événements de cette ascension, et c'est de ce récit que nous extrayons les passages suivants :

« Nous partîmes pour le Cervin, le 23, à 2 h. 15 du matin, par un temps magnifique, avec l'intention de redescendre, dans la même journée, à la cabane du Hörnli sur le versant suisse. Nous avançâmes tout d'abord assez rapidement; bientôt cependant, une fois parvenus près du col du Lion, le verglas qui recouvrait les roches ralentit quelque peu notre marche, et lorsque nous parvînmes à la cabane qui se trouve au pied de la Grande Tour, la prudence nous fit remettre l'ascension au lendemain, car le ciel commençait à se couvrir. Cette décision prise, nous fîmes halte.

« Il me faut remarquer ici que, tant moi que Gorret, nous observâmes, non sans quelque inquiétude, qu'au départ du col du Lion, Carrel montrait une certaine fatigue. J'attribuai à une faiblesse passagère ces signes d'abattement. A peine fûmes-nous arrivés à la cabane qu'il se coucha et dormit d'un sommeil profond pendant deux heures; à son réveil, il paraissait beaucoup mieux. Cependant, un brusque changement de temps s'était produit. Des nuages orageux venant de la direction du Mont-Blanc s'étaient accumulés au-dessus de la dent d'Hérens; comme le vent du nord continuait à souffler, nous pensâmes qu'il ne tarderait pas à les dissiper. Dans l'intervalle, trois des Maquignaz et Edward Bich, que nous avions trouvés à la hutte au retour d'une inspection qu'ils étaient allés faire de la solidité des cordes, étaient repartis pour le Breuil, en nous souhaitant une heureuse ascension et en pronostiquant un temps magnifique pour le lendemain.

« Mais, après leur départ, le temps se gâta rapidement; le vent avait tourné et vers le soir, une violente tempête de neige et de grêle, entremêlée de fréquents coups de tonnerre s'abattit sur nous. Les éclairs se succédaient avec une rapidité telle que, pendant deux heures consécutives, en pleine nuit, on y vit aussi clair que de jour dans la cabane. Toute cette nuit-là, tout le jour et toute la nuit suivants, l'ouragan continua à sévir avec une incroyable violence. La température, dans la cabane, était tombée à 3 degrés au-dessous de zéro.

La situation devenait quelque peu alarmante, car nos provisions baissaient et le bois manquant, nous avions déjà commencé à utiliser les bancs et les sièges de la cabane pour entretenir notre feu. Les rochers étaient dans un état détestable et nous craignions qu'à demeurer plus longtemps — si l'orage continuait — nous ne nous trouvassions, pour plusieurs jours, bloqués dans la cabane. En présence de cet état de choses, les guides décidèrent que, si le vent diminuait, nous tenterions la descente dès le lendemain ma-



Carrol Jean Stutoire

tin ; et comme, en effet, le vent avait un peu molli, dans la matinée du 25, d'une seule voix, la retraite fut décrétée bien que le temps fût encore mauvais.

« Nous quittâmes la cabane à 9 h. du matin. Je ne dirai pas les difficultés que nous eûmes à surmonter, non plus que les dangers que nous courûmes en descendant l'arête qui nous menait au Col du Lion, où nous parvînmes à 2 h. 30 de l'après-midi. Les cordes étaient à demi gelées ; les roches recouvertes d'une couche compacte de verglas, et la neige fraîchement tombée masquait toutes les aspérités qui pouvaient nous servir de point d'appui. Certains passages présentaient le maximum des difficultés qu'on y pût rencontrer, et c'est en grande partie à la prudence et au sang froid des deux guides que je dois d'avoir pu franchir sans accident ces passages.

Au Col du Lion, où nous espérions être un peu abrités du vent, une tempête d'une violence inouïe nous assaillit de nouveau, et aux endroits que recouvrait la neige, nous fûmes presque *suffoqués* par le vent et la poussière de neige qui nous enveloppaient de tous côtés¹. Gorret avait perdu un de ses gants, une demi-heure après avoir quitté la cabane, et sa main dégantée commençait à geler. Le froid était vraiment épouvantable. A chaque instant, nous étions obligés de débarrasser nos yeux des aiguilles de glace qui s'y formaient, et ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que nous parvenions à parler de façon à nous faire entendre les uns des autres.

« Carrel, néanmoins, continuait à diriger notre descente d'une manière vraiment admirable, avec un sang-froid, une habileté, une énergie au-dessus de tout éloge. J'étais enchanté de le voir, comme je croyais, complètement rentré en possession de lui-même, et Gorret le secondait à merveille. Cette partie de la descente présenta des difficultés inattendues, et dans certains endroits de terribles dangers, d'autant plus que la tourmente empêchait Carrel de s'y reconnaître dans la direction à suivre, quelque parfaite que fût sa connaissance du Cervin. A onze heures du soir (ou à peu près — il nous était impossible de regarder nos montres, nos vêtements formant une sorte de carapace de glace), nous nous épuisions encore à descendre parmi les rochers. De temps en temps, les guides se demandaient l'un à l'autre où ils se trouvaient, puis nous reprenions notre marche, car il ne fallait pas songer à nous arrêter. Guidé par son merveilleux instinct, Carrel finit par découvrir le passage que nous avions suivi à la montée, et nous fîmes halte pendant une minute, dans une sorte de grotte, pour nous réconforter d'une gorgée d'eau-de-vie.

« Comme nous nous étions remis en marche et que nous traversions un endroit recouvert de neige, nous vîmes Carrel ralentir le pas et, à deux ou trois reprises, s'abattre sur le sol. Gorret lui

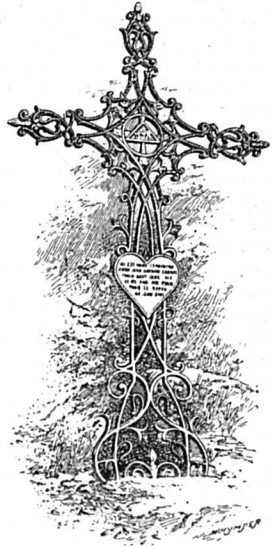
¹ M. Peraldo, le tenancier de l'auberge du Breuil, a déclaré que, pendant la journée du 25 août (journée où fut effectuée la descente) une caravane de secours, prête à partir, fut empêchée de se mettre en marche tant la tempête était furieuse.

demanda ce qu'il avait, il répondit « Rien ! » mais ne se remit en marche qu'avec peine. Attribuant cette faiblesse à l'excès de fatigue résultant des efforts qu'il avait eu à fournir, Gorret se mit à la tête de la caravane, et une fois ce changement de place effectué, Carrel parut mieux, sa marche s'affermir, bien qu'il fit preuve de plus de circonspection que d'habitude. De l'endroit où nous nous trouvions alors, un court passage, presque à pic, amène aux pâturages, où tout danger disparaît. Gorret descendit le premier, je le suivis, et nous touchions déjà au bas de ce couloir, quand je sentis se tendre le bout de corde qui me liait à Carrel. Si malencontreuse que fût notre position, nous nous arrêtâmes ; à plusieurs reprises nous criâmes à Carrel de descendre, sans recevoir de réponse de lui. Alarmés nous remontâmes un peu et nous l'entendîmes qui disait d'une voix presque éteinte : « Venez me chercher, je n'ai plus de forces ! »

« Etant parvenus au haut du couloir, nous trouvâmes le pauvre Carrel couché à plat ventre sur le sol, et se retenant à un rocher ; il avait à demi perdu connaissance et était incapable de se lever, de tant faire qu'un seul pas. Avec une extrême difficulté, nous le transportâmes dans un endroit plus sûr et lui demandâmes ce qu'il avait. Pour toute réponse, il nous dit : « Je ne sais plus où je suis ! » Ses mains se refroidissaient de plus en plus, sa voix baissait, son corps se raidissait. Nous fîmes tout ce qu'il nous était possible de faire pour lui ; à grand'peine, nous lui fîmes avaler les quelques gouttes de cognac qui nous restaient. Il murmura quelques mots, il nous sembla même qu'un mieux se produisait dans son état, mais cela ne dura pas longtemps. Nous tentâmes de le frictionner avec des poignées de neige, de le secouer ; nous ne cessâmes de l'appeler par son nom ; mais seuls ses gémissements de plus en plus faibles nous répondaient.

« Nous essayâmes de le soulever, mais cela ne nous fut pas possible, — ses membres commençaient déjà à se roidir. Nous nous inclinâmes vers lui, et lui demandâmes s'il désirait recommander son âme à Dieu. En un dernier effort, il nous répondit : Oui ! Puis il retomba en arrière sur la neige ; il était mort »

Telle fut la fin d'Antoine Carrel, de cet homme qui vraiment aimait la montagne, l'aimait d'un amour pur et sincère ; de cet homme plein d'originalité comme de ressources, de courage comme de détermination, qui ne rêvait qu'explorations. Ses dispositions



TOMBE DE J.-A. CARREL

toutes spéciales le désignaient comme le guide le plus qualifié qu'on pût trouver pour des tentatives inédites, et lorsque j'eus besoin d'un compagnon pour mon voyage dans les grandes Andes de l'Equateur, ce fut immédiatement sur lui que se porta mon choix. Dans cette contrée qui lui était inconnue, sur ce continent nouveau, il eut certes à affronter nombre de difficultés aussi étranges qu'imprévues, et cependant, lors de son retour au pays, il eut la satisfaction de se dire qu'aucune défaite ne pouvait entacher ses souvenirs¹. Nous nous quittâmes à Guayaquil, en 1880, nous ne devons pas nous revoir. J'ai appris qu'au cours de ses dernières années, il montrait parfois des signes de faiblesse, et d'après ce que je sais, il me paraît évident qu'il était arrivé à un âge où il eût été prudent de sortir de l'arène, si la chose lui avait été possible ; mais il n'était pas dans sa nature de se jamais épargner, et il tint bon jusqu'à la dernière minute. Les circonstances dans lesquelles il mourut émurent jusqu'à ceux qui ne le connaissaient pas. Personne ne se faisait une idée plus exacte que lui des devoirs et des responsabilités incombant à sa charge, et le dernier acte de sa vie demeurera un des plus beaux exemples de dévouement et de fidélité qu'on puisse imaginer. Car on ne saurait mettre en doute que, tout affaibli qu'il fût, il serait encore parvenu à se tirer d'affaire s'il n'avait songé qu'à son salut. Il avait le cœur trop haut placé pour cela, il préféra se sacrifier ; conscient de sa responsabilité, il se dévoua de toute son âme à la sauvegarde de ses compagnons, jusqu'au moment où, épuisé, à bout de forces, il s'abattit sur la neige. La dernière minute avait sonné ; le petite flamme de la vie vacillait, sur le point de s'éteindre, que toute l'ardeur de son courage brillait encore : « Ce n'est rien ! » disait-il. On le mit à l'arrière-garde pour l'épargner un peu. Il ne pouvait même plus se tenir debout ; il tomba, et, quelques instants après, expirait².

J'ai le regret de devoir mentionner une autre catastrophe encore, qui eut lieu plus récemment. Le 7 août 1893, Andreas Seiler (un des plus jeunes membres de la famille de mon vieil ami M. Alexandre Seiler) et Johann Biener de Zermatt se tuèrent sur le versant méridional du Cervin. M. Oscar Gysi, qui les suivait de près, m'a, sur ma requête, communiqué le récit suivant de cet accident :

« Le 7 Août, peu après 6 heures du matin, nous quittâmes l'hôtel du Lac Noir, traversâmes le Furgg Joch, et rejoignîmes, sur le versant italien, la route ordinaire du Breuil au Cervin. Nous étions cinq : Andreas Seiler, moi et les guides Johann Biener (âgé de 24 ans) Joseph Taugwalder (âgé

¹ Voir *Travels amongst the Great Andes of the Equator*, 1892.

² M. Sinigaglia écrivit alors à un de ses amis une lettre dont on a bien voulu me permettre d'extraire le passage suivant : « Je ne saurais vous dire le chagrin que m'a causé la mort de Carrel. C'est après m'avoir sauvé qu'il succomba, et il n'est pas un guide qui eût pu faire plus qu'il ne fit. » Charles Gorret me fit écrire par son frère, l'abbé, qu'il ne pouvait que me confirmer tout ce qu'avait dit M. Sinigaglia. Il ajoutait : « Nous aurions donné notre vie pour le sauver ! »

Jean-Antoine mourut au pied du « Petit Escalier ». Le 26 août, on rapporta son corps au Breuil, et le 29, on l'enterra à Valtournanche. Au commencement de juillet 1893, une croix de fer fut placée à l'endroit où il expira, par les soins et aux frais de M. Sinigaglia, qui, en compagnie de M. Ch. Gorret, alla en surveiller l'érection.

de 27 ans) et L. Moser de Foesch (âgé de 22 ans). Une heure environ avant d'atteindre le col du Lion, nous nous encordâmes ; Seiler insista pour être attaché à la même corde que Johann Biener avec qui il avait fait des excursions pendant tout l'été. Biener et Seiler marchaient en avant, nous étions cependant assez rapprochés les uns des autres. Lorsque nous eûmes, et de beaucoup, dépassé la Tête du Lion, et à une demi heure de marche à peu près de la cabane de la Grande Tour, nous arrivâmes à une cheminée presque perpendiculaire, de six mètres de haut environ et dans laquelle pendait une forte corde d'appui avec des nœuds. Biener et Seiler l'escaladèrent les premiers. Nous les suivîmes ; une fois arrivés au haut de ce passage, Moser enleva son sac pour attacher plus solidement la charge de bois qu'il portait. Impatients d'atteindre la hutte, Seiler et Biener désiraient continuer leur route sans nous, mais Taugwalder et Moser les prièrent de nous attendre, ce à quoi ils se refusèrent. Moser qui, pendant toute la dernière heure, avait engagé Seiler à plus de prudence et se défiait de leur témérité à tous deux, adjura Seiler de se laisser relier à la corde à laquelle nous étions tous attachés. Seiler et Biener cependant ne répondirent que par un éclat de rire moqueur à la prière qui leur était adressée et se remirent en marche. Une fois que Moser eut achevé de recharger son bois, nous partîmes à notre tour. Les deux autres n'étaient qu'à cinq minutes de marche au dessus de nous ; nous venions d'atteindre un point difficile, et nous nous tenions sur des marches taillées dans la glace, qui à cet endroit, atteignait une inclinaison de près de 50 degrés, nous étayant aux rochers, lorsque nous entendîmes Moser s'écrier : « Attention aux pierres ! » Comme nous nous abritions de notre mieux sous l'abri des rochers, nous vîmes soudain Seiler et Biener rouler à quelques mètres de nous et disparaître dans l'abîme. Ils tombèrent sur le glacier du Lion, et lorsqu'on découvrit leurs corps, la corde qui les attachait l'un à l'autre n'était pas rompue.

Le 27 juillet, 1900, deux guides de Zermatt (Alphonse Furrer et Auguste Gentinetta) descendaient le versant oriental du Cervin en compagnie d'un jeune Anglais nommé Sloggett, lorsque, peu après avoir atteint l'arête du Hörnli, ils furent assaillis par une canonnade de pierres. Furrer eut le sommet de la tête emporté par un bloc, et fut tué sur place ; M. Sloggett, qui reçut une pierre à la joue, eut la mâchoire inférieure cassée et plusieurs dents brisées, et Gentinetta reçut de violentes contusions aux jambes.

Le 23 juillet, 1901, une caravane, composée de trois Anglais et de deux dames, se rendit de l'Hôtel du Breuil à la cabane qui se trouve au pied de la Grande Tour du Cervin, en compagnie d'un guide et d'un porteur. Un peu au-dessous du Col du Lion, une des dames glissa et tomba, entraînant dans sa chute trois des membres de la caravane. Deux des quatre personnes qui venaient de tomber furent tuées sur le coup, les deux autres, soit la seconde des deux dames ascensionnistes et le guide s'en tirèrent avec des blessures graves, mais heureusement non mortelles. (Voir la *Times Weekly Edition*, du 2 août 1901.)

CHAPITRE VI

DES MOYENS DE COMMUNICATION POUR ARRIVER A ZERMATT

ROUTE A PRENDRE. — HORAIRES, DISTANCES ET PRIX DES PLACES.

— PONTARLIER. — VALLORBES ! TOUT LE MONDE DESCEND ! —
LAUSANNE ET OUCHY. — GIBBON A LAUSANNE. — *Le LAC.* —
SAINT-MAURICE. — LA VALLÉE DU RHÔNE. — MARTIGNY. —
SION. — SIERRE. — LA SOUSTE. — VISP OU VIÈGE. — CHAN-
GEMENT DE TRAIN.

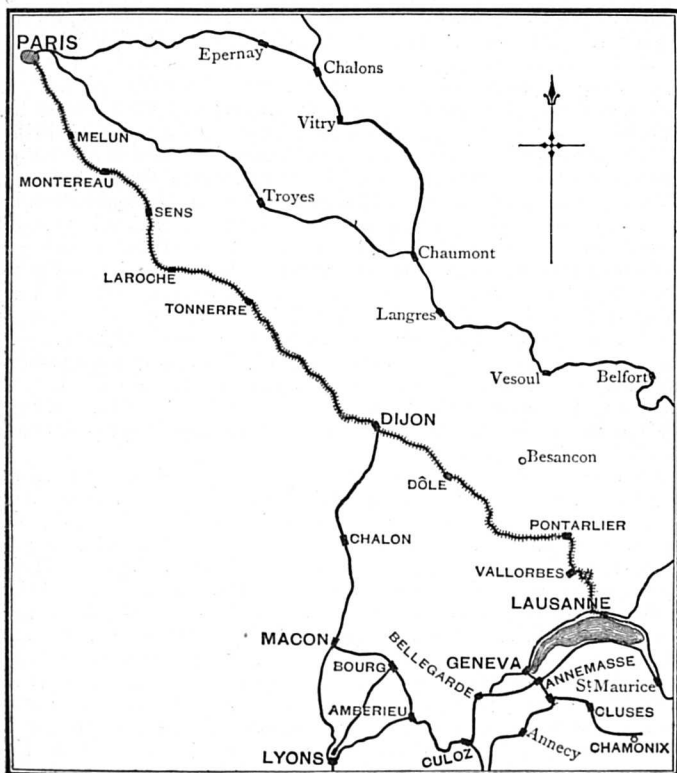
La voie la plus directe pour se rendre, soit de Paris, soit de Londres, à Zermatt, est le chemin de fer de Paris-Lyon à la Méditerranée, *via* Dijon, Pontarlier, Vallorbes et Lausanne. Le plus commode des trains pour les personnes qui désirent faire un voyage direct est l'express de nuit. En le prenant, on arrive à Zermatt dans l'après-midi du lendemain, à temps pour le repas du soir, ou dîner. Ce train est censé arriver à Lausanne vers huit heures du matin (heure de l'Europe centrale). Comme le train correspondant du chemin de fer de Lausanne à Viège quitte Lausanne une demi-heure plus tard, on a le temps de déjeuner au buffet de la gare de Lausanne. Il est prudent, cependant, de prévoir un retard.

L'express de nuit ne comporte que des compartiments de première et seconde classes jusqu'à Pontarlier ; à partir de cette gare, il comprend également des compartiments de troisième classe. Il s'arrête fréquemment entre Paris et Lausanne (526 kilomètres), mais ces arrêts ne sont pas d'une durée suffisante pour permettre un repas. Il importe donc de se prémunir, dès Paris, contre les atteintes de la faim ! Le train correspondant de Lausanne à Viège est ce que nous appellerons un train « civilisé », avec des wagons restaurants, qui y furent adjoints dès 1896. *Il est préférable de prendre son repas dans ces wagons restaurants que de le prendre au buffet de la gare de Lausanne.* Consulter, pour l'horaire des trains l'indicateur des chemins de fer Labarthe, et l'indicateur des chemins de fer fédéraux dans lesquels on trouvera tous les détails voulus.

Essayer de dormir jusqu'à Dôle. Prendre le café au lait à Pontarlier. La route haute qui longe la ligne du chemin de fer à cet endroit est mémorable en ce qu'elle fut suivie par les restes de l'armée de Bourbaki, au cours de la guerre franco-allemande.

A **Vallorbes** (768 mètres, population : 2147 âmes) douane suisse ; tout le monde descend. (Cette localité se trouve à environ 5 kilomètres de l'extrémité orientale du lac de Joux, ravissant petit lac

de 8 kilomètres et demi de longueur, au cœur du Jura, et trop peu connu des étrangers). Pendant les 40 kilomètres suivants, la ligne, très sinueuse, s'abaisse d'environ 300 mètres, pour aboutir au lac de Genève, et traverse une série de sites variés et de grande



PARIS A PONTARLIER, VALLORBES ET LAUSANNE

beauté. Six kilomètres avant d'arriver à Lausanne, elle rejoint la ligne de Genève.

Station de Lausanne (450 mètres). La gare est située entre la ville de Lausanne proprement dite et son port sur le lac de Genève, dénommé Ouchy. Il arrive qu'on ait à y changer de wagon pour Zermatt. S'enquérir. Lausanne compte de très nombreux hôtels.

Ouchy (380 mètres) HÔTEL BEAU-RIVAGE, 200 lits; et HÔTEL DU CHATEAU (bâtisse pittoresque, au bord même du lac), 80 lits.

Ces deux hôtels, bien que séparés, sont dirigés par la même administration. HÔTEL D'ANGLETERRE (près du lac) 40 lits ; HÔTEL DU PORT, (de moindre importance que les précédents).

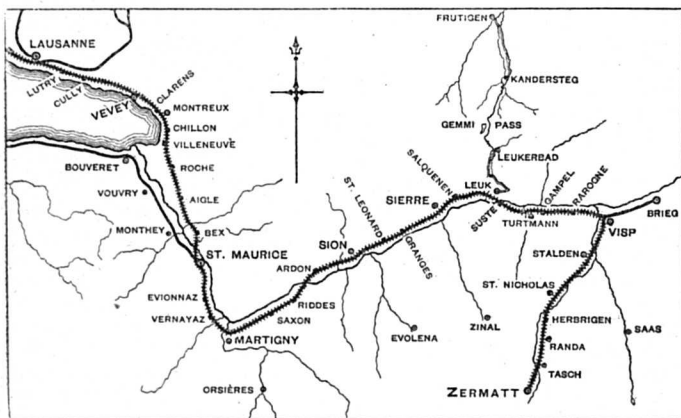
Située au versant des collines qui ouvrent sur le sud, Lausanne commande une vue admirable sur le lac et sur les montagnes qui s'élèvent à son extrémité orientale. Cette ville est un séjour fort apprécié des étrangers. La partie supérieure de la ville s'élève à plus de 100 mètres au-dessus de la gare du chemin de fer. La population, qui compte actuellement plus de 64.000 âmes, s'accroît sans cesse. Les personnes qui disposent de quelques loisirs feront bien de s'arrêter soit à Ouchy, soit à Lausanne même, qui, outre leur position privilégiée, sont un centre de fort intéressantes excursions. D'Ouchy un service de bateaux à vapeur permet de se rendre sur tous les points du lac. Outre la ligne de Pontarlier-Vallorbes, que nous avons suivie pour y arriver, et celle qui contournant l'extrémité orientale du lac mène dans la vallée du Rhône, (c'est-à-dire celle que nous allons suivre), on en trouve une autre, qui mène à Genève (en une heure de train express) et une quatrième qui, par Fribourg, conduit à Berne (98 kil. en deux heures). La première de ces lignes offre de très beaux points de vue sur le lac, la seconde traverse un pays riant et pittoresque. Ouchy est relié par un funiculaire à la station des chemins de fer et à la ville de Lausanne. Départs dans l'un et l'autre sens, tous les quarts d'heure. Prix : 0.40 et 0.20 centimes. Il faut 20 minutes pour monter à *pied* d'Ouchy à la station de Lausanne.

Bien que la ville ait été en majeure partie rebâtie, on trouve cependant encore quelques vieilles maisons autour de la cathédrale qui est située dans la haute ville. On peut la visiter de 9 h. à midi et entre une et quatre heures, à d'autres moments, on paye 0.50 centimes. On peut faire l'ascension du clocher du haut duquel on jouit d'une vue admirable. Le très bel Hôtel des Postes, proche de l'Hôtel Gibbon, fut construit en 1889. Un vieil escalier nommé *Escaliers du Marché*, conduit de la Cathédrale au marché qu'il peut être intéressant de voir les jours où s'y traitent les affaires. Le *Musée cantonal* (zoologie et archéologie) se trouve tout près de la cathédrale. De la terrasse qui se trouve devant le *Tribunal fédéral*, la vue s'élargit sur le lac et sur les Alpes qui s'élèvent sur l'autre rive. La ville d'Evian-les-Bains est située presque en face de Lausanne sur la rive opposée. La plus haute des montagnes qui se dressent à l'extrémité orientale du lac, un peu sur la droite, est la Dent du Midi (3285 mètres). La compagnie des chemins de fer organise parfois des excursions à prix réduits de Lausanne à Zermatt. S'informer.

En remontant en chemin de fer dans la direction de Viège, *s'assurer une place du côté du lac*. Les points de vue sont si nombreux et si admirables qu'on n'arriverait pas à Zermatt de l'été si l'on s'arrêtait à la moitié d'entre eux pour contempler les sites en face desquels ils se trouvent. Aussi une multitude d'hôtels et de pensions ont-ils été édifiés à cette extrémité du lac, permettant ainsi d'y séjourner et d'en admirer les beautés. Cette région est un

paradis pour les pensionnaires. **Vevey**, 11781 habitants, à environ 19 kilomètres de Lausanne, et **Clarens**, autre séjour apprécié, à 4 kilomètres plus loin. Puis **Montreux**, et la station suivante est celle de **Territet-Glion**, d'où part un funiculaire qui, par des rampes atteignant le 57 pour cent, amène le touriste aux *Rochers de Naye* (2050 m.) vue splendide s'étendant de l'Oberland Bernois au Nord, jusqu'à la chaîne du Mont-Blanc vers le sud. A un kilomètre environ au delà de Territet-Glion, la voie du chemin de fer longe le célèbre **Château de Chillon**. **Villeneuve**, 1751 habitants, débarcadère terminus des bateaux à vapeur. A quatre kilomètres au delà, dans la direction de l'ouest, le Rhône se déverse dans le lac, où il charrie une quantité énorme d'alluvions.

La ligne pénètre alors dans la vallée du Rhône, et après avoir dépassé **Aigle**, 3897 habitants, (station pour le Sepey, Ormont-



LAUSANNE A VISP ET ZERMATT

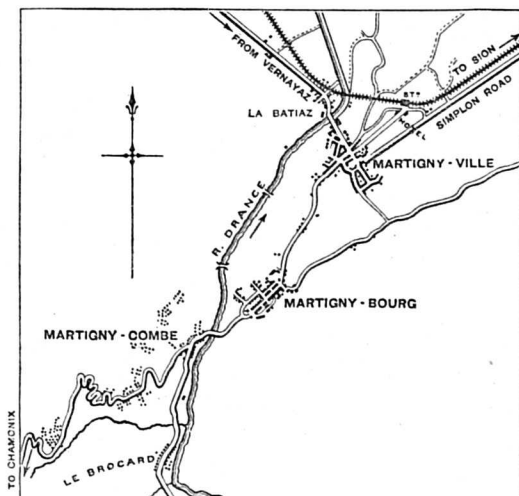
dessus et Ormont-dessus) et **Bex**, 4561 habitants, **GRAND HÔTEL DES BAINS** (mines de sel et bains salés) quitte le canton de Vaud, et passant sur la rive gauche du fleuve, pénètre dans le **Canton du Valais**. Peu après un court tunnel, la voie arrive à

Saint-Maurice, 417 mètres, 2162 habitants. C'est une des localités les plus anciennes du canton. L'abbaye qui s'y trouve date, dit-on, du quatrième siècle. La ville s'étend à équi-distance à peu près de la Dent du Midi, dans l'ouest, et de la Dent de Morcles, 2938 mètres, dans l'Est. De la station, remarquer l'Ermitage, qui se trouve vers l'Ouest, et le curieux sentier qui y mène, en serpentant au flanc de la colline.

A St-Maurice, la ligne de la rive septentrionale du lac de Genève, rejoint la ligne orientale qui, partie de Genève, passe par Annemasse, Thonon, Evian et le Bouveret. Cette dernière ligne dépend de la compagnie des

chemins de fer de Paris-Lyon à la Méditerranée. C'est la meilleure voie à suivre pour se rendre de St-Maurice soit à Genève, soit à Chamonix. La première station de cette ligne est Monthey, (à 7 kil. de St-Maurice), à l'entrée du Val d'Illiers, connu par le grand nombre de blocs erratiques que l'on y voit ; il en est qui atteignent 20 et 25 mètres de longueur. Voir : *Essai sur les Glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône*, par Jean de Charpentier, 8°, Lausanne, 1841, p. 134-143.

Peu après le défilé de St. Maurice, la vallée s'élargit de nouveau. Entre les stations d'Evionnaz et de Vernayaz, on peut fort bien voir, de la fenêtre du wagon, la cascade de Pissevache. Vernayaz (HÔTEL DE LA GARE, HÔTEL DU SIMPLON) est la station à laquelle doivent descendre les voyageurs qui désirent se rendre à Chamonix,



PLAN DE MARTIGNY

via Salvan. Pour les cartes, voir mon *Guide de Chamonix et de la Chaîne du Mont-Blanc*, in-16, Genève, Jullien édit., chap. XIV. On peut monter à Salvan en 75 minutes de Vernayaz, et redescendre à cette dernière localité en 50 minutes. C'est aussi la station des **Gorges du Trient**, qui n'en sont éloignées que d'une douzaine de minutes de marche.

Les Gorges du Trient sont un des plus beaux ravins des Alpes, où l'on peut jouir d'une agréable fraîcheur, même dans les journées les plus chaudes de l'été ; à l'entrée des gorges : GRAND HÔTEL DES GORGES DU TRIENT et HÔTEL VICTORIA ; HÔTEL FRANCO-SUISSE. Près de là, la ligne du chemin de fer longe la grande route du Simplon. Peu avant d'arriver à Martigny, on remarquera une tour ronde (la Bâtiаз), dernier vestige du château qui appartenait aux premiers évêques de Sion.

Martigny, 475 mètres, 4717 habitants, se compose de Martigny-Ville, Martigny-Bourg, et Martigny-Combe. C'est la station pour la route du Grand St-Bernard, celle aussi à laquelle doivent descendre les touristes qui désirent gagner Chamonix *via* le Col de Balme, ou la Tête Noire, c'est en même temps la station terminus du chemin de fer électrique de Chamonix, *via* Vernayaz. *Hôtels* : GRAND HÔTEL CLERC ; GRAND HÔTEL DU MONT-BLANC ; HÔTEL DE L'AIGLE, et HÔTEL NATIONAL, à Martigny-Ville ; HÔTEL DU GRAND ST-BERNARD, HÔTEL-PENSION-RESTAURANT DE LA GARE et HÔTEL SCHWEIZERHOF, proches la station. A Martigny, le cours du Rhône fait un coude à angle droit, la vallée s'élargit considérablement, et on peut la remonter du regard sur une grande distance. Un des sites les plus curieux de cette partie de la vallée, du côté méridional, est le pic peu élevé, (2476 mètres), mais d'aspect assez impressionnant, nommé *La Pierre à Voir*. A regarder le versant de ce pic, qui fait face au village de Saxon, et qui s'élève comme une muraille, on pourrait le croire inaccessible, alors que, de plusieurs côtés, on y peut monter sans aucune difficulté. Entre les stations de Riddes et Ardon, la voie longe la base d'une montagne appelée le **Haut de Cry**, 2956 mètres, où le guide J. J. Bennen et d'autres personnes firent une chute mortelle, le 28 février 1864, pour avoir ébranlé des couches de neige fraîche. Voir *Escalades dans les Alpes* (Appendice A). La ligne du chemin de fer traverse à nouveau le Rhône à Riddes, et, 12 kilomètres plus loin, touche à

Sion, 518 mètres, 6048 habitants, capitale du canton du Valais. *Hôtels* : GRAND HÔTEL DE SION ; HÔTEL DU MIDI ; HÔTEL DE LA POSTE ; HOTEL SUISSE ; HOTEL DE LA GARE. Descendre à cette station pour gagner le Val d'Hérens.

Dans son introduction au cinquième volume de ses *Documents*, l'abbé Gremaud fournit de nombreux renseignements sur les bâtiments tant ecclésiastiques que laïques de la ville de Sion. Il dit qu'une église chrétienne s'y élevait *avant* l'année 377. La station qui suit celle de Sion est celle de St. Léonard, où une bataille furieuse se livra en 1375 (par suite de l'assassinat de l'évêque Tavelli, voir pages 8 et 9) et se termina par la défaite et la retraite des *Seigneurs*.

« A la nouvelle de ce crime épouvantable, les patriotes de Conches, Brigue, Louèche, Sierre et Sion jurèrent de venger la mort de leur évêque. Ils volèrent aux armes et envahirent les domaines du meurtrier. Après avoir pris le château de Granges, ils se dirigèrent vers celui d'Ayent (à 6 kil. au N. E. de Sion) mais arrivés près du pont de St-Léonard, ils se rencontrèrent avec les vassaux et les alliés d'Antoine de la Tour. Le combat commença aussitôt ; et ici, comme à Louèche, les *Seigneurs* furent mis en déroute par les paysans. Les cuirasses damasquinées et dorées, les casques empanachés de plumes ne résistèrent pas aux coups vengeurs des bâtons montagnards... Poursuivant leur victoire, la troupe des patriotes brûla les châteaux d'Ayent et de Conthey et vint assiéger celui de Châillon. » (*Hilaire Gay. Hist. du Vallais*. A. Jullien, édit. Genève.)

Sierre, à 16 kil. de Sion, 538 mètres, 1833 habitants. *Hôtels* : HÔTEL CHATEAU BELLEVUE (près de la gare) HÔTEL DE LA POSTE,

HÔTEL TERMINUS. Sierre est le meilleur centre d'excursions de la Vallée du Rhône, et « peut-être la plus ancienne localité de cette partie du Valais, attendu qu'il en est fait mention dans l'acte de fondation de l'abbaye de St-Maurice, A. D. 516. » (*Abbé Gremaud.*) C'est un séjour d'hiver recommandé pour toutes les personnes atteintes de rhumatismes, de faiblesse nerveuse et de bronchite chronique, comme du reste à toutes celles dont la santé exige un climat sec et salubre. Pistes de luges et patinoires. La pêche est bonne dans les différents bras du Rhône, aux environs. On y prend plusieurs espèces de truites, quelques-unes atteignant jusqu'à 20 livres et plus. Fermeture de la pêche le 1^{er} octobre, réouverture le 1^{er} janvier. Les pêcheurs à la mouche doivent prendre un permis de 10 fr. 20 cent. On récolte beaucoup de fruits dans le voisinage. On y trouve un peu partout des vignobles. A Chippis, sur la rive opposée du Rhône, grandes usines pour la fabrication de l'aluminium. Chippis est sur la route de Zinal. Voir chap. IX. L'**HÔTEL DU PARC**, à Montana, 1514 mètres, et l'**HÔTEL DE LA FORÊT**, 1670 mètres, sont très fréquentés par les amateurs de sports d'hiver, et commandent une vue merveilleuse sur le groupe central des Alpes Pennines. Les touristes qui se rendent à Zinal doivent quitter le train à Sierre (voir chap. IX). Neuf kilomètres plus loin, la voie du chemin de fer passe de nouveau sur la rive gauche du Rhône, au moment d'atteindre le village de :

La Souste ou **Susten**, 623 mètres, **HÔTEL DE LA SOUSTE** ; c'est la station par laquelle on gagne Louèche, 1592 habitants. On y trouve un restaurant très convenable, juste en face la station. Les personnes se rendant soit à Louèche-les-Bains, soit au passage de la Gemmi, doivent quitter le train à la Souste.

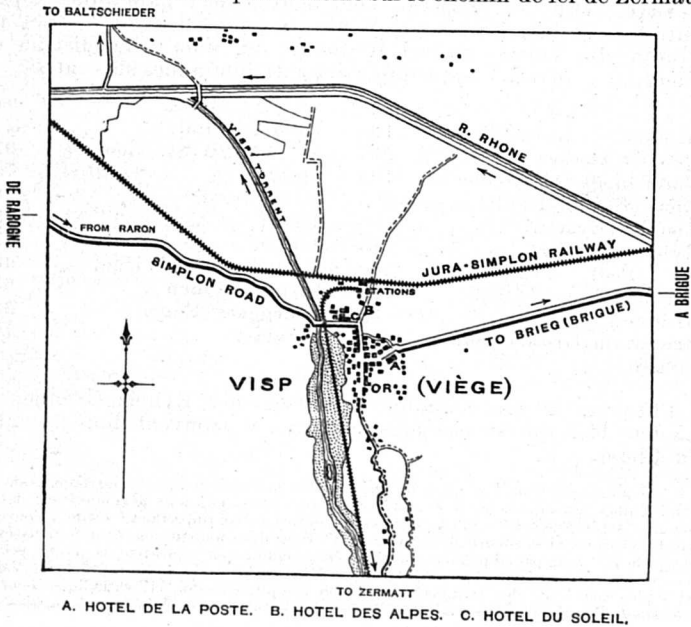
Un bon marcheur peut effectuer le trajet de la Souste aux bains de Louèche, à pied, en aussi peu de temps qu'en mettant les voitures, attendu qu'en deux endroits, il trouvera des « raccourcis » qui lui permettront de couper les zigzags de la route ; le premier de ces « raccourcis » débouche à proximité même de la voie, d'où un sentier s'élève en ligne droite dans la direction de Louèche (qui se trouve à 130 mètres environ du niveau du Rhône) et épargne le long détour que la route fait dans l'Est. Demander le chemin en quittant la gare. Le second endroit où un « raccourci » permet de couper les lacets de la route, se trouve peu après le large pont qui franchit la rivière Dala. Prendre le premier sentier sur la droite, qui mène au village d'Inden, Restaurant des Alpes, où l'on rejoint la grande route. Le trajet à pied, de la Souste aux bains de Louèche, demande environ 2 heures 40 minutes, le trajet inverse 1 heure 55 minutes.

Après avoir dépassé la Souste, la voie du chemin de fer court pendant 18 kilomètres sur la rive même du Rhône. **Tourtemagne**, 632 mètres, station de la vallée de Tourtemagne et de Gruben, d'où l'on peut gagner, par la passe d'Augstbord, le village et la vallée de St-Nicolas. Le village de Tourtemagne, 519 habitants, **HÔTEL DE LA POSTE**, se trouve sur la route du Simplon, à un kilomètre au sud de la gare du chemin de fer. **Gampel**, 636 mètres, **Hôtel** : **AUBERGE LOETSCHENTHAL**, 14 lits, station pour la vallée de Loetschen. Le village même se trouve à peu près un kilomètre au nord, à

l'entrée de la vallée. Un peu plus haut, dans la vallée du Rhône, et du même côté, se trouve le petit village de Bas-Châtillon ou Niedergestelen, avec les ruines du château (détruit en 1379), qui était la place forte de la famille de La Tour.

La station suivante : **Rarogne** ou **Raron**, 644 mètres (petite auberge tenue par le propriétaire de l'Hôtel Nesthorn à Loetschenried, dans le Loetschenthal) ne se trouve pas au village même de ce nom, mais bien à mi-chemin entre ledit village et le misérable hameau de Turtig (pas d'auberge) sur la route du Simplon. Le chemin qui mène dans le Ginanzthal traverse le hameau de Turtig. (Voir chapitre VII). La famille de Rarogne était une des familles les plus importantes du Valais. (voir chapitre I). L'abbé Gremaud dit que « ses origines sont très incertaines ; » le premier Rarogne connu, Henri de Rarogne, qui vivait en 1210, était *vidomme* de Louèche et de Rarogne. L'église de Rarogne, que l'on verra perchée sur un rocher, fut construite en 1512, sur l'emplacement d'un château incendié en 1417. *Abbé Rameau*.

Quatre kilomètres environ au delà de Rarogne, le chemin de fer s'éloigne du Rhône et se dirige vers l'entrée de la vallée de Viège. Rassembler et prendre en main son menu bagage, car quelques minutes plus tard on arrive à **Viège** (bon buffet) où toutes les personnes se rendant à Zermatt doivent changer de train, l'écartement des voies n'étant pas le même sur le chemin de fer de Zermatt.



A. HOTEL DE LA POSTE. B. HOTEL DES ALPES. C. HOTEL DU SOLEIL.

CHAPITRE VII

LA VALLÉE DE ZERMATT (VALLÉE DE ST-NICOLAS)

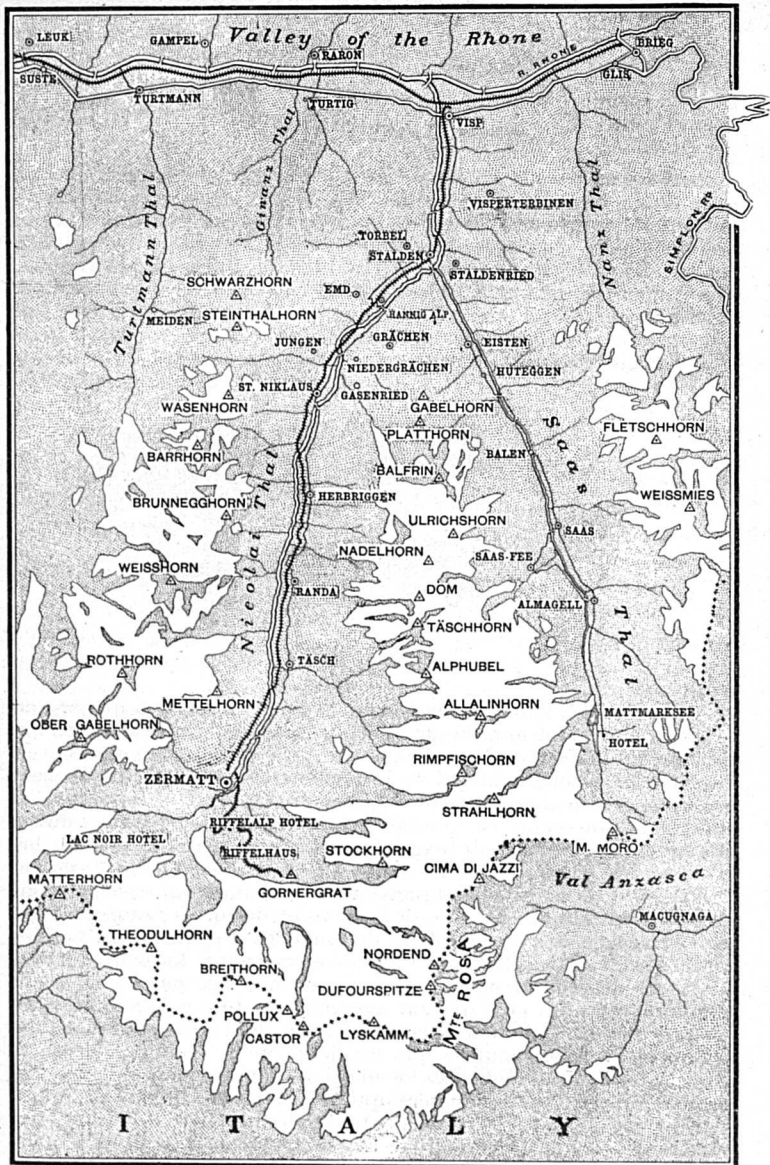
VIÈGE. — LE CHEMIN DE FER DE ZERMATT ET LE SYSTÈME ABT. — NOUVEAUX PONTS. — STALDEN-TÖRBEL. — KALPETRAN. — ST-NICOLAS. — ASCENSIONS A FAIRE DE ST-NICOLAS. — PASSAGES ET COLS AUTOUR DE ST-NICOLAS. — LIEU DE NAISSANCE DE THOMAS PLATTER. — HERBRIGGEN. — RANDA. — ASCENSIONS DU WEISSHORN, DU DOM, DU TASCHORN, ETC. — COLS AUTOUR DE RANDA. — TÆSCH. — L'ALPE ET LA VALLÉE DE TÆSCH. — ASCENSIONS DE L'ALLALIN, DE L'ALPHUBEL ET DU RIMPFISCHHORN. — COLS AUTOUR DE LA VALLÉE DE TÆSCH. — DE TÆSCH A ZERMATT.

Viège, Visp ou Vispach, 660 mètres, 934 habitants, appelé autrefois Vesbia, Vespia, ou Vespie, est chef-lieu du district du canton du Valais, auquel il donne son nom¹. Le district de Viège, (ou *Bezirk Visp*) comporte les 21 communes suivantes :

Nom	Hab.	Nom	Hab.
Almagel (Almengell) . . .	190	Randa (Randah)	271
Balen (Aballa)	215	St. Niklaus (St. Nicolas) . .	922
Baltschieder (Balschieder)	190	Stalden	443
Emd (Embd, Emdt)	263	Staldenried	284
Eisten (Eysten)	250	Täsch	251
Eyholz (Eiholz)	213	Törbel	571
Fée (Fee)	280	Visp (Vispach, Viège) . . .	934
Grächen	389	Visperterbinen	630
Gründen	32	Zeneggen (Eggen)	228
Grund, im (Gruden, Saas).	429	Zermatt	741
Lalden	188	Total	7914

Plusieurs de ces communes (Baltschieder, Eyholz, Gründen et Lalden) bien que situées près de Viège, se trouvent dans la vallée du Rhône.

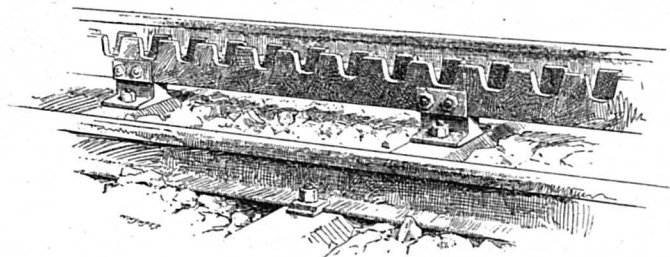
¹ Le canton du Valais, d'après le recensement de 1900, comptait une population de 114.438 âmes. Sa superficie est de 5.247 kilomètres carrés, dont plus de la moitié est classée comme « sol improductif ». 971 kilomètres carrés de ce « sol improductif » sont recouverts par des glaciers. Si sa superficie le classe au 3^{me} rang de grandeur des cantons suisses, il occupe le 12^{me} rang par sa population. C'est, étant donnée sa superficie, le moins peuplé des cantons suisses, à l'exception des cantons d'Uri et des Grisons. En revanche, le Valais est le plus catholique des cantons suisses ; on compte, en effet, 117 catholiques pour un protestant. Voir *La population des communes de la Suisse*, Berne, 1901.



CARTE DES VALLÉES DE SAINT-NICOLAS, DE SAAS, ETC.

Hôtels : HÔTEL DE LA POSTE ; HÔTEL DU SOLEIL ; HÔTEL DES ALPES ; RESTAURANT-PENSION DU MONT-CERVIN. Buffet à la station du chemin de fer (C. F. F.) bonne nourriture, prix raisonnables. Postes et télégraphes. Nombreux magasins de fournitures générales.

La **Gare du Chemin de fer de Zermatt à Viège** est située à côté de celle du chemin de fer de Lausanne à Viège. C'est à cette dernière gare qu'on se procure les billets pour Zermatt et pour les stations intermédiaires. La ligne de Zermatt a 35 kilomètres de longueur totale. Il y a des stations à Stalden, Kalpetran, St-Nicolas, Herbruggen, Randa et Täsch. La différence de niveau entre Viège et Zermatt étant d'environ 976 mètres, on aurait pu la franchir par un degré de rampe constant d'environ 3 ½. Mais cette voie aurait nécessité des travaux importants et fort coûteux,



CRÉMAILLÈRE, SYSTÈME ABT

qu'on a pu éviter par l'adoption du système Abt. Bien que la voie traverse un grand nombre de courts tunnels, elle ne comporte que peu de tranchées ou de remblais. Le principal pont enjambe un torrent (le Muhlebach) qui se jette dans la Vispbach, ou Viège, à mi-chemin à peu près entre Stalden et Kalpetran. Il mesure 67 mètres de longueur, et son tablier s'élève à 43 mètres au-dessus du fond du ravin, (voir page 121). Le système Abt a pour but d'éviter les grands travaux d'art. En palier il emploie le moyen ordinaire de deux rails, auxquels vient s'adjoindre un troisième rail, dit « à crémaillère » lorsque se présentent de fortes rampes à franchir. La ligne se compose donc de tronçons d'inclinaisons variées, parfois très accentuées. En quelques endroits, la pente atteint 12 %. Au-dessous de deux pour cent, on n'utilise pas le rail à crémaillère, qui n'est posé que sur une longueur totale de 8 kilomètres. Ce rail est formé de deux plaques d'acier dentelées, et rivées l'une à l'autre de telle manière que les dents de la première alternent avec celles de la seconde. Les locomotives ont deux mécanismes, l'un actionnant les roues motrices qui reposent sur le rail ordinaire, l'autre actionnant une roue dentée engrenant sur la crémaillère ; quatre des dents de cette roue agissent, paraît-il, simultanément, sur quatre dents correspondantes du rail à crémaillère. Dans les

fortes pentes, la vitesse, à la montée, ne dépasse pas 6 kilomètres à l'heure. Et comme on doit prendre de grandes précautions à la descente, dans les parties les plus inclinées, le train atteint rarement l'allure de 5 kilomètres à l'heure. Entre les passages de chaque convoi, la voie est inspectée d'un bout à l'autre. Pendant la belle saison, les premiers trains de la matinée sont généralement bondés de touristes, tous également avides de jouir du spectacle. En revanche, on trouve plus facilement des places dans les trains du soir. Les trains de Viège à Zermatt ne quittent jamais Viège qu'*après* l'arrivée des trains de la ligne de Lausanne, ce qui occasionne parfois de fort longs retards. Les billets de Viège à Zermatt, ou de Zermatt à Viège, permettent de s'arrêter à l'une quelconque des stations intermédiaires, et de reprendre un des autres trains suivants ; ils ne sont cependant valables que pour la journée où ils ont été délivrés. La validité des billets d'aller et retour est de deux jours. Les tarifs sont les suivants :

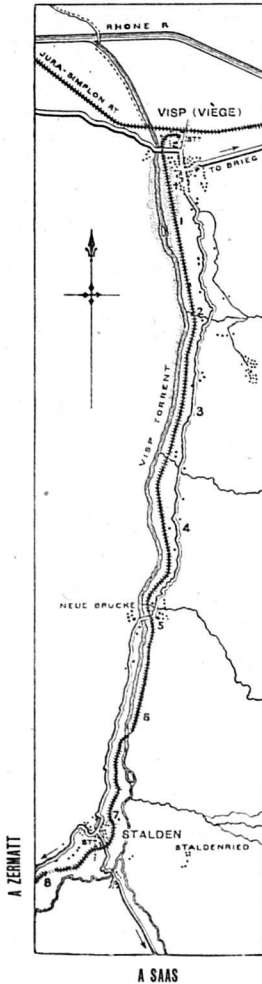
	Simple course		Aller et retour	
	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.
Viège à Stalden	3.55	2.25	6.40	4.—
» Kalpetran	4.90	3.05	8.80	5.50
» St. Nicolas	7.55	4.75	13.60	8.50
» Herbriggen	9.80	6.10	17.60	11.—
» Randa	11.55	7.25	20.80	13.—
» Täsch	13.35	8.35	24.—	15.—
» Zermatt	16.—	10.—	28.80	18.—

Viège est situé dans une position fort pittoresque, sur le versant gauche de la vallée du Rhône, à l'entrée de la vallée à laquelle le village donne son nom. A 8 kilomètres au sud, la vallée se scinde en deux embranchements, l'embranchement occidental (vallée de St-Nicolas, ou Nicolai Thal) s'étendant jusqu'à Zermatt, et l'embranchement oriental (vallée de Saas, ou Saas Thal) menant aux villages de Saas et de Saas Fée, et au Col du Monte Moro.

La vallée de St-Nicolas, ou vallée de Zermatt, offre un grand nombre de points de vue admirables, il en est dont on ne peut jouir *que* du sentier, d'autres qu'on ne peut admirer *que* de la voie ferrée. Les touristes, désireux de se faire une idée complète et exacte de cette admirable vallée, devraient effectuer l'un des deux trajets par la route, le long de laquelle on trouvera à des distances convenables soit auberges, soit hôtels. Quelques-uns des points de vue les plus remarquables sont indiqués par des flèches sur le plan qui accompagne notre texte. La durée approximative des trajets à pied de village à village, est la suivante :

A la montée	h. min.	A la descente	h. min.
De Viège à Stalden	1 30	De Zermatt à Täsch	1 5
De Stalden à St. Nicolas . .	1 55	De Täsch à Randa	40
De St. Nicolas à Randa . . .	1 50	De Randa à St. Nicolas . . .	1 35
De Randa à Täsch	40	De St. Nicholas à Stalden . .	1 45
De Täsch à Zermatt	1 5	De Stalden à Viège	1 15
Total	6 55	Total	6 5

Le Sentier qui mène à **Zermatt** tourne assez brusquement à droite au sortir de Viège (l'autre sentier, qui continue en ligne droite, conduit à Vispertenbînen, 1340 mètres; petit hôtel; 605 habitants, peu fréquenté par les touristes; une église y fut construite en 1256.) et bientôt après se rapproche du torrent. Jusqu'à Stalden, c'est un sentier excellent, auquel on pourrait presque donner la dénomination de route, et qui a été beaucoup amélioré au cours de ces dernières années. Lorsque l'accroissement constant du nombre des visiteurs rendit urgente la construction d'une route de Viège à Zermatt, on s'aperçut que la chose n'était pas possible d'un bout à l'autre du trajet, à tout le moins. Aussi bien, si les habitants de la partie méridionale de la vallée acceptèrent et appuyèrent ce projet de route, il ne fut pas possible de réduire les objections qu'y opposaient les communes du nord; et, jusqu'à aujourd'hui, cependant qu'une excellente route traverse le sud de la vallée, c'est-à-dire son extrémité la plus élevée, dans le nord, entre Stalden et St-Nicolas, la seule voie que l'on trouve est le sentier muletier qui a conservé toute sa primitive simplicité.



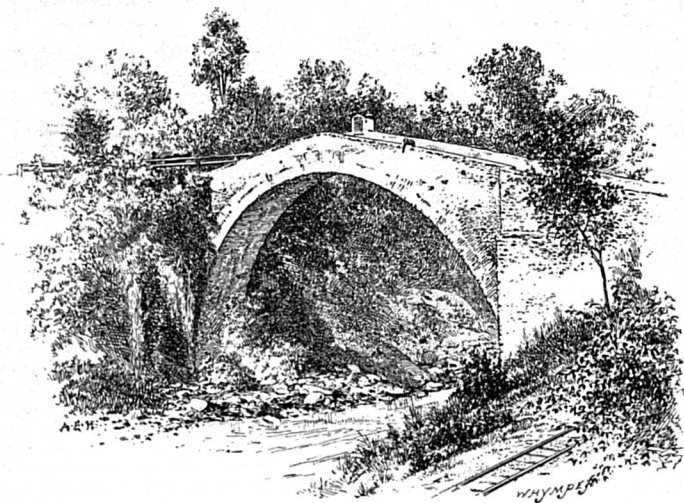
DE VIÈGE A STALDEN

pendant les cinq premiers kilomètres, à partir de Viège, le chemin longe la voie ferrée. Nombreux vignobles à l'entour. Mais au *Nouveau Pont* (695 mètres), le sentier rejoint la rive gauche du torrent qu'il franchit sur l'arche unique et hardie d'un pont de pierre. Les montagnes qu'on a en face de soi, en remontant cette partie de la vallée, se trouvent à l'extrémité septentrionale du Saas Grat ou de la chaîne des Mischabelhörner (qui sépare la vallée de St-Nicolas de la vallée de Saas). Le pic neigeux est le *Balfrin* (*Balenfirn*) 3803 mètres, et la pointe rocheuse que l'on voit un peu à sa droite est le Gabelhorn, 3133 mètres. A 6 kilomètres de Viège la voie ferrée traverse à son tour le torrent et attaque à cet endroit la première des pentes dont l'inclinaison nécessite l'emploi du rail à crémaillère.

Stalden, 795 mètres; 443 habitants, se trouve à 7 $\frac{1}{2}$ kilomètres de Viège et à 27 $\frac{1}{2}$ kilomètres de Zermatt. Les touristes venus par le chemin de fer *descendent à cette station pour Saas*. Postes et télé-

graphes. *Hôtels* : HÔTEL STALDEN, HÔTEL PENSION BURGNER et HÔTEL DE LA GARE. Le sentier qui mène à la vallée de Saas part de la gare même du chemin de fer. Voir Chapitre XII.

« Saas, dit une chronique latine, citée par l'abbé Rameau, était autrefois propriété seigneuriale, mais les Seigneurs vendirent leurs terres aux natifs, et se retirèrent dans la vallée d'Aoste. La tour qu'ils occupaient est encore debout, mais les habitants sont hommes



NEUE BRÜCKE

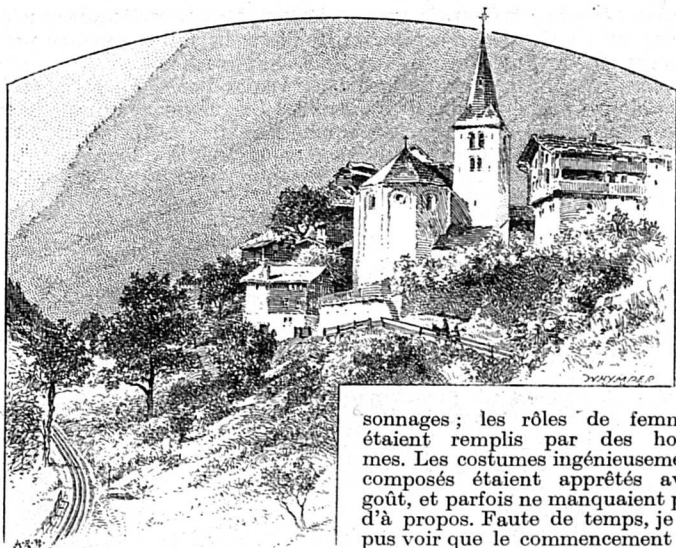
libres. » On fait beaucoup de vin muscat dans le voisinage ; on pouvait autrefois se procurer ce vin moyennant 70 à 80 centimes la bouteille ; depuis lors, les prix ont monté.

De Stalden, on peut faire une jolie course, en se rendant à Törbel, un des plus vieux villages de la vallée, 571 habitants, qui, bien que peu éloigné, n'est cependant pas visible. Il faut environ 1 h. 30 pour la montée, 30 minutes pour la descente. Törbel est situé sur une pente exposée au midi ; et bien qu'à une altitude de 1339 mètres, ce village est plus chaud, plus ensoleillé que la plupart de ceux qui se trouvent plus bas et qui, pendant la majeure partie de la journée, sont privés de soleil. Les groseilles rouges à grappes y mûrissent. Törbel est renommé pour ses fromages, qui, paraît-il, peuvent se conserver pendant cinquante ans. L'église de Törbel fut considérablement endommagée par le tremblement de terre de 1855, le toit s'en effondra à l'intérieur.

« Lors de mon dernier séjour à Stalden, dit le professeur Forbes ¹, j'eus l'occasion d'assister à un spectacle qui m'intéressa vivement.

Des paysans, parés et costumés, jouèrent, sur une scène dressée en plein air, une sorte de comédie qui ne comportait pas moins de quarante per-

¹ *Travels through the Alps of Savoy*, pp. 354-5.



STALDEN

sonnages ; les rôles de femmes étaient remplis par des hommes. Les costumes ingénieusement composés étaient apprêtés avec goût, et parfois ne manquaient pas d'à propos. Faute de temps, je ne pus voir que le commencement de la pièce, qui portait le titre de *Rosa von Tannenburg*, et que pré-

céda une procession de tous les acteurs, au nombre desquels trois diables attiraient fort l'attention ; parés tous trois de justaucorps noirs, le chef portait des cornes de chèvre, et ses deux acolytes des cornes de chamois. Cette représentation avait été organisée sous le patronage, et même sous la direction du clergé. On avait célébré ce jour là, à Saas, la première messe une heure plus tôt qu'à l'accoutumée, c'est-à-dire à quatre heures au lieu de cinq, afin de permettre au curé et aux fidèles d'arriver à Stalden, à temps voulu, et il me sembla que l'organisateur principal n'était autre que l'un des vicaires de Stalden, que je vis s'entretenir à plusieurs reprises, et fort gravement, avec l'un des moindres diables, coiffé de cornes de chamois. Il me faut ajouter que ce spectacle était bien l'un des plus romanesques que l'on pût imaginer. Dans un amphithéâtre naturel, derrière le village, la scène s'élevait à l'extrémité d'une verte prairie, formant le parterre, laquelle était entourée d'un hémicycle de rochers festonnés de lierre et recouvert de broussailles représentant le balcon et les loges. »

Prix des places du chemin de fer de Stalden :

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl.	3 cl.	2 cl.	3 cl.
	fr. ct.	fr. ct.	fr. ct.	fr. ct.
De Stalden à Viège	3.55	2.50	6.40	4.—
» Kalpetran	1.80	1.15	3.20	2.—
» St. Nicholas	4.—	2.50	7.20	4.50
» Herbruggen	6.70	4.20	12.—	7.50
» Randa	8.45	5.30	15.20	9.50
» Täsch	10.25	6.40	18.40	11.50
» Zermatt	12.45	7.80	22.40	14.—

Le piéton qui se rend à Zermatt s'épargnera du temps, au sortir de Stalden, en prenant le sentier qui commence *juste en face l'hôtel Stalden*. La sommité la plus élevée que l'on peut voir dans le sud, (c'est-à-dire au haut de la vallée) entre Stalden et Kalpetran, est le Brunnegghorn, 3846 mètres. Peu avant d'arriver à Kalpetran et un peu à droite du Brunnegghorn, on aperçoit le sommet du Weisshorn, 4512 mètres. Avant d'arriver à la borne kilométrique 9, on passe le large pont qui franchit le Mühlebach ; de ce point-là, et sur une distance d'environ 1 kilomètre et demi, le sentier, taillé dans un banc de rochers, et presque complètement horizontal est en parfait état. A cet endroit, le torrent de Matternisp coule dans une sorte de défilé, ou de gorge profonde, *que l'on voit beaucoup mieux de la voie ferrée que du sentier*.

Kalpetran, (nommé Kalpotran dans un document cité par Gremaud et datant de 1339) à 10 kil. 9 de Viège et 24 kil. de Zermatt, altitude 886 mètres. Petit groupe de chalets, pas d'auberges. Le sentier regagne alors la rive droite du torrent, et au kilomètre 12, la voie ferrée en fait autant.

Tarif des places de chemin de fer :

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl.	3 cl.	2 cl.	3 cl.
	fr. ct.	fr. ct.	fr. ct.	fr. ct.
De Kalpetran à Viège	4.90	3.05	8.80	5.50
» Stalden	1.80	1.15	3.20	2.—
» St. Nicholas	2.70	1.70	4.80	3.—
» Herbriggen	4.90	3.05	8.80	5.50
» Randa	6.70	4.20	12.—	7.50
» Täsch	8.45	5.30	15.20	9.50
» Zermatt	11.15	6.95	20.—	12.50



PONT SUR LE MULEBACH



Du kilomètre 12 au kilomètre 14, la voie du chemin de fer longe de très près le torrent, et c'est de la fenêtre du wagon qu'on peut le mieux suivre le cours tumultueux et sans cesse tourbillonnant de l'eau. C'est la section la plus intéressante de la ligne. *Se placer du côté du torrent.* Ces différents sites ne sont pas visibles du sentier qui s'élève assez haut au-dessus du lit de la rivière, et qui, à partir de cet endroit, devient plutôt sinueux. Au kilomètre 14, la voie regagne la rive gauche, pour s'élever jusqu'à St-Nicolas. Les convois se croisent assez fréquemment à ce point de la ligne et y font généralement une halte prolongée. Un buffet, où l'on ne trouve que peu de choses à manger, y a été construit. Verre de bière, 0.30 centimes.

St-Nicolas, 1121 mètres, 922 habitants, à 16 kilomètres de Viège, et à 19 de Zermatt. Postes et télégraphes. Coiffeur (barbe, 0.20 centimes). Tailleur, boulanger, cordonnier, horloger et magasins divers. *Hôtels* : GRAND HÔTEL-PENSION ST-NICOLAS ; HÔTEL-PENSION LOCHMATTER ; RESTAURANT DU MONT-ROSE (où l'on peut coucher) ouvert toute l'année ; HÔTEL DES ALPES.

La commune de St-Nicolas est la plus grande de la vallée. Le village est agréablement situé sur la rive gauche, et à proximité immédiate du torrent de Matternisp. La température y est plus élevée qu'à Zermatt, plus basse qu'à Viège. En hiver, on n'y trouve guère plus d'un mètre de neige. En juillet et en août, le thermomètre ne descend que rarement au dessous de + 7 centigrades, pendant la nuit, et ne dépasse pas 22 centigrades pendant la journée. Et comme on trouve un assez grand nombre d'excursions courtes et faciles à faire aux environs, St-Nicolas passe, à juste titre, pour un des lieux de séjour les plus agréables de la

vallée. Une route carrossable relie St-Nicolas à Zermatt, et le tarif des voitures, pour 3 ou 4 personnes, est légèrement inférieur à celui du chemin de fer, en troisième classe.

Les principales sommités visibles du village sont le Brunnegghorn,

3846 mètres, le Petit Cervin, 3866 mètres, et le Breithorn, 4171 mètres. Un peu au S. E. de St-Nicolas, se trouve un pic appelé le *Gabelhorn* (qu'il ne faut pas confondre avec l'Obergabelhorn, ou l'Untergabelhorn de Zermatt) et qui fut longtemps réputé comme inaccessible. D'après la carte Siegfried, ce sommet atteindrait l'altitude de 3135 mètres, et, vu de St-Nicolas, il paraît plus élevé que le *Platthorn*, qui se trouve un peu au sud et auquel on attribue 3249 mètres de hauteur. De St-Nicolas, cependant, il n'est pas possible de voir le faite même du *Platthorn*. Au sommet du *Gabelhorn* se dressent deux tours rocheuses, celle qui s'élève au nord est la plus haute et forme le point culminant de la montagne. On en réussit l'escalade, pour la première fois, en 1904. Ce pic est visible de Viège (à droite du *Balfrin*) et pendant une partie du chemin entre Viège et Stalden.

Le village de St-Nicolas eut beaucoup à souffrir du tremblement de terre de 1855, et on pouvait encore y voir des ruines plusieurs années après ce triste événement. L'église en avait particulièrement souffert. Du reste, à deux reprises déjà, cet édifice avait été presque détruit par des avalanches détachées du *Sparrhorn* et descendues le long du ravin qui aboutit à l'extrémité occidentale du village. En 1618, une première avalanche avait réduit en ruines le clocher et le chœur, et en 1750, une seconde avalanche acheva l'œuvre de la première, anéantissant les murailles qu'elle avait laissées debout. Il est assez fréquent que les avalanches suivent ce ravin, parfois cependant, elles se détournent vers le nord et n'occasionnent pas de dommages.

Les trois frères *Knubel*, qui périrent sur le *Lyskamm* en 1877, (voir chapitre X) et *Joseph-Marie Lochmatter*, qui se tua à la Dent Blanche en 1882 (voir chapitre IX) furent enterrés dans le cimetière de St-Nicolas, à gauche de l'église. On y a également élevé un monument à la mémoire de *Roman Imboden*, qui perdit la vie sur le *Lyskamm*, le 10 sept. 1896. (Voir chapitre X).

Excursions à faire de St-Nicolas. — Ascensions du *Grabenhorn*, 3375 mètres (12 à 13 heures), du *Gabelhorn*, pic inférieur, et du *Platthorn*, 3249 mètres (10 à 11 heures), de l'*Ulrichshorn*, 3929 mètres (12 à 13 heures); du *Hohberghorn*, 4226 mètres (13 à 14 heures), du *Balfrin* (*Balenfrin* ou *Balfrinhorn*) 3802 mètres (9 à 10 heures, à moins qu'on n'en fasse la traversée en redescendant sur Saas-Fée, course de 15 heures), du *Brunnegghorn*, 3846 mètres (12 à 13 heures), du *Sparrhorn* (ou *Sparrenhorn*) 2990 mètres, du *Festhorn*, 3249 mètres, du *Wasenhorn*, 3340 mètres, du *Rothhorn*, 3262 mètres, du *Stellhorn*, 3415 mètres, du *Schwarzhorn*, 3204 mètres, et du *Barrhorn*, 3621 mètres, ces dernières ascensions de 8 à 10 ou 11 heures.

Cols. — Le *Col de Ried*, environ 3595 mètres, de St-Nicolas à Saas-Fée, entre le *Balfrin* et l'*Ulrichshorn* (10 à 12 heures). C'est l'un des plus anciens cols reliant la vallée de St-Nicolas à celle de Saas-Fée. Le *Ferrichjoch* ou *Ferrichlücke*, 2889 mètres, entre le *Platthorn* et le *Ferrichhorn*; autre col reliant les deux mêmes val-

lées ; ce dernier passe soit par le village de Gasenried, soit par celui de Hellenen, au sud du Platthorn, et redescend soit à Saas même, soit à Huteggen, dans la vallée de Saas, (9 à 10 heures). Le **Col du Gabelhorn**. En 1895, en compagnie d'Alexandre Lochmatter, je suivis un autre chemin encore de St-Nicolas à Huteggen, franchissant le Gabelhorn, juste au dessous, et un peu au sud des deux tours qui forment le sommet. Il nous fallut onze heures pour effec-



SAINT-NICOLAS

tuer ce trajet, non compris les haltes. Ce passage est d'environ 130 mètres plus élevé que le col de Ferrichjoch. Mais je ne saurais recommander ni l'une, ni l'autre de ces voies. Dans les deux cas, en approchant du faite du col, on est obligé de se frayer un chemin au milieu des éboulis et des blocs erratiques, ce qui ne va pas sans quelques difficultés. Il existe un quatrième passage amenant dans la vallée de Saas : celui qui, par le village de Grächen, traverse la **Hannig Alp**, 2110 mètres. Il faut environ 2 heures 45 de St-Nicolas au sommet, site charmant pour un pique-nique, laitage dans les chalets. Un sentier, du côté de la vallée de Saas, mène, en deux heures, au hameau de Huteggen, et du sommet de l'alpe, on peut redescendre sur Stalden, en traversant la forêt. Route assez abrupte.

Dans l'ouest de St-Nicolas, la **Jungpass**, 2994 mètres, et la

Augstbordpass, 2893 mètres, mènent de Gruben dans la vallée de Tourtemagne. On trouvera, à Gruben l'HÔTEL DU WEISSHORN, et, à quatre cents mètres au delà, en remontant la vallée, l'HÔTEL DU GLACIER DE TOURTEMAGNE, à Meiden. L'une et l'autre de ces routes traversent le village de Jungen, 1948 mètres, mais elles s'écartent peu après, la première passant entre la Furggwanhorn, 3163 mètres, et le Rothorn, la seconde entre le Steinhorn, 3113 mètres, et le Schwarzhorn.

En 1896, avec Alois Pollinger, je découvris un chemin conduisant de Furtig, dans la vallée du Rhône à St. Nicolas, en 9 heures, 25 minutes, par la Ginanzthal, et je crois que, si cette route était connue, on l'adopterait volontiers, car elle traverse une ravissante vallée, jusqu'à présent très peu fréquentée et offrant de charmantes promenades.

Le sentier menant au col de Ginanzthal débouche à Turtig, 647 mètres, et s'élève assez abruptement dans la direction du Sud par des lacets à travers la forêt. Belle vue sur la vallée du Rhône et sur les montagnes de l'autre versant. En 1 h. $\frac{1}{2}$, on arrive à Unterbach, situé en terrain découvert à 1230 mètres d'altitude ; 336 habitants ; église ; pas d'auberge à proprement parler, mais on peut y trouver à manger. (A deux kilomètres dans l'Est, le village de Birchen, 1448 mètres, 418 habitants, église. C'est une autre commune). Le sol est à peu près horizontal et semé de chalets, on ne peut pas le voir de la vallée du Rhône. Sentiers dans différentes directions. Se renseigner pour la route à suivre. A une heure et demie de marche d'Unterbach, on verra les chalets de Waldmatten, 1559 mètres, où l'on peut se procurer du lait. A cet endroit, le sentier se rapproche du torrent qui coule dans le Ginanzthal et le suit (sur la rive droite) jusqu'au haut de la vallée, passant d'abord à travers la forêt et atteignant, au bout d'une heure et demie, un groupe de 7 chalets à l'Obere Ginanzalp, 2268 mètres. Ici les sentiers s'arrêtent. Dès le commencement de Septembre, il n'y a plus personne dans cette partie de la vallée, non plus qu'au dessus. Se diriger de là légèrement au Sud-est, vers la sommité sans nom à laquelle la carte Siegfried attribue l'altitude de 2962 mètres, et prendre à l'est du petit lac, nommé Ginanzsee, 2576 mètres. La végétation cesse à ce point là. Profiter des champs de neige qui se trouvent à la base de la sommité de 2962 mètres, les traverser en obliquant au sud-ouest dans la direction de la dépression la plus rapprochée, à l'est du Dreizehnhorn. Le sommet du col est à 2 heures de marche des chalets d'Obere Ginanz, et à 50 mètres environ, au-dessous du pic de 2962 mètres, soit à 2912 mètres, à peu près, au-dessus du niveau de la mer. L'arête que l'on traverse est orientée de l'est à l'ouest. Du sommet du col, on voit parfaitement le lac et le haut du Ginanzthal. Les plus hautes sommités que l'on aperçoit au nord sont l'Altels, le Balmhorn et le Bietschhorn ; dans l'est, le panorama s'étend sur le Fletschhorn, le Laquinhorn et le Weissmies, et sur tout le groupe des Mischabels ; en se tournant dans la direction du sud, puis de l'ouest, on a sous les yeux d'abord le Mont Rose, puis, entre cette sommité et le Breithorn, les quatre pics du Brunnegghorn et du Weishorn, du Schwarzhorn et du Dreizehnhorn. Sur le versant méridional du col, on arrive au vallon (sans nom) qui conduit au col d'Augstbord. Descendre la déclivité rocheuse qui aboutit au fond dudit vallon, tourner à sa gauche, (c'est-à-dire vers l'Est) et regagner St-Nicolas, en traversant Jungen. Compter 1 heure 40 minutes du col à Jungen ; et environ 1 heure 15 minutes de Jungen à St-Nicolas.

De courtes excursions et des promenades faciles permettent de

visiter, à l'ouest de St-Nicolas, les villages de Jungen, d'Emd et de Törbel. Le sentier qui mène à **Jungen**, 1948 mètres, est ombreux sur presque tout son parcours. Il part de la gare du chemin de fer. Compter environ 1 heure 50 minutes, à la montée, et en marchant rapidement, une heure pour la descente. Pour arriver au village d'**Emd**¹, quitter St-Nicolas par le sentier ordinaire jusqu'au pont du chemin de fer, quatorzième borne kilométrique. Sur le versant occidental auquel aboutit le pont, un petit sentier, assez escarpé, s'élève, qui permet d'atteindre Emd, en deux heures environ. Le village d'Emd, 1356 mètres et 206 habitants, est situé sur un des contreforts abrupts de l'Emderberg, prolongation des pentes inférieures de l'Augstbordhorn. D'Emd, on peut soit descendre à la station de Kalpetran, soit se rendre, en 1 h. 20 m. environ, à **Törbel**, par un très bon sentier. Descendre de là à Stalden, et rentrer par le chemin de fer.

La plus jolie des courtes excursions que l'on peut faire à l'est de St. Nicolas est celle qui mène au bas du **Glacier de Ried**. On y arrive soit en passant par le village de Gasenried, soit, par une route plus directe, qui traverse le village d'Hellenen et l'alpe de Schallbett. Cette dernière route est préférable, elle chemine presque d'un bout à l'autre sous la forêt; elle est excellente, fraîche et ombragée. Compter de St-Nicolas à l'alpe de Schallbett, 2108 mètres, 3 heures environ. Il est facile de traverser le glacier inférieur. On y peut fort bien voir les « cascades de glace » du glacier supérieur; mais il faut s'élever à une hauteur beaucoup plus considérable pour jouir de la vue du plateau supérieur du glacier de Ried, et des pics qui l'encerclent. Du fond de la vallée de St-Nicolas, le glacier de Ried est absolument invisible. Rentrer à St-Nicolas par Gasenried.

Les villages de **Niedergrächen**, 1465 mètres, et de **Grächen**, 1617 mètres, peuvent également servir de but à d'agréables excursions. Ils sont situés au nord-est de St-Nicolas sur le chemin de l'Alpe de Hannig. Dans le premier de ces villages, on montre une maison dans laquelle serait né le réformateur Thomas Platter; c'est un simple chalet auquel on ne donnerait certainement pas quatre siècles. Si, comme l'affirment les gens de l'endroit, on n'a pas remis à neuf cette habitation depuis la naissance de Platter, on peut ajouter foi à cette affirmation courante qu'il existe, dans le district de Zermatt, des chalets construits il y a 700 ans, et plus. Cette opinion ne me paraît cependant basée que sur la connaissance de documents faisant remonter l'histoire de la vallée jusqu'au XIII^e siècle.

Thomas Platter naquit dans le petit village de Grächen, en 1499². « Ma mère, dit-il, était une Summermatter³, et son père

¹ Dans des documents de 1324, 1330, 1339 et postérieurs encore, il est fait mention de ce village dans des documents cités par Gremaud (n^o 1504, 1590, 1788, etc.). A cette époque, Embda, Embsa, Emda ou Empda faisait partie de la paroisse de Viège.

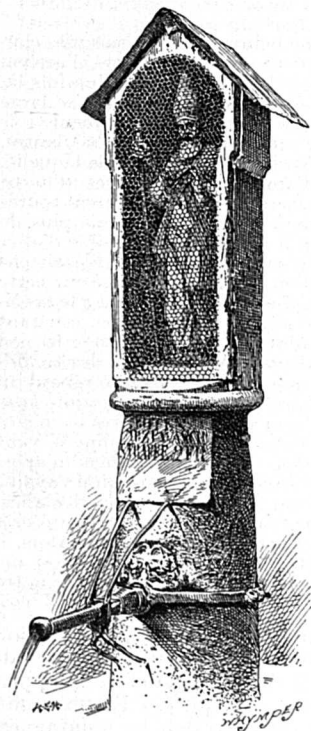
² Une autobiographie des premières années de sa vie parut à Bâle en 1840. Sir W.-M. Conway en a extrait certains passages dont il a donné une traduction dans l'*Alpine Journal*, vol. XII, pp. 380-90. C'est dans le fort intéressant article qui les accompagne que nous avons puisé les renseignements qu'on va lire.

³ Il existe encore maintenant plusieurs familles de ce nom, à Randa.

atteignit l'âge de cent-vingt-six ans, Six ans avant sa mort, je m'entretins avec lui, et il me dit connaître, dans la paroisse de Viège, dix centenaires plus âgés que lui. Il épousa, à l'âge de 100 ans, une femme de 30 ans de qui il eut un fils ¹. » Platter perdit son père de si bonne heure, qu'il n'avait conservé aucun souvenir de lui. Sa mère se remaria et « tous mes frères et toutes mes sœurs, dit-il, furent obligés de pourvoir à leur vie, dès que la chose leur fut possible. Quant à moi, par cela même que j'étais le cadet de la famille, j'allai habiter tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de mes tantes. »

« A l'âge de six ans, on m'emmena à Eisten (vallée de Saas), vallée du district de Stalden, où la sœur de ma mère avait épousé un nommé Thomas Riedijn qui vivait dans une ferme appelée Imboden. La première année de mon séjour là-bas, on me donna à garder les chevreaux près de la maison. Je me souviens de m'être trouvé pris dans une couche de neige si épaisse que je n'en pouvais pas sortir. J'y perdis mes souliers et dus rentrer pieds nus à la maison. Lorsque j'eus atteint mes septième et huitième années, on me confia la surveillance des 80 chèvres que possédait le fermier. J'étais si petit encore que, lorsque j'ouvrais la porte de la bergerie, il me fallait bien vite me garer derrière le vantail, faute de quoi les chèvres en sortant me renversaient, et me piétinaient sur tout le corps. Lorsque j'avais à faire passer le pont de la Viège à mon troupeau, il arrivait souvent que celles de mes chèvres qui marchaient en avant se sauvaient dans les champs de blé, où les autres les suivaient cependant que je ramenaï les premières sur la route; je me mettais à crier et à pleurer,

sachant que les incursions de mes chèvres dans les cultures me vaudraient d'être battu, le soir, à mon retour. Parfois, les chevriers, ou des paysans du voisinage m'aidaient à rassembler mon troupeau; celui qui y mettait



LE PATRON SAINT-NICOLAS

¹ Schinner, dans sa *Description du Département du Simplon*, p. 226, parlant de la vallée de Saas, fait l'intéressante remarque que voici : « Les gens, dans cette vallée, parviennent beaucoup à un grand âge; il n'est point rare d'y compter plusieurs centenaires. On se souvient encore que, lorsque la vallée s'assemblait pour prévenir de grands maux, on formait un cercle sur la place, qui n'était composé que de nonagénaires et de centenaires, avec de grandes barbes blanches. Là ne s'approchait point la jeunesse, et les femmes n'osaient point y paraître; l'âge et l'expérience seuls y géraient les affaires, et la jeunesse n'y comptait pour rien. »

J'ai questionné différentes personnes pour savoir s'il existait encore des centenaires dans la vallée de Zermatt ou dans celle de Saas, on ne put m'en nommer aucun, on ne me

la meilleure grâce était un grand garçon, nommé Thomas du Leidenbach. Celui-ci avait pitié de moi et me témoignait une grande bonté. Une fois que nous avions mené les chèvres dans la haute montagne, si terrible, nous nous asseyions et nous mangions ensemble. Nous portions chacun un havresac de berger pendu à notre dos, dans lequel se trouvait du fromage et du pain sec.

L'année suivante, certain matin de bonne heure, je conduisais mes chèvres à la pâture ; demeurant plus près qu'eux de la montagne, j'arrivai premier des chevriers sur un contrefort appelé le Wyseggen. Une fois là, mes chèvres partirent à droite et suivirent une corniche rocheuse large d'un bon pas et surplombant un précipice qui mesurait certainement trois cents mètres de profondeur. De cette corniche, l'une après l'autre, elles grimperent le long d'une pente très escarpée, au flanc de laquelle, leurs petits sabots trouvaient un point d'appui sur les touffes d'herbe qui avaient poussé dans l'interstice des rochers. Lorsqu'elles furent toutes montées, je me décidai à les suivre ; mais à peine avais-je fais plus de deux pas sur la pente, je m'aperçus qu'il me serait impossible d'aller plus avant ; d'autre part, impossible de revenir en arrière ; je n'osais pas essayer de regagner d'un bond l'endroit d'où je m'étais engagé sur cette pente, car je craignais de manquer la corniche et de tomber dans le précipice. Je restai donc longtemps dans cette angoissante position, espérant que Dieu me viendrait en aide. Lorsque la fatigue faisait trembler le pied sur lequel je me tenais, je me cramponnais des deux mains à des touffes d'herbe et me soulevait ainsi, j'appuyais mon autre pied sur le rebord du rocher. Je tremblais à voir tourner au-dessous de moi de grands *lammergeiers* ; j'imaginai qu'ils allaient me saisir dans leurs serres et m'emporter, ce qui arrive parfois aux bergers dans les Alpes. Comme le vent soufflait et agitait les pans de ma veste, mon camarade Thomas m'aperçut de loin, mais il ne se rendit pas compte tout de suite de ce qu'il voyait ; il crut tout d'abord à un oiseau accroché au rocher et battant des ailes. Bientôt cependant, il comprit son erreur, et m'ayant reconnu, s'écria pâle d'effroi : « Tiens bon, petit Tommy, et attends un instant ! » Alors, il grimpa rapidement le versant de la montagne, suivit la corniche et me ramena en lieu sûr ; nous rejoignîmes ensuite mes chèvres par un autre chemin. »

Le petit Platter passa sous la férule de plusieurs maîtres ; « l'un, dit-il, me battait constamment, souvent même, il me soulevait en l'air par les oreilles. » D'un autre, il dit : « Celui-ci ne m'apprit rien du tout, en revanche il me fouetta sans pitié. » Et un grand désir lui venait de fuir, « de prendre sa volée par delà les montagnes, de quitter ce pays et d'aller en Allemagne ». Enfin, en compagnie d'un de ses cousins, il partit pour Lucerne, Zurich, alla jusqu'à Nuremberg et plus loin encore, ne revenant à la maison que de loin en loin pour voir sa mère. Après une de ces visites, il dit :

« Je repartis du pays avec deux de mes frères. Au moment où nous quittâmes ma mère, elle se mit à sangloter et s'écria : « Dieu ait pitié de

dit même pas en avoir entendu citer ces dernières années. En 1895, M. le curé de Grächen, auprès de qui je m'informais de cette question, me dit n'avoir jamais connu de centenaires dans sa paroisse. Six ans auparavant, il avait présidé aux funérailles d'un homme de 96 ans, qui avait pris part à la campagne de Russie de 1812. Depuis lors, il avait vu mourir un homme de 93 ans, plusieurs de 80 et 84 ans, mais estimait que depuis 1895, aucun de ses paroissiens n'avait dépassé sa soixante-dixième année. A Zermatt on pouvait voir, en 1896, un vieillard de 92 ans, et à Täsch, même année, un homme de 87 ans. A Randa, à Saint-Nicolas, à Emd, à Stalden et à Saas, en 1896 encore, je vis quelques octogénaires.

moi ! Dieu ait pitié de la mère qui voit trois de ses enfants s'en aller au pays de misère ! » Ce fut la seule fois que je vis des larmes dans les yeux de ma mère, qui était courageuse, virile, mais dure aussi. Son troisième mari étant mort, elle ne lui donna pas de remplaçant ; abattant autant de besogne qu'un homme, elle se mit à travailler et se consacra à l'éducation des plus jeunes de ses enfants. Elle cassait des pierres, labourait et faisait cent ouvrages qui sont plus du ressort d'un homme que d'une femme. Trois de ses enfants moururent de la peste ; elle les enterra de ses propres mains, car en temps de peste, les fossoyeurs augmentaient leurs prix ! Elle était très dure pour nous, les enfants de son premier lit, aussi ne venions-nous que rarement à la maison. A certaine époque, je me souviens d'être resté 5 ans sans la voir, je voyageais de côtés et d'autres. Lorsque je la revis, elle m'accueillit par ces mots : — « C'est donc le diable qui t'a amené ici ? » — « Non. mère, lui répondis-je, ce n'est pas le diable, mais bien mes jambes tout simplement. Du reste, je ne t'incommoderai pas longtemps ! » — « Ce n'est pas que tu m'incommodes, répliqua-t-elle ; mais j'enrage de te voir ainsi errer de côtés et d'autres, sans doute sans rien apprendre qui vaille ! Sache travailler comme le faisait ton père, et ne te mêle pas de vouloir devenir prêtre ; jamais tu n'y parviendras ! Ce n'est pas à moi que serait accordée cette bénédiction d'avoir un prêtre pour fils. »

St-Nicolas se recommande particulièrement aux personnes qui désirent ne pas dépenser beaucoup d'argent, et qui préfèrent une contrée tranquille et pittoresque, aux ascensions dans la haute montagne et à la cohue des grands hôtels. Nombre des meilleurs guides d'autrefois, du district de Zermatt, étaient originaires de ce village, et on y trouve encore actuellement d'excellents montagnards. Pendant la saison toutefois, c'est plutôt à Zermatt que dans leur village natal que les meilleurs d'entre eux se réunissent. Pour les noms des **Guides de St-Nicolas**, voir Appendice G. Nous reproduisons, dans l'Appendice A, le **Tarif des excursions** qui a été publié. Il ne comprend qu'un petit nombre de celles que nous avons citées plus haut.

Prix des billets de chemin de fer de St. Nicolas :

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl.	3 cl.	2 cl.	3 cl.
	fr.	ct.	fr.	ct.
De St. Nicolas à Herbriggen . . .	2.70	1.70	4.80	3.—
» Randa . . .	4.45	2.80	8.—	5.—
» Täsch . . .	6.25	3.90	11.20	7.—
» Zermatt . . .	8.90	5.55	16.—	10.—
» Kalpetran . . .	2.70	1.70	4.80	3.—
» Stalden . . .	4.—	2.50	7.20	4.50
» Viège . . .	7.55	4.75	13.60	8.50

La route carrossable qui mène à Zermatt part de l'extrémité méridionale de St-Nicolas, et, au bout de trois minutes, passe sur la rive droite du torrent. Entre les kilomètres 17 et 18, il est certain endroit d'où l'on peut jouir d'une très belle vue sur le bas de la vallée. C'est aux environs de cet endroit, à l'est de la route que se trouvent, dit-on, les ruines d'un ancien village de St-Nicolas qu'aurait enseveli un éboulement de rochers. Avant d'arriver à la borne kilométrique 20, la route longe le groupe de chalets de

Mattsand, et deux kilomètres plus loin, elle atteint Herbriggen. On n'y trouve pas d'auberge, non plus que sur la route entre St-Nicolas et Randa.

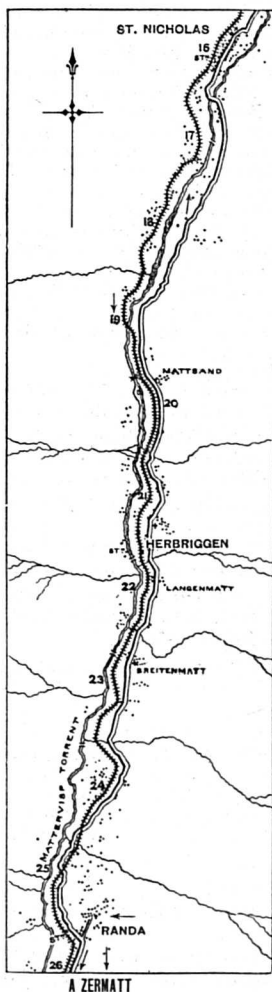
Au sortir de St-Nicolas, la ligne du chemin de fer, continue quelque temps sur la rive gauche, puis entre les kilomètres 18 et 19, elle s'élève de nouveau le long d'une pente dont l'inclinaison très accentuée nécessite l'emploi du rail à crémaillère. De ce point là, tant vers le haut que vers le bas de la vallée, on découvre une vue admirable. Au dix-neuvième kilomètre, la voie regagne la rive droite et suit la route sur une assez longue distance. Un court arrêt a lieu à

Herbriggen (Herbriggen), 1260 mètres, à 21,6 kilomètres de Viège, et à 13,4 kilomètres de Zermatt. Ce hameau est situé sur la rive droite du torrent de Mattersp, et à environ 400 mètres de la station du chemin de fer ; il n'y descend et il n'y monte que peu de voyageurs.

Prix des billets de chemin de fer de Herbriggen :

	Simple coursé		Aller et retour	
	2 cl.	3 cl.	2 cl.	3 cl.
	fr.	ct.	fr.	ct.
St-Nicolas . . .	2.70	1.70	4.80	3.—
Kalpetran . . .	4.90	3.05	8.80	5.50
Stalden . . .	6.70	4.20	12.—	7.50
Viège . . .	9.80	6.10	17.60	11.—
Randa . . .	2.25	1.40	4.—	2.50
Täsch . . .	3.50	2.25	6.40	4.—
Zermatt . . .	6.25	3.90	11.20	7.—

De Herbriggen à Randa, le chemin longe les pentes inférieures des Mischabelhörner ; les torrents qui en descendent ont souvent coupé la route et parfois même interrompu le service du chemin de fer. A la borne kilométrique 22, la route traverse le village de Langenmatt, et deux kilomètres au delà atteint celui de Breitenmatt, 1276 mètres. Petite chapelle, merveilleux point de vue sur les parois du Brunnegghorn et sur le glacier de Bies qui descend entre le Brunnegghorn et le Weisshorn, de l'autre côté de la vallée.



A ZERMATT
DE ST-NICOLAS A RANDA

Les nombreux chalets qu'on voit disposés aux environs ne sont pas habités, ils servent de greniers à fourrage ; on peut y trouver refuge en cas de mauvais temps. Bien que la route passe très près au dessous du groupe des Mischabelhörner, on ne voit qu'une faible partie de ces fort belles sommités. De la bonne kilométrique 23.7



HOTEL ET PENSION WEISSHORN A RANDA

à la 24.7, le chemin de fer escalade de nouveau une pente, et sur ce parcours, un piéton parvient sans peine à *dépasser les trains*. Huit cents mètres plus loin, après avoir fait un détour, on aperçoit de la route :

Randa, 1445 mètres, 271 habitants ; à 25 kil. 7 de Viège et à 9 kil. 3 de Zermatt. Postes et télégraphes. *Hôtels* : HÔTEL-PENSION WEISSHORN, (un peu au sud du village) et HÔTEL DU DOM, à proximité immédiate de la gare.

Prix des billets de chemin de fer.

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.
De Randa à Herbriggen . . .	2.25	1.40	4.—	2.50
» St-Nicolas . . .	4.45	2.80	8.—	5.—
» Kalpetran . . .	6.70	4.20	12.—	7.50
» Stalden . . .	8.45	5.30	15.20	9.50
» Viège . . .	11.55	7.25	20.80	13.—
» Täsch . . .	1.80	1.15	3.20	2.—
» Zermatt . . .	4.45	2.80	8.—	5.—

Pour les **guides de Randa**, voir Appendice G, et Appendice B. pour le **Tarif des Excursions**. Ce tarif ne comprend nullement toutes les excursions que l'on peut faire. Il ne s'adresse guère qu'aux personnes désireuses de faire de hautes ascensions, sur des cimes neigeuses, et à celles qui désirent traverser des cols. On trouve beaucoup d'autres excursions plus courtes, il y en a pour tous les

goûts, et comme, en remontant aussi bien qu'en descendant la vallée, on peut utiliser tant la route que le chemin de fer, on n'a que l'embaras du choix. Les principales ascensions qui se présentent de Randa sont celles du Weisshorn, du Dom et du Täschorh.

L'Ascension du Weisshorn, 4512 mètres, est la plus importante de celles que l'on peut entreprendre de Randa. Cette montagne est moins favorablement située que le Cervin et que d'autres sommets que l'on pourrait citer ; d'aucun endroit de la plaine, on ne peut s'en faire une idée exacte. Pour juger de sa beauté, il faut s'élever à une certaine hauteur. On la voit bien de mille mètres environ au-dessus de Randa, en suivant la route qui mène au Dom, et mieux encore de la vallée de Täsch. « De tous les sommets de montagne que je connais, dit M. Leslie Stephen, le sommet du Weisshorn, est, à mon avis, le plus beau qu'on puisse voir, à la seule exception près du sommet du Wetterhorn. Il est constitué par la réunion en un point mathématique de trois de ces arêtes aussi fermes que frêles, que seules peuvent former les hautes neiges éternelles. » La première ascension en fut faite les 18 et 19 août 1861 par le Dr John Tyndall, accompagné des guides J. J. Bennen et Ulrich Wenger (guide de l'Oberland).

Le sommet du Weisshorn est situé à l'ouest de Randa, mais il n'est pas possible d'en approcher par une escalade en ligne droite. Le trajet que suivent habituellement ceux qui en font l'ascension, contourne le Schallenberg (Schalliberg) dans la direction du sud-ouest jusqu'à certain point situé au sud-est du sommet ; de là il gagne le nord et rallie la grande crête orientale de la montagne, pour en suivre l'arête jusqu'au faite. Du Riffelberg, du Mettelhorn, et de différents autres points on distingue nettement cette longue crête orientale. « A une certaine hauteur, dit Tyndall, l'arête se rétrécit jusqu'à ne plus être qu'une véritable muraille, dont la traversée cependant n'offrirait aucune difficulté, s'il s'agissait d'une muraille rocheuse. Mais au faite de la muraille rocheuse, se dresse un mur de neige, qui, à son extrémité supérieure, s'aiguise en lame de couteau. C'est de la neige blanche, immaculée, d'un grain très fin et légèrement humide... Je n'aurais jamais imaginé qu'on osât s'aventurer sur un aussi frêle point d'appui. Mais sa vieille expérience des montagnes avait doté Bennen d'une perspicacité plus grande que la mienne. Après avoir taté la neige, en l'écrasant sous la pointe de son pied, je le vis, à mon grand étonnement, s'engager sur l'arête. Même après le tassement produit par son pied, la surface sur laquelle il se tenait n'excédait pas une largeur de main. Je le suivis, exactement à la manière d'un enfant qui avance le long d'une poutre horizontale, la pointe des pieds en dehors.

... Il nous avait fallu dix heures d'ascension pour nous élever de notre bivouac au sommet, et il était temps maintenant de redescendre afin de n'être pas surpris par la tombée de la nuit. Nous avions imaginé que la descente serait beaucoup plus rapide ; ce ne fut pas le cas, loin de là... Nous éprouvions une grande fatigue musculaire résultant des efforts qu'il nous avait fallu faire pour contourner les petites tours de roches effritées de l'arête, et nous étions bien résolus à nous en écarter, si possible ; avant que d'y parvenir cependant, il nous fallut continuer notre route sur cette fâcheuse arête pendant un long, long bout de chemin... A cet endroit, la face de la pyramide est comme striée par des couloirs : les plus profonds et les plus étroits remplis de glace, les autres formant autant de déversoirs naturels aux pierres que le gel fait se détacher des parois

supérieures et qui, par ces voies, s'éroulent jusqu'au pied de la montagne. Nous fûmes obligés de tailler des degrés dans la glace... A la montée, Bennen ne m'avait adressé aucune recommandation spéciale de prudence, lorsque nous étions passé là, mais maintenant, à chaque pas, et avec une insistance croissante, il me répétait : « Surtout prenez bien garde de ne pas glisser ! » J'imaginai cependant, qu'en cas de chute il serait facile de se retenir ; mais lorsque je lui eus fait part de cette opinion, Bennen me répondit aussitôt : « Non ! Ce serait matériellement impossible. Si nous nous trouvions sur la neige, peut-être y parviendrait-on ; mais ceci est de la glace pure, et en admettant que vous tombiez, vous auriez perdu la tête, avant seulement que de songer à vous servir de votre piolet. »

Un grondement sourd et confus éveilla notre attention. De quelque point rapproché du sommet de la montagne, un quartier de roche venait de se détacher, il roulait maintenant en rebondissant le long d'un des couloirs secs, et à chaque bond soulevait un nuage de poussière, en touchant les flancs de la paroi. Aussitôt s'ébranlèrent et roulèrent à leur tour cent autres rochers d'égales dimensions, précédés et suivis par une véritable mitraille de pierres plus petites. Et ce fut, pendant un moment, l'assourdissant fracas de quelque chevauchée diabolique. D'énormes masses de rochers surgissaient soudain hors du nuage de poussière, emportés dans un vol infernal. Elles passaient, vibrant dans l'air, où l'on croyait entendre comme un sifflement d'ailes. De tous côtés, du Schallenberg au Weisshorn, les échos éveillé se renvoyaient en sens inverse comme les roulements d'une canonnade lointaine, puis la tonnante cohorte vint s'écraser, en des chocs mats, sur la neige, au pied de la montagne. » *Mountaineering in 1861*, par John Tyndall, 8^e, Londres, 1862.

Le Tarif de l'ascension du Weisshorn, de Randa, est de 80 fr. par guide, et de 45 fr. par porteur. La route habituellement suivie est à peu près celle qui fut adoptée lors de la première ascension. Pendant plusieurs années, les personnes qui firent l'ascension du Weisshorn utilisèrent comme gîte, pour la nuit, une cabane située à 2860 mètres d'altitude, au sud est du sommet, et non loin de l'endroit où Tyndall avait bivouaqué. Mais cette cabane devint bientôt inhabitable, et on en construisit une autre, à quelque distance au dessus. Il faut 4 heures et demie pour y monter de Randa. On y trouve toujours, affirme-t-on, du bois de chauffage en quantité suffisante.

Des ascensions du Weisshorn furent effectuées de plusieurs autres directions. Du glacier de Bies, par le versant nord-est, par M. J. H. Kitson, avec les guides Christian et Ulrich Almer, les 11 et 12 Août 1871. (Voir *Alpine Journal* vol. V, p. 274). Du glacier de Schalliberg, par le versant méridional et l'arête sud-sud-ouest, par Sir Edward Davidson, et MM. Hartley et Hoare, avec les guides Pollinger, Rubi et Jaun, les 5 et 6 Septembre 1877, (*Alpine Journal* vol. VIII, p. 419). De l'ouest par M. G. H. Passingham, avec les guides Ferdinand Imseng et Louis Zurbrücken, les 12 et 13 Août, 1879 (*Alpine Journal*, vol. IX, pp. 428 à 431). Par le glacier de Schalliberg, via le Schallijoch et l'arête sud-sud-ouest, par M. E. A. Broome, avec les guides J.-M. Biener et A. Imboden, les 1 et 2 Septembre 1895 (*Alpine Journal*, vol. XVIII, p. 145). Par l'arête du nord, par M. Biehly de Berne, avec Heinrich Burgener, le 21 Septembre 1898 *Jahrbuch des Schweizer Alpen-Club*, vol. XXXIV, pp. 78-90).

En 1888, un jeune homme de Munich, M. Winkler, disparut sur le Weisshorn. Il avait quitté Zinal le 16 Août, pour tenter l'ascension seul,

et le 29, on retrouva sa casquette au milieu des débris d'une avalanche qui, probablement, le surprit et l'entraîna.

Le 26 Juillet 1900, trois Anglais (MM. Brant, Cockin et Corry) firent l'ascension du Weisshorn par la route ordinaire, et sans guides. A la descente, ils quittèrent cette route et furent surpris par la nuit. Toute la journée du 27 fut occupée par la recherche d'une route qui leur permit de descendre et, de nouveau, ils furent contraints de passer la nuit sur la montagne. M. Cockin tenta de descendre seul. Ses compagnons restés à l'endroit où il les avait quittés, furent secourus par une caravane de recherches, le 28 dans la matinée. Quant à M. Cockin on le trouva mort un peu plus tard dans la journée, il avait dû se tuer peu après avoir quitté ses deux amis (voir l'*Alpine Journal*, vol. XX, pp. 255 à 259).

Après celle du Weisshorn, les principales ascensions que l'on peut faire, de Randa, sont celles du Dom et du Täschhorn.

La première ascension du Dom, 4554 mètres, fut faite le 11 Septembre 1858 par le Rév. Llewelyn Davies, en compagnie du guide Johann zum Taugwald (qui, déjà, à plusieurs reprises, avait tenté d'atteindre le sommet, sans y parvenir) et de J. Kronig et Joseph Schwarzen de Randa. Ils quittèrent le village à 2 heures 10 du matin, atteignirent le sommet à 11 heures, redescendirent à Randa à 4 heures 20 de l'après-midi, et regagnèrent Zermatt à temps pour la *table d'hôte* ! La route que l'on suit habituellement aujourd'hui est marquée sur la carte de la vallée de Zermatt, et autant que j'en puis juger, ne diffère que bien peu de celle qui fut adoptée pour la première ascension. Après avoir traversé le village de Randa, elle oblique dans l'est, et s'élève le long du Randaierbach, premièrement sur la rive gauche, puis sur la rive droite jusqu'à la cabane de Festi, 2865 mètres. C'est ordinairement là que l'on passe la nuit, pour faire l'ascension le jour suivant. Il faut quatre heures pour monter de Randa à la cabane de Festi et deux heures pour le trajet inverse. Du sentier qui mène à la cabane de Festi, à six ou huit cents mètres au dessus de Randa, on peut jouir d'une vue magnifique sur le Weisshorn. L'ascension du Dom est faite fréquemment.

Le Dom est la plus haute sommité du groupe des Mischabelhörner, la plus haute aussi de celles qui se trouvent en entier sur le territoire suisse ; car bien que le *sommet* du Mont Rose soit en Suisse, la montagne s'étend, en partie, sur le territoire italien. On a fait également l'ascension du Dom : 1° par le versant oriental, *via* l'Eggfluh et le Nadeljoch, ascension faite par le Rév. C. Taylor, M. R. Pendlebury et M. G. E. Foster, avec les guides Hans Baumann et Gab. Spetenhauser, les 22 et 23 Juillet 1874 (*Alpine Journal* vol. VII p. 105). 2° par le sud, en suivant l'extrémité septentrionale du glacier de Kien et le Domjoch ; ascension faite par MM. Penhall et Co way, avec les guides F. Imseng et P. J. Truffer, les 18 et 19 Août 1878. 3° De l'ouest, en partie par la route du Domjoch et ensuite par l'arête occidentale de la montagne ; ascension faite par le Dr P. Güssfeldt, avec les Alex. Burgener et B. Venetz, les 27 et 28 juillet 1882 (*Alpine Journal*, vol. XI, p. 117). On a aussi adopté plusieurs variantes de ces routes-là. L'ascension du Dom a été effectuée en hiver (Janvier 1894) elle demanda trois jours ; (*Alpine Journal* vol. XVII, pp. 67, 384 etc).

Nous ne recommanderions pas l'ascension du Dom en ligne directe, à partir de Saas. M. Mich. Carteige qui suivit cette route, en 1885, écrit dans l'*Alpine Journal*, vol. XV, p. 102 : « Ayant appris, de différents côtés, que des chutes de pierres ou de glaçons rendent assez aventureuses les expéditions entreprises dans le groupe des Mischabelhörner par le versant de Saas, nous décidâmes de partir de très bonne heure... Bientôt nous nous trouvâmes arrêtés à la montée par une pyramide renver-

se de pierres et qui se dressait sur sa pointe. Comme il était impossible de la contourner, force nous fut de la franchir en l'escaladant avec une extrême prudence. Gabriel Taugwalder s'éleva le premier, emportant avec lui environ 30 mètres de corde, pour se rendre compte de l'état exact des lieux. Imseng était encordé le second et se trouvait d'un côté de la pyramide, cependant que, venant le dernier, je demeurais au-dessous de lui et de l'autre côté de l'amoncellement de pierres. Quand la corde fut suffisamment tendue entre Taugwalder et Imseng, ce dernier se mit en mouvement. Mais au lieu de ramper tout gentiment comme il aurait dû le faire par dessus l'amoncellement, mon étourdi fit un bond, empoigna à pleines mains un rocher arrondi, se hissa par dessus, et en une culbute, après avoir lâché la pierre, retomba sur ses pattes de l'autre côté, la corde demeurant *ganz fest* pendant ce charmant exercice de voltige. Ebranlée, la pierre s'éroula sur la droite, c'est-à-dire de mon côté. Je fis de mon mieux pour éviter le choc direct, néanmoins une des extrémités du roc m'atteignit à la mâchoire et sur la bouche, et, pour employer un terme de chirurgie dentaire, « m'extrirpa » deux dents, cependant que l'autre extrémité me frappa la paume de la main gauche, m'y creusant une belle estafilade, après quoi la pierre continua assez rapidement son petit chemin jusqu'au glacier au dessous de nous ¹. »

Le *Täschhorn*, 4498 mètres est la seconde en altitude des sommités des Mischabelhörner. La première ascension en fut faite par le Rév. Llewelyn Davies et feu le Rév. J. H. Hayward, en compagnie des frères Johann et Stephan zum Taugwald ², le 31 juillet 1862. Comme il n'existe aucun récit de cette première ascension, je ne puis dire si la route adoptée par le Rév. Davies est celle que l'on suit encore maintenant, et qu'on trouvera indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt. Au sortir de Randa, elle traverse, en diagonale, l'Alpe de Tschuggen près du glacier de Kien. Il existe une cabane sur cette route, à 3 heures et demie ou 4 heures de marche de Randa. On a découvert plusieurs autres voies d'accès menant au sommet. 1° De Saas-Fée, en suivant tout d'abord la route du Mischabeljoch et en remontant ensuite par le versant oriental de la montagne (route suivie par M. P. Watson et le Rév. F. T. Wethered, avec Alex. Burgener, B. Venetz et L. Proment, comme guides, le 7 Août 1876 (*Alpine Journal*, vol. VIII, p. 108). 2° Du sommet du Mischabeljoch, par l'arête sud-est du pic (route suivie par M. J. Jakson, avec les guides Christian et Ulrich Almer, le 15 Août 1876. *Alpine Journal*, vol. VIII, p. 345-6). 3° Du côté du nord par le Domjoch; (route suivie par M. Cullinan et l'honorable Gerald Fitz Gerald, avec les guides Peter Knubel et Joseph Moser les 1 et 2 septembre 1878 (*Alpine Journal*, vol. IX p. 109 et 110). 4° Par l'arête ouest-sud-ouest; voir *My Climbs in the Alps and Caucasus*, par A. F. Mummery, Londres 1895.

En 1893, un accident mortel se produisit sur les plus basses rampes du Täschhorn, à peu de distance de Randa. Le 15 Août, MM. Williamson et Lucas (ce dernier jeune étudiant du collège d'Oxford) avaient passé la nuit dans les rochers du versant oriental de la montagne, et le lendemain, à onze heures du matin, étaient parvenus au sommet, avec l'intention de rentrer avant la nuit à Randa. A 10 heures du soir, ils n'étaient pas encore sortis de la forêt qui s'élève au bas du glacier de Kien ! et comme les guides considéraient qu'il serait peu prudent de chercher à descendre plus

¹ Il importe de noter que plusieurs accidents graves, quelques-uns même mortels, se sont produits ces dernières années dans cette partie de la montagne, par suite de chutes de pierres ou de blocs, qui avaient été délogés par des guides. On ne saurait prendre assez de précautions, tant à la montée qu'à la descente, contre l'ébranlement ou la mise en mouvement de pierres isolées, surtout lorsqu'on se doute de la présence de personnes au-dessous de soi.

² Stephan zum Taugwald devint curé de Täsch.

bas, l'huile des lanternes étant épuisée, ils s'arrêtèrent, pour passer la nuit, sur un plateau parfaitement uni et tapissé de gazon. Un des guides se réveilla à une heure du matin et s'aperçut de la disparition de M. Lucas. On ne le retrouva que trois heures plus tard, mort, au pied d'un rocher de 60 mètres de hauteur, à petite distance du campement. Sa montre arrêtée marquait minuit vingt minutes (voir l'*Alpine Journal*, vol. XVI, p. 503 et vol. XVII, pp. 39 et 40). Les guides qui accompagnaient les deux jeunes gens étaient Adolph Andenmatten (d'Almagell) et Franz Zurbriggen (de Saas).

Ces dernières années, à plusieurs reprises, l'ascension tant du Dom, que du Täschhorn, a été effectuée en une seule, mais longue journée. Et en 1895, Sir Edward Davidson, accompagné de Christian Klucker et de Daniel Maquignaz, parti d'un peu au-dessus de Saas-Fée, a fait l'ascension du Täschhorn, par le Michabeljoch, en a traversé le sommet, est redescendu sur le Domjoch, pour, de là, faire l'ascension du Dom, en descendant par son versant occidental, et atteindre Randa le même soir.

De Randa le *tarif* pour l'ascension du Dom est le même que pour l'ascension du Täschhorn.

Les autres pics compris dans le tarif de Randa sont le Bieshorn, le Dürrenhorn, le Hohberghorn, et la Sud-Lenzspitze. Le Bieshorn est le pic qui se trouve au nord du Weisshorn et porte l'altitude 4161 mètres (sans nom) sur la carte de la vallée de Zermatt. Du Biesjoch (indiqué sur la carte par la cote 3549 mètres) on peut en faire l'ascension en deux heures et demie. Le Dürrenhorn se trouve juste en dehors du groupe de montagnes contenu dans la carte de la vallée de Zermatt, au nord-ouest du Nadelhorn, on l'atteint en suivant un petit vallon qui s'étend à l'est de Breitenmatt. Le Hohberghorn, 4226 mètres, est situé au nord-ouest du Nadelhorn ; on peut en faire l'ascension par plusieurs routes différentes. La Sud-Lenzspitze est la sommité de 4300 mètres qu'on peut voir au sud-est du Nadelhorn. A plusieurs reprises l'escalade des 3 pics nommés Sud-Lenzspitze, Nadelhorn et Ulrichshorn a été effectuée en un seul jour¹. Il y a, en outre, plusieurs autres ascensions que l'on peut faire de Randa, mais qui ne sont pas indiquées dans le tarif, soit le Nadelhorn (la plus haute sommité du Saas Grat, au nord du Dom) le Galenhorn, le Graben-horn, le Strahlbett, ou Kienhorn (3755 mètres, à l'ouest-sud-ouest du Täschhorn) et la Leiterspitz. En une journée encore, on peut faire, de Randa, l'ascension du Mëttelhorn. Pour l'altitude et la position de ces différents sommets, voir Appendice E.

Il existe plusieurs cols élevés et fort beaux conduisant de Randa à Saas-Fée, par-dessus le Saas-Grat ; ils ne présentent cependant que peu d'utilité, n'attirent guère l'attention des touristes en général, et sont pour la plupart omis dans le tarif. Nous mentionnerons le Mischabeljoch, le Domjoch, le Nadeljoch, le Lenzjoch (entre la Südlenzspitze et le Nadelhorn) et le Hohbergpass. Sur le versant oriental de la vallée, le Biesjoch conduit à la vallée de Tourtemagne, et le Schallijoch à Zinal. Pour l'altitude et la position de ces différents cols, voir Appendice F.

La route de Randa à Zermatt suit, pendant un kilomètre environ,

¹ Il est possible de suivre le sommet de tout le groupe des montagnes de Saas-Grat sans redescendre une seule fois dans la vallée. Des plus simples sont les conseils à suivre. Commencer au Schwartzberg Weissthor, franchir le sommet du Strahlhorn et redescendre au col d'Adler ; franchir alors le Kimpfischhorn pour redescendre au col d'Allalin ; remonter sur l'Allalinhorn et redescendre à l'Alpehobeljoch, d'où, par la traversée de l'Alphubel, on arrive au Mischabeljoch, après quoi il ne reste plus qu'à franchir successivement le Täschhorn, le Dom, la Südlenzspitze, le Nadelhorn, l'Ulrichshorn et le Balfrin. Cette route a été faite, par différentes sections, à une et peut-être même à plusieurs reprises.

et de très près, la ligne du chemin de fer ; de ce point-là, on jouit d'une vue excellente sur le Breithorn et le Petit Mont Cervin (exactement en face). La montagne élevée que l'on aperçoit sur la droite est le Mettelhorn. Après avoir traversé le hameau de Wildi (petite chapelle) la route, au long de laquelle se trouvent quelques maisons, atteint, après un trajet d'une durée de 40 minutes environ, le village de :

Täsch (Taesch ou Tæsch) 1456 mètres, 251 habitants ; à 29 kilomètres et demi de Viège, à 5 kilomètres et demi de Zermatt. HÔTEL DU TÆSCHORN, à proximité de la station. Le village est situé sur la rive droite du torrent de Mattervis, et à environ quatre cents mètres de la voie ferrée.

Prix des billets de chemin de fer :

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.	2 cl. fr. ct.	3 cl. fr. ct.
De Täsch à Randa	1.80	1.15	3.50	2.—
» Herbruggen	3.55	2.25	6.40	4.—
» St-Nicolas	6.25	3.90	11.20	7.—
» Kalpetran	8.45	5.30	15.20	9.50
» Stalden	10.25	6.40	18.40	11.50
» Viège	13.35	8.35	24.—	15.—
» Zermatt	2.70	1.70	4.80	3.—

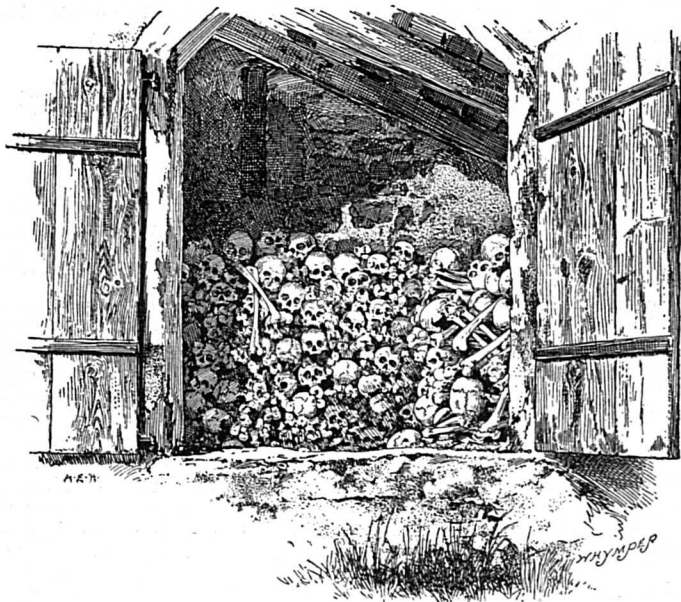
Le torrent (Täschbach) qui sort de la vallée de Täsch et traverse le village de ce nom, est maintenant endigué. Il lui arrivait fréquemment, autrefois, de sortir de son lit, d'inonder la région et de rendre impraticable, ou quasi, la route de Zermatt. Dans le village même, il n'y a que peu de choses à voir ; on peut aller jeter un coup d'œil sur l'amoncellement de crânes et d'ossements conservés dans un petit appentis (*Beinhaus*) près de l'église. A Täsch, comme en différentes autres localités, il n'est pas fait de concessions à perpétuité dans le cimetière. Au bout d'un certain nombre d'années, on exhume les morts de leur cercueil, et on réunit leurs ossements dans un charnier. Il existe des charniers à St-Nicolas et à Viège. Pour les noms des guides de Täsch, voir l'Appendice G.

Du village de Täsch, un bon sentier s'élève, après avoir franchi le pont supérieur du Täschbach, jusqu'à l'Alpe de Tæsch. On donne ce nom d'Alpe de Tæsch tantôt à une petite auberge située dans une vallée qui ouvre sur le sud-est, tantôt à cette vallée elle-même. Dans le présent volume, nous donnons le nom de vallée de Tæsch à la vallée en question, et celui d'Alpe de Tæsch à la petite plaine arrondie au centre de laquelle s'élève l'auberge.

Peu après avoir franchi le torrent, le sentier pénètre sous la forêt et, sur une distance de 300 mètres environ, devient assez abrupt. A l'entrée de la vallée de Täsch, cependant, la pente s'atténue et le sentier reprend un cours à peu près plane jusqu'à l'auberge (2150 mètres d'altitude) que l'on atteint, sans difficulté de Täsch, en une heure cinquante minutes. Cette auberge sert actuellement, fort souvent, de point de départ aux touristes qui vont faire l'ascension de l'Allalinhorn, de l'Alphubel, ou du Rimpfischhorn, ou qui désirent franchir les cols du Mischabeljoch, de l'Alphubeljoch, du Féejoch, de l'Allalpass et d'autres encore. Il arrive qu'elle

soit fermée au début de la saison, il est bon de s'enquérir du fait avant de quitter Täsch, afin de s'épargner une déconvenue. Au cas où l'auberge de l'Alpe de Täsch ne serait pas encore ouverte, on peut choisir Randa, comme point de départ pour ces différentes excursions, Randa étant moins éloigné que Zermatt.

Le premier venu peut aller se promener soit à pied, soit à dos de mulet, et sans le moindre danger jusqu'au pied des glaciers du Mellichen, de l'Hubel et de Langenfuh, au faite de la vallée de Täsch, et à une altitude d'environ 2400 mètres. On y parviendra en une heure et quart, ou une heure et demie, en marchant très tranquillement. Le sentier est excellent, et traverse de forts beaux pâturages où paissent de nombreux troupeaux,



OSSUAIRE (BEINHAUS) A TÄSCH

dont toutes les bêtes ne sont pas également bien disposées. Il est préférable d'emporter une canne avec soi. Au retour, et juste en face de soi, on jouit d'une admirable vue sur le Weisshorn.

La première ascension de l'Allalinhorn, 4034 mètres, fut faite par M. E. L. Ames, avec les guides Franz Andermatten et Imseng, de Saas, le 28 Août 1856. Ils partirent de l'auberge de Mattmark, et après avoir atteint le sommet de l'Allalinhorn, longèrent l'arête qui, suivant la direction du Nord-Est, mène de ce point au sommet de la montagne. Il leur fallut environ quatre heures pour arriver au sommet et revenir au col. Du col, ils redescendirent à Zermatt par Täsch. La course entière leur demanda quatorze heures. Le 1 Août 1860, Sir Leslie Stephen et le Rév. W. Short franchirent la montagne du Nord au Sud, en compagnie des

guides Franz Andermatten et Moritz Anthonmatten (?). Il leur fallut 16 heures pour accomplir le trajet en entier.

La première ascension de l'*Alphubel*, 4207 mètres, fut faite le 9 Août 1860, par Sir Leslie Stephen, en passant par la vallée de Täsch. Je ne

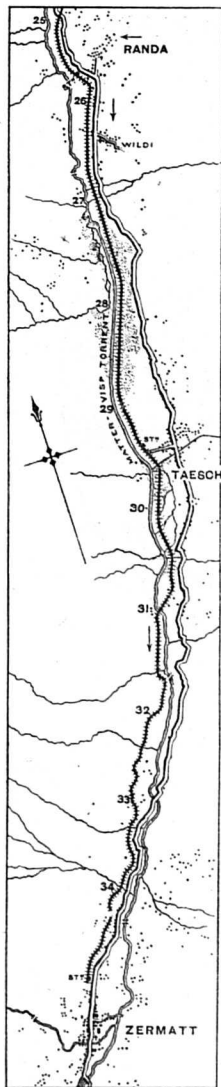


TÄSCH

puis indiquer la route qui fut suivie, attendu que le récit de cette ascension n'a pas été publié. On peut parvenir au sommet en une heure et demie de l'*Alphubeljoch*, et en moins de temps encore du *Mischabeljoch*; cette montagne est également accessible par son versant occidental.

La première ascension du *Rimpfischhorn*, 4203 mètres, fut faite par le Dr R. Liveing et Sir Leslie Stephen, le 9 Septembre 1859, en compagnie des guides Melchior Anderegg et Johann zum Taugwald, de Zermatt, en suivant la longue arête connue sous le nom de *Rimpfischwänge*. Tant pour la montée que pour la descente, cette course demanda douze heures. On a fait également l'ascension de cette sommité, en partant de l'*Allalpass* (5 heures du col au sommet) ; mais la route qui est probablement la plus courte et la plus facile est celle qu'on verra sur la carte de la vallée de Zermatt ; elle part de la vallée de Täsch, traverse le glacier de Hubel près de sa base, s'élève sur le contrefort qui sépare ce glacier de celui de *Langenfluh*, et franchissant ce dernier, amène à certain point assez élevé de la *Rimpfischwänge* que l'on suit jusqu'au sommet. L'ascension du *Rimpfischhorn* est beaucoup plus intéressante et séduisante que celles de l'*Allalin* et de l'*Alphubel* pour un fervent de la montagne, aussi bien le panorama dont on jouit du haut de ces deux dernières sommités est-il

beaucoup moins étendu et moins beau que celui qu'on peut contempler d'autres endroits de ce district, d'un accès plus facile.



DE RANDA A ZERMATT

Les cols qui mènent de la vallée de Täsch à celle de Saas n'offrent, pour la plupart, aucune difficulté, bien qu'ils soient assez élevés et, partant, assez pénibles. La première traversée du Mischabeljoch, 3856 mètres, qui ouvre entre le Täschhorn et l'Alphubel, fut exécutée par MM. Coutts et William Trotter et les Rév. H.B. George et W. S. Thomason, avec les guides Peter Bohren, Christian Almer, et deux montagnards de Saas, le 30 juillet 1862, qui partirent de Saas (im Grund) et arrivèrent à Zermatt. Il leur fallut quinze heures pour réaliser cette course. La route que l'on suit habituellement pour franchir ce col est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt.

L'Alphubeljoch, 3802 mètres, entre l'Alphubel et l'Allalinhorn est d'un accès facile, bien que la neige fraîchement tombée en rende, parfois, la traversée laborieuse. On trouvera sur la carte la route généralement suivie. Il faut compter pour le simple voyage d'aller, de neuf à dix heures de marche, entre Saas Fée et l'Alpe de Täsch. En 1899, une dame française, accompagnée d'un monsieur et d'un guide, tomba, elle, et ses deux compagnons, dans une crevasse, et ne dut son salut qu'à l'arrivée opportune d'un autre groupe d'excursionnistes. *Alpine Journal*, vol. XIV, p. 475.

Le Féejoch, 3812 mètres, ne se trouve pas sur la carte de la vallée de Zermatt. Il est situé entre le point marqué à la cote 3912 mètres et l'Allalinhorn. On peut faire, du col, l'ascension de cette dernière montagne. C'est une route détournée, menant de la vallée de Täsch à celle de Saas, mais aussi rapide que les plus directes, vu sa facilité.

L'Allalinpäss, le col suivant, vers le Sud, 3570 mètres, entre l'Allalinhorn et le Rimpfischhorn, a été traversé en 1847, peut-être même à une date antérieure. C'est une route très détournée pour se rendre de la vallée de Täsch dans celle de Saas, mais qui ne demande pas beaucoup plus de temps que celles qui viennent d'être mentionnées. Déduction faite des quatre heures qu'il lui fallut, du col au sommet de l'Allalin et retour, lors de la première ascension qu'il fit de l'Allalinhorn, M. Ames ne mit que dix heures de Mattmark à Zermatt.

Reste à mentionner un petit col, au haut de la vallée de Täsch, le col de Langenfluh, qui conduit de cette vallée dans celle de Findelen, en traversant l'extrémité occidentale de la longue arête appelée la Rimpfischwänge. L'existence de ce col n'est pas encore reconnue dans la carte

officielle de la Suisse. Il passe entre les points cotés 3258 mètres et 3314 mètres sur la carte de la vallée de Zermatt, où l'on trouvera le tracé du sentier qui y accède, et il s'élève à environ 3200 mètres. En le franchissant, on arrive facilement, en 5 ou 6 heures, de l'auberge de l'Alpe de Täsch, à l'hôtel de Fluhberg (au bord du glacier de Findelen).

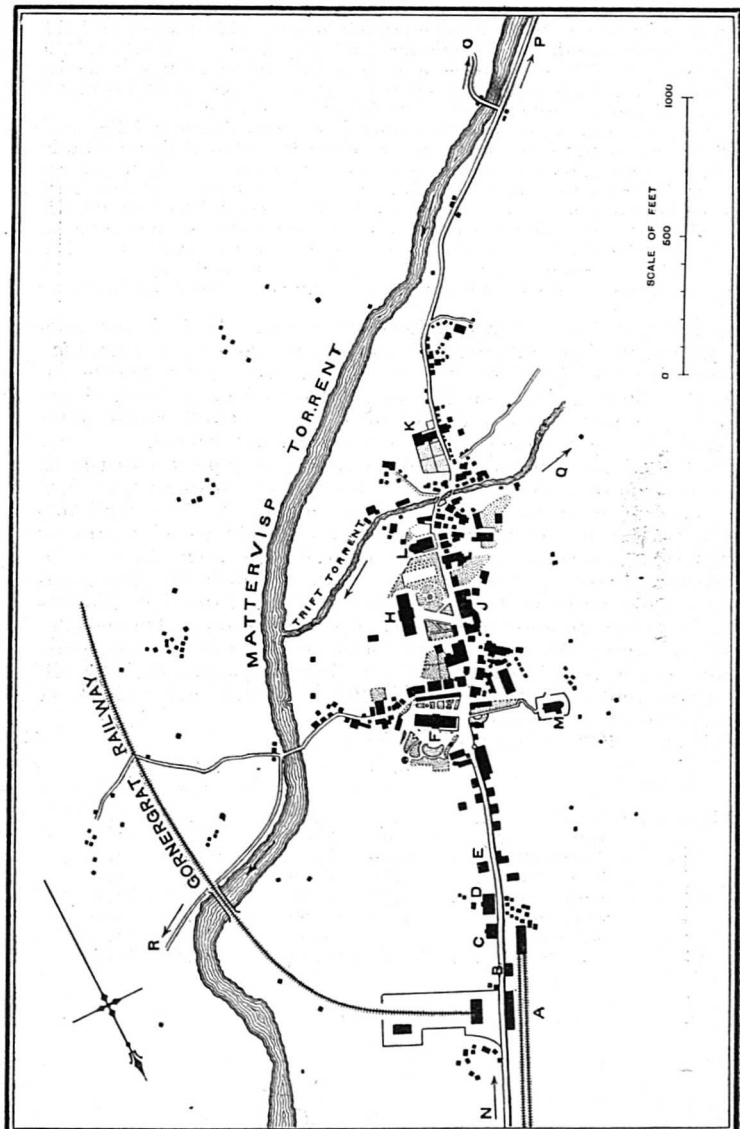
Le moyen *le plus rapide* pour se rendre de la vallée de Täsch à Zermatt consiste à redescendre au village de Täsch par le sentier et de prendre le chemin de fer. Si l'on n'a *pas* à tenir compte de la question de temps, on peut employer un autre moyen. Après être redescendu pendant une vingtaine de minutes, on verra, à côté d'une ancienne conduite d'eau, dont il n'est plus fait usage, un assez mauvais sentier qui s'éloigne sur la gauche (c'est-à-dire dans la direction du sud-sud-ouest, à peu près). Le Bædecker de Suisse le cite comme « sentier forestier direct, mais désagréable. » Je l'ai trouvé pour mon compte, très sinueux, mais aussi fort agréable.

Au sud de Täsch, la route de Zermatt, pendant les trois premiers kilomètres, ne s'élève guère. On y trouvera le *Restaurant zum Biel*, à l'endroit même (1531 mètres) où elle regagne la rive gauche du torrent de Matternisp. Une fois de l'autre côté du torrent, et sur les deux kilomètres suivants, elle gravit une nouvelle pente, mais s'aplanit de nouveau peu avant son arrivée à Zermatt.

Un kilomètre et demi au sud de Täsch, la ligne du chemin de fer rejoint, pour la dernière fois, la rive gauche du torrent, au-dessus duquel et de la route, en un kilomètre, elle s'élève assez haut, par le dernier des plans inclinés où elle est obligée d'emprunter le rail dit « à crémaillère ». A ce point là, elle longe la base du *Mettelhorn*. Entre les kilomètres 31 et 32, elle offre une vue grandiose sur une gorge au fond de laquelle roule le torrent de Matternisp. Se placer du côté du torrent. C'est au trente-quatrième kilomètre, et après avoir franchi un petit tunnel, que les voyageurs venant par le train apercevront enfin Zermatt, et au delà du village, l'énorme tour du Cervin. Buffet à la station terminus, et omnibus pour les hôtels dans la cour.

Prix des billets de chemin de fer :

	Simple course		Aller et retour	
	2 cl.	3 cl.	2 cl.	3 cl.
De Zermatt à Täsch	2.70	1.70	4.80	3.—
» Randa	4.45	2.80	8.—	5.—
» Herbrigen	6.25	3.90	11.20	7.—
» St-Nicolas	8.90	5.55	16.—	10.—
» Kalpetran	11.15	6.95	20.—	12.50
» Stalden	12.45	7.80	22.40	14.—
» Viège	16.—	10.—	28.80	18.—
» Lausanne	26.—	17.15	44.80	29.40



PLAN DE ZERMATT

CHAPITRE VIII

ZERMATT. — POPULATION. — AUTORITÉS. — ENTRETIEN DES ROUTES. — FORÊTS COMMUNALES. — HÔTELS. — LA RUE. — MAGASINS. — USAGES ET COUTUMES. — L'ÉGLISE. — INSCRIPTIONS DU CIMETIÈRE. — L'ÉGLISE ANGLAISE. LES INSCRIPTIONS DE SON CIMETIÈRE. — UN JARDIN ALPIN. — JARDIN ZOOLOGIQUE. — LA POSTE. — TEMPÉRATURES. — GLACIERS. — TREMBLEMENTS DE TERRE. — PONTS. — GUIDES ET MULETS. — LE CHEMIN DE FER DU GORNERGRAT.

Le **Village de Zermatt**¹, à 35 kilomètres de Viège, est situé dans un repli de terrain, au haut de la vallée de St-Nicolas, au milieu d'une petite plaine au sol relativement plat, et sur la rive gauche de la Viège. Il fait partie du district de Viège (*Bezirk Visp*). Voir chapitre VII. **Altitude**, 1620 mètres. Postes, télégraphe et téléphone.

Lors du dernier recensement, la *population* y résidente s'élevait à 741 âmes, en constante progression. Pendant la saison, le nombre des résidents se trouve considérablement augmenté par la venue du personnel des hôtels, de commerçants de tous genres qui y affluent des différentes parties de la Suisse. Pour les habitants de Zermatt aux temps anciens, voir page 10. Les **autorités** comprennent le président de la commune (assisté de cinq conseillers), un juge et un sous-juge de commune.

Jusqu'à la limite des pâturages, tous les terrains élevés des Alpes et des montagnes avoisinantes sont propriétés communales; dans les terrains du bas, un certain nombre de petits lots et d'enclaves appartiennent à des particuliers. Les habitants de Zermatt attachent une grande valeur à leurs terres, et en demandent des prix qui se rapprochent beaucoup du prix des terrains dans les grandes villes. La commune tire une source importante de revenus des locations.

Entretien des chemins et des sentiers. — C'est la commune qui décide de l'utilité et de l'urgence des réparations, c'est elle qui fixe, au prorata des revenus, la contribution que chacun de ses administrés aura à fournir pour ces différents travaux. Une association a été constituée sous le titre de *Société pour le développement de Zermatt* qui, entr'autres charges, s'occupe de l'amélioration des sentiers.

Forêts. — Bien que les forêts avoisinant Zermatt, — en raison de l'altitude — n'occupent pas une superficie aussi étendue que

¹ Le nom de Zermatt est d'origine comparativement moderne. Voyez chapitre I. J'ai noté les variations suivantes dans l'épellation de ce nom : Zermatten (Bourrit, 1781); Zermatt (de Saussure, 1796); Zur-Matt (Ebel, 1804); Zermat (Schinner, 1812); Matt (Ebel 1818); et Zurmatt (Marc Viridet, 1833).

celles appartenant aux communes situées plus bas dans la vallée, elles n'en représentent pas moins une richesse assez considérable. Chaque administré a droit au bois de construction nécessaire pour l'édification d'une maison, en tant qu'il n'en possède pas déjà une, mais le transport des bois lui incombe.

L'arbre le plus pittoresque de la région est le pin arolle, qui fournit le meilleur bois de construction ; le bois de mélèze atteint cependant des prix plus élevés. La majeure partie des chalets est construite en mélèze, alors que meubles et planchers sont faits de bois d'arolle.

Hôtels de la rive gauche. — Les HÔTELS SEILER, qui comprennent l'HÔTEL VICTORIA, près de la station du chemin de fer, le GRAND HÔTEL DU MONT CERVIN, avec une *Bierhalle*, et l'HÔTEL DU MONT ROSE.

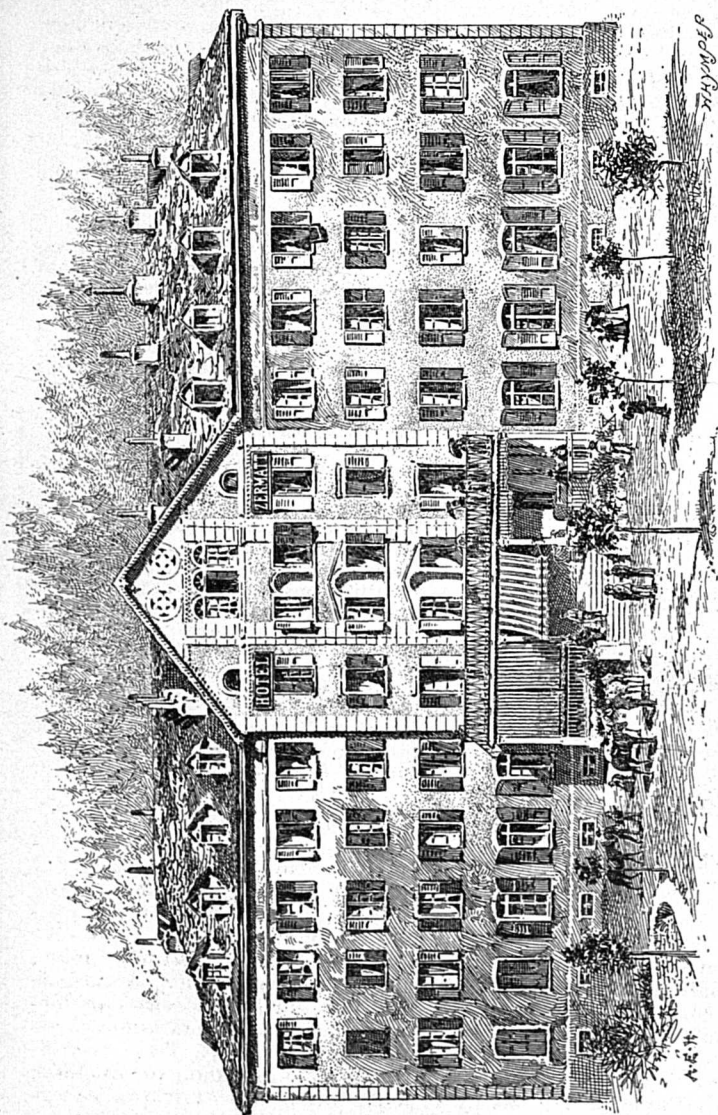
La pension dans les hôtels ci-dessus nommés comprend : le déjeuner du matin (café, thé, ou chocolat complet), déjeuner à la fourchette, dîner, chambre et service. Les prix de pension ne sont pas accordés pour un séjour de moins d'une semaine. Moyennant un supplément de 0.50 par personne, les pensionnaires des hôtels Seiler de Zermatt peuvent aller prendre le repas du milieu du jour à l'HÔTEL RIFFELALP, soit à l'HÔTEL DU LAC NOIR. Dans ces 5 établissements, on peut obtenir des prix réduits *avant* le 1^{er} Juillet et *après* le 1^{er} septembre.

Outre les hôtels ci-dessus nommés, on trouvera encore l'HÔTEL DE ZERMATT, qui appartient à la commune (voir illustration) ; l'HÔTEL BELLEVUE ; l'HÔTEL-PENSION BREITHORN ; l'HÔTEL GORNERGRAT ; l'HÔTEL DU PARC ; l'HÔTEL DE LA POSTE ; l'HÔTEL SCHWEIZERHOF ; l'HÔTEL TERMINUS, et

Sur la rive droite : l'HÔTEL BEAU SITE ; l'HÔTEL-PENSION BON REPOS ; la DÉPENDANCE et PENSION PERREN.

Ajouter encore à cette liste deux autres hôtels, situés à une petite distance de Zermatt, près de la chapelle de Heueten (voir chapitre IX) et appelés WALDESRUHE et HÔTEL MORGENROTH ; un troisième au sud du village : le RESTAURANT DES ALPES. Un peu plus loin, à l'entrée septentrionale des Gorges du Gorner, se trouve la GORNERGORGE VILLA, tenue par des dames anglaises. La plupart de ces hôtels sont éclairés à la lumière électrique ; un service d'omnibus, pour chaque train, les relie à la station. *Les trains partent à l'heure exacte !*

Dans la rue — Zermatt n'a, à proprement parler, qu'une rue, qui traverse le village dans toute sa longueur. On ne saurait recommander l'emploi des venelles et des allées qui s'en écartent à droite et à gauche. Tous les magasins ouvrent sur la rue ; il en est un tenu par un des fils du célèbre guide *Melchior Anderegg*, où l'on peut acheter des sculptures sur bois, des photographies, etc. Plusieurs bazars, une boulangerie, une banque, plusieurs magasins de chaussures, une confiserie, boutiques pour la vente des fleurs et des fruits, un marchand joaillier, un docteur et une échoppe de coiffeur tenue par une femme (*Marie Biner*). On trouvera des minéraux en vente chez J. Lauber. Dans les magasins d'articles



L'HOTEL ZERMATT EN 1895

divers, les touristes pourront se procurer du pain, du fromage, du tabac, et en général toutes les denrées et tous les articles dont ils peuvent avoir besoin : différentes espèces d'eaux-de-vie et de whisky, toutes les drogues voulues pour la photographie ; la pharmacie détient un approvisionnement complet de médicaments.

Mœurs et coutumes de Zermatt. Le *Journal de Zermatt* du 18 août 1895 contenait le paragraphe qu'on va lire :

Mœurs et coutumes de Zermatt. — On connaît les beautés de la contrée, mais on ignore les mœurs du pays. Par exemple, sait-on qu'à Zermatt il n'a jamais été constaté de délit, vol, ou rixe ? Le casier judiciaire de la contrée est immaculé. Les magasins n'ont pas de volets, les étalages restent dehors la nuit, les portes des chalets n'ont pas de serrure ; il arrive souvent que des étrangers, inconnus des négociants, emportent, manquant de monnaie, des marchandises qu'ils viennent religieusement solder le lendemain ; le cas contraire, de mémoire d'homme, ne s'est jamais produit. Les guides jouissent d'une réputation de probité sans tache ; nombre de touristes leur confient les fonds dont ils sont porteurs, et il ne s'est jamais élevé même de contestation. Détail typique, le banquier du pays dort avec la fenêtre ouverte. A minuit, dans tous les cafés de Zermatt, l'obscurité se fait, par suite de l'extinction de la lumière électrique, et chacun se retire, sans murmurer. Le seul gendarme du village semble plutôt préposé à la surveillance de la vertu, qu'à la répression du vice.



ÉGLISE DE ZERMATT

L'Eglise de Zermatt, vouée à St-Maurice, est une construction d'aspect fort simple à l'extérieur, et dont l'intérieur est moins orné que celui de la plupart des églises du district. On peut y pénétrer

à toute heure du jour. Suivant la *Familien Statistik* de Ruden, la date d'érection de ce monument n'est pas connue. La sacristie fut construite en 1587, et s'élève, dit-on, sur l'emplacement qu'occupait le charnier (*Beinhaus*). Le dimanche, la première messe est célébrée à 5 h. 30 du matin ; la seconde messe, à 7 h. ; la troisième, à 8 h. ; la grand'messe, à 9 heures. Les jours sur semaine, à 6 h. 30 et à 7 h. 30. A l'époque où il n'existait pas encore d'hôtels à Zermatt, les touristes trouvaient à se loger au presbytère, qui s'élève au S. E. de l'Eglise (voir page 16). La

paroisse de Zermatt s'étend au sud jusqu'à la frontière italienne, et au nord jusqu'à la paroisse de Täsch. Comme toutes les paroisses du Valais, elle fait partie de l'évêché de Sion.

Au centre du cimetière, du côté sud de l'église, se dresse le monument funéraire élevé à la mémoire de Michel Croz (voir page 82), et portant cette inscription sur la face qui regarde la rue :

« A la mémoire de Michel-Auguste Croz, né au Tour, vallée de Chamonix, en témoignage de regrets de la perte d'un homme brave et dévoué, aimé de ses compagnons, estimé des voyageurs, il périt non loin d'ici en homme dévoué et guide fidèle. »

Sur les faces nord et sud du monument sont inscrites les dates de sa naissance et de sa mort : 22 avril 1830, 14 juillet 1865.

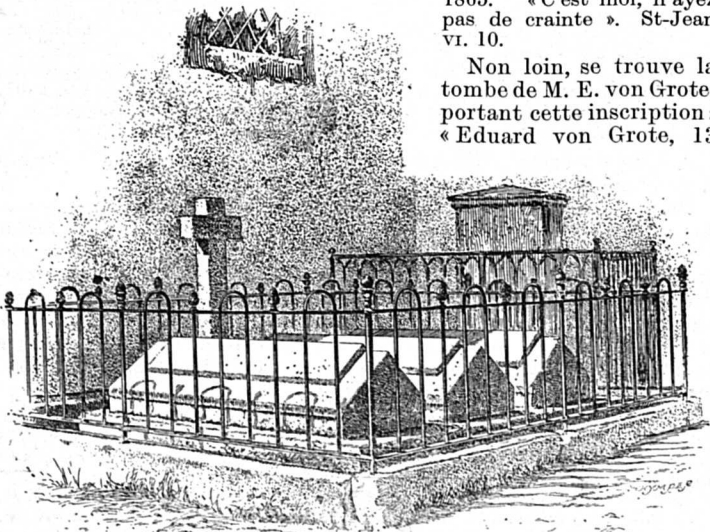
Au nord de l'église se trouvent les tombes de Charles Hudson et de M. Hadow (voir page 81), et à côté de celles-ci, la tombe de M. W. K. Wilson, de l'école de Rugby, portant les inscriptions qui suivent :

« Douglas Robert, fils aîné de Patrik Douglas et d'Emma Hadow, qui périt en descendant le Cervin, le 14 juillet 1865, à l'âge de 19 ans. « Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi. » St Matthieu XI. 26. »

« Charles Hudson, vicaire de Skillington, Lincolnshire, tué à la descente du Cervin, le 14 juillet, 1865 à l'âge de 36 ans. « Vous aussi, tenez-vous prêts. » St Luc, XII. 40. »

« William Knyvet Wilson, M. A. agrégé du collège de la Trinité de Cambridge. Né le 2 novembre 1838, mort des suites d'une chute sur le Riffelhorn, le 18 juillet 1865. « C'est moi, n'ayez pas de crainte. » St-Jean VI. 10.

Non loin, se trouve la tombe de M. E. von Grote, portant cette inscription : « Eduard von Grote, 13



LES TOMBES DE HUDSON, DE HADOW ET DE WILSON

août 1869, semper idem. » et tout à côté la pierre tumulaire de M. Goehrs (voir page 98) avec cette inscription :

« Edouard Goehrs, né à Strasbourg, le 23 octobre 1863. Mort au Cervin, le 11 septembre 1890. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Éternel. E. S. S. S. »

Et le long de cette tombe, s'élève celle de M. Chester (voir chapitre X) portant l'inscription : « Henry Chester de Poyle, Surrey, qui mourut sur le Lyskamm. »

L'Église anglaise est construite sur une éminence en face de l'hôtel du Mont Cervin. Les clefs se trouvent à l'Hôtel du Mont Rose. Au sud de l'église, on peut voir les tombes de M. Gabbett (chapitre IX), M. Borckhardt (page 98), MM. Lewis et Paterson (chapitre X), Mademoiselle Sampson (chapitre IX) et de M. Cooper, avec les inscriptions suivantes :

« W. E. Gabbett, mort à l'âge de 32 ans, le 12 août 1882, des suites d'une chute à la Dent Blanche. « Au milieu de la vie, nous sommes dans la mort. Je suis la résurrection et la vie. »

« A la mémoire de Frédéric C. Borckhardt, St Albans, Herts, qui périt sur le Cervin au cours d'une terrible tourmente de neige, le 18 août 1886, à l'âge de 48 ans. »

« A la chère mémoire de mon époux bien aimé, William Arnold Lewis, avocat d'Inner Temple, et 29 chemin d'Elsam, à Kensington, fils de feu W. D. Lewis, avocat de la reine, qui perdit la vie le 8 septembre 1877, par suite d'une chute sur le Lyskamm, à l'âge de 30 ans. « Que ta volonté soit faite. »

« Il repose, jusqu'au lever du jour ! » Noël H. Paterson, âgé de 33 ans. 6 sept. 1877. »

« A la mémoire d'Hélène Emma Sampson, de Hendon, Middlesex, tuée par une avalanche de pierres sur le Triftjoch, le 30 août 1895. »

« A la chère et durable mémoire de James Robert Cooper, de Durdans, Reigate, Surrey ; âgé de 79 ans ; qui se perdit le jour de la mi-été 1897, et fut retrouvé dans le Wittwald, le 25 octobre de la même année, à l'ombre d'un grand rocher, dans l'attitude du sommeil. »

A côté de cette dernière tombe, on verra celle de M. Cockin (voir chapitre VII).

En face l'église anglaise, on trouvera un **jardin alpin**, au milieu duquel s'élève un monument érigé à la mémoire d'Alexandre Seiler I et de sa femme, par souscription publique, en 1902. Au même endroit : le **Musée de Zermatt**, où l'on a rassemblé de nombreuses curiosités d'intérêt local, telles que rochers, minéraux, etc., photographies de montagnards et de sites alpestres. En 1904, seize chamois et bouquetins, étaient parqués dans un espace rocheux, entouré de grillages, à une soixantaine de mètres derrière l'église anglaise, sur le chemin de la vallée de Trift.

A la fin de la *Familien-Statistik*, de Ruden, on pourra consulter une liste des plantes des environs de Zermatt, comprenant plus de 500 espèces différentes. Les *familles* suivantes sont celles qui comportent le plus grand nombre de représentants. :

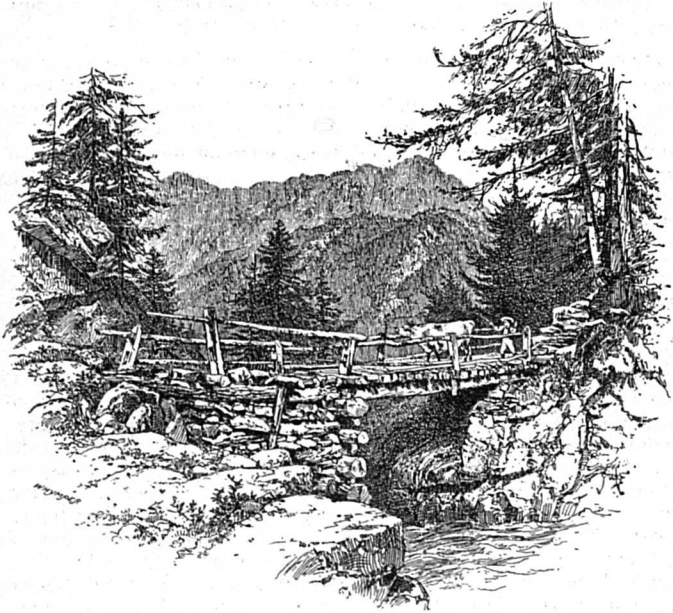
Anemone (6), *Arenaria* (8), *Artemisia* (7), *Campanula* (8), *Carex* (23), *Cerastium* (6), *Draba* (7), *Gentiana* (13), *Geranium* (4), *Gnaphalium* (5), *Hieracium* (19), *Myosotis* (4), *Potentilla* (14), *Ranunculus* (9), *Saxifraga* (14), *Silene* (9), *Trifolium* (9), *Veronica* (9), *Viola* (7).

Arrachage des plantes avec leurs racines. — *Le Journal de Zermatt* du 19 août 1895 a publié la note suivante :

Expédition de fleurs avec leurs racines. — Pour arracher et expédier des fleurs destinées à être transplantées, une autorisation du maire de Zermatt, M. Pierre-Louis Perren, est indispensable. De plus, ces fleurs devront acquitter un droit municipal de 5 fr. le kilo, pour les edelweiss, et de 3 fr. pour les autres fleurs. »

Il est impossible de percevoir la taxe, et je crois que, dans la plupart des cas, on se dispense de solliciter cette « autorisation, pourtant indispensable. »

Oiseaux intéressants des environs de Zermatt. — Le docteur



LE PONT DU CERVIN

P. L. Scater, membre de la société royale, a publié dans le *Zoologist* de 1898, pages 474-6, quelques observations sur les oiseaux que l'on peut voir dans la région de Zermatt « et qui présentent un intérêt particulier pour les personnes qui étudient l'ornithologie européenne ». « Il n'est pas nécessaire de pénétrer bien avant dans la forêt de sapins qui borde l'hôtel du Riffel, pour y rencontrer le « casse-noix »... qui est certainement le plus caractéristique des oiseaux des hautes forêts de Suisse. » Et il fait mention, pour

les avoir observés sur l'alpe du Riffel, ou aux environs de l'Hôtel, des oiseaux suivants : l'Accenteur des Alpes, le pinson des neiges, la spioncelle, et le bec-fin des murailles. Le choucas des Alpes habite la paroi rocheuse qui s'élève entre l'Hôtel Riffelalp et le Riffelhaus ; « on en voit également de grandes colonies sur le Gornergrat ; ils y résident sur le versant méridional des roches abruptes qui surplombent le glacier du Gorner. « On rencontre, au bas mot, six espèces différentes d'oiseaux intéressants sur l'Alpe du Riffel. Je suis certain que ces différentes familles y nichent au printemps. »

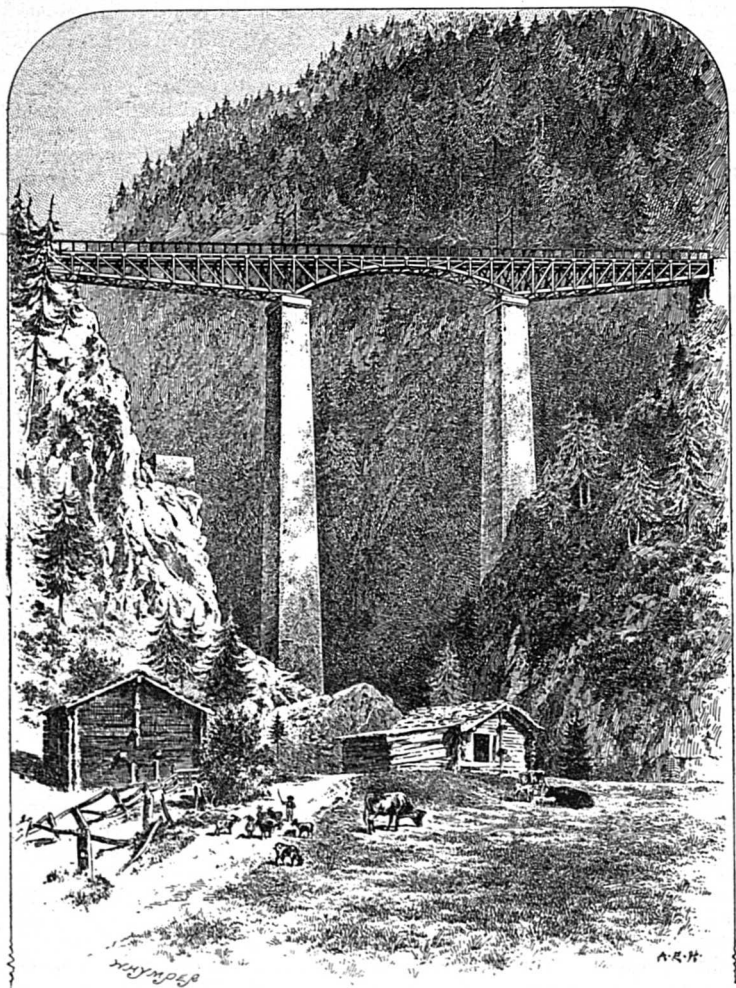
Le bureau des postes est ouvert, les jours sur semaine, de 7 h. du matin à 8 h. du soir, et les dimanches le matin de 8 à 10 h., et l'après-midi de 1 à 3 h. Le bureau télégraphique est toujours ouvert. Pour les postes suisses, voir l'introduction.

Température. — A l'ombre, le *maximum* de température qu'on peut observer à Zermatt ne dépasse que bien rarement 24° centigrades. La plus haute température qui y ait été notée ces dernières années (24.5° cent.) le fut dans les journées des 16 et 17 août 1892. Au soleil, toutefois, et aussi bien sur les plateaux élevés que dans la plaine, la chaleur atteint à un point qui fait souhaiter l'ombre, et il est bon de se munir d'un parasol. En hiver, on a observé des minimum de 38° cent. au-dessous de zéro.

Glaciers. — Le rapport sur les variations périodiques des glaciers, publié dans le *Jahrbuch* du Club Alpin suisse de 1900, établit qu'au cours des années 1897-9, les glaciers de Findelen, de Gorner et de Z'mutt, se sont quelque peu retirés. En 1894, cependant, le glacier de Findelen avait *avancé* de 60 mètres.

Tremblements de terre. — A plusieurs reprises, pendant le XIX^e siècle, la vallée de St-Nicolas eut à se ressentir de secousses sismiques, bien que Zermatt même ait toujours été épargné. Le dernier tremblement de terre s'est produit le 21 août 1895, à 9 h. 15 du matin. Ce ne fut du reste qu'une simple secousse, modérément forte, mais accompagnée d'un bruit violent. Nombre de personnes quittèrent en toute hâte les hôtels, très alarmées. Un second choc, plus faible, fut ressenti, ce même jour, à une heure après-midi, accompagné celui-ci d'un fracas formidable, et assez semblable au bruit de quelque énorme avalanche. Ce double tremblement de terre n'occasionna, du reste, aucun dégât, que je sache, dans la vallée.

A la fin de juillet, 1855, les secousses sismiques furent beaucoup plus considérables. Le chanoine J. G. Smyth, qui séjournait à cette époque, à Zermatt, dit : « Peu avant le repas, pour lequel nous étions déjà réunis, nous perçûmes soudain comme un grondement sourd, et le plancher de la salle à manger se mit à vaciller, comme si tous les occupants de l'hôtel s'étaient mis à danser dans les différentes pièces. En regardant par la fenêtre, nous vîmes quelques roches énormes s'abattre dans la vallée. Le même phénomène se produisit à deux ou trois reprises... On n'eut aucun dégât à enregistrer à Zermatt... A St-Nicolas, en revanche, tout un pan de muraille de l'hôtel s'abattit, et au dehors, on pouvait



LE PONT DE FINDELEN, CHEMIN DE FER DU GORNERGRAT

voir dans les chambres à coucher ! » Tant St-Nicolas que d'autres localités situées plus bas dans la vallée eurent beaucoup à souffrir de ce tremblement de terre.

Ponts. — Les personnes désireuses d'entreprendre des excursions solitaires feront bien de se mettre au préalable au fait des différents ponts. 1^o Il y a tout d'abord le pont du village, dit *Schwebsteg*, auquel on accède par une prairie (généralement très marécageuse) au sud de l'hôtel du Mont Cervin, ou par un sentier partant derrière l'hôtel de Zermatt. Le sentier qui le franchit est celui qui mène à Haueten et au-delà. 2^o Le pont suivant, en remontant le torrent de Matternisp est appelé le pont du Riffel. C'est le pont que l'on passe pour aller au Riffelberg, au Gornergrat, etc. L'un et l'autre de ces ponts sont indiqués sur le plan de Zermatt. 3^o En remontant toujours, le troisième, qui porte le nom de *Zum Waldsteg*, franchit le torrent de Z'Mutt, juste au dessus de sa jonction, avec le torrent de Matternisp. Il mène aux gorges de Gorner. 4^o A un kilomètre en amont, sur le torrent de Z'Mutt, se trouve le pont qui mène au Lac Noir, au Hörnli, etc., et baptisé du nom de *Pont du Mont Cervin*. Au milieu du village, une passerelle enjambe le Triftbach, ruisseau qui descend des gorges de Trift. Le premier pont, en aval du village, s'appelle le *Spisbrücke*, et fut construit en 1899.

Guides et mulets. — Malgré qu'on ait souvent besoin de guides à Zermatt, il n'existe ni bureau, ni local quelconque où un employé pourrait vous renseigner sur les guides disponibles. On en est donc réduit à s'enquérir tout d'abord des guides qui ne sont pas engagés, puis de la plus ou moins grande aptitude de ceux que l'on est parvenu à découvrir, pour les courses que l'on a en vue. Ces recherches occasionnent parfois une assez appréciable perte de temps, et bien des touristes quittent Zermatt sans avoir pu faire les excursions qu'ils projetaient, faute d'avoir réussi à trouver les montagnards qui leur auraient convenu, et bien qu'en réalité une douzaine de guides et plus encore, qui auraient parfaitement fait leur affaire, cherchassent, de leur côté, et au même moment, un emploi.

Zermatt est un lieu de rendez-vous des guides. Outre les hommes du district, dont les noms sont énumérés dans l'Appendice G, et d'autres guides valaisans, on y trouve fréquemment les meilleurs guides de l'Oberland, de l'Engadine, de Chamonix, de Courmayeur et du Val Tournanche. Il serait donc fort utile, pour les touristes, qu'un bureau fût ouvert où ils pussent se renseigner sur la disponibilité et sur la capacité des guides qui se trouvent en ce moment là à Zermatt ; la fondation de ce bureau, du reste, rapporterait annuellement aux guides de la région plusieurs milliers de francs, qu'ils perdent grâce à l'état actuel des choses. Pour les *mulets* et leurs *conducteurs*, s'adresser au bureau de l'hôtel où l'on est descendu.

Le chemin de fer du Gornergrat, menant de Zermatt au Gornergrat fut ouvert au mois d'août 1898. La gare terminus de Zermatt se trouve en face la station de la ligne Viège-Zermatt. Changer de train.

Ce chemin de fer est mû par l'électricité ; les rails ont un mètre d'écartement. Les 300 premiers mètres de la ligne, à travers les prairies, sont planes, puis la voie traverse le torrent de Matternisp, sur un pont d'une seule portée de 24 mètres, et passé ce point, elle ne cesse de s'élever.

Au commencement, le degré de pente n'est guère plus accentué que dans les pentes les plus fortes de la ligne de Viège-Zermatt, c'est-à-dire 12 % ; mais après avoir passé le pont, à l'entrée de la vallée de Findelen, il est presque constamment de 20 %. A cet endroit déjà, la ligne surplombe d'assez haut Zermatt et le sentier muletier du Riffel, et offre une très belle vue sur le Gabelhorn et le Zinal Rothorn. Après avoir passé trois petits tunnels, sans intérêt spécial, la voie s'engage, au kilomètre 3, dans un quatrième tunnel d'une longueur de 200 mètres, qui fait un demi-cercle complet, tout en s'élevant constamment de 20 %. L'extrémité supérieure du tunnel, qui se trouve à une très petite distance de l'amorce, aboutit à une altitude de 40 mètres au dessus. De suite après, la ligne effectue un grand circuit vers la droite et, au cinquième kilomètre, approche de l'hôtel de Riffelalp, où est construite la première station. Un tramway mène de la gare à l'Hôtel. Après plusieurs autres courbes, au kilomètre 6.6., on atteint la seconde station : Riffelhaus, très rapprochée de l'hôtel. Jusqu'à cet endroit, la ligne ne rejoint pas le sentier muletier, mais à partir de là, elle le longe. Les petits lacs situés au bas du Riffelhorn sont dépassés au kilomètre 8, et la ligne se termine peu au-dessous du sommet du Gornergrat.

C'est encore une ligne à crémaillère et qui emprunte la force motrice à des usines électriques, ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme elle atteint des pentes très inclinées, elle est munie, sur toute sa longueur, d'un troisième rail à crémaillère, du système Abt.

Le plus important des travaux d'art qu'ait nécessité sa construction est le grand pont sur lequel elle franchit le Findelenbach. Ce pont est en trois portées, et du niveau du torrent qu'il traverse, au tablier, mesure une hauteur de 50 mètres, soit de 4 mètres et demi supérieure à la hauteur du pont de Fribourg (sur la ligne de Lausanne à Berne) qui, jusqu'à l'ouverture du chemin de fer de Gornergrat, était le plus haut de la Suisse (voir l'illustration précédente). Les frais d'établissement de la ligne (y compris l'installation de l'usine électrique capable de fournir 1500 chevaux vapeur) se sont élevés à la somme de trois millions et demi.

En 1909, l'horaire indiquait six trains dans chaque sens, par jour, pendant la saison ; le trajet, tant à la montée qu'à la descente, dure une heure et demie. De Zermatt au Gornergrat, il faut le même temps à un *fort* marcheur pour accomplir le même trajet ; mais un marcheur *très ordinaire* redescendra du Gornergrat à Zermatt en une heure vingt minutes, et même en *moins* de temps encore. Les prix des billets de chemin de fer sont les suivants : — De Zermatt à Riffelalp : 6 fr. — Aller et retour : 9 fr. — De Riffelalp au Gornergrat : 6 fr. — Aller et retour : 9 fr. De Zermatt au Gornergrat : 12 fr. ; aller et retour : 18 fr. — Des réductions importantes sont consenties sur ces prix aux écoles, et à tout groupement de touristes, voyageant ensemble et comportant un minimum de 16 personnes.

CHAPITRE IX

EXCURSIONS DE ZERMATT

AU RIFFELALP. — LE LAC NOIR (SCHWARZSEE). — Z'MUTT ET STAFFEL. — GORGES DU GORNER. — LA VALLÉE DE FINDELEN. — LES GORGES DU TRIFT. — HÖHBALM. — LA VALLÉE ET L'ALPE DE TËSCH. — HAUETEN. — AU RIFFELHAUS ET AU GORNERGRAT. — GUGEL. — L'ARÊTE DU HÖRNLI ET LA CABANE DU CERVIN. — LE GLACIER DE Z'MUTT ET LA STOCKJE. — ASCENSION DU GLACIER DU GORNER VERS LE RIFFELHORN. — L'ALPE DE FLUH ET LE GLACIER SUPÉRIEUR DE FINDELEN. — L'HÔTEL DE TRIFT ET LE TRIFTKUMMEN. — PAR L'ALPE DE TUFTEREN VERS EGGEN. — LE RIFFELHORN. — UNE PROMENADE PAR STAFFEL, LE LAC NOIR, ETC. — LE COL DU STOCKHORN. — LE METTELHORN. — LE GABELHORN INFÉRIEUR. — LE ROTHORN. — WELLENKUPPE. — TRIFTHORN. — LE GABELHORN SUPÉRIEUR. — LE ROTHORN DE ZINAL (OU MOMING). — LA DENT D'HERENS. — LA DENT BLANCHE. — LES COLS DE ZERMATT. — LE COL DE ST. THÉODULE (MATTERJOCH). — L'ASCENSION DU BREITHORN. — LE PETIT MONT CERVIN. — LE BREUIL ET LE VAL TOURNANCHE. — GUIDES DU VAL TOURNANCHE. — GOUFFRE DES BUSSERAILLES. — LE VAL TOURNANCHE. — CHATILLON. — COL DE TOURNANCHE. — TIEFENMATTENJOCH. — COL DE VALPELINE. — COL DU MONT BRÛLÉ. — COL DE COLLON. — COL DE BERTOL. — AROLLA. — COL D'HÉRENS. — COL DE LA DENT BLANCHE (ZINALJOCH). — COL DURAND. — ARBENJOCH. — WELLENJOCH. — TRIFTJOCH. — UNE TRAGÉDIE SUT LE TRIFT. — LE COL DE MOMING. — COMMENT ARRIVER A ZINAL.

Nous avons classé, dans ce chapitre, les excursions que l'on peut faire de Zermatt, par catégories. **A** Simples *promenades*. **B**. Excursions plus prolongées, d'une durée de une à neuf heures. — **C**. Ascensions. — **D**. Passages de Cols. — Les excursions rangées dans la catégorie **A** sont dans les moyens de chacun ; mais la majorité de celles qui sont classées sous les lettres **C** et **D** ne peuvent convenir qu'aux personnes qui ont déjà une certaine expérience de la montagne. On peut imaginer un grand nombre de variantes aux différentes excursions que nous avons énumérées, la position centrale de Zermatt présentant des avantages uniques, et permettant une infinie variété de combinaisons. Pour les tarifs, consulter l'Appendice D, pour les guides, l'Appendice G, et pour les prix des billets de chemin de fer, l'Appendice H.

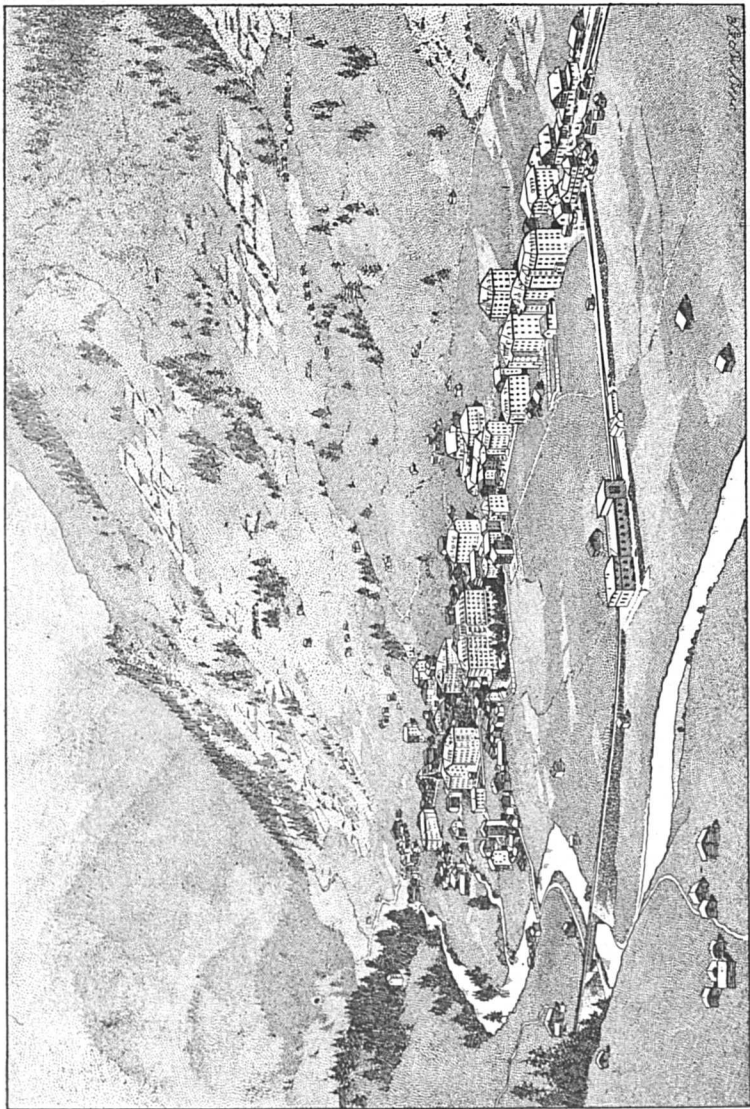
PENTES INFERIEURES DU HORALI

VALLÉE DE ZNUIT

HORBALM

ENTRÉE
DES GORGES DU
TRIFT

STATION
DU
CHEMIN DE FER



CHEMIN DE FER
DU
GORNERRAT

SENTIER DE HAUETEN

LA VIÈRE

VILLAGE DE ZERMATT, VU DE HAUETEN

A. Promenades aux environs de Zermatt.

§ 1. A l'Hôtel de Riffelalp, par le sentier ordinaire, avec retour par l'Hôtel-Pension du Glacier de Findelen et par la vallée de Findelen.

Prendre le chemin qui longe l'église à l'extrémité méridionale du village, et passer le pont du Riffel (page 152). (Près de ce pont, sur la rive droite du torrent de Mattervisp, s'élève le RESTAURANT ZUR ALPENROSE, ouvert en 1900.) Le sentier monte alors au hameau de Winkelmaten, 1676 mètres; à la chapelle de ce hameau, le sentier se divise en deux. Prendre l'embranchement de droite qui descend au pont enjambant le torrent de Findelenbach, lequel provient de la vallée de Findelen. Le sentier remonte alors et traverse une prairie plane. Après quoi, et jusqu'à l'Hôtel de Riffelalp, il s'élève continuellement. Il faut environ 45 minutes, de Zermatt à la première auberge où l'on puisse se faire servir des rafraîchissements, laquelle se trouve à l'extrémité inférieure du tunnel semi-circulaire du chemin de fer du Gornergrat (v. pages 152-153); des environs immédiats de cette auberge, on aura, sur le Cervin, les plus beaux points de vue qui soient dans cette direction. Jusqu'à cet endroit, une grande partie du sentier est dans l'ombre, mais à partir de là, et après un coude brusque vers la gauche, on se trouve exposé au soleil, et il fait fort chaud au milieu du jour. Arrivé au sommet des lacets, on peut gagner du temps en se dirigeant, en ligne droite, vers l'Hôtel du Riffelalp, à travers une prairie, au lieu de suivre le sentier ordinaire qui passe par les chalets d'Augstkummen (où l'on peut également se procurer des rafraîchissements). Au delà de la prairie, le sentier retourne sur la gauche, puis se replie sur

L'Hôtel de Riffelalp, 2227 mètres; un des hôtels Seiler, très fréquenté à cause de son admirable situation. Vue admirable et totalement découverte du Cervin des fenêtres sud de l'hôtel. Ouvert du 1^{er} juin au 15 octobre; 250 lits; pension de 10 à 16 fr. par jour. Postes et télégraphes. Au milieu de la saison, cet hôtel est généralement comble, et les personnes qui désirent y séjourner feraient bien de s'enquérir, avant de quitter Zermatt, dans l'un ou l'autre des hôtels Seiler, si elles y pourront trouver des chambres. Un tramway relie l'hôtel à la station du chemin de fer du Gornergrat.

Au lieu de revenir par le même chemin, ce qui demanderait environ 40 minutes, guère moins, continuer jusqu'à la vallée de Findelen, par le sentier qui s'éloigne *derrière l'hôtel*. C'est un sentier excellent, en partie à l'ombre, légèrement sinueux, et d'où l'on a de belles échappées sur le Cervin, la Dent Blanche, le Gabelhorn, le Rothhorn (Moming), et le Weisshorn. Il amène en trois quarts d'heure environ, à l'HÔTEL-PENSION DU GLACIER DE FINDELEN, situé à une centaine de mètres au-dessus de la glace, sur le versant gauche de la vallée. Un sentier conduit de cet hôtel au Gornergrat. Pour revenir à Zermatt, descendre de l'Hôtel, au pont qui traverse le Findelenbach (à 20 minutes de l'extrémité inférieure du glacier); remonter au village de Findelen, et prendre, pour revenir, le sentier qui suit le versant droit de la vallée et rejoint la route par laquelle on s'est élevé jusqu'à la chapelle de Winkelmaten.

En montant au Riffelalp, on peut diminuer un peu le trajet, en prenant des « raccourcis » qu'on remarquera en regardant devant soi. Voici la durée approximative des différentes sections de cette promenade :

De l'Hôtel du Mont Rose, au pont du Riffel	5 minutes
Du Pont du Riffel, à la première auberge où l'on peut se rafraîchir	40 »
De cette auberge à l'Hôtel de Riffelalp	45 »
De l'Hôtel de Riffelalp à l'hôtel du Glacier de Findelen	40 »
De l'Hôtel du Glacier de Findelen à Findelen	25 »
De Findelen à l'Hôtel du Mont Rose'	40 »
Total	3 heures 15 minutes

§ 2. Au Lac Noir (Schwarzsee) en montant par l'ancienne route, et en redescendant par la nouvelle, ou *vice versa*.

Prendre à l'extrémité méridionale du village le sentier indiqué par la lettre P, sur le plan de Zermatt. Huit minutes environ, après avoir passé le pont du Riffel, ce sentier se divise en deux. Suivre l'embranchement de droite (l'autre mène aux Gorges du Gorner) qui s'élève en pente sur la rive gauche du torrent et amène, après un trajet de 12 minutes environ, au Pont du Mont Cervin (voir page 149). Après avoir passé ce pont, il tourne à droite, et au bout de neuf minutes, traverse le hameau de Zum See. Un peu au-delà de ce hameau, il commence à monter assez dur, et à 20 minutes de Zum See, se divise en deux de nouveau. On trouvera à la bifurcation même une boutique où l'on pourra se procurer du vin, de la bière, du thé, et du lait.

Prendre le sentier de gauche (celui de droite mène à la vallée de Zmutt et aux chalets de Staffel), et au bout de 18 minutes environ, au hameau de Hermattje, qui surplombe le glacier du Gorner, on trouvera un autre débit de boissons. De là, le sentier s'élève directement vers le Hörnli, et bifurque de nouveau, au bout de 25 minutes. On suivra, à son gré, l'un ou l'autre sentier; tous deux mènent au Lac Noir. Celui qui est à droite (l'ancienne route) offre de beaux points de vue sur le Rothorn, l'Ober Gabelhorn et la Dent Blanche: celui qui est à gauche (la nouvelle route), et le plus abrupt des deux, domine un admirable panorama, qui s'étend sur le glacier du Gorner jusqu'au Mont Rose. En deux heures un quart, deux heures et demie de marche, on arrive

à l'hôtel du Lac Noir (Schwarzsee), 2589 mètres, qui fait également partie des hôtels Seiler; sur la rive même du lac; 50 lits; pension 9 à 12 fr. On y trouve de bonne bière. La vue dont on jouit de ce point est très étendue et embrasse presque toutes les sommités du district de Zermatt. On célèbre la messe tous les dimanches, à 8 h. du matin, dans la chapelle, voisine du lac, dont nous avons donné une vue à la page 63. Cinquante minutes d'une marche rapide permettent de descendre à Zermatt par l'un ou l'autre des sentiers; mais il faut compter environ deux heures de route, si l'on prend le chemin qui mène aux chalets de Staffel et à la vallée Z'mutt.

§ 3. Aux Chalets de Staffel et à l'extrémité du Glacier de Zmutt, par le village de Zmutt, et retour par le versant droit.

Suivre la route du Lac Noir presque jusqu'au pont du Mont Cervin. Un peu avant d'y arriver, un sentier s'éloigne sur la droite. Le suivre jusqu'au Village de Zmutt, 1940 mètres. Chapelle. Vieux chalets. A une heure de marche de Zermatt. Au milieu du jour, il se peut qu'on n'y trouve personne, tous les habitants étant au travail. Descendre (5 minutes de marche) jusqu'à un pont, qui, dans un site fort pittoresque, traverse le Zmuttbach à une centaine de mètres du village, dans l'ouest. Passer ce pont, tourner à droite, et remonter la vallée. Le chemin qui

mène à Staffel demeure presque constamment sous bois (beaucoup de pins Arolle), il est pittoresque et ombreux. Au sortir de la forêt, très beau panorama du Cervin, dont l'aspect, de ce point, surprendra les personnes qui ne l'auraient vu que de Riffelalp (voir page 56). « Il y a de ce côté des précipices plus apparents que réels ; des précipices absolument perpendiculaires, des précipices qui surplombent ; il y a des glaciers ordinaires et des glaciers suspendus ; il y a des glaciers dont les grands *séracs* s'éroulent par dessus des rochers plus grands encore, et dont les débris, en se consolidant, forment un nouveau glacier. » *Escalades dans les Alpes*. Les chalets de Staffel, 2140 mètres, se dressent à l'extrémité



GORGES DU GORNER

du Glacier de Zmutt ; un peu au delà, sur la clairière de la forêt, on trouvera une petite auberge : le RESTAURANT STAFFEL ALP. Un sentier assez rocailleux, une sente plutôt, longue, sur une certaine distance, la rive droite du glacier. Pour revenir à Zermatt, suivre le versant droit de la vallée, (bon sentier d'un bout à l'autre) traverser Zum See et passer le pont du Mont Cervin (trajet d'une heure vingt, à une heure trente minutes). Je recommande beaucoup cette excursion.

§ 4. Aux Gorges du Gorner, et à l'extrémité du Glacier du Gorner, en passant le pont zum Waldsteg (voir page 152) et en revenant par le pont du Mont Cervin.

Prendre le sentier marqué en P sur le plan de Zermatt, le suivre jusqu'au pont Zum Waldsteg, qui traverse le torrent de Z'mutt, à dix ou

douze minutes en amont du pont du Riffel. Au delà du premier de ces ponts, le sentier se scinde en deux. L'embranchement de droite mène au hameau de Platten; celui de gauche conduit en 7 ou 8 minutes à l'extrémité septentrionale des Gorges. Entrée 1 fr. A l'entrée se trouve un petit hôtel, la GORNERGORGE-VILLA. « Ces gorges paraissent avoir été creusées surtout par le torrent, postérieurement à la retraite du glacier. Non seulement, en effet, ses parois portent les traces visibles du passage de l'eau, mais, même dans les rocs arrondis, qui forment leur extrémité supérieure, à une hauteur variant de 21 à 25 mètres au-dessus du niveau actuel du torrent, on remarque quelques-unes de ces concavités bizarres que les torrents rapides sont seuls capables de produire dans la pierre. » *Escalades dans les Alpes*¹. La galerie de bois qui longe les gorges, en sort à peu de distance de l'extrémité du Glacier de Gorner. Depuis 1860, ce glacier s'est considérablement retiré, et l'on n'y voit plus, à son extrémité inférieure, de caverne de glace. Pour y parvenir, passer le pont que l'on a devant soi. Le trajet de retour, par Zum See et le pont du Mont Cervin, demande environ 35 minutes. Il faut compter, haltes comprises, à peu près 3 heures pour faire cette promenade sans se presser.

§ 5. Au Village de Findelen, et à la base du Glacier de Findelen.

Passer le pont du Riffel; longer la chapelle de Winkelmaten (prendre le sentier qui continue en ligne droite, et laisser sur sa droite, le sentier de Riffel). Quelques minutes plus loin, la route commence à monter, et s'élève assez abruptement à travers la forêt, sur le versant droit de la vallée (dépassant les chalets de Zum Stein, 1891 mètres). Elle arrive alors au Village de Findelen, 2075 mètres, RESTAURANT FINDELENDORF, après un parcours d'un peu plus d'une heure de Zermatt. A ce village, le sentier se divise en deux. Le sentier supérieur, à main gauche, mène à l'alpe de Fluh, sur le versant droit de la vallée; l'inférieur descend jusqu'à un petit pont d'où il remonte, sur la rive gauche, et aboutit à l'Hôtel-pension du Glacier de Findelen. Voir § 1. On voit cet hôtel du village de Findelen. Après avoir passé là, continuer pendant environ une demi-heure, en remontant le versant gauche de la vallée, traverser le glacier jusqu'au versant opposé et rentrer par le village de Findelen. L'excursion demandée l'après-midi entière.

§ 6. A la Gorge du Trift.

La gorge du Trift se trouve exactement à l'ouest de Zermatt. Un des sentiers qui y conduisent part de l'église anglaise, et s'éloigne tout d'abord de la gorge, dans la direction opposée. Après s'être élevé à une certaine hauteur, et juste en face de l'Hôtel Terminus, il revient en arrière. Un autre sentier, plus direct, quitte le passage qui se trouve sur la façade méridionale de l'Hôtel du Mont Rose, tourne tout d'abord à gauche, puis à droite², et mène dans la direction que nous avons indiquée par une flèche et la lettre Q. sur le plan de Zermatt. Ces deux sentiers se rejoignent à l'entrée de la gorge à peu de distance du pont qui traverse le torrent. De cet endroit, on peut rentrer à Zermatt en 10 minutes. En 1896, on a construit, au faite d'un rocher, sur le versant méridional de la gorge du Trift, un petit chalet, où l'on peut se procurer des rafraîchissements et du thé. On aura une jolie vue d'ensemble du village de ce point-là. Il faut environ 35 à 40 minutes pour y monter de Zermatt. Au chalet même, le sentier se divise en deux. L'embranchement qui s'éloigne sur la droite mène à la Gorge du Trift, celui de gauche mène au

¹ Jullien, éditeur. Genève, 1913.

² Sur une éminence rocheuse, à mi-chemin de l'hôtel du Mont-Rose et de l'entrée de la gorge du Trift, s'élèvent les ruines d'une tour, qui passe pour avoir fait partie du château fort des seigneurs de Rarogne. On n'en voit plus guère que des vestiges.

§ 7. **Höhbalm**, 2600 mètres environ, à mi-chemin entre Zermatt et l'Unter Gabelhorn. Jusqu'à 15 minutes de distance du chalet, sur la route de Höhbalm, le sentier est excellent et assez large, ensuite il se rétrécit. Arrivé juste en face et au niveau de l'Hôtel Riffelalp, il oblique sur la droite, et finalement amène au versant occidental de l'Unter Gabelhorn.

Du Höhbalm, on jouit d'une fort belle vue sur les montagnes qui se trouvent au sud et à l'est de Zermatt, et en continuant dans la direction de l'Unter Gabelhorn jusqu'à une altitude de 2700 à 2800 mètres, on arrive à certain point d'où le Cervin apparaît sous le plus beau de ses aspects.

Il est préférable de faire cette excursion au cours de l'après-midi, attendu que ce versant de la vallée se trouve alors dans l'ombre, et que les montagnes dans l'Est se présentent dans leur plus bel éclairage.

§ 8. A l'Alpe et à la vallée de Täsch, voir chapitre VII.

§ 9. A Heuten (Hauteten). **HÔTEL WALDESRUHE** ; **HÔTEL MORGENROTH** Une promenade jusqu'à la petite chapelle (1769 mètres) ne demande guère plus d'une heure. Belles vues de Zermatt et de la vallée. On y peut cueillir des framboises sauvages. Sites solitaires et ombreux, où l'on peut s'installer en toute tranquillité pour faire une lecture. Passer le pont de Schwebsteg, et suivre le sentier indiqué en R sur le plan de Zermatt. Les habitants de Zermatt montent une fois l'an pour accomplir un pèlerinage à la chapelle.

B. Excursions de plus longue durée, d'une à neuf heures.

§ 10. Au **Gornergrat**, par l'hôtel de Riffelalp et le Riffelhaus.

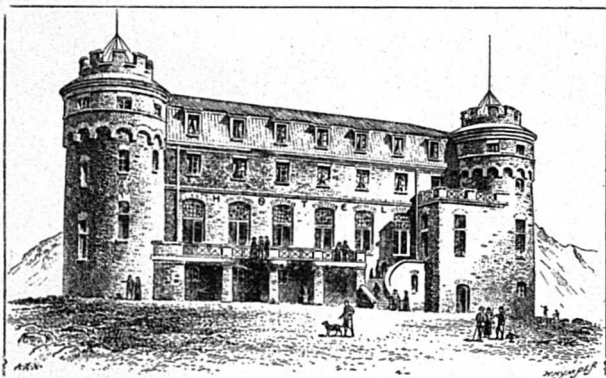
C'est l'excursion favorite de toutes les personnes qui séjournent à Zermatt. Après avoir longé l'Hôtel de Riffelalp, le chemin tourne au coin gauche de ce bâtiment ; on ne peut pas se tromper. Il se dirige alors vers l'Hôtel Riffelberg, ou Riffelhaus, que l'on a droit devant soi, et une partie de la route, à tout le moins, est assez escarpée. Après avoir dépassé ce dernier hôtel, et jusqu'au sommet, la pente n'est que peu accentuée. Il y a un autre chemin, menant également au Gornergrat, par l'hôtel-pension du glacier de Findelen, Voir § I.

L'**Hôtel Riffelberg** ou **Riffelhaus**, 2569 mètres, appartient à la commune ; il est ouvert du 10 juin au 30 septembre ; 50 lits. Pension 10 à 14 fr. par jour en juillet et en septembre. Postes et télégraphes. Cet hôtel fut le premier installé de tous les hôtels de montagne construits aux environs de Zermatt, et portait autrefois le nom de « Le Riffel ». L'entreprise, à ses débuts, était des plus modestes ; c'était une simple spéculation tentée par quelques habitants de Zermatt. Il continue à être très fréquenté, malgré la concurrence que lui fait le grand hôtel qui se trouve au dessous.

Le chemin part de la terrasse qui ouvre en face l'hôtel, et, au bout d'une demi-heure, laisse le *Riffelhorn* sur la droite. On a une belle vue de là sur le Breithorn. A mesure que l'on s'élève, la perspective s'élargit de plus en plus et gagne en beauté à chaque pas ; au sommet, on se trouve de toutes parts entouré par un immense panorama de cimes neigeuses. Pour leur nom et leur altitude, voir la carte de la vallée de Zermatt. Le sommet s'élève à 3136 mètres ; un peu au dessous, un grand

hôtel a été construit par la commune de Zermatt (ouvert depuis 1910) ; ce bâtiment remplace une construction plus petite qui, édiflée au faite même du Gornergrat, interceptait la vue. La partie méridionale du panorama que l'on a sous les yeux est peut-être la plus frappante, et n'a probablement pas d'égale dans les Alpes entières (voir le panorama publié à la fin du volume).

On peut prolonger l'excursion en poussant jusqu'au Hohthäligrat, et au Stockhorn, ou encore, en traversant le glacier de Gorner dans la



HOTEL AU SOMMET DU GORNERGRAT

direction de la cabane Bétemps, sur les rochers appelés Untere Plattje. Pour redescendre, une intéressante variante de la route suivie à la montée, consiste à rejoindre le glacier de Gorner, à le descendre sur une longueur de 2 ou 3 kilomètres, pour remonter soit sur le versant supérieur, soit sur le versant inférieur du Riffelhorn. Voici la durée des différentes étapes de cette excursion faite à pied :

De Zermatt à l'Hôtel Riffelalp	1 h. 30 min.
De l'Hôtel Riffelalp au Riffelhaus.	40 »
Du Riffelhaus au sommet du Gornergrat	1 h. 15 »
Total	<u>3 h. 35 min.</u>

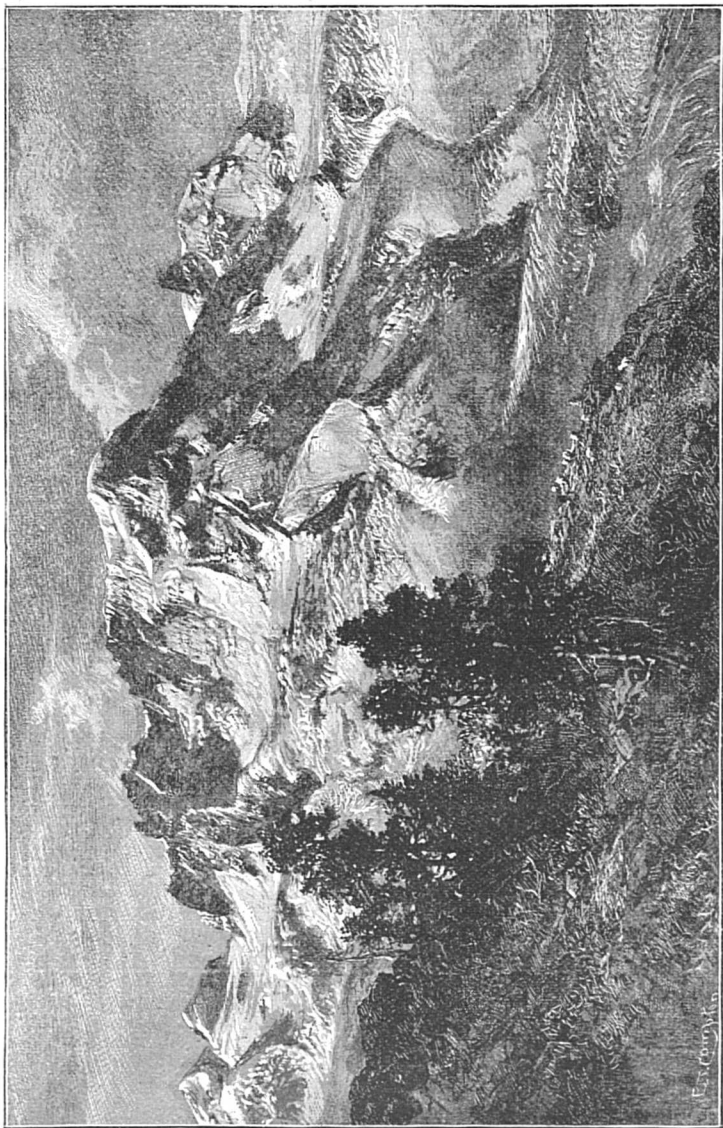
En marchant d'un bon pas, on peut redescendre du Gornergrat à Zermatt, par le chemin ordinaire, (en profitant de tous les « raccourcis ») en, une heure 23 minutes. On peut faire cette excursion à toutes les heures de la journée, il est cependant préférable de la faire le matin.

§ 11. Ascension du Gugel, 2707 mètres. Cette excursion peut être comprise dans la précédente. Le Gugel est une éminence, qu'on distingue aisément de Zermatt, au nord-est du Riffelhaus, et à l'est de l'Hôtel du Riffel. En descendant du Gornergrat, à un quart d'heure de marche du sommet, obliquer à droite du sentier. Bien qu'élevé de 137 mètres seulement au-dessus du Riffelhaus, le Gugel commande une vue beaucoup plus belle. Les regards plongent dans la vallée de Zermatt, glissent sur la vallée et le glacier de Findelen, sur la vallée de Trift et, à l'exception du Mont Rose, peuvent embrasser toutes les sommités visibles du Gornergrat. C'est la plus belle vue que l'on ait du nord sur le Cervin,

CASTOR & POLLUX

BREITHORN

PETIT MONT CERVIN



LE BREITHORN, VU DU NORD

et celle dans laquelle le Riffelhorn s'harmonise le mieux avec le Breithorn. Il n'est pas de point de vue comparable au sommet du Gugel, pour se faire une idée juste des environs de Zermatt. On y accède en une demi-heure de marche du Riffelhaus. Du sommet, on peut soit descendre directement sur l'hôtel de Riffelalp, soit descendre dans la vallée de Findelen, et revenir par cette route.

§ 12. L'excursion du Hörnli, avec visite à la Cabane du Cervin, sur l'arête du Hörnli, n'est en réalité qu'une extension de l'excursion 2.

Un bon sentier, partant du Lac Noir, mène au Hörnli ; il traverse tout d'abord un sol assez inégal et rocailleux, puis longe un petit lac, de formation récente, au bord du glacier de Furgg, et la moraine de la rive gauche de ce glacier. Le sentier glisse à la base du Hörnli, qu'il ne tarde pas à dépasser. Puis il revient en arrière au *cairn* du sommet, 2893 mètres. Les vues qui s'ouvrent tant sur la vallée de Zermatt que, du côté opposé, sur le Cervin, sont admirables.

La cabane dénommée cabane du Cervin (voir illustration page 92) est située sur le versant de l'arête du Hörnli, qui fait face au glacier du Furgg, à quelques centaines de mètres du point où commence la pente abrupte du Cervin. Le chemin qui y mène, du Hörnli, suit presque tout le temps la crête de l'arête. On peut avoir besoin de piolets pour tailler, ici et là, des degrés dans la neige, ou dans la glace. En 1899, le club alpin suisse a fait aménager une cabane à ses frais. On y rencontre parfois jusqu'à vingt personnes et plus, en même temps.

§ 13. La course du Glacier de Zmutt et du Stockje n'est qu'une extension de l'expédition 3. Après avoir quitté Staffel, continuer le long de la moraine de la rive droite du glacier, ou en s'en rapprochant le plus possible ; la traverser et, à l'endroit où le sentier se perd, se diriger en ligne droite vers le milieu de la glace ; de là prendre comme point de direction le contre-fort nord-est du Stockje (îlot rocheux entouré par le glacier) et longer la base de son versant méridional. On voit fréquemment de belles *Tables de glace* sur le glacier de Zmutt. Le chemin à suivre est indiqué sur la carte du Cervin et de ses glaciers. Des ruines de la cabane, construite, à une altitude de 2790 mètres, sur l'extrémité sud-ouest du Stockje, on jouit d'une magnifique vue sur le bassin du glacier de Tiefenmaten, et, au delà sur le Cervin, la Tête du Lion et la Dent d'Hérens. De ce point, on aperçoit le profil de l'arête sud-ouest du Cervin, et on se trouve exactement en face du Col du Lion, de la Grande Tour et d'autres points mentionnés dans le chapitre II. C'est au cours de l'après-midi que le Cervin se présente sous son plus bel aspect de cet endroit-là. Il faut une pleine journée pour faire cette excursion ; départ de grand matin, retour pour la table d'hôte.

La route de Staffel est celle que l'on suit habituellement. On peut passer aussi par le village de Zmutt et la rive *gauche* du glacier du même nom. Ce trajet est un peu plus court que le précédent.

§ 14. Ascension des parties basses du glacier de Gorner, vers le Riffelhorn ; retour par le Riffelhaus, ou par Riffelalp.

Cette excursion est tout indiquée aux personnes qui désirent faire connaissance avec le monde des glaciers, et apprendre l'emploi du piolet de montagne. En compagnie d'un guide éprouvé, c'est une simple *promenade*. Prendre le sentier qui passe le pont du Mont Cervin, suivre l'extrémité inférieure du glacier de Gorner (appelée le Glacier de Boden) sur son versant occidental, à l'endroit où il n'est pas escarpé. Prendre garde, en traversant la moraine de ne pas ébranler et faire rouler les rochers qui y sont souvent en équilibre instable. Remonter vers le milieu du glacier, en obliquant cependant vers son extrémité occidentale, et le

traverser au-dessous de la cascade de glace, en approchant du Riffelhorn. Tant à l'est qu'à l'ouest du Riffelhorn, on trouvera facilement le moyen d'escalader les rochers qui se trouvent au nord du glacier. Ceux qui sont situés dans l'Est amènent au Riffelhaus, les autres à l'hôtel de Riffelalp. Cette excursion, pour être faite sans hâte, demande environ 6 ou 7 heures.

§ 15. La course de l'Alpe de Fluh et du glacier de Findelen, n'est qu'une extension de l'excursion 5.

Après avoir dépassé le village de Findelen, le sentier s'élève à une hauteur considérable au-dessus du glacier ; puis ils se rejoignent à l'Alpe de Fluh, où, après une heure trois quarts de marche, on trouvera une petite auberge. Remarquer les moraines latérales. La plus rapprochée est recouverte d'herbe, l'autre est en majeure partie composée de glace sur laquelle se sont accumulés des blocs erratiques, des pierres et des gravats. Le niveau général du glacier est sensiblement plus bas que les moraines, celles-ci doivent être fort anciennes. Le sentier les suit un certain temps ; à l'endroit où sa trace se perd, traverser le glacier et revenir par le versant gauche. On peut allonger ou raccourcir à volonté cette expédition qui donne une bonne idée du monde des glaciers. *Apporter des provisions de Zermatt.* Toutes les personnes qui n'ont pas une grande expérience de la montagne devront se faire accompagner par un guide.

§ 16. La course de *Triftkummen*, par la Gorge et l'*Hôtel de Trift*, n'est qu'une extension de l'excursion 6.

De Zermatt, le chemin de la gorge de Trift, qui est excellent maintenant, amène, au bout d'une heure trois quarts de marche, à une petite auberge appelée *Hôtel Trift*. L'hôtel actuel a été construit en remplacement d'un autre hôtel qui s'élevait à 5 minutes de marche au-dessus, et qui fut complètement détruit par une avalanche au début de 1899. Un peu plus loin, la vallée s'élargit et forme un bassin assez vaste, que bornent l'Unter et l'Ober Gabelhorn, le Trifthorn, le Rothhorn (Moming) et le Mettelhorn. A environ quarante minutes au-dessus de l'hôtel, se trouve un vallon (*Triftkummen*), s'étendant vers le nord et qui vient aboutir à la base du Mettelhorn. Les entomologistes et les botanistes y trouveront un fructueux terrain de chasse. On peut revenir par un autre sentier qui ramène à la gare de Zermatt. Il est préférable de se faire accompagner par un guide pour cette excursion qui demande une après-midi.

§ 17. L'excursion de Heueten, par l'Alpe de Tufteren, à l'Alpe d'EGgen avec retour par la vallée de Findelen est une extension de l'excursion 9.

De la chapelle de Heueten, s'élève en ligne droite vers l'Est, à travers la forêt. Le sol étant bon, on peut ne pas se soucier des sentiers. Lorsque bien au-dessus des arbres, obliquer sur la droite, c'est-à-dire vers le sud, le long des pentes inférieures de l'Unter Rothorn, et se diriger vers le Gornegrat, qu'on aperçoit à distance. Continuer à obliquer sur la droite, et bientôt on arrive en vue des chalets d'EGgen. Revenir par le village de Findelen. On peut allonger cette excursion en descendant sur le Stellisee, au lieu de descendre sur EGgen. Le sol ne présentant aucun accident, on peut errer à sa guise un peu partout. Cette excursion peut être effectuée à n'importe quelle heure de la journée.

§ 18. L'ascension du Riffelhorn, 2931 mètres, peut s'annexer tant à l'excursion 1 qu'à l'excursion 10.

Le Riffelhorn est une protubérance rocheuse, au sud-sud-est, et à 1 kilomètre et demi de Riffelhaus, sur le versant septentrional

du glacier de Gorner. On en fait l'ascension soit par l'Est, soit par l'Ouest. Du côté du sud encore, par le glacier de Gorner, on parvient à l'escalader, mais les touristes qui manquent d'expérience ne devront pas tenter cette escalade sans être accompagnés par un guide.

Le professeur J. D. Forbes, écrivit, en 1855, qu'aucun guide de Zermatt n'était encore parvenu au sommet du Riffelhorn. « En 1841, dit-il, je tentai cette ascension par le versant occidental, et arrivé à quelques mètres du sommet, fus arrêté par une crevasse. En 1842, cependant, quelques étudiants anglais de Hofwyl découvrirent un chemin détourné, par lequel ils atteignirent sans grande difficulté le sommet. » Mais, à en juger par une lettre que M. F. C. Grove publia en 1874 dans l'*Alpine Journal*, ces jeunes gens de Hofwyl ne furent pas les premiers à atteindre le sommet du Riffelhorn.

« L'automne dernier (1873), dit M. Grove, l'innocent passe-temps qui consiste à précipiter des blocs de pierre du haut du Riffelhorn sur le glacier qu'il surplombe eut, pour ceux qui s'y livraient, ce résultat vraiment inattendu de leur faire faire une trouvaille archéologique des plus curieuses. Deux Américains qui, au mois d'Août, s'adonnaient à ce passionnant exercice, décidèrent, pour célébrer l'heureux événement de leur ascension du Riffelhorn, de faire basculer dans le vide un rocher de belle taille. Ayant arrêté leur choix sur certain bloc que tout autre que deux Américains, ne serait jamais parvenu à tant qu'ébranler, ils l'arrachèrent non sans quelque difficulté de son alvéole ; à peine l'avaient-ils lâché qu'à leur grande surprise, ils découvrirent, sur l'emplacement même que venait de quitter le rocher, un fer de lance, ou javeline, qui devait dormir là depuis une infinité d'années. Cette arme, de bronze, mesurait de 15 à 20 centimètres de longueur ; merveilleusement ouvree, elle n'était en rien inférieure aux plus beaux bronzes forgés de nos jours ; la pointe n'en était pas affilée, mais bien recourbée en forme de lame de serpe ; l'autre extrémité, qui portait deux encoches, s'allongeait en coin, et devait être destinée à fixer l'ensemble dans l'entaille d'un bois de lance... Comme il n'est pas impossible que l'on puisse trouver d'autres armes encore aux alentours de l'endroit où celle-ci fut découverte, nous ne saurions trop recommander aux touristes qui feront, la saison prochaine, l'ascension du Riffelhorn, de soigneusement examiner l'emplacement qu'occupaient les pierres qu'ils auront précipitées dans le vide : ne fut-ce que pour varier leurs plaisirs ! »

On parle aussi de certain « sauvage du Riffelhorn » « d'humeur morose, voire même hargneuse, dont ses voisins se débarrassèrent » d'une manière qui ressemble à un crime plutôt qu'à autre chose : « A Zermatt, sur le Ryffel, dans le voisinage de Riffelhorn, dit l'*Echo des Alpes*, Genève, 1873, p. 27 et 28, est une caverne assez spacieuse avec une étroite entrée. Là demeurait une fois un berger bien étrange. A force de garder seul ses moutons, il était devenu si farouche et misanthrope qu'il en était complètement sauvage, et qu'il ne prenait sa nourriture quotidienne que si on la déposait quelque part, sans se laisser voir ; car dès qu'il apercevait un être humain, il prenait la fuite et se cachait dans les montagnes. Peu à peu, il se déroba aux regards, erra toujours dans la solitude autour des troupes, apaisant sa faim avec des moutons qu'il déroba. Vouluant en finir avec ce voleur de moutons, les gens du village cherchèrent à le prendre, mais leurs peines furent inutiles. Dès qu'il s'apercevait qu'on l'épiait, il fuyait toujours sur le Ryffelhorn, où l'on arrivait par un sentier unique et dangereux. Il le défendait avec une telle intrépidité et recevait les assaillants avec une telle grêle de pierres, que ceux-ci renonçaient à emporter la forteresse. On ne vit pas d'autre moyen de s'en débarrasser

que de tirer sur lui comme sur un chamois, ce que fit, un jour, un chasseur. »

Si facile qu'en soit l'escalade du côté de la terre, le Riffelhorn n'en a pas moins fait une victime. Dans la matinée du 18 juillet 1865, M. W. K. Wilson en fit l'ascension, en compagnie de quelques amis et de guides, puis, plus tard dans la journée, il voulut renouveler, mais seul, son exploit du matin. Le soir venu, il n'était pas de retour, et, comme les efforts qu'on avait fait du Riffel pour retrouver ses traces n'avaient donné aucun résultat, M. Alex. Seiler rassembla quelques hommes de bonne volonté de Zermatt. Nous montâmes de nuit, et trouvâmes aussitôt, sans avoir eu à faire de longues recherches, le cadavre de M. Wilson, sur le versant du Riffelhorn qui surplombe le lac. Selon toute probabilité, il était tombé d'une hauteur considérable, et sa mort avait du être instantanée. (Voir page 147).

§ 19. Excursion à Staffel, au Lac Noir, etc.

On peut faire une très intéressante excursion (qui n'est à tout prendre que la combinaison de plusieurs des excursions que nous avons mentionnées) en remontant la vallée de Zmutt jusqu'à Staffel, et en gagnant alors, par la gauche, le Lac Noir ; on redescend de là sur la partie inférieure du glacier de Furgg, que l'on traverse ; on continue par la route de St-Théodule jusqu'à la moins élevée des cabanes de St-Théodule (Gandegg, ou Gandegg, voir section D, Cols de Zermatt, et chapitre XI) ; on redescend de là sur le glacier inférieur de St-Théodule, que l'on suit jusqu'au Riffelhorn et en continuant jusqu'à l'hôtel de Riffelalp ; retour par la route de Findelen § 1. Il faut compter un jour entier, en partant de bonne heure. Prendre un premier repas à l'hôtel du Lac Noir, un second à l'hôtel Riffelalp, et rentrer à temps pour la table d'hôte.

§ 20. Par l'Alpe de Fluh au Glacier de Findelen, puis passer le Col du Stockhorn et revenir, en suivant, dans toute sa longueur, le Glacier de Gorner.

C'est la plus belle des excursions de ce genre que l'on puisse faire de Zermatt ; elle fournit l'occasion d'étudier toutes les manifestations et toutes les phases de la vie des glaciers. On y rencontre des crevasses ouvertes et cachées, des séracs et des cascades de glace, des rivières et des moulins de glace, des blocs erratiques et des moraines. Elle ne fait pas partie des excursions citées au tarif. Partir avant le point du jour ; emporter des provisions et se faire accompagner par un guide.

On suit le sentier jusqu'au delà de l'Alpe de Fluh, puis on continue le long de la rive droite du glacier de Findelen, partiellement par la moraine (jusqu'à ce point la route est la même que pour le col d'Adler). On traverse le glacier dans la direction indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt, en zigzaguant à travers un champ de glace assez crevassé, on monte au sommet, 3415 mètres, lequel se trouve dans l'est du Stockhorn. Magnifique vue du Lyskamm. Peu après, la route rejoint celle que l'on suit pour se rendre à la Cima di Jazzi et au Nouveau Weissthor. En arrivant à Gadmen, ne pas prendre les pentes inférieures du Gornergrat, mais bien continuer à descendre, sur toute sa longueur, le glacier de Gorner, et rentrer par le pont du Mont Cervin. Cette excursion n'est qu'une simple promenade si elle est dirigée par un guide expérimenté.

C. Ascensions de Zermatt.

Zermatt même n'est pas le meilleur point de départ pour plusieurs des ascensions qui sont mentionnées dans le *tarif* de Zermatt. Pour quelques-unes d'entre elles, il est préférable de partir de l'hôtel de Riffelalp (voir Chap. X) et pour d'autres, de Randa (page 131 et suivantes) de l'Alpe de Täsch (pp. 137 et suivantes) d'ailleurs encore. Les suivantes sont faites de Zermatt, bien qu'il en soit (celles de l'Ober Gabelhorn, du Zinal Rothhorn, du Trifthorn, etc.) pour lesquelles il serait parfois préférable de coucher à l'auberge de Trift. Toutes les personnes qui n'ont pas une expérience consommée de la montagne devront se faire accompagner par des guides.

Le **Mettelhorn**, 3410 mètres, 7 ou 8 heures pour la montée et la descente. De Zermatt on peut choisir entre deux routes, menant l'une et l'autre à Triftkummen. Voir § 16. On peut monter à mulet jusqu'au haut du vallon ; de là, il faut compter entre trente et quarante minutes d'escalade sur la neige et des rochers pour arriver au sommet du Mettelhorn, d'où on a une belle vue sur le Weisshorn, le Zinal Rothhorn, le Gabelhorn et le Cervin, moins belle cependant, et à tout prendre, que du Gornergrat, dont l'accès est plus facile.

L'**Unter Gabelhorn**, 3398 mètres, 8 ou 9 heures, aller et retour. On en fait parfois l'ascension par la route de l'auberge de Trift, mais le plus fréquemment, par le sentier dont nous avons parlé au paragraphe 7, de la page 160, et qui aboutit au versant occidental de la montagne. Comme point de vue encore, cette sommité est inférieure au Gornergrat.

Le chemin qui conduit à l'**Unter Rothhorn** ; 3106 mètres ; 6 ou 7 heures, aller et retour, passe par Heuten et l'Alpe de Tufteren (voir § 17), contourne les pentes du nord-ouest de la montagne, et oblique alors au sud-est, en remontant un vallon (Riederkummen) qui conduit à une dépression séparant l'Unter Rothhorn de l'**Ober Rothhorn**, 2987 mètres. Revenir au col, descendre dans la vallée de Findelen, entre le Stelli See et Eggen, et rentrer par la route du village de Findelen. Cette excursion demande entre sept heures et demie et huit heures et demie ; elle est une excellente préparation pour les personnes qui désirent entreprendre des courses plus difficiles. L'Ober Rothhorn est un des plus beaux points de vue du district de Zermatt.

Le **Wellenkuppe**,¹ 3910 mètres, et le Trifthorn, 3737 mètres, sont des sommités de plus grande importance. Elles s'élèvent, la première au sud, la seconde au nord du col nommé le Triftjoch, du sommet duquel on peut faire l'une et l'autre ascension. La

¹ Le Wellenkuppe est le point marqué à la cote de 3.910 mètres sur la carte de la vallée de Zermatt. La première personne qui en ait réalisé l'ascension est probablement lord Francis Douglas, en juillet 1865, au cours de l'une des tentatives qu'il fit pour escalader l'Ober Gabelhorn. Les remarques suivantes, que l'on découvrit dans ses papiers, après sa mort, contiennent tout ce que l'on sait de précis à cet égard. « Déjà nous avions fait deux tentatives inutiles (d'escalader l'Ober Gabelhorn). La première fois, nous étions montés à l'Unter Gabelhorn, ayant quitté Zermatt à onze heures de la nuit ; mais le lendemain, vers trois heures, ayant découvert que nous n'étions parvenus qu'au pied du Gabelhorn, nous battîmes en retraite. La seconde fois, nous atteignîmes le sommet d'un autre pic du groupe du Gabelhorn, d'une attitude d'environ 3.900 mètres et qui se trouve à gauche du col de Trift lorsqu'on le traverse en venant de Zermatt. Mais nous nous aperçûmes que l'arête qui relie ce pic au Gabelhorn était impraticable. Je ne m'explique pas pourquoi cette montagne, que l'on prend souvent par erreur pour le Gabelhorn, ne porte pas de nom. »

vue dont on jouit de ces deux sommets n'est que peu étendue, étant donnée la proximité des cimes plus élevées de l'Ober Gabelhorn et du Zinal Rothhorn. Ces deux dernières cimes sont parmi les plus importantes de celles dont on peut faire l'ascension de Zermatt ; elles évoquent le souvenir de deux incidents à tout le moins qu'il est bon de rappeler, car le récit en est instructif en soi, sans qu'il soit besoin de le commenter. Le premier de ces incidents démontre qu'il est indispensable, en approchant des sommets, et en escaladant les arêtes, de s'assurer de la solidité des corniches de neige, s'il s'en trouve aux environs immédiats ; le second établit le danger que peut faire courir à tous les membres d'une excursion la présence parmi eux d'une seule personne inexpérimentée, ou maladroite, et l'absurdité qu'il y a à placer cette personne à l'arrière garde, *pendant la descente*.

La première ascension de l'Ober Gabelhorn (appelé simplement Gabelhorn autrefois), 4073 mètres, fut faite le 6 juillet 1865, par MM. A. W. Moore et H. Walker, avec le guide Jakob Anderegg ; ayant quitté Zermatt à minuit vingt minutes, ils traversèrent la partie méridionale du glacier de Trift (appelé aujourd'hui le glacier du Gabelhorn) jusqu'à la muraille de rochers qui le termine, escaladèrent ces rochers jusqu'à l'arête Nord-Est de la montagne dont ils suivirent la crête jusqu'au sommet, pour redescendre à Zermatt à 7 h. 15 du soir.

Le lendemain, Lord Francis Douglas, accompagné de Peter Taugwalder, le père, et de Joseph Viennin, fit l'ascension de l'Ober Gabelhorn, de Zinal ; et les traces de pas qu'ils virent au sommet leur prouvèrent qu'on les y avait devancés. « Nous nous étions assis pour prendre notre repas, » dit-il, dans un récit de cette course que l'on trouva dans ses papiers, « lorsque, soudain, je sentis céder sous moi la couche de neige sur laquelle je me tenais et qui formait la cime même de la montagne ; toute la corniche s'écroula, et alla s'abattre à plusieurs centaines de mètres au-dessous, je la suivis dans sa chute sur la longueur de la corde à laquelle j'étais attaché, c'est-à-dire sur une distance de trois ou quatre mètres. Taugwalder me suivit dans ma chute, glissa avec la rapidité de l'éclair à côté de moi, pour rester suspendu, par la corde à 3 ou 4 mètres également au-dessus de moi ; mais l'autre guide, qui, par bonheur, une minute avant l'éboulement de la neige, s'était écarté d'un ou deux pas du sommet pour ramasser un objet, put tenir bon, la couche de neige sur laquelle il se trouvait n'ayant pas été ébranlée. La corde supportait un poids d'au moins 150 kilos, à ce moment-là, et ce fut miracle qu'elle ne rompît pas sous le choc direct qu'elle eut à supporter, car rien n'était venu retarder notre chute. Joseph Viennin parvint à nous hisser l'un après l'autre jusqu'à lui, et nous nous mîmes aussitôt en marche pour regagner Zermatt¹. »

¹ Je crois ce récit légèrement exagéré ; aussi bien me semble-t-il que la corde se serait sûrement rompue si lord Douglas et son compagnon étaient tombés de la hauteur et de la manière dites. Le sommet du Gabelhorn et les arêtes qui y aboutissent sont fréquemment recouverts de corniches de neige (du genre de celle dont il est question ici) que l'on aperçoit distinctement tant du Lac Noir que des hôtels de Riffelalp.

Ces deux routes sont longues. Le 3 septembre 1877, sir Edward Davidson et M. J. W. Hartly, accompagnés de Peter Rubi et de Johann Jaun, en découvrirent une meilleure : celle que l'on suit habituellement maintenant, avec une légère variante. Ils prirent le sentier ordinaire du Triftjoch jusqu'au sommet de la moraine qui sépare le glacier de Trift de celui du Gabelhorn, puis traversant ce dernier, se dirigèrent vers un col de neige nettement marqué, au pied du pic final, sur l'arête du sud-est (celle qui relie l'Ober Gabelhorn à l'Unter Gabelhorn, et qui sépare le glacier d'Arben de celui du Gabelhorn). Du col, ils suivirent la crête de l'arête, s'en écartant parfois légèrement sur son versant oriental. L'ascension entière, de Zermatt, avec retour au point de départ, leur demanda onze heures de marche. On a fait également l'ascension du Gabelhorn de plusieurs autres directions.

En 1895, sir Edward Davidson, accompagné des guides Christian Klucker et Daniel Maquignaz, parti de l'auberge de Trift, fit d'abord l'ascension du Wellenkuppe, puis suivit la crête de l'arête qui relie cette montagne à l'Ober Gabelhorn, qu'il franchit, pour redescendre sur l'Arbenjoch, et regagner, le soir même, l'hôtel de Riffelalp.

Le Zinal Rothorn (ou Moming¹) appelé autrefois du seul nom de Rothorn, 4223 mètres, fut escaladé pour la première fois, de la direction de Zinal, par M. F. C. Grove et Sir Leslie Stephen, en compagnie des guides Melchior et Jacob Anderegg, le 22 août 1864. De Zinal, ils suivirent la route habituelle du col de Trift, jusqu'au sommet de la grande cascade de glace du glacier Durand ; ils obliquèrent alors sur la gauche, c'est-à-dire vers le nord-est, et se dirigèrent vers l'arête qui réunit Lo Besso au Rothorn ; ils la suivirent jusqu'au point où elle se relie à l'arête occidentale du Rothorn, qui les mena au sommet. Ce fut au cours de la dernière partie de l'ascension que se présentèrent les principales difficultés. Le long de l'arête occidentale, il leur fallut contourner, ou escalader trois « tours » assez élevées. Sir Leslie dit, dans le récit qu'il fit de cette course : « La troisième tour qui se dressait maintenant à quelques mètres de nous avait une apparence beaucoup plus menaçante que les deux précédentes. Après un court examen, nous approchâmes de sa base en longeant l'arête. Ce faisant, nous dûmes accomplir une manœuvre qui ne présente pas grande difficulté, mais que je ne me souviens pas d'avoir jamais exécutée avant ce jour. Une des gravures qui illustrent les *Descriptions des Alpes* de Berlepsch représente le sommet d'une montagne où se trouve plantée, et battant au vent, la bannière fédérale qu'entoure un groupe de montagnards enthousiastes. L'un d'eux approche à cheval sur une arête aiguë, une jambe de ci, l'autre de là. Notre position se trouvait être de tous points semblable à celle de cet homme, à ceci près que nous chevauchions une arête, non pas de neige, mais bien de rochers. À défaut de confort, cette attitude présentait du moins l'avantage de la sécurité. Le roc était cependant si uni et son arête si tranchante, que j'en étais réduit à avancer sur le seul point d'appui de mes deux mains. Et je craignais à chaque instant qu'une glissade n'envoyât une des moitiés de mon individu sur le glacier Durand, et l'autre sur le glacier de Schallenberg ! » Y compris le temps des haltes, cette course demanda, de Zinal au sommet et retour, 16 heures, 50 minutes.

Le 5 septembre 1872, MM. Dents et Passingham, sous la conduite de ce parfait montagnard, de ce guide accompli que fut Franz Andermatten, et en compagnie de deux autres guides, trouvèrent un chemin menant de Zermatt au Rothorn. Ce chemin est celui qui fut adopté depuis lors et qu'on suit encore maintenant. Il est indiqué sur la carte de la vallée de Zermatt, et atteint le sommet par la voie du sud. Haltes incluses, il

¹ Il existe trois autres « Rothhorn » dans la vallée de Zermatt. Voir appendice E.

leur fallut, de Zermatt, seize heures, aller et retour. A la descente, à peu de distance au-dessous du sommet, se produisit un incident qui n'eût, heureusement, pas de suites sérieuses, mais qui fut de tous points semblable à un autre, lequel occasionna mort d'homme, presque exactement au même endroit, en 1894. Soudain, dit M. Dent, j'entendis au-dessus de moi, un cri, qui nous fit aussitôt lever la tête, à Franz et à moi. Une roche plate et d'assez fortes dimensions, qui, à la montée, nous avait fourni un point d'appui relativement solide, bien qu'en réalité, elle ne fût maintenue à sa place que par la couche de glace qui la faisait adhérer au rocher sur lequel elle était posée, venait de s'ébranler sous *le plus léger des chocs*¹, et descendait en ligne droite sur nous. Arrivée à presque me toucher, elle obliqua un peu dans la direction de Franz, qui se trouvait au-dessus de moi. Celui-ci, la voyant venir, essaya de l'arrêter ; il n'y put réussir et la roche, après lui avoir douloureusement comprimé la main contre la muraille, continua à glisser vers l'endroit même où se tenait Imseng. Le cri que nous poussâmes mit ce dernier sur ses gardes ; la roche accélérât sa course, mais, au moment même où nous nous attendions à la voir atteindre et emporter notre guide d'avant-garde, elle fit un premier bond, et, après avoir passé à quelques centimètres de la tête d'Imseng, qui s'était collé à la muraille, elle alla s'abattre avec un fracas formidable bien loin au-dessous de nous. »

Le 20 septembre 1894, descendant du Rothhorn, en compagnie des guides Peter Pern² et Joseph-Marie Biener, tous deux de Zermatt, le docteur P. Horrocks, arrivé presque à l'endroit même où s'était produit l'accident que nous venons de conter, faillit perdre la vie par suite du déplacement d'un rocher. « Pern était à l'arrière-garde, et se retenait à un rocher d'assez forte dimension, contre lequel il était adossé, et par dessus lequel il filait la corde que Biener reprenait graduellement, à mesure que le docteur Horrocks avançait le long de la dalle inférieure. Soudain, le rocher que Pern avait cru solide, se détacha de son alvéole et se mit à rouler sur la pente. Perdant l'équilibre, Pern glissa à sa suite le long de l'escarpement ; le docteur Horrocks, qui n'avait de point d'appui ferme ni pour les pieds, ni pour les mains, fut arraché de la position qu'il occupait, et, après un saut périlleux, si violemment projeté, tête la première contre la paroi de la montagne qu'il perdit momentanément connaissance. La traction sur la corde fut si rude et si brusque, que Biener ne pût y résister et fut, à son tour, entraîné. Et, sur un parcours de dix à quinze mètres, le long de la pente très abrupte à cet endroit, les trois membres de l'expédition roulèrent, ou glissèrent, jusqu'au moment où le bout de corde qui réunissait le docteur Horrocks à Pern se coinça derrière une saillie de rochers et les arrêta enfin. Pern avait été jeté sur une petite plate-forme de neige, à quatre mètres environ au-dessous du rocher auquel la corde s'était si heureusement prise ; à deux mètres plus haut, le docteur Horrocks, resté d'abord suspendu, le dos à la paroi de la montagne, était enfin parvenu à trouver un point d'appui. Quant au pauvre Biener, il avait continué à tomber de toute la longueur de la cordée qui le liait au docteur Horrocks, et lorsque la tension se produisit, elle fut si saccadée, que la corde se rompit, à équidistance de lui et du docteur Horrocks, disent les uns, plus près de ce dernier, disent les autres, et il fut précipité à 600 mètres plus bas sur le glacier Durand. Le docteur Horrocks fut tiré de sa fâcheuse position par quelques guides qui suivaient de près son expédition.

¹ Dans le récit original, ces mots ne sont pas en italiques. Bien que le nom du guide qui délogea et fit rouler cette pierre ne soit pas donné, il est aisé de savoir de qui il s'agissait. Cet homme est connu par les accidents qu'il a provoqués.

² Il ne s'agit pas du Peter Pern dont il a été question dans la première partie de cet ouvrage.

Le 4 août 1899, M. Baumann, de Zurich, et ses guides J. Tabin et Antoine Antille de Vissoie, se tuèrent sur le versant méridional du Rothhorn. On retrouva leurs corps au pied de quelques rochers au nord du glacier de Trift. On présume qu'ayant tenté de faire une glissade sur de la neige fraîche qui recouvrait une vieille couche de neige, ils avaient ébranlé la couche supérieure qui s'était abattue en avalanche en les entraînant.

En 1878, on fit l'ascension du Rothhorn par l'ouest. Dix heures et demie de la cabane du Mountet à Zermatt. Le 9 août 1873, « M. F. Morhard, avec les guides Melchior Anderegg et Christian Lauener, partis de la cabane de Zinal, traversèrent le sommet du Rothhorn et redescendirent à Zermatt en neuf heures, y compris le temps des haltes, ce qui représente une course extrêmement rapide. (*Alpine Journal*, vol. VI, p. 365. Le 22 août 1903, M. E. A. Broome, avec deux des Pollinger firent l'ascension du Rothhorn, par le Trifhorn, qu'ils traversèrent en route. Du sommet du col à la cime du pic, ils mirent 8 heures. (*Alpine Journal*, vol. XXI, p. 557).

On peut négliger un certain nombre des ascensions qui sont comprises dans le tarif de Zermatt : celles des **Plattenhørner**, ou **Blattenhørner**, qui se trouvent au Sud du Mettelhorn, et sont moins élevés ; de l'**Ebihorn**, du **Mominghorn**, du **Mont Durand**, ou **Arbenhorn** ; de la **Pointe de Zinal** ; du **Schallhorn**, ou **Schallhorn**. Il en est d'autres qu'il est préférable de faire de l'hôtel de Riffelhalb, celles surtout du **Mont Rose**, du **Lyskamm** et de **Castor et Pollux**. Les ascensions du **Breithorn** et du **Petit Mont Cervin** sont généralement faites du Col de St. Théodule ; nous en parlons dans le paragraphe D : **Cols de Zermatt**. C'est ordinairement, soit du Breuil, (Val Tournanche), soit de Prerayen (Valpelline) que l'on fait l'ascension de la **Dent d'Hérens**, et celle de la **Tête Blanche**, peut être exécutée en même temps que la traversée du Col de Valpelline.

La **Dent Blanche**, 4364 mètres, est la plus importante des autres montagnes dont il est fait mention dans le tarif ; mais il est préférable d'en faire l'ascension du haut du Val d'Hérens (Vallée d'Evolène) que de Zermatt, et lorsqu'on fait l'ascension de Zermatt ; on a l'habitude d'aller passer la nuit précédente soit au Stockje, soit dans le voisinage du glacier de Schönbühl. Il est difficile d'évaluer la durée de l'ascension de la Dent Blanche, de quelque côté qu'on l'entreprenne, cela dépend presque exclusivement des conditions météorologiques et de l'état de la montagne qui est fort variable.

La première ascension de la Dent Blanche fut faite le 18 juillet 1862, par M. T. S. Kennedy et M. W. Wigram, en compagnie des guides Jean-Baptiste Croz (frère de Michel-Auguste) et J. Kronig de Zermatt, dans des conditions défavorables. Partis des chalets d'Abricolla (Alpe Bricolla) sur le versant oriental du glacier de Ferpècle, à environ 3 heures au-dessus d'Evolène, ils firent l'ascension en partie par le versant sud-ouest, en partie par l'arête qui descend du sommet vers le sud. La route qu'ils suivirent est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt.

On a fait également cette ascension par l'arête méridionale ; par le glacier de Schönbühl ; de Zinal, par l'arête orientale ; et de Ferpècle, par l'arête occidentale. Voici la durée que demandèrent certaines ascensions :

1862. — Première ascension, d'Abricolla et retour, 16 heures.
1864. — Deuxième ascension, faite par M. Finlaison. D'Abricolla et retour, environ 13 heures.
1874. — D'un bivouac établi sur le glacier de Schönbühl, à 6 heures de Zermatt, et avec retour à Zermatt même, M. Whitwell mit seize heures vingt minutes.
1876. — De la cabane du Stöckje, en ruines maintenant, il fallut 16 heures quinze minutes à M. F. Gardiner pour atteindre le sommet, et en redescendre à Ferpèche.
1882. — MM. Anderson et Baker mirent dix-neuf heures trente minutes de la cabane Mountet au Stockje.
1886. — MM. Lorria et Lammer durent consacrer une journée entière à l'expédition qui les mena du Stockje au sommet, et ils ne purent pas revenir à leur point de départ avant la tombée de la nuit.
1889. — M. Eckenstein mit 39 heures 30 min. de Zermatt au sommet avec retour à Zermatt, par le glacier de Schönbühl. « La route qu'il suivit fut peut-être la pire qui eût jamais été suivie ». *Alpine Journal*, vol. XIV, p. 499.
1890. — Trois membres du Club Alpin mirent 38 heures du Stockje au sommet, avec retour à leur point de départ.

En avril 1893, on fit l'ascension de la Dent Blanche, d'Abricolla et retour, en 21 heures 30 min.

Le 11 août 1882, M. W. E. Gabbett passa la nuit au Stockje, avec Joseph-Marie Lochmatter et son fils aîné, dans l'intention de faire l'escalade de la Dent Blanche, le lendemain, et de redescendre à Zermatt. Comme on ne les voyait pas revenir, une expédition de secours partit à leur recherche le 14 et retrouva leurs corps, à soixante mètres les uns des autres et à sept ou huit cents mètres du sommet ; ils étaient dans un état indescriptible et à peine reconnaissables. Leurs vêtements avaient été arrachés. M. Gabbett fut enterré à Zermatt (voir p. 148) et les Lochmatter à St-Nicholas (voir p. 123). La cause de cet accident demeurera inconnue. La montagne, dit-on, était dans les meilleures conditions possibles.

Le 28 août 1899, MM. O. Jones et F. W. Hill quittèrent Abricolla pour faire l'escalade de la Dent Blanche par son arête occidentale, avec les guides E. Furrer (Stalden), C. Zurbriggen (Saas Grund), et J. Vuignier (Evolène). Alors que l'expédition se trouvait à environ une heure du sommet, Furrer perdit l'équilibre et, tombant en arrière, entraîna dans sa chute trois de ses compagnons. M. Hill, qui survécut à cet accident, en donne le récit suivant dans l'*Alpine Journal*, vol. XIX, p. 591 à 593.

« Furrer essayait d'escalader le contrefort, mais ne trouvant pas de prise, il cria à Zurbriggen de lui tendre son piolet de telle manière qu'il pût y prendre un point d'appui. Il ne se sentait cependant pas encore assez ferme, car il tourna la tête pour parler à Jones, qui, à son tour, se rapprocha pour soutenir le piolet de Zurbriggen... Debout maintenant sur le fer du piolet, qui était solidement maintenu, Furrer pouvait atteindre des mains le haut du contrefort sur lequel il tenta de se hisser ; ses doigts n'y avaient apparemment pas trouvé un point d'appui suffisant, car avant que son pied eût quitté le fer du piolet sur lequel il se tenait debout, ses mains glissèrent et il tomba en arrière sur Zurbriggen et Jones, les renversant, et les entraînant dans sa chute. Je m'appliquai contre la muraille pour m'y cramponner, et si je ne vis pas tomber Vuignier, du moins l'entendis-je, et je compris aussitôt que je ne tarderais pas à être emporté à mon tour. Comme le choc attendu ne se produisait pas, je me retournai, et je vis mes quatre malheureux compagnons précipités au bas de la pente en une chute vertigineuse. » On retrouva leurs corps mutilés, le 31 août, à 500 mètres au-dessous de l'endroit où Furrer avait perdu pied.

D. Cols des environs de Zermatt.

Le Col Théodule ¹, (Matterjoch, ou Colle S. Teodulo), 3322 mètres est le plus fréquenté des cols de neige par lesquels on sort de la vallée de Zermatt, et fort probablement le premier découvert (voir chapitre I). Il est facile d'accès et présente un moyen de communication utile entre la vallée du Rhône et la vallée d'Aoste. De Saussure le traversa à dos de mulet en 1789, et Ruden dit (en 1870) que, suivant les vieux habitants de la vallée, il s'y faisait un trafic considérable entre Zermatt et Aoste. Il arrivait d'y voir « bien que rarement, des files de 25 à 30 bêtes de somme » le traversant en même temps. Parfois, aujourd'hui encore, des vaches et des mulets le passent. Ces dernières années, les glaciers qu'il faut franchir ont beaucoup diminué, surtout celui du versant italien. Bien que les crevasses qu'on y rencontre soient de peu de largeur, il faut toujours s'encorder. J'ai fréquemment vu des paysans italiens en faire la traversée, avec un parapluie pour tout bagage. De temps en temps, on trouve sur ce col des squelettes et des ossements d'inconnus !

Le chemin qui, de Zermatt, mène au Théodule franchit d'abord le pont du Mont Cervin, et au début de la course suit le même tracé que celui du Lac Noir. Il s'en écarte à Hermattje (p 157) et s'élève le long de la rive gauche du Glacier de Gorner, à une certaine hauteur au-dessus de la glace ; il traverse le torrent de Furggbach (qui descend du glacier de Furgg, et monte — parfois en zigzag — dans la direction de la base du glacier de l'Ober Théodule (pour le tracé, voir la carte du Cervin et de ses glaciers) qu'il longe, sur un sol rocailleux (une fraction de cette route s'appelle Leichenbretter) jusqu'à Z'Wangen, extrémité méridionale des rochers, où, à une altitude d'environ 3000 mètres, se trouve une petite auberge : Gandeck, ou Gandegg, connue sous le nom de « Cabane inférieure de Théodule ».

Il faut compter entre 3 heures 30 et 4 heures de Zermatt à Gandeck. L'auberge est située à proximité immédiate du glacier de l'Ober Théodule. Le sentier s'arrête à ce point, que les mulets ne dépassent pas. Par le beau temps, il est impossible de se tromper de route jusqu'à ce point-là ; mais une légère chute de neige suffit pour brouiller la route au delà, c'est-à-dire plus haut. Pour les routes à suivre de Gandeck à l'Hôtel Riffelalp, et au Lac Noir, voir chapitres x et xi.

A vol d'oiseau, la distance qui sépare Gandeck du sommet du Théodule n'est guère supérieure à 3 kilomètres ; ce trajet se fait sur la glace recouverte d'une couche de neige. S'encorder avant de se mettre en marche sur la glace. Se diriger vers le sud-ouest, pendant environ dix minutes, jusqu'à ce que l'on soit en plein glacier. Marcher alors, en suivant une ligne droite, aboutissant aux petits contreforts du Théodulhorn que l'on voit en face de soi dans la direction du sud. Longer leur versant oriental, et, à leur extrémité méridionale, tourner brusquement sur la droite pour arriver à l'auberge (Pavillon du Col St-Théodule) au sommet du col. Lits. Lorsque l'auberge n'est pas bondée de voyageurs, on peut y passer une bonne nuit. Il faut environ une heure et demie de Gandeck au sommet du col.

¹ Appelé parfois Théodulpass, en un mot ou en deux, et col de Saint-Théodule. L'altitude que nous donnons ci-dessus est celle qu'indique la carte Siegfried. La *Carta d'Italia* indique 3324 mètres. Dans le langage courant ordinaire, on l'appelle habituellement « le Théodule ».

La vue panoramique du sommet est intéressante de tous côtés. Le Cervin paraît gigantesque et l'aspect qu'on en a de cet endroit est plus beau que du Breithorn. On distingue « l'épaule » et la crevasse qui la sépare du pic terminal, et qui arrêta Tyndall ; « la Grande Tour », la Tête et le Col du Lion, et différents autres points dont nous avons parlé au chapitre II. Voir le croquis de la page 50. Le Théodulhorn s'élève en face du Cervin, et, du col, on peut en faire facilement l'ascension. Sur le versant italien, les pics les plus élevés qu'on voit à l'horizon sont le Grand Paradis, le Grivola et le Ruitor ; dans la direction du Val Tournanche, c'est-à-dire à main droite, vers l'ouest, les plus hautes sommités sont celles du Bec de Luseny et la Dent d'Hérens. Les séracs qui se trouvent à très petite distance, au sud, permettent l'étude des stratifications de la neige.

Le Petit Mont Cervin et le Breithorn. — En 1792, après avoir mesuré l'altitude du Cervin, H. B. de Saussure et son fils, accompagnés de Marie Couttet de Chamonix, firent l'ascension du **Petit Mont Cervin** ; l'auteur des *Voyages dans les Alpes* (§ 2247) dit que personne n'en avait atteint la cime auparavant. Il l'appela « la Cime brune du Breithorn » mais cette appellation n'a pas été adoptée. De Saussure et son fils « refusèrent de faire l'ascension du Breithorn, tant à cause des fatigues et des dangers auxquels les aurait exposés l'escarpement des pentes, que, parce qu'après examen des rochers, ils estimaient qu'il ne serait pas possible d'atteindre le sommet, vu la grande quantité de neige tombée ». « Comme cette sommité présente », dit-il, « un sommet large et arrondi à la vue de ceux qui en approchent du côté de Zermatt, ce nom de *Breithorn* ou *Cime-Large*, me paraît tout-à-fait approprié. »

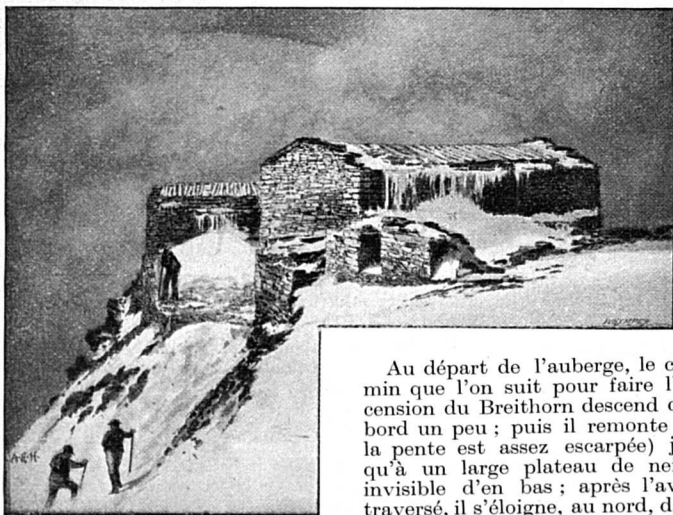
La première ascension du **Breithorn** fut effectuée, assure-t-on, par M. Henri Maynard, en 1813¹. Sir John Herschel en fit l'escalade en 1821 (ou 1822) et « fut porté à croire qu'il avait atteint le sommet le plus élevé de ce groupe de montagnes, et à affirmer que de Saussure en avait beaucoup exagéré la hauteur ; » (Il parle de la hauteur du Mont Rose) dans les mesures trigonométriques prises du côté de Macugnaga². Lord Minto fit l'ascension du Breithorn, en 1830, avec son fils William, âgé alors de 16 ans « ce qui apitoya chacun à Zermatt, attendu que l'on trouvait vraiment inhumain d'exposer un garçon aussi jeune aux dangers mortels que présentait cette ascension. »

L'Ascension du Breithorn, 4171 mètres, est une de celles qui attirent le plus grand nombre de touristes aujourd'hui. La meilleure manière de la faire consiste à partir de l'auberge du Théodule (plutôt que de Zermatt, ou de Riffelalp) de très bonne heure, afin de pouvoir arriver au sommet *peu après l'aurore*. La vue dont on jouit, du sommet, est une des plus belles (quelques personnes disent même *la plus belle*) que l'on puisse trouver dans le district de Zermatt ; et bien que moins étendue, elle est plus pittoresque que la vue que l'on a de sommets plus élevés encore. Il faut employer la corde. De l'auberge du Théodule, on compte environ 2 h 40. La route est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt. On peut redescendre à l'auberge en 1 h. 15.

¹ Je cite d'après le *Climber's Guide to the Eastern Pennine Alps* de Conway, p. 6, mais il m'a été impossible d'en vérifier le bien fondé. Voir aussi *Alpine Journal*, vol. XV, p. 437.

² Extrait du « Journal de lord Minto », publié dans l'*Alpine Journal*, vol. XVI, p. 232. Lord Minto dit que c'est le désir de vérifier lui-même ce point douteux qui le décida à entreprendre son expédition.

Dans ses « *Peaks, Passes and Glaciers* », 2^e série, vol. II, p. 260. M. Tuckert dit qu'il croyait qu'aucun guide de Zermatt n'avait fait l'ascension du Breithorn avant 1859 !



AU SOMMET DL COL DE THÉODOLE

Au départ de l'auberge, le chemin que l'on suit pour faire l'ascension du Breithorn descend d'abord un peu ; puis il remonte (et la pente est assez escarpée) jusqu'à un large plateau de neige, invisible d'en bas ; après l'avoir traversé, il s'éloigne, au nord, dans la direction de la montagne, et aboutit à un banc de neige fort incliné, à l'extrémité occidentale

de l'arête du sommet, que l'on suit jusqu'au faite. A la descente, on peut faire, en passant, l'escalade du *Petit Mont Cervin*, 3886 mètres, (Klein Matterhorn) en un peu plus d'une heure. Pour d'autres renseignements concernant le Breithorn, voir chapitre X.

Le chemin que l'on suit pour descendre du sommet du Théodule, dans la direction du Val Tournanche, s'écarte d'abord dans la direction du nord-ouest et longe la base des parois du Furgg Grat, que l'on pourra voir dans l'illustration de la page 33. En moins d'une demi-heure de marche sur la neige, on arrive en *terra firma*, et le sentier descend vers le Breuil en suivant l'orientation générale ouest-sud-ouest. Les pentes sont douces et l'on peut s'écarter du sentier, qu'il est cependant préférable de suivre. Prendre un guide.

Breuil (Breil) : HÔTEL DU MONT CERVIN (ALBERGO DEL MONTE CERVINO) 2097 mètres ; HÔTEL DES JUMEAUX, 2004 mètres. Le premier est le plus grand des deux. L'HÔTEL DES JUMEAUX fut ouvert en 1895, par M. Gab. Maquignaz, un des tout premiers explorateurs du versant méridional du Cervin. Voir page 23.

Les principales excursions du Breuil sont : 1 l'Ascension du Cervin ; 2 l'Ascension de la Tête du Lion ; 3 l'ascension de la Dent d'Hérens ; 4 l'Ascension des Cimes Blanches. La vue que l'on a des Cimes Blanches n'est que de bien peu inférieure à celle que l'on a du Breithorn, et l'ascension peut en être faite à n'importe quelle heure du jour, bien que préférable de très bonne heure dans la matinée.

Il arrive fréquemment qu'on manque de guides, au Breuil. Au milieu de la saison, on trouve plus volontiers les guides du Val Tournanche à Zermatt, que dans leur vallée. Ceux dont les noms se trouvent au registre sont les suivants :



L'HÔTEL DES JUMEAUX AU BREUIL

ANSERMIN Agostino.	MAQUIGNAZ Antonio	PESSION Abel.
BARMASSE Giuseppe.	MAQUIGNAZ Daniele.	PESSION Agostino.
BICH, E. Battista.	MAQUIGNAZ Giov. B.	PESSION Alessandro.
BICH G. Battista.	MAQUIGNAZ L.	PESSION Benjamin.
BICH Luigi Alberto.	MEYNET Alberto.	PESSION Bernardo.
BICH Pietro Daniele.	MEYNET Césaire.	PESSION Bernardo.
CARREL Cesare.	MEYNET Salomone.	PESSION Elia.
CARREL G. Batt.	PELLISSIER Gius. And.	PESSION Franc.
CARREL J. Joseph.	PELLISSIER G. Batt.	PESSION Joseph.
CARREL Léonard.	PELLISSIER Joseph-A.	PESSION Pietro.
CARREL Luigi.	PELLISSIER Joseph	PESSION Pietro Gius.
GORRET Massimiliano.	PERRUQUET G. Batt.	PESSION Silvano.
MAQUIGNAZ Aimé	PERRUQUET Joseph.	RAVAZ Salomone.
MAQUIGNAZ Ange.		

A 20 minutes au dessous du Breuil, et à une centaine de mètres dans l'Est du sentier du Val Tournanche, se trouve un petit lac (le lac de Layet) dont l'eau est d'une pureté exquise. Bien qu'aucun torrent ne s'y déverse, et qu'il en découle deux ruisseaux, le niveau de ce lac est constant. L'un de ces ruisseaux se jette dans le torrent du Val Tournanche, l'autre dans un tout petit lac, ou bassin un peu au dessous du lac de Layet. Ce bassin n'a pas de déversoir visible, et son niveau cependant, comme celui du lac de Layet, ne varie pour ainsi dire pas.

Au sortir du Breuil, le sentier du Val Tournanche longe le versant gauche de la vallée et sur un trajet de 35 minutes environ, suit, par une pente douce, le torrent. A 50 minutes du Breuil, il arrive à une descente abrupte et touche à l'entrée des Gouffres de Busserailles, endroit où la vallée se rétrécit et où le torrent disparaît dans une gorge profonde. Après avoir traversé une petite plaine, le sentier s'engage de nouveau sur une pente douce ; à une heure de marche du Breuil, il traverse le torrent et continue sur la rive droite. Près du pont, on verra un chalet, où l'on peut se procurer de la bière, du vin, etc. à des prix modérés, ce chalet s'élève à l'entrée des Gorges, qu'il est intéressant de visiter. Entrée 1 franc. A cet endroit de la vallée, le torrent jaillit d'une fissure qu'il a creusée et polie de très curieuse manière. En novembre 1865, Jean-Antoine Carrel décida les deux Maquignaz à le descendre à l'aide d'une corde au fond de l'abîme. L'un des Maquignaz descendit ensuite de la même manière ; ces deux

hommes furent si étonnés de ce qu'ils virent qu'immédiatement ils se mirent à l'œuvre, à coups de marteau et de ciseau, afin d'ouvrir un passage dans cet abîme pittoresque; ensuite, ils construisirent une galerie en planches, rustique, mais commode, qui longe ses parois. Par endroits, le torrent, minant le rocher en dessous, a formé des ponts naturels. La plus grande singularité des gouffres sont des cavernes que l'eau a creusées au cœur même du rocher. Le sentier de planches conduit dans une des plus larges, qui mesure environ 8 mètres de diamètre, et se trouve à environ 15 mètres de hauteur au dessus du torrent. On illumine cette caverne à l'aide de bougies, mais le bruit de l'eau rend impossible toute conversation autre que par signes. (Voir *Escalades dans les Alpes*, chap. VI.)

La vallée s'élargit alors, et on arrive en 20 minutes de marche au village de

Val Tournanche, 1200 habitants (dans la commune); 1467 mètres; **HÔTEL DU MONT ROSE**; **HÔTEL MEYNET**; **HÔTEL CENTRAL**;



VILLAGE DE VAL TOURNANCHE

HÔTEL ROYAL. *Demander des truites!* On en prend aux environs qui atteignent 6 livres. L'intérieur de l'église de Val Tournanche est abondamment décoré; sur les murailles extérieures du monument, ont été apposées des plaques commémoratives, en souvenir du chanoine Carrel (voir page 86), de Jean-Antoine Carrel (p.p. 99 etc.) et de J.J. Maquignaz (page 90). Les principales excursions que l'on peut faire de Val Tournanche sont l'ascension du **Grand Tournallin**, 3379 mètres, situé à l'Est du village, du sommet duquel on peut contempler un admirable panorama (voir *Escalades dans les Alpes*, Chap. VI). et le col de **Va Cornère** (Gra Cornère, col Courgnier, ou Col du Mont Cornière) 3147 mètres (?) à l'Ouest-Nord-Ouest du village, moyen de communication commode pour gagner Prerayen dans la Valpelline. Le sentier muletier s'arrête à Val Tournanche et sa prolongation constitue une route carrossable. La diligence postale de l'après-midi mène en deux heures

à Châtillon, et en monte chaque matin en 4 heures. *Bien convenir du prix avant de prendre une voiture.* Suivant la plus ou moins grande habileté que l'on apporte dans la discussion des prix, le coût du voyage en voiture de Val Tournanche à Châtillon, varie entre 8 et 12 fr.



PRÈS D'ANTEY

Après avoir quitté Val Tournanche, la route descend en pente rapide et traverse sur le versant droit de la vallée qu'elle longe sur tout le parcours, ou peu s'en faut, jusqu'à Châtillon. A mesure qu'elle s'en rapproche, elle gagne en pittoresque et glisse presque tout le temps sous une admirable voûte de verdure. Près d'Antey, remarquer sur le versant occidental de la vallée, à une certaine

hauteur au dessus de la route, les arches d'un aqueduc ; elles ne sont *pas* romaines, quoiqu'en disent certains guides ; ce doit être les ruines de quelque grand travail inachevé. En quatre heures de Val Tournanche, on arrive à Châtillon, dans la vallée d'Aoste. HÔTEL DE LONDRES (contre le pont) ; HÔTEL-PENSION SUISSE. Les trains remontent la vallée jusqu'à Aoste, en trois quarts d'heure et redescendent dans la direction d'Ivrée, de Chivasso, de Turin, etc., etc.

Voici la durée ordinaire des différentes sections de la traversée du Col de Théodule :

De Zermatt à Châtillon

	h min.
De Zermatt à Gandeck (Gandegg)	3 45
De Gandeck au sommet du Col de Théodule	1 30
Du sommet du Col de Théodule au Breuil :	2 10
Du Breuil à Val Tournanche	1 20
De Val Tournanche à Châtillon (à pied)	3 05
Total	11 50

De Châtillon à Zermatt

De Châtillon à Val Tournanche	4
De Val Tournanche au Breuil	2 10
Du Breuil au sommet du Col de Théodule	3 20
Du sommet du Col de Théodule à Gandeck	45
De Gandeck à Zermatt	2 10
Total	12 25

Le Breuiljoch et le Furggjoch sont deux cols à l'ouest du Théodule et au pied du Cervin, dont nous parlons au chapitre XI. Le col suivant, dans l'ouest, est le Col de Tournanche, 3468 mètres ; il mène du haut du glacier de Tiefenmatten, un peu à l'ouest de la Tête du Lion, au sommet du Val Tournanche. Ceux qui en firent pour la première fois la traversée, le 25 août 1864, mirent 13 heures 40 minutes de Zermatt au Breuil ; on ne le traverse que rarement, et on ne l'utilise jamais en tant que passage.

Nous ne le recommanderons pas. M. W. A. Moore, qui le découvrit, a dit qu'on ne pouvait le franchir qu'en longeant la base de la Dent d'Hérens. « Ce trajet, malheureusement, écrit-il dans l'*Alpine Journal* (vol. V. p. 322) est celui-là même dont tout montagnard quelque peu prudent se défiera, et s'éloignera le plus volontiers... Le versant nord de la Dent d'Hérens, qui le surplombe, forme une paroi rocheuse presque à pic, à mi-hauteur de quoi s'élève une large lignée de séracs démantelés.



VILLAGE DE BIONA

On se demande comment la glace parvient à y adhérer, et l'on ne s'étonne nullement d'en voir, un peu à tout moment, s'en abattre d'énormes pans ; un novice en choses de montagne se rendrait compte du danger au premier regard. Nous nous rendîmes très nettement compte nous-mêmes du péril, auquel, théoriquement, nous n'aurions pas dû nous exposer. »

Le **Col de Valpelline**, 3562 mètres, le suivant dans l'Ouest, qui mène de Zermatt à la Valpelline, est d'un usage plus courant et plus commode que le précédent. Pour le tracé de la route, voir la carte de la vallée de Zermatt. Elle remonte le glacier de Zmutt,

le Stockje et le glacier de Stock et passe entre la Tête Blanche, 3750 mètres, et la Tête de Valpelline, 3813 mètres. (On peut en une heure et demie, du sommet de ce col, faire l'ascension de l'une ou l'autre de ces montagnes). Ensuite, il redescend, par les glaciers de Za-de-Zan, à Prérayen, au haut de la Valpelline. Il faut compter de Zermatt à Prérayen, ou en sens inverse, dix heures de marche. On trouvera une petite auberge à Prérayen ; de là à Biona (le sentier est parfois mauvais) 4 heures. Pas d'auberge. On pourra se procurer du vin chez le curé, un fervent chasseur de chamois, et l'homme le plus sympathique du monde. De Biona à Valpelline, bon sentier, 1 h. 50 m. ; petite auberge. De Valpelline à Aoste, en char-à-bancs, une heure trois quarts à deux heures, un peu plus à pied. A **Aoste**, HÔTEL VICTORIA, proche la station du chemin de fer.

Comme pittoresque, la Valpelline ne peut pas être comparée au Val Tournanche. La plus belle vue qu'offre ce col est celle du Cervin, et cela juste après qu'on en ait dépassé le sommet, en venant du versant italien. Les personnes qui ne redoutent pas un petit surcroît de fatigue peuvent apporter à la route ordinaire les variantes suivantes.

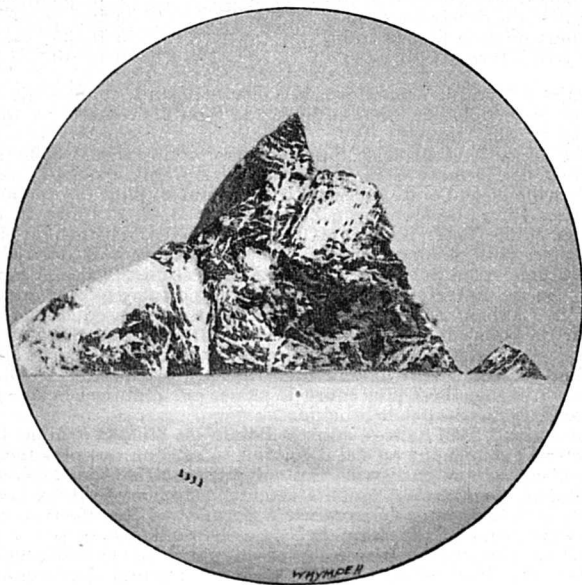
Du sommet du Haut glacier de Za-de-Zan, on peut atteindre Prérayen en traversant le col du Mont Brûlé et le Col de Collon. Après avoir dépassé les plus hauts rochers du versant italien du Col de Valpelline, obliquer à droite, sur la rive droite du glacier, dans la direction du Col du Mont Brûlé (un peu au nord du Mont Brûlé). De là descendre les rochers escarpés et enchevêtrés dans la neige vers le haut du Glacier d'Arolla ; en arrivant à la partie la plus haute de la moraine de sa rive droite, traverser le glacier, et se diriger dans l'ouest vers les contreforts du pic qui porte le nom de l'Evêque ; en longer la base, puis faire un détour vers le sud, ce qui amène au Col de Collon, 3130 mètres, un des cols de neige les plus faciles de tout le district. Durée de ces différents trajets : du sommet du Col de Valpelline aux rochers les plus élevés : 1 heure ; de ces rochers au col du Mont Brûlé : 2 heures 10 minutes ; de ce col à la moraine : 1 heure ; de la moraine au faite du Col de Collon : 1 heure 30 ; du Col de Collon à Prérayen : 3 heures.

Le professeur Forbes passa le Col de Collon en 1842 ; dans le récit qu'il fait de cette expédition, il dit : « le seul *touriste* qui, à ma connaissance, eût franchi ce col avant moi, est M. Godefroy » ; mais, dès avant cette époque, ce passage était bien connu des gens du pays, et fréquemment utilisé par les braconniers. A la descente sur le glacier d'Arolla, les membres de l'expédition de M. Forbes découvrirent, au pied du Mont Collon-le cadavre d'un homme qui en était tombé, et plus bas encore, deux autres cadavres. Nous épargnerons à nos lecteurs la pénible description qu'il fait de ces lugubres trouvailles.

Le Col d'Hérens (appelé autrefois Col d'Erin), 3480 mètres ; ce passage, connu depuis longtemps, mène de Zermatt au Val d'Hérens, il est assez fréquemment utilisé au cours de la belle saison. On trouvera le tracé du chemin sur la carte de la vallée de Zermatt. Le professeur Forbes en fit la traversée en 1842 ; ce fut lui, dit-il, qui proposa cette appellation de Col d'Erin, pour ce passage qui n'avait pas encore reçu de nom ; il fait remar-

quer que Venetz, en parlant, en 1833, avait écrit que sa traversée présentait de si grandes difficultés, qu'un seul homme, à sa connaissance, l'avait effectuée. « La première fois que j'en entendis parler, dit Forbes, ce fut par un guide de Zermatt : Peter Damatter, qui, en 1841, me dit l'avoir passé. »

Cette course, à tout prendre, est assez facile. En partant de Zermatt, la route qui y accède est la même que l'on suit pour aller au Col de Valpelline, jusqu'au milieu du glacier de Stock. A partir de cet endroit, elle s'en sépare, se détourne au nord-nord-ouest et traverse l'arête qui relie



LE CERVIN, DU SOMMET DU COL DE VALPELINE

la Dent Blanche au Wandfluh. Elle escalade une courte muraille de rochers assez abrupte, à la base de laquelle se trouve ordinairement une petite rimaie. Sur le versant nord du col, les pentes sont douces. Il faut compter de dix à onze heures entre Zermatt et l'Alpe de Bricolla (Abri-colla) ; de ce dernier point à Evolène : 2 heures 45.

Le *Col de Bertol* mène de Zermatt à Arolla ; on y parvient du sommet du Col d'Hérens, en se dirigeant vers l'ouest-nord-ouest, à travers la partie supérieure du Glacier de Ferpècle et le Glacier du Mont Miné, ce qui nous conduit à un point marqué à la cote de 3507 mètres, sur la carte de la vallée de Zermatt. Obliquer au sud, puis à l'ouest de ce point et descendre du col sur le glacier d'Arolla, en suivant la rive gauche (versant méridional) du glacier de Bertol. De Zermatt à Arolla, MM. Moore et Walker, accompagnés du guide Jacob Anderegg mirent 14 heures 10 minutes pour traverser ce col, en 1865. La section neuchâteloise du Club

Alpin suisse a fait construire, à ses frais, une cabane sur le col de Bertol, à 3423 mètres d'altitude. C'est, dit-on, la cabane la plus élevée de toutes les cabanes des Alpes suisses.

Arolla, 1962 mètres, attire chaque année un nombre plus considérable de touristes ; c'est un centre d'excursions nombreuses et intéressantes. HÔTEL DU MONT COLLON ; KURHAUS. Il faut environ 12 heures pour se rendre d'Arolla à Zermatt en descendant par le val d'Hérens à Sion, où l'on prend le train.

Départ d'Arolla à pied à	10 h. du matin.
Arrivée à Evolène (où l'on déjeune) à	12 50 après-midi.
Départ d'Evolène (par le courrier)	1 h. 35 du soir.
Arrivée du courrier à Sion	5 h. »
Départ de Sion (par le train)	5 h. 35 »
Arrivée à Zermatt (id.)	9 h. 40 »

Le trajet d'Evolène à Sion par la voiture postale coûte 6 fr. 40 par personne, et le billet de chemin de fer de Sion à Zermatt, en troisième classe, 12 fr. 35.

Le Col de la Dent Blanche (appelé autrefois (Zinaljoch) 3500 mètres, et menant de Zermatt à Zinal et au Val d'Anniviers, passe entre la Dent Blanche et la Pointe de Zinal. Il fut franchi, pour la première fois, en 7 heures 45 m. de Mountet à Zermatt, par M. T. F. Philpott, accompagné des guides Peter Knubel et Elie Petter. « Trois heures de Mountet au sommet ; près de deux heures pour la descente sur Stockje par la droite du glacier de Schönbühl. Montée et descente faciles. Pendant la première partie du trajet sur le versant sud, on est très exposé aux chutes de pierres tombant de la Dent Blanche, il est par conséquent préférable de partir de bonne heure... 2 heures 45 de Stockje à Zermatt. » *Alpine Journal*, vol. VI, p. 437. Le tracé de la route est indiqué sur la carte de la vallée de Zermatt. La modification du nom originel de ce col a créé quelque confusion. Il est plus court de passer par Zmutt et la rive gauche du glacier que par Staffel et Stockje.

Le Col Durand, 3474 mètres, entre la Pointe de Zinal et le Mont Durand (Arbenhorn) ¹ et menant au val d'Anniviers, est l'un des plus faciles des hauts cols neigeux de ce district. Suivant le *Climber's Guide to the Central Pennine Alps* de Conway, on en a atteint le sommet en deux heures de Mountet, et la descente, du sommet à Zermatt, a été effectuée en trois heures. Pour franchir, de Zermatt, le Col Durand, passer par le village de Zmutt et continuer à remonter le versant gauche de la vallée de Zmutt.

L'Arbenjoch, 3650 mètres, entre le Mont Durand (Arbenhorn) et l'Ober Gabelhorn, menant de Zermatt au Val d'Anniviers, est l'un des plus élevés des cols qui se trouvent à l'ouest de Zermatt, et l'un des plus intéressants au point de vue alpiniste. La première traversée en fut effectuée, le 8 juillet 1875, par Sir Edward Davidson, avec le guide Laurent Lanier de Courmayeur et un porteur de Vissoie. Ils quittèrent Zinal, à deux heures quarante-cinq du matin, dans l'intention de franchir le Col Durand ; mais, arrivés au Roc Noir, ils modifièrent leur projet. « Nous nous détournâmes sur la gauche, traversâmes, en diagonale, une plaine de neige, et passant au pied d'une énorme muraille de glace qui nous mettait dans l'impossibilité de nous approcher directement du col, arrivâmes sans difficulté à la base du versant nord-ouest du Gabelhorn... Nous nous élevâmes entre les parois de deux gigantesques falaises de glace, qui étaient dans les plus dangereuses conditions d'instabilité. La traversée des séracs présenta de très grandes difficultés... Ce ne fut

¹ Ce nom n'est pas indiqué dans la carte de la vallée de Zermatt ; le point est situé à la cote 3744 mètres.

qu'à deux heures après-midi que nous atteignîmes le plateau qui se trouvait au-dessus de la cascade de glace ; la largeur et le grand nombre des crevasses nous obligèrent alors à faire un assez long détour qui nous amena à un point situé à une centaine de mètres au-dessous de l'arête occidentale du Gabelhorn, puis nous traversâmes la rimaie, qui garde son versant au nord-ouest. La dernière pente était de glace dure, et il nous fallut y tailler des degrés pendant une heure et demie pour parvenir à atteindre l'arête... Nous descendîmes sur le glacier d'Arben, en suivant des rochers abrupts, mais dont la traversée n'offrait pas de difficultés ; de ce point-là nous regagnâmes, par une route très facile, Zermatt, où nous arrivâmes à neuf heures moins un quart du soir... C'est sur le versant de Zinal qu'on rencontre toutes les difficultés. Il nous fallut 13 heures de marche continue de Zinal au Col, et 3 heures 20, du Col à Zermatt. » *Alpine Journal*, vol. VII, p. 321. On peut faire l'ascension de l'Ober Gabelhorn, de l'Arbenjoch, voir chap. IX.

Le Wellenjoch (3700 mètres, environ), entre l'Ober Gabelhorn et le Wellenkuppe, fut traversé pour la première fois par M. G. Ellis, avec les guides Ulrich Almer et Aloïs Biner, le 24 juillet 1902. Il leur fallut 13 heures 45 pour atteindre la cabane de Mountet, de l'auberge de Trift. Ceci prouve qu'on ne peut pas comparer le Wellenjoch avec le col suivant. (Voir *Alpine Journal*, vol. XXI, p. 265-6).

Le Triftjoch, 3540 mètres, entre le Trifhorn et le Wellenkuppe, mène de Zermatt au Val d'Anniviers. Ce col, depuis longtemps utilisé, est le plus direct que l'on puisse prendre. On le passe fréquemment pendant la saison. La route est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt.

De Zermatt, la route remonte la Gorge de Trift, passe à l'auberge de Trift et à Triftkummen (voir chap. IX) et s'élève assez longtemps le long de la crête d'une moraine qui se trouve sur la rive gauche du glacier de Trift. On doit alors traverser une partie du glacier qu'une petite rimaie sépare du dernier bout de chemin qui atteint le col même. Ce dernier passage s'élève parmi les rochers et la neige.

On commence à descendre par des rochers assez abrupts et très déchaquetés, mais dont l'accès n'offre pas de difficultés. A la base de cet escarpement, se creuse une autre petite rimaie ; une fois qu'on l'a laissée derrière soi, on peut se diriger presque en ligne droite sur l'HÔTEL DU MOUNTET, 2888 mètres, au versant sud du Besso ; cet hôtel, qui a remplacé la vieille cabane est tenu par des guides de Zinal.

	h. min.
De Zermatt au sommet du Triftjoch	4 45
Du sommet du Triftjoch au Mountet	2
Du Mountet à Zinal	3 10
En sens inverse :	
De Zinal au Mountet	4 15
Du Mountet au sommet du Triftjoch	3
Du sommet du Triftjoch à Zermatt (en marchant vite) .	2 45

Chutes de pierres. — M. T. W. Hinchliff franchit ce col, en 1857, et dit qu'à en juger par ce qu'il avait appris, « on n'en avait fait que deux fois la traversée à notre époque. » Dans le récit qu'il fit de son excursion, il s'étend assez longuement sur les risques que font courir les avalanches de pierres, sur le versant de Zinal. Depuis cette époque, du reste, on a eu souvent l'occasion de reconnaître les dangers que font courir ces avalanches de pierres qui sont fréquentes et la plupart du temps considérables ; plus spécialement après que les rayons du soleil ont touché les

parois supérieures du Trifhorn. M. Hinchliff s'était arrêté pour déjeuner, à quelque distance de la base de ces parois, « quand, dit-il, nous entendîmes, au-dessus de nos têtes, comme la détonation d'un coup de fusil, nous levâmes aussitôt les yeux vers le sommet du Trifhorn. Nous aperçûmes, non loin des rochers qui le couronnent, une sorte de nuage de poussière, semblable à une fumée sale, et un instant plus tard, à un peu plus de cent mètres au-dessous, un second nuage de poussière, plus large encore, s'éleva brusquement. Un coup de lunette nous fit voir que c'était une avalanche de rochers qui commençait ; de corniche en corniche, les débris rebondissaient, comme autant de cascades... Nous trouvant à 500 mètres environ du pied de la paroi, nous nous croyions à l'abri de tout danger. Bientôt un grand nombre de blocs s'enfoncèrent dans la neige, après un dernier bond formidable ; puis d'autres quartiers de roches, d'une dimension beaucoup plus considérable encore, les suivirent, décrivant, en proportion de leur taille, une parabole de plus en plus allongée ; le fracas de leur chute allait sans cesse grandissant ; enfin d'énormes masses de rochers rebondirent si près de nous, que nous sautâmes sur nos pieds, pour être plus libres de nos mouvements, et, au besoin, nous jeter d'un côté ou de l'autre, afin d'éviter un écrasement de plus en plus menaçant. « Attention ! » cria l'un de nous, et levant les yeux nous vîmes approcher un cube de pierre colossal, pesant sûrement plusieurs centaines de tonnes, qui s'abattait en ligne droite sur l'endroit où nous nous tenions, comme l'énorme bombe qu'aurait lancée un mortier. Il vint s'écraser avec un bruit sourd, à moins de six mètres de nous, projetant des paquets de neige tout autour de l'endroit où, un instant auparavant, nous déjeunions tranquillement ; à peine étions-nous remis de notre émoi, qu'une masse de roche plus grosse encore, passa exactement au-dessus de nos têtes, pour aller s'abattre à une soixantaine de mètres au delà... Cachat lui-même, (Zacharie Cachat, de Chamonix) qui avait cependant couru bien d'autres dangers, était effaré, et... il s'écria : « Ah ! si ma femme pouvait savoir où je suis à présent !... » *Peaks, Passes and Glaciers, 1st séries.*

Une tragédie sur le Trift. — Deux jeunes Anglaises, Miss Sampson et Miss Growse, quittèrent, le 30 août 1895, l'Hôtel de Riffelalp, à deux heures du matin, en compagnie des guides Louis Carrel, du Val Touranche, et Anton Biener, de Zermatt, dans le dessein de traverser le Triftjoch au cours même de la journée. La petite caravane descendit à Zermatt, remonta à l'Hôtel du Trift où elle s'arrêta pour s'approvisionner. Les gens de l'hôtel n'étant pas encore levés, il en résulta quelque retard, aussi ne fut-ce que vers 10 heures du matin — soit plus tard qu'il ne convenait — que les membres de l'expédition atteignirent le sommet du col. Ils n'en descendirent pas moins, et sans encombre, l'arête qui se trouve sur le versant du côté de Mountet, et ils se disposaient déjà à traverser la petite rimaie qui est à sa base. Carrel ouvrait la marche, suivi par Miss Growse, qui précédait miss Sampson, et Biener formait l'arrière-garde. Carrel taillait des degrés contre la paroi de la rimaie, sur laquelle il s'était déjà avancé, quand, « soudain, dit-il, j'entendis un grand bruit, et vis descendre des pierres dans notre direction. Je me dis : « Nous voilà tous perdus ! » et je criai : « cachez-vous ! » chose qui leur était matériellement impossible. Louis se tapit sous l'abri que lui offrait le rebord de la rimaie, et ne fut atteint que par quelques petits fragments de rochers. Miss Growse, bien qu'assez sérieusement contusionnée par les chocs qu'elle reçut, ne fut pas dangereusement blessée. Miss Sampson et Biener furent tous deux atteints aux reins. Une bouteille que Biener portait dans son havresac fut pulvérisée. « De quelle grosseur était la pierre qui atteignit Miss Sampson, Louis ? » lui demandai-je. « Je ne sais trop, dit-il, il m'était difficile de bien voir, mais je pense à peu près de cette taille », ceci en montrant un cube de

Pierre d'environ 15 centimètres de côté. « Que faites-vous, alors ? » « Comme elle ne pouvait pas marcher, je la pris sur mon dos ; mais nous n'avancions que lentement, car il me fallait tailler des degrés. » « Vous les tailliez d'une main et souteniez la blessée de l'autre main ? » « Oui ». « Avait-elle encore des forces ? » « Oui, elle se tenait après moi, ayant passé ses mains par dessus mes épaules. » « Pouvait-elle parler ? » « Oui, mais je ne parvenais pas à la comprendre, parce qu'elle parlait anglais ». « Continuez votre histoire ». « Je l'emportai à un endroit où j'étais sûr que nous n'avions plus à craindre d'être atteints par les pierres ; je la déposai sur la neige, après l'avoir enveloppée de mon habit et de ce que j'avais pu trouver. Elle vivait encore ». « Cela se passait combien de temps après l'accident même ? » « Une heure après, environ. A ce moment, le gardien de la cabane Mountet vint à nous, accompagné de deux hommes. Il avait vu qu'il nous était arrivé un accident, et avait rapidement traversé le glacier à notre rencontre. « Elle va mourir », me dit-il. Il ne se trompait pas. Elle pâlit, ses yeux se fermèrent et ce fut fini ».

Miss Sampson fut ensevelie à Zermatt, le 2 septembre. (Voir page 148). Les habitants de Zermatt firent, en cette occasion, preuve de plus de sympathie encore que d'habitude.

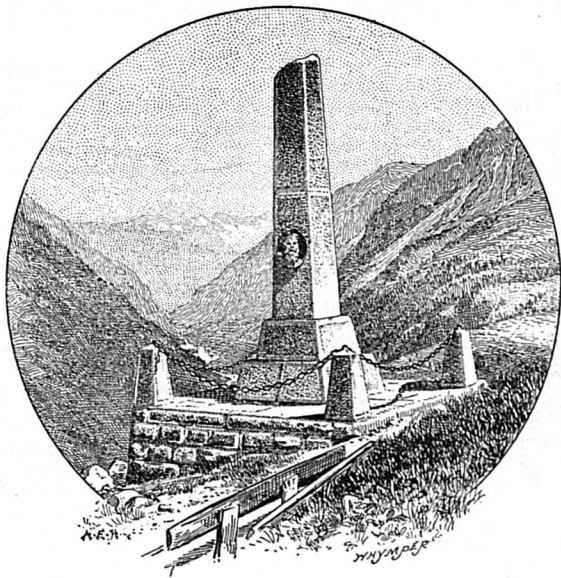
Le Col Moming, 3793 mètres, qui passe entre le Zinal Rothhorn et le Schallhorn (Schallihorn), est une autre voie de communication que l'on peut suivre pour passer de Zermatt à Zinal, et au val d'Anniviers. C'est une route détournée qu'on ne peut pas recommander. Voir *Escalades dans les Alpes*, chap. XII. Au nord du col Moming, on trouvera un autre passage, appelé l'Ober Schallijoch, 3745 mètres, qui fut traversé, pour la première fois, par sir Edward Davidson, avec les guides Ulrich Almer et Joseph Pollinger, en septembre 1902 ; et au nord de ce passage, on en trouve un second, du même nom, et d'une attitude de 3751 m., entre le Schallihorn et le Weisshorn.

Nous sommes arrivés ainsi au dernier des cols qui se trouvent au sud et à l'ouest de Zermatt. Pour la traversée de ceux qui se dirigent vers l'est et le sud-est, il est plus commode de partir de l'Hôtel de Riffelalp. Voir Chapitre X.

Zinal, 1678 mètres ; Hôtels : HÔTEL DES DIABLONS, HÔTEL DURAND ; HÔTEL DU BESSO, HÔTEL NATIONAL (pension depuis 6 fr.). La renommée de Zinal s'accroît sans cesse, et beaucoup de personnes désirent s'y rendre de Zermatt. Le moyen le plus pratique, le plus rapide et le plus économique consiste à prendre le chemin de fer de Zermatt à Sierre. Télégraphier au moment du départ, afin d'avoir une voiture vous attendant à la gare. Se faire mener en voiture jusqu'à Vissoye, 1213 mètres, HÔTEL-PENSION D'ANNIVIERS, et aller à pied de Vissoye à Zinal. L'ensemble du voyage prend environ 9 heures, et revient à 28 fr. La route carrossable de Sierre à Vissoye fait un long détour en remontant la vallée du Rhône. Les piétons ne doivent pas prendre ce chemin-là, dès le départ, mais bien se rendre de Sierre à Chippis (grandes usines pour la fabrication de l'aluminium et un certain nombre de cafés et restaurants d'assez basse classe) d'où un sentier mène au village de Niouc. De ce dernier endroit, reprendre la grande route.

Un piéton doit compter environ :

	h. min.		h. min.
De Sierre à Chippis	27	De Zinal à Ayer	55
De Chippis à Niouc	45	D'Ayer à Vissoye	1
De Niouc à Vissoye	1 50	De Vissoye à Niouc	1 35
De Vissoye à Ayer	1 10	De Niouc à Chippis	20
D'Ayer à Zinal	1 20	De Chippis à Sierre	28
Total	5 32	Total	4 18



MONUMENT DE T.-W. HINCHLIFF

CHAPITRE X

EXCURSIONS DES HOTELS DE RIFFELALP ET DE RIFFELBERG

PREMIÈRES TENTATIVES D'ASCENSION DU MONT-ROSE. — PREMIÈRE ASCENSION DU MONT ROSE. — LA HÖCHSTE SPITZE (DUFOUR SPITZE). — CABANE BÉTEMPS. — ASCENSION DU MONT ROSE EN HIVER. — LE NORD END. — LE LYSKAMM (SILBERBAST). — MORT DE M. CHESTER. — PERTE DE MM. LEWIS ET PATERSON. — AUTRE ACCIDENT SUR UNE CORNICHE DE NEIGE. — CASTOR ET POLLUX (ZWILLINGE, OU LES JUMEAUX). — LE BREITHORN PAR LE NORD. — COURSE ATOUR DU BREITHORN. — CIMA DI JAZZI. — LE STRAHLHORN. — COLS. — L'ADLERPASS. — SCHWARZBERG WEISSTHOR. — LE NOUVEAU WEISSTHOR. — L'ANCIEN WEISSTHOR. — SESIA JOCH. — LYSJOCH. — FÉLIK JOCH. — ZWILLINGSPASS. — SCHWARTZTHOR.

Les excursions aux environs de l'Hôtel de Riffelalp (ou de Riffelhaus) rentrent, évidemment, jusqu'à un certain point, dans la catégorie de celles que l'on pourrait faire de Zermatt ; la plupart des touristes, cependant, se trouveront bien de choisir pour point de départ de celles dont il est question dans ce chapitre, l'hôtel de

Riffelalp. Ils auront en outre l'avantage de pouvoir faire nombre de petites promenades charmantes autour de l'hôtel même. Le sentier qui mène à la vallée de Findelen, part de derrière l'hôtel, ainsi que plusieurs autres sentiers vagabonds, ombreux ou ensoleillés qui, ceux-ci, ne mènent nulle part. On verra, à côté de l'hôtel, un monument élevé à la mémoire de feu M. T. W. Hinchliff. Il va sans dire que les excursions au Gornergrat ou à la vallée de Findelen et les ascensions du Gugel et du Riffelhorn sont plus faciles de l'hôtel de Riffelalp (ou de Riffelhaus) que de Zermatt même.

L'ascension du Mont Rose, 4638 mètres, s'est beaucoup popularisée. Comme on n'en tient pas le compte, il est impossible de dire à combien de reprises elle fut effectuée. Cette ascension a sans doute



L'HÔTEL RIFFELALP

été faite beaucoup plus fréquemment encore que celle du Mont-Blanc. C'est en 1855 que MM. Smyth atteignirent, les premiers, la cime la plus élevée du Mont Rose. Voir page 17. Avant qu'ils y fussent parvenus, plusieurs tentatives d'escalade avaient été faites par le Silbersattel, dépression qui se trouve entre le Nord End et le Mont Rose proprement dit (ou Dufourspitze, comme les Suisses l'appellent maintenant). L'altitude de ce col est de 4491 mètres, et la différence de niveau qui le sépare du point le plus élevé n'est que de 148 mètres ; si courte soit-elle, cette distance ne put être franchie par les premiers explorateurs.

¹ M. Bird a décrit son ascension dans une lettre à l'*Illustrated London News*. Vol. XXV, p. 422.

Il est bien établi que le professeur Ulrich parvint en 1848, au Silbersattel, et de nouveau, en 1849, avec G. Studer. En 1851, Herrmann et Adolph Schlagintweit (qui, depuis lors, se firent une grande réputation par leurs voyages dans l'Himalaya) semblent s'être élevés à quelque hauteur *au-dessus* du Silbersattel, et en 1854, M. S. D. Bird¹, parvint, dit-on, à une trentaine de mètres du sommet, ce qui nous paraît sujet à caution. Peu après, MM. Smyth firent la première ascension du Strahlhorn, et l'aspect majestueux du Mont Rose, vu de la direction où ils se trouvaient, les détermina à faire les tentatives qui suivirent. La première date du mois d'août 1854, la seconde du 1^{er} septembre de la même année. Je dois à l'obligeance de M. le chanoine Smyth la communication du récit de leur ascension, et c'est de ce récit, écrit peu après leur réussite, que j'extraits les paragraphes qu'on va lire :

ASCENSION DU MONT-ROSE, Vendredi 1^{er} Septembre, 1854

« L'ascension suivante fut faite par trois frères : le capitaine Edmond Smyth, du 13^e régiment du Bengale ; James Grenville Smyth, vicaire d'Elkington, Lincolnshire ; Chrystopher Smyth, Recteur de Woodford, Northampton.

« Notre première tentative d'escalade de cette belle montagne ayant échoué par suite du mauvais temps, nous nous décidâmes à en faire une seconde ; en conséquence, après un léger repas, nous quittâmes, à deux heures du matin, l'Hôtel du Riffel. Notre caravane était composée de huit personnes : nous trois, quatre guides dont l'un était chargé d'une échelle, et un porteur à qui nous avons remis notre bagage pour les trois ou quatre premières heures. L'un de nos guides était Ulrich Lauener de Lauterbrunnen, montagnard dont nous avons pu apprécier l'expérience dans la traversée que nous avons faite, en sa compagnie, de quelques-uns des cols les plus hauts et les plus difficiles des Alpes ; les autres étaient des guides de Zermatt.

« Pendant les quarante premières minutes de la course, nous suivîmes le versant occidental du Riffel, laissant le Riffelhorn sur notre droite, — c'est de cet endroit que l'on aperçoit pour la première fois la partie supérieure du glacier de Gorner. Arrivés là, nous obliquâmes sur la gauche et longeâmes le versant d'une pente qui atteignait, par endroits, jusqu'à 60 degrés. Nous nous trouvions entre le sentier qui mène au Gornergrat et le glacier, situé à environ 200 mètres en contre-bas. Notre route se prolongeait dans la même direction, continuant à longer le glacier, dont elle allait se rapprochant, et que nous finîmes par atteindre après 2 heures 45 de marche de l'hôtel. Il faisait très sombre encore, et nous n'avions pour nous éclairer que la lueur d'une chandelle, aussi nous fallut-il plus de temps pour cette partie du chemin, que nous n'en aurions mis dans d'autres conditions. Heureusement qu'à notre arrivée sur le glacier, l'aube commença à paraître. A ce point, comme bien l'on pense, toutes traces de sentier disparaissaient. Il nous fallait maintenant traverser le glacier, dans la direction du Mont Rose, laissant, sur notre gauche, ce que les cartes appellent le lac de Gorner. Ce lac n'existe plus. De nouvelles crevasses dans le plateau du glacier l'ont mis à sec. Un large creux, d'une centaine d'ares, dans la glace, marque l'endroit qu'il occupait... Il faut une heure pour traverser cet énorme glacier, qui s'étend de l'ancien col de Weissthor jusqu'à trois kilomètres de Zermatt.

« Il nous avait fallu trois heures de marche de l'hôtel pour atteindre la rive opposée du glacier, et dans cet espace de temps, nous ne nous étions

élevés que d'une faible hauteur. Ce fut alors seulement que commença la véritable montée, tout d'abord sur des rochers dont l'accès n'avait rien de particulièrement difficile. Bientôt cependant, nous dûmes reprendre par la glace qui longeait les rochers ; comme elle était plus crevassée à cet endroit, de plus grandes précautions s'imposaient. Le danger de la marche sur les glaciers réside moins dans les obstacles que l'on voit, que dans ceux que l'on ne voit pas... Les guides, cependant, s'y trompent rarement. Un bon guide continuera son chemin sans hésitation jusqu'aux points périlleux que l'on reconnaît généralement à la plus éclatante blancheur de la neige. Arrivé à ce point, il enfoncera son bâton dans la couche de neige pour se rendre compte de la largeur de la crevasse qu'il franchira ensuite d'un bond si la chose est faisable ; si elle ne l'est pas, il longera la crevasse jusqu'à l'endroit où il en trouvera la traversée praticable. Parfois, pour répartir le poids de son corps sur une surface plus large, il avancera à croupeton sur ses mains et ses genoux et les personnes qu'il précède le suivront de la même manière et avec les plus grandes précautions. Ce fut ainsi que, cinq heures durant, nous poussâmes de l'avant, nous arrêtant de temps en temps, pour nous reposer et prendre quelque nourriture, ou admirer le paysage dont la splendeur allait grandissant à mesure que nous atteignions le niveau des montagnes avoisinantes.

« A l'approche du sommet, les crevasses, de plus en plus pittoresques, s'élargissaient et, de côté, très haut au-dessus de nos têtes, d'énormes masses de glace se dressaient en un relief hardi... Nous arrivâmes à une de ces crevasses qui barrait complètement notre route ; un étroit pont de neige l'enjambait. Heureusement cette passerelle naturelle était assez solide pour supporter notre poids ; nous la franchîmes tous sans accident, et nous atteignîmes, en temps opportun, l'arête qui s'élève entre la pointe septentrionale et la cime la plus haute. Je crois que ce point est situé à une altitude d'environ 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous nous y assîmes pendant une vingtaine de minutes sur nos manteaux pour nous reposer, et pour admirer la vue, avant d'entreprendre ce qui devait être le trajet le plus difficile de notre course.

« Le plus haut pic du Mont Rose consiste en une longue arête de rochers partiellement recouverte de neige et de glace. Très étroite au sommet, elle est si escarpée qu'elle en paraît presque inaccessible, et probablement l'est-elle pour tout autre que pour un guide de premier ordre, or nous avions la bonne fortune d'être accompagnés par un des guides les plus expérimentés qu'on pût trouver en Suisse. C'était dans le but d'escalader ces rochers que nous avions apporté l'échelle, mais elle nous fut inutile. Nos alpenstocks mêmes ne pouvaient nous être d'aucun usage. De l'endroit où nous nous trouvions jusqu'au sommet, s'imposait la « grimpe » à l'aide des pieds et des mains sur des rochers à pic et recouverts d'une couche de glace.

« Au départ, chacun de nous s'attacha de court à l'un des guides, précaution indispensable, car le moindre faux pas pouvait (et probablement devait) être fatal. La première partie de cette « grimpe » fut la plus facile, car, à cet endroit, la pente n'était pas encore très abrupte, et en marchant chacun dans l'empreinte des pas de celui qui le précédait, nous avançions avec assez de facilité ; cela ne devait cependant pas durer longtemps. Nous arrivâmes bientôt sur des rochers plus escarpés, dont l'escalade exigea la mise en action de tous les muscles de notre corps... Ici, nos guides nous quittèrent pendant une demi-heure pour tailler des degrés dans la glace.

« Ce fut le moment le plus désagréable de la journée. Tant que nous avons été soit au soleil, soit en mouvement, notre position avait été supportable ; mais assis maintenant, ou plutôt accroupis, à l'ombre,

avec un rocher couvert de glace comme seul point d'appui, et souffrant en outre, je le crois du moins, de la raréfaction de l'air, nous nous sentîmes tous accablés d'une extrême faiblesse. Nos forces nous avaient à ce point abandonnés qu'une seule envie nous tenait : celle de nous coucher dans un bon lit, et de nous endormir !... Cet état ne dura heureusement que peu de temps. Une gorgée de cognac ne tarda pas à nous remettre sur nos pieds, et lorsque les guides revinrent, nous étions de nouveau tout prêts à reprendre notre escalade. Le reste du trajet jusqu'au sommet était si raide que nous dûmes nous faire aider d'un bout à l'autre, bien que des degrés fussent taillés dans la glace.

« En général — et cette remarque me paraît trouver tout naturellement sa place ici, les guides montrent pour ceux qu'ils ont à accompagner plus de prudence que ceux-ci n'en montrent pour eux-mêmes. Leur défaut — si c'en est un — est l'*excès de précautions*, ils *veulent* vous aider, alors que vous n'éprouvez nullement le désir, ou le besoin d'être aidé... Dans les circonstances où nous nous trouvions cependant, les plus grandes précautions s'imposaient, car bien que nous eussions tous trois l'habitude des escalades, cette « grimpe » d'un précipice dont les parois rocheuses étaient comme vernies de glace, était chose toute nouvelle. On avait attaché bout à bout les trois cordes qui, jusqu'à ce moment, avaient attaché chacun de nous séparément à l'un des guides, et l'un après l'autre, nous escaladions les rochers au haut desquels un guide se tenait assis pour nous prêter main forte ; ce fut de cette manière que nous franchîmes le reste du trajet qui nous séparait du sommet.

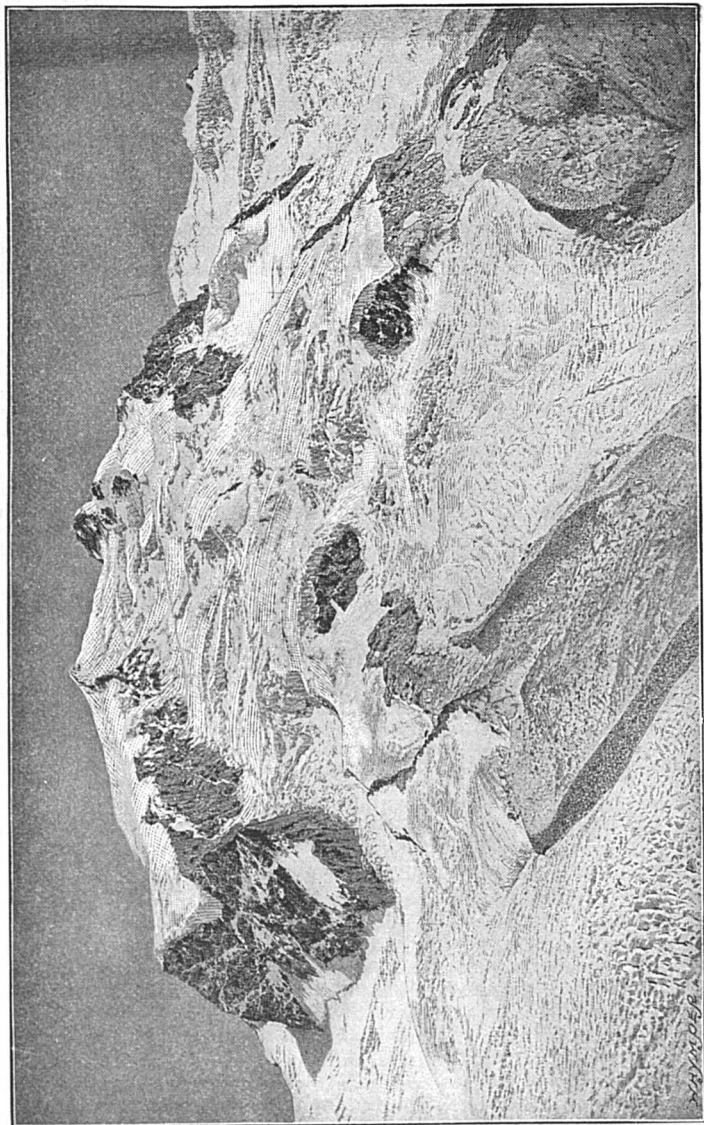
« J'ai dit que le faite du Mont Rose est une longue arête fort étroite. Or, sur cette arête même, se dressent trois petits pics d'à peu près égale hauteur, celui du milieu s'élevant à quelques pieds au-dessus des deux autres. La pointe que nous venions d'atteindre était la plus orientale ; si l'heure et l'état du temps nous l'avaient permis, nous aurions fait l'escalade des deux autres pointes ; mais comme il était déjà midi, et que des nuages commençaient à se grouper autour de nous, nous jugeâmes plus prudent de nous en abstenir ; d'autant que le trajet qui nous en séparait nous semblait, vu l'étroitesse de l'arête et l'épaisseur de la carapace de glace qui recouvrait les rochers, d'un accès plus difficile encore que les passages les plus périlleux que nous avions déjà franchis. Nous restâmes au sommet une demi-heure environ, et pendant ce temps, nos guides s'amuserent à construire un *cairn*, au haut duquel ils plantèrent un drapeau...

« Il fallut enfin penser au retour. Les cordes furent de nouveau mises à réquisition ; l'un après l'autre, et sur une courte distance à la fois, les guides nous descendirent, jusqu'à ce que nous eûmes dépassé les endroits les plus dangereux. Ensuite, nous dévalâmes du mieux que nous pûmes jusqu'à la base de la pointe que nous atteignîmes sains et saufs. Il nous avait fallu une heure et demie pour accéder au sommet, de ce point-là ; et il nous en fallut autant pour redescendre, si court que fut ce trajet.

« A partir de là, le retour fut relativement facile. Nous descendîmes rapidement sur la neige, ne mettant que deux heures à franchir la distance qui, à la montée, nous avait coûté cinq heures d'escalade. Pour la traversée des crevasses, sans doute, des précautions étaient nécessaires ; à cette exception près, la descente ne présenta aucune difficulté. En deux heures, nous parvîmes aux rochers qui se trouvent au pied de la montagne. Nous traversâmes alors le glacier de Gorner, et, en une heure, regagnâmes le sentier que nous avions suivi le matin. Nous arrivâmes à l'Hôtel du Riffel à 7 heures 15, ayant mis dix-sept heures pour notre expédition. »

SOMMET NORD

POINT LE PLUS ÉLEVÉ



GLACIER SUPÉRIEUR DE GORNER

GLACIER DU MONT-ROSE

LE MONT-ROSE VU DU GORNERGRAT

Il ressort de manière évidente, de ce récit, que MM. Smith s'aperçurent bien qu'ils n'avaient pas atteint le point culminant du Mont Rose ; ils reconnaissent en effet explicitement la présence de trois pics « d'à peu près égale hauteur, celui du milieu s'élevant de quelques pieds au-dessus des deux autres » et disent n'avoir escaladé que la pointe *la plus orientale*.

En juillet 1855, MM. Christopher et Grenville Smyth revinrent à Zermatt, et, entre autres ascensions, firent, avec quelques amis, celles du Breithorn et du Petit Mont Cervin.

« Deux jours plus tard, quelques personnes faisant partie de notre groupe ayant manifesté le désir de faire l'ascension du Mont Rose, nous décidâmes, mon frère Christopher et moi, de les accompagner, puisqu'en somme cette expédition ne représentait qu'une longue journée de marche. Le 31 juillet donc, on nous réveilla à onze heures du soir !!, nous déjeunâmes à minuit moins un quart, et partîmes à minuit et quart ; nous étions cinq, et nous avions quatre guides avec nous. La lune était à peu près pleine, et la nuit de toute beauté. Jusqu'à deux heures du sommet, nous suivîmes à peu près la même route que nous avions prise l'année précédente. Mais, à partir de là, le glacier sur lequel nous nous étions engagés, lors de notre dernière expédition, nous présenta de telles crevasses, que nous fûmes obligés de prendre sur la droite, et nous commençâmes l'escalade du pic le plus élevé, non plus par son versant oriental, mais bien par le versant opposé, ou occidental. La couche de neige était très raide, et dans certains endroits s'était transformée en glace, aussi dut-on tailler plus de cent marches... Après une halte d'une heure, pendant laquelle les guides taillèrent des degrés, nous repartîmes ; le vent était encore extrêmement froid, bien que peu violent, et le soleil ne chauffait que bien peu... Il nous restait deux arêtes de neige très escarpées à grimper, sur lesquelles nous fûmes obligés de faire des entailles presque à chaque pas ; puis ce fut une grimpe d'une demi-heure parmi des rochers à pic qu'il fallait franchir, enfin, nous arrivâmes au point culminant du pic le plus élevé de la merveilleuse montagne, en un endroit que nul pied humain n'avait foulé avant le nôtre... Nous redescendîmes sans aucun accident, et beaucoup plus rapidement que nous n'étions montés, tantôt glissant, tantôt courant sur des pentes de neige qu'il nous avait fallu tant de temps à escalader, et nous arrivâmes à l'hôtel avant que l'après-midi fût très avancée. »

A en juger par ce récit, c'est plutôt à la force des circonstances, qu'à une intention déterminée d'avance, qu'il faut attribuer le choix d'une route nouvelle, c'est par suite de l'état défectueux du glacier qu'ils avaient pu escalader précédemment, qu'ils « furent obligés de prendre sur la droite » et entreprirent ainsi l'ascension, par son versant oriental, du pic le plus élevé. Le Révérend Christopher Smith m'a cependant dit qu'il était bien dans leurs intentions de chercher une route nouvelle, attendu que l'ancienne ne leur paraissait pas praticable, et que, lorsqu'ils se dirigèrent vers l'arête, les guides s'attardèrent en arrière puis continuèrent lentement leur route vers le Sattel. « Ils ne nous rejoignirent même qu'après nous avoir vu commencer l'ascension de la pente arrondie en forme de dôme et recouverte de neige et de glace, qui aboutit aux rochers culminants. S'apercevant que nous nous disposions à marcher de l'avant sans leur demander aide, et se doutant bien

qu'un succès remporté en dehors d'eux pourrait porter préjudice à leurs intérêts, ils se décidèrent enfin à nous rejoindre et à ouvrir la marche ; ils ne nous furent cependant que de fort peu d'utilité, et je n'estime pas qu'il y ait lieu de leur attribuer une part importante dans la réussite finale ¹. Nous n'étions pas encordés ; à aucun moment même nous n'éprouvâmes le besoin qu'on nous tendît la main pour nous aider. Je crois qu'Ulrich Lauener tailla pour son compte quelques degrés. Comme il nous précédait, ce fut lui qui atteignit le sommet le premier. »

La route adoptée par MM. Birkbeck, Hudson, Stevenson et Smyth, le 1^{er} août 1855, est la route que l'on suit encore maintenant, du moins en ce qui concerne la partie *supérieure* de la montagne. Elle longe l'arête qui s'écarte, en ligne droite vers l'ouest, du point le plus élevé. Voir la carte de la vallée de Zermatt. Au début de l'ascension, cependant, la route actuelle s'écarte de celle que suivirent ces messieurs ; on passe maintenant par les rochers qui portent le nom d'Untere Plattje. Voir l'illustration ci-avant, et, à la fin du volume, la vue panoramique prise du Gornergrat. De nos jours, c'est habituellement de la cabane construite sur le versant occidental de ces rochers (Cabane Bétemps) que l'on part. Le prix



CABANE BÉTEMPS

de cette petite maison, (qui fut achevée en 1894) s'est élevé presque à la somme de quinze mille francs, sur laquelle 11.792 fr. ont été versés par le Club alpin suisse. Le gardien qui en a la surveillance met en vente des provisions. Le tarif officiel de ces provisions, devrait, selon nous, être affiché tant à la cabane même que dans les hôtels de Zermatt.

Le point culminant du Mont Rose (ou Mont Rose proprement dit) a été également atteint par la direction du sud (*Alpine Journal*, vol. VII, p. 107) et par son arête du sud-ouest (*Alpine Journal*, vol. VIII, p. 339). « Nous recommandons tout spécialement la route que nous avons suivie à ceux des ascensionnistes qui ne redoutent ni les rochers qui s'effritent, ni les chutes de pierres, ni les escalades où, trois heures et demie durant, on ne trouve pas un seul point d'appui vraiment solide pour la main, non plus que pour le pied ! » On en a fait encore l'ascension de Macugnaga,

¹ Le révérend E. W. Stevenson écrit de son côté, et dans le même sens : « A l'arrivée, au sommet, le guide (Lauener) qui avait taillé des degrés était avec nous ; un autre le suivit quelques instants plus tard, et le troisième ne prit pas la peine d'y monter.

par le versant oriental. Si belle que soit cette dernière excursion, ceux qui l'entreprennent ne doivent pas se dissimuler que la tentative est plutôt hasardeuse. (*Alpine Journal*, vol. VI, p. 91, 232).

La Dufour Spitze et le Nord End en une journée. — Le 10 août 1878, MM. W. Penhall et G. Scriven, avec les guides F. Imseng et P. J. Truffer, et le Rév. F. F. Wethered, avec les guides U. Almer et F. Andermatten, combinèrent ensemble l'ascension du Nord End et de la Dufour-Spitze. Les quatre premiers nommés suivirent la route habituelle du Mont Rose jusqu'à un peu au-dessus de Auf'm Felsen, puis, obliquant sur la gauche, gagnèrent les rochers du Nord End. Après être descendus sur le Silber-Sattel, ils remontèrent sur la Dufour Spitze. L'expédition de M. Wethered dévia sur la gauche, dans la direction du Nord End, à un autre point que celui qu'avaient choisi MM. Penhall et Scriven. Les deux troupes parvinrent ensemble au sommet de la Dufour-Spitze.

Ascension du Mont Rose en hiver. — Le 25 janvier 1884, M. Vittorio Sella campa sous une tente dressée sur la moraine du glacier de Grenz, avec les guides Joseph et Daniel Maquignaz du Val Tournanche. Partis le lendemain matin à 4 heures, ils atteignirent le sommet à une heure et demie de l'après-midi. Jusqu'à la hauteur de 3700 mètres, la neige était molle et poudreuse ; au-delà, elle était plus dure. Ils regagnèrent leur bivouac, à 5 h. 30 de l'après-midi et rentrèrent, le troisième jour, à Zermatt par le Gornergrat et le Riffel. Au sommet, la température était de seize degrés centigrades au-dessous de zéro, et la plus basse qui fut observée au cours de l'expédition, était de dix-sept degrés, au-dessous de zéro.

Accidents. — Un accident mortel, d'un type commun, arriva sur le Mont Rose, le 27 juillet 1865. Deux Anglais, accompagnés de trois guides et de deux porteurs étaient partis pour faire l'ascension de la montagne peu après une abondante chute de neige. Comme ils approchaient de la Silber Sattel, à peu de distance du sommet, ils firent s'ébranler une avalanche qui les ensevelit tous plus ou moins, à l'exception de deux des guides. Un porteur mourut étouffé.

Le 8 août, 1881, M. Marinelli, accompagné des guides Ferdinand Imseng et B. Pedranzini tentèrent de faire l'ascension du Mont Rose par son versant oriental ; surpris par une avalanche, ils furent tous tués. Les chutes d'avalanches sont fréquentes sur ce versant-là.

Le Nord End, 4612 mètres, le second en hauteur des sommets du Mont Rose, fut escaladé en 1861 (la date n'est pas citée) par M. Edward North Buxton, sir T. Fowel Buxton et M. J.-J. Cowell, avec Michel Payot et d'autres guides. Voir *Peaks, Passes and Glaciers*, 2^e série, vol. II, p. 412-22.

Les situations et altitudes des pics inférieurs du Mont Rose (Jägerhorn, Balmenhorn, Ludwigshöhe, Parrotspitze, Signalkuppe, et Zumstein-spitze) sont indiquées dans l'Appendice E.

Le Lyskamm (Silberbast)¹, 4538 mètres ; seules de toutes les sommités du district de Zermatt, le Mont Rose et le Dom dépassent en hauteur cette montagne. C'est le point proéminent du panorama que l'on a du Gornergrat ; il apparaît sous son plus bel aspect entre

¹ « Ce vieux nom de Silberbast, pour le Lyskamm, est presque tombé dans l'oubli. Et cependant, le mot de *bast* doit être familier aux nombreux touristes qui viennent à Zermatt ; on l'appelle dans le dialecte local, aux selles de bois des mulets. Il n'est pas besoin d'avoir une grande imagination pour supposer que le nom de *Silberbast* fut donné au Lyskamm, parce que, vue du Gornergrat, cette montagne a l'apparence de quelque énorme bât couvert de neige ; cette dénomination est donc parfaitement appropriée. » A. Lorria.

9 h. 30 et 11 h. du matin. La première ascension en fut faite par les personnes dont nous donnons les noms à la page 20, accompagnés par Peter Perren¹. Pour la plus grande partie du trajet, le chemin adopté par les membres de cette expédition fut celui que l'on suit pour l'ascension du Lysjoch (qui remonte le Glacier de Grenz, appelé autrefois Glacier du Mont Rose); avant d'atteindre le col cependant, ils obliquèrent sur la droite, remontèrent « une pente de neige assez raide » dans la direction de l'arête qui s'éloigne à l'est sud-est du sommet. Puis une fois qu'ils eurent atteint la crête de cette arête, ils revinrent en arrière (c'est-à-dire tournèrent sur la droite) et la suivirent jusqu'au sommet. Perren marchait le premier, « il s'élevait, taillant soit de la pointe du pied, soit du fer de son piolet, des degrés dans la neige, et cela avec une adresse et une rapidité que j'ai rarement vu égaler. De temps en temps, il s'arrêtait pour nous questionner de sa voix rauque sur l'état de la neige qui se trouvait au-dessus de lui, par crainte de s'avancer inopinément sur quelque corniche en surplomb. » *Peaks, Passes, and Glaciers*, 2^e Série, vol. I. p. 389-90. L'ascension, aller et retour, de l'hôtel du Riffel demanda 17 heures 20 minutes. On a fait l'ascension du Lyskamm de plusieurs autres directions; mais la route que l'on suit généralement de l'Hôtel de Riffelalp est, à peu de chose près, celle qui fut adoptée pour la première ascension. Bien que l'ascension du Lyskamm, par la route ordinaire, ne passe pas pour difficile, elle peut, comme on le verra tout à l'heure, exposer à différents risques.

Ascensions du Lyskamm en hiver. — M. Vittoria Sella, le photographe justement réputé, atteignit le sommet, par le versant italien de la montagne, le 22 mars 1885, et cet exploit fut renouvelé, le 4 mars 1889, par deux autres Italiens.

Mort de M. Henry Chester (1869). — Le 15 septembre 1869, M. Chester (avoué londonien) quitta le Riffel, à 4 heures du matin, pour faire l'ascension du Lyskamm. Le même jour, un peu avant 10 heures du soir, les guides rentrèrent, rapportant la nouvelle que M. Chester avait péri. Ils racontèrent, qu'ayant atteint le sommet, vers 2 heures 45 de l'après-midi, ils en étaient aussitôt redescendus. « Très fatigué, et bien qu'il eût trébuché à plusieurs reprises, M. Chester était néanmoins parvenu, sans chute véritable, jusqu'à l'extrémité de la partie étroite de l'arête. Arrivé à ce point, il avait insisté pour continuer. » Il désirait chercher les traces d'un chien qu'il avait emmené avec lui et qui avait disparu au cours de la montée. Tout en marchant, il tomba, la face en avant, et entraîna avec lui, dans sa chute, les guides qui, à ce moment-là, n'étaient pas sur leurs gardes. « Tous trois furent presque immédiatement précipités du haut d'une corniche de glace sur une pente de près de trois cents mètres de longueur, suivant les guides, le long de laquelle ils glissèrent, jusqu'au glacier de Grenz. » Tel fut du moins le récit des deux guides.

Le lendemain matin, à trois heures, quatre Anglais, MM. W. E. Hall, Porter, Fowler et feu le très honorable Lord Justice Rigby, accompagnés de dix montagnards, partirent pour le théâtre de l'accident, et trouvèrent M. Chester mort, la nuque brisée. Différents faits et le relevé des traces sur la neige amenèrent à cette conviction que le récit des guides était,

¹ Non pas celui dont il est question à propos de la mort de Biner au Rothhorn, voyez chapitre IX.

en partie du moins, de pure invention. Peu après, on fit, à Zermatt, une enquête officielle du genre habituel, sur cet accident. Puis, comme le résultat de cette enquête n'avait pas été communiqué aux intéressés, M. Hall adressa au Club Alpin une lettre sur ce sujet, dans laquelle il disait : « M. Clemenz (qui présida l'enquête en question) s'était engagé, tant vis-à-vis de moi, que vis-à-vis du frère de M. Chester, venu tout exprès à Zermatt, à nous communiquer et les décisions du conseil d'enquête, et les motifs sur lesquels étaient basées ces décisions. Cet engagement, dont nous attendimes, de jour en jour, la réalisation, nous fit, tout naturellement, et pendant longtemps, observer un silence absolu. Toutefois, six mois s'étant écoulés depuis l'accident, et huit semaines ayant passé depuis la date à laquelle, après maintes lettres, il avait été convenu que la décision prise nous serait communiquée, ne voyant toujours venir aucune réponse, nous renonçons à plus rien attendre de l'étrange et dilatoire courtoisie de M. Clemenz ; aussi bien, si les touristes de la saison prochaine peuvent bénéficier en si peu que ce soit de la révélation des faits, importe-t-il que la vérité sur ces faits soit dès maintenant révélée. Je trouverais, s'il en était besoin, une très suffisante justification à ma manière d'agir dans ce fait qu'après l'accident du Cervin, mêmes promesses furent faites, qui ne furent également jamais tenues¹. » M. Hall concluait en disant que, quel que fut le motif du silence de M. Clemenz, il n'en pouvait rien résulter que de très fâcheux et de très préjudiciable pour les guides de Zermatt, et je partage absolument cette opinion.

Les causes de la mort de M. Chester ne seront jamais éclaircies. Il est bien *certain* qu'un chien accompagnait les membres de l'expédition ; mais il n'est nullement établi que M. Chester soit allé à sa recherche, non plus que cet animal soit pour rien dans l'accident qui coûta la vie à son maître.

Mort de trois guides et de deux touristes par suite de l'éroulement d'une corniche de neige (1877). — Le 6 septembre 1877, MM. William Arnold Lewis et Noel H. Paterson, accompagnés des guides Niklaus, Johann et Peter Joseph Knubel (de St-Nicolas) quittèrent le Rifflhaus, à 2 heures du matin, pour faire l'ascension du Lyskamm. Comme ils n'en étaient pas revenus à la nuit venue, M. J. A. Carfræ, avec les guides Peter Knubel, Joseph Imboden, et J. J. Truffer (de St-Nicolas) partirent, le lendemain matin, à 6 h. 30, à leur recherche. Ils suivirent les traces de l'expédition de M. Lewis, jusqu'au pied de l'arête qui s'abaisse du sommet de la montagne dans la direction du Lysjoch ; ils trouvèrent à cet endroit deux havresacs qu'y avaient laissé, la veille, les compagnons de M. Lewis, avant d'entreprendre la dernière partie de l'ascension. Cette découverte leur fit aussitôt craindre qu'un accident se fût produit ; et longeant la base du versant italien de la montagne, ils arrivèrent à certain point d'où ils aperçurent, à quelque distance au-dessous d'eux, tous les membres de l'expédition gisant sur la neige. Ne pouvant descendre directement, ils furent obligés, pour parvenir jusqu'à eux, de revenir sur leurs pas et de faire un détour. La cause de l'accident leur apparut aussitôt, sans erreur possible : une corniche de neige, située sur l'arête à environ 150 mètres du sommet, avait dû céder sous le poids de ceux qui la franchissaient, ils avaient été précipités, d'une hauteur d'environ 350 mètres, sur le glacier au-dessous d'eux. A en juger par la nature des blessures que portaient les cadavres, la mort avait dû être instantanée pour tous les membres de l'expédition. Tout à l'entour, on voyait des fragments de la corniche éroulée, et deux piolets appartenant aux malheureux ascen-

¹ Voir note de la page 81.

sionnistes, demeurés plantés l'un à cent mètres au-dessus de l'endroit où gisaient les corps, l'autre sur des rochers plus haut encore, indiquaient la ligne de la chute. MM. Lewis et Paterson furent ensevelis, dans l'après-midi du dix septembre, au cimetière de l'église anglaise de Zermatt. (Voir page 148). La corniche s'était brisée en deux endroits, entre lesquels, et sur une longueur de trois mètres environ, un fragment en demeurerait encore attaché au flanc de la montagne ; des deux côtés de ce fragment, la corniche s'était écroulée sur une longueur d'environ dix mètres. Quant à la chute même, elle avait dû être de quatre à cinq cents mètres. A en juger par la nature de leurs blessures, les malheureux avaient dû tout d'abord tomber tête la première sur des rochers, puis, en un saut énorme, rebondir presque jusqu'à l'endroit même où on découvrit leurs cadavres. (*Alpine Journal*, vol. VIII, p. 346-7).

Le directeur de l'*Alpine Journal* remarquait que « à Zermatt du moins, et en ce qui concerne la marche sur des corniches de neige, cet accident servirait longtemps de leçon aux ascensionnistes ». Mais l'histoire n'est-elle pas un perpétuel recommencement ?

Deux guides et un touriste sont tués par suite de l'écroulement, sous leur poids, d'une corniche de neige (1896). — Le 6 septembre 1896, le docteur Max Günther quitta la cabane Bétemps, à quatre heures du matin, en compagnie des guides Roman Imboden, de St-Nicolas, et Peter Joseph Ruppen, de Balen, dans la vallée de Saas, avec l'intention de faire l'ascension du Lyskamm. Jusqu'au Lysjoch, ils firent route avec un autre allemand et le guide qui l'accompagnait. Ces deux derniers s'éloignèrent dans la direction de la Ludwigshöhe pour suivre des yeux l'escalade de ceux qui les avaient quittés, dès neuf heures du matin au Lysjoch. A 10 heures et demie, ils entendirent comme le tonnerre d'une avalanche et virent un nuage de neige s'élever des flancs du Lyskamm. Ayant poussé jusqu'à certain point d'où l'on pouvait apercevoir le versans italien de la montagne, ils virent, étendus sur la neige, au pied d'un précipice de cinq cents mètres de hauteur, les cadavres de Günther et de son guide. Ils avaient passé à travers une corniche de neige et d'en bas, on distinguait parfaitement le trou qu'y avaient percé leurs corps. (*Alpine Journal*, vol. XVIII, p. 269).

Castor et Pollux (Zwillinge ou les Jumeaux). — Ces deux cimes jumelles sont dans l'ombre du Lyskamm et du Breithorn. On peut facilement en faire la double escalade en une journée de la Zwillingspass. Le Castor, 4230 mètres, fut escaladé en une heure de temps, de la Zwillingspass. par MM. Mathews et F. W. Jacob, avec les guides Michel Auguste Croz et J. B. Croz, le 23 août 1861, et on dit que la première ascension du Pollux, 4094 mètres, fut effectuée, en 1864, par M. Jules Jacot.

Le Breithorn par le Nord. — Le 15 septembre 1869, M. R. Fowler, accompagné par Peter Knubel et G. Ruppen, fit l'ascension du Breithorn, par le nord ; ils montèrent par les pentes appelées Triftje s'élevèrent tout d'abord par le glacier du Breithorn, puis par un petit glacier qui le domine et l'alimente, finalement ils arrivèrent à l'arête orientale du sommet qu'ils suivirent jusqu'au faite. La descente fut effectuée par la route ordinaire. Il leur fallut douze heures et demie du Riffelhaus au sommet et retour.

On fait parfois l'ascension du Breithorn du Riffelhaus, ou de l'Hôtel du Rifel, en traversant le glacier de Gorner, et en prenant la route ordi-

naire à Gandeck ; mais il est préférable de coucher à l'auberge qui se trouve au sommet du Théodule et de partir de là. Voir chapitre IX (ascension du Breithorn).

Descente du versant septentrional du Breithorn. — Le 16 août 1902, sir Edward Davidson, accompagné des guides Joseph Pollinger et Julius Lochmatter, étant partis de Gandeck, s'élevèrent au sommet du Breithorn, par la route habituelle et en redescendirent sur la Riffelalp par le versant septentrional. Cette course leur demanda douze heures, haltes non comprises.

Le tour du Breithorn. — Le 21 juillet 1866, M. S. Winkworth, accompagné des guides J. B. Croz et Peter Perren, fit le tour du Breithorn, partant du Riffelhaus, pour aboutir à Zermatt. Après avoir traversé le glacier de Gorner, ils escaladèrent le glacier de Schwärze, et franchirent la Schwartzthor ; puis ils tournèrent sur la droite, s'élevèrent encore, pour traverser une arête de neige qui, du Breithorn, s'éloigne dans la direction du sud. Longeant alors le versant méridional de la montagne, ils suivirent une ligne à peu près horizontale, bien que s'élevant légèrement jusqu'à une seconde arête, qui fut le point le plus haut qu'ils atteignirent, à environ 120 mètres au-dessus de la Schwartzthor. En étant redescendus, ils rejoignirent la route habituelle du Breithorn, par le Théodule, et du Théodule, regagnèrent Zermatt. La course entière, haltes non comprises, leur demanda douze heures.

La promenade de la **Cima de Jazzi**, 3818 mètres, compte au nombre des excursions les plus populaires que l'on fait soit du Riffelhaus, soit de l'Hôtel de la Riffelalp. Pendant la plus grande partie du chemin, on suit la route de la nouvelle Weissthor. On peut, du reste, apporter plusieurs variantes à cette route.

1° Par le sentier (mauvais) de l'Hôtel de Riffelalp, qui passe à l'ouest du Riffelhorn, et descend sur le glacier de Gorner. Ce chemin-là oblige beaucoup à marcher sur les glaciers. 2° Par le sentier (dur également) qui descend directement sur le glacier de Gorner à l'est du Riffelhorn. 3° Par le sentier qui passe entre le Riffelhorn et le Gornergrat et longe la base de ce dernier. C'est la route que l'on suit le plus fréquemment ; elle est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt. 4° Par un sentier qui descend du sommet du Gornergrat sur le glacier de Gorner.

Entre le Stocknubel et la Cima di Jazzi, il y a beaucoup de crevasses cachées, aussi devra-t-on toujours se servir de la corde. Au commencement de la saison, il y a également des crevasses cachées sur le glacier *plus bas* que le Stocknubel. Si, sur le versant occidental de la Cima, les pentes sont douces, sur le versant italien, en revanche, elles présentent de nombreux précipices. « Il importe de mettre sérieusement en garde les touristes contre les dangers qu'il y a à se trop approcher du rebord de la cime, car la calotte de neige glacée qui recouvre le sommet forme habituellement une corniche qui s'avance à plusieurs pieds au delà du roc, et il arrive que cette corniche s'écroule et s'abatte sur le glacier de Macugnaga, à quelque mille pieds au-dessous. » *M. John Ball*. La vue que l'on a sur le versant italien est fort étendue ; pour avoir le plus de chances d'en jouir, et pour le bien aller général de cette excursion, *partir de bonne heure*.

Le **Strahlhorn**, 4191 mètres, fut escaladé pour la première fois, en août 1854, par le capitaine E. Smyth, le révérend J. G. Smyth et le Révérend C. Smyth, en compagnie du « tenancier de l'Hôtel de Saas. » (probablement Franz Andermatten) de l'Adlerpass. Par le versant de Saas cette ascension

ne présente ordinairement aucune difficulté, et par le versant de Zermatt, le seul point qui demande quelques efforts est le banc de neige assez abrupt, qu'il faut escalader peu avant l'arrivée au sommet. On a fait l'ascension du Strahlhorn, en hiver.

Neuf cols mènent du bassin du glacier de Gorner dans la direction de l'est, du sud-est et du sud, et le point de départ naturel pour la traversée de ces différents cols se trouve être l'hôtel de Riffelalp. Bien qu'intéressants comme excursions de glaciers, ces cols sont de peu d'utilité en tant que passages. Pour le tarif de ces excursions, voir Appendice II.

L'Adlerpass, 3798 mètres, entre le Strahlhorn et le Rimpfischhorn, mène à la vallée de Saas et a la réputation d'être connu depuis longtemps. La route à suivre est indiquée sur la carte de la vallée de Zermatt. La Schwarzberg Weissthor, 3600 mètres, qui s'ouvre entre le Strahlhorn et la Cima di Roffel (Rofel) est peut-être la route la plus commode pour passer du bassin du glacier de Gorner dans la vallée de Saas. Deux chemins y conduisent (tous deux indiqués sur la carte de la vallée de Zermatt) l'un par le glacier de Findelen, l'autre contournant le versant méridional du Gornergrat, et suivant presque d'un bout à l'autre le tracé des routes qui mènent respectivement à la Cima di Jazzi et à la nouvelle Weissthor ; ce dernier chemin est le plus facile des deux.

La Nouvelle Weissthor, 3600 mètres, entre la Cima di Roffel (Rofel) et la Cima di Jazzi, mène dans le val Anzasca ; c'est le plus pratique de tous les passages qui sortent du bassin du glacier du Gorner, et on le traverse fréquemment pendant la saison. Jusqu'au pied de la Cima di Jazzi, le chemin est le même que celui qu'on suit pour l'ascension de cette montagne. Il se détourne alors sur la gauche et arrive au sommet du col par ce qui, à première vue, semble n'être que le plus innocent des champs de neige. Il y a cependant des crevasses cachées près du rebord de l'escarpement qui surplombe le versant italien, et sous aucun prétexte, on ne devrait se désencorder avant d'avoir atteint les rochers. Pour le tracé de la route, voir la carte de la vallée de Zermatt. Le précipice qui domine le val d'Anzasca est extraordinairement abrupt. Les rochers sont bons, mais très accidentés. C'est au pied de la partie la plus escarpée de ces rochers qu'est construite la cabane Eugenio Sella. Au-dessous de la cabane, et pendant la plus grande partie du trajet, la route descend le long d'une pente d'un accès facile. En arrivant au haut du val d'Anzasca, on jouit d'une vue admirable sur le glacier de Macugnaga et sur le Mont Rose qui le domine. De là, il reste encore 5 kilomètres à franchir pour arriver à Macugnaga. Hôtels : HÔTEL MONTE MORO ; HÔTEL MONTE ROSA. Pour la traversée, du côté de Zermatt, compter, haltes comprises, entre 6 heures et 6 heures 30, du Riffelhaus, au sommet du col ; 1 h. 35 min. du sommet à la cabane Eugenio Sella ; et deux heures à deux heures et demie, de ce dernier point à Macugnaga.

L'auteur d'un ouvrage publié récemment fait mention de la Weissthor comme d'un col qu'il a franchi « en se promenant ». On peut dire, sans crainte de démenti, que personne n'a jamais franchi la Weissthor « en flânant ». Si, comme il le donne à entendre, l'auteur de l'ouvrage en question a fait la traversée de ce col *seul*, il a simplement fait une folie. Des renseignements inexacts touchant le col de la Weissthor ne causeront sans doute aucun préjudice aux personnes qui le connaissent ; en revanche ils pourraient en causer de fort graves aux personnes qui ne le connaissent pas, surtout à celles qui, pour des raisons d'économie, désirent se passer le plus possible des services des guides. Les meilleurs guides du val

Anzasca, eux-mêmes, préfèrent, lorsqu'ils sont *seuls*, descendre à Stalden et remonter par le passage du Monte Moro, plutôt que de traverser la nouvelle Weissthor. On dit que le premier touriste qui ait franchi la nouvelle Weissthor fut M. Marshall Hall. Voir *Alpine Journal*, volume IX, pp. 173-5.

Le 28 juillet 1894, un Allemand (G.A. Meyer) voulut, malgré les observations répétées qu'on lui fit, effectuer, seul, la traversée de la cabane E. Sella à Zermatt. « Il suivit pendant une partie du trajet une expédition accompagnée de guides, dont les membres, une fois arrivés au col même, l'aperçurent à quelque distance en dessous d'eux, sur une arête... Comme on était sans nouvelles de lui, on partit à sa recherche et, quatre jours plus tard, on découvrit son cadavre sur le glacier, au bas d'un précipice rocheux. » *Alpine Journal*, vol. XVII, p. 268. Cet accident arriva sur le versant italien où un montagnard de quelque expérience *peut*, sans trop d'imprudence, s'aventurer seul.

La *Vieille Weissthor*, 3576 mètres, entre la Cima di Jazzi et la Fillarhorn, mène également dans le val d'Anzasca. On peut apporter plusieurs variantes à la route ordinaire que l'on ne saurait recommander.

Le *Sesijoch*, 4411 mètres, entre la Parrotspitze et la Signalkuppe, fut traversé pour la première fois par MM. H. B. George et A. W. Moore, avec les guides Christian Almer et Matthias zum Taugwald, le 11 juillet 1862, des châteaux qui se trouvent à 2 h. 30 de marche au-dessus d'Alagna jusqu'au Riffel, en 18 heures. Ce passage n'est que rarement employé. Peut-être, grâce aux facilités qu'accorde la cabane Bétémps, la vogue lui viendra-t-elle. Voir la carte de la vallée de Zermatt.

Pour la traversée du *Lysjoch*, 4250 mètres environ, et menant à la vallée de Gressoney, entre la Ludwigshöhe et le Lyskamm, la route du versant nord est pendant la plus grande partie du trajet, la même que celle du Lyskamm, ou celle du *Sesijoch*. Voir le panorama du Gornegrat à la fin du volume et la carte de la vallée de Zermatt. On peut partir de la cabane Bétémps. Les premières expéditions au *Lysjoch*, dont on possède le récit, datent de 1778 et 1780. *Alpine Journal*, vol. V, p. 136.

En 1894, un incident dramatique se produisit sur le versant du *Lysjoch*, qui fait face à Zermatt. La reine d'Italie fit la traversée de ce col le 26 août, accompagnée d'une caravane de 30 personnes, conduite par Alessandro Welf de Gressoney, sous la direction générale du baron Louis Peccoz. Les membres de l'expédition avaient traversé le sommet du col et pendant la première heure et demie de la descente, on avait conduit sur des luges Sa Majesté et deux de ses dames d'honneur. Lorsque le terrain ne permit plus ce mode de transport, Welf ouvrit la marche, suivi par le baron et par la reine. Bientôt la caravane approcha de quelques crevasses et le baron s'écria : « Des crevasses ! Prenez garde à la reine ! » Quelques secondes plus tard, Welf sentit que la corde se tendait brusquement, et s'étant retourné, il vit le baron s'affaler sur la neige. Tous s'empressèrent autour de lui, mais sans pouvoir lui porter secours. Après un ou deux soupirs, le baron Peccoz expira. Le point où se produisit cette mort subite est indiqué par une croix sur la planche du panorama du Gornegrat. Le soir du 28, on ramena le cadavre à Zermatt, d'où un train spécial le conduisit, le lendemain matin, à Viège et de là en Italie par le Simplon. On prétend que les docteurs avaient interdit au baron Peccoz les expéditions de quelque durée, à cause de la maladie de cœur dont il souffrait.

Le *Felikjoch*, 4068 mètres, entre le Lyskamm et le Castor, mène soit à Fiery, dans la Val d'Ayas, soit à Gressoney, dans la vallée du même nom. La première traversée en fut effectuée, le 23 août 1861, par MM. W. Mathews et F. W. Jacomb, accompagnés des guides Michel-Auguste Croz et J. B. Croz ; il leur fallut 14 heures 40 minutes d'un châlet qui se

trouve à 2 h. 30 de marche au-dessus de Gressoney jusqu'au Riffel (y compris l'ascension du Castor, faite en route). Ils baptisèrent ce passage du nom de Col des Jumeaux ; mais cette appellation a été, depuis lors, abandonnée. On peut, pour la traversée du Felikjoch, prendre comme point de départ la cabane Bétémps. Voir la planche du panorama du Gornergrat et la carte de la vallée de Zermatt.

Le 26 août 1876, MM. Hayman et Johnson (Anglais) et les guides Franz et Ignaz Sarbach (Suisse) quittèrent la vallée de Gressoney dans l'intention de faire la traversée du Felikjoch ; mais *ils se trompèrent de route*, et arrivèrent à l'est du col. Comme ils cherchaient à regagner la bonne route, *ils firent s'écraser une avalanche*, qui les emporta. Ensevelis dans la neige, MM. Johnson et Franz Sarbach y furent étouffés et leurs deux compagnons furent si gravement atteints par le froid, que M. Hayman mourut douze jours plus tard.

La Zwillingspass, 3861 mètres, entre le Castor et le Pollux, mène au Val d'Ayas, M. Winkworth, qui en fit le premier la traversée, le 31 juillet, 1863, mit six heures et quart du Riffel au col, et proposa, pour ce passage, le nom de Col de Verra, puisque, sur le versant italien, il aboutissait à la Combe di Verra ; cette appellation n'a pas été adoptée.

La Schwartzthor, 3741 mètres, entre le Pollux et le Breithorn, mène au val d'Ayas et fut franchie pour la première fois par M. John Ball, en 1845. Il faut compter 6 heures du Riffelhaus au sommet. L'ascension du Breithorn par la Schwartzthor fut effectuée, le 16 août 1884, par M. J. S. Anderson, avec les guides Ulrich Almer et Aloys Pollinger. Ils arrivèrent au sommet à 6 h. 45 du soir, ayant mis 16 heures 15 du Riffelhaus !





HOTEL DU LAC NOIR

CHAPITRE XI

EXCURSIONS A FAIRE DE L'HOTEL DU LAC NOIR

LE LAC NOIR. — LE GLACIER DE FURGG. — LE COL DE THÉODULE. — LE BREUILJOCH. — LE FURGG GRAT. — LE FURGG JOCH. — ROUTES POUR L'ASCENSION DU CERVIN. — LA ROUTE SEPTENTRIONALE, OU ROUTE DE ZERMATT. — LA ROUTE MÉRIDIONALE. — OU ROUTE DU BREUIL. — LA ROUTE DE ZMUTT. — MORT DE BAUMANN, IMSENG, MUMMERY, PENHALL, PETRUS, ETC.

L'Hôtel du Lac Noir tire son nom d'une petite pièce d'eau qui va se desséchant, et qui ne se prête à d'autre sport qu'à celui de la pêche aux dytiques (espèce de coléoptère aquatique). Il semble que le nom d'Hôtel du Cervin serait plus approprié à cet établissement puisque ce fut en considération même de la montagne qu'on le construisit ; c'est en outre l'habitation la plus rapprochée du sommet du Cervin, et elle sert de base d'approvisionnement naturelle aux touristes. Ceux-là même qui font l'ascension du Cervin par la route méridionale partent souvent de l'Hôtel du Lac Noir et montent au Col du Lion en traversant le Breuiljoch.

L'assèchement graduel du Lac Noir coïncide avec la formation d'un autre petit lac sur le versant méridional du Hörnli et ce dernier bassin peut, avec le temps, acquérir d'assez larges dimensions. Il est probable que le Lac Noir était autrefois partiellement alimenté par l'écoulement des eaux du glacier de Furgg ; ce glacier s'étant, à une époque relativement récente, considérablement rétréci, ses eaux ont pris une autre direction. Le nouveau lac se trouve contre la moraine latérale de la rive gauche du glacier de Furgg. A peu de distance dans le sud, le rétrécissement du glacier a mis à découvert, au milieu de la glace, une sorte de falaise rocheuse, que le glacier recouvrait complètement autrefois. La surface du

glacier à cet endroit fut, de tout temps, très déchiquetée (ce qui tendait à prouver que le sol sousjacent était très accidenté) ; mais on peut se rendre compte, aujourd'hui, qu'il passait en réalité par-dessus une falaise perpendiculaire sans qu'il se produisît de solution de continuité. Ces deux faits : la formation d'un lac entièrement nouveau et la démonstration que les glaciers maintiennent leur cours continu, malgré l'obstacle de falaises à pic, sont d'un intérêt tout particulier pour les personnes qui s'occupent de l'étude des glaciers.

En couchant à l'Hôtel du Lac Noir, on peut réduire le temps qu'il faut pour franchir le **Col de Théodule**. On peut atteindre Gandeck (voir chapitre IX) en 2 h. 30, en traversant la partie inférieure du glacier de Furgg. Cette route rejoint la route habituelle de Zermatt, à mi-distance de ce dernier point et de Gandeck ; à partir de là, les deux routes n'en font qu'une. Voir la carte du Cervin et de ses glaciers. Le retour de Gandeck à l'Hôtel du Lac Noir demande une heure et quart à une heure vingt.

De l'Hôtel du Lac Noir, on parviendra plus rapidement au Breuil par le **Breuiljoch** que par le Théodule. Pour atteindre le Breuiljoch, suivre le sentier ordinaire du Hörnli (p. 157), longer la moraine latérale de la rive gauche du glacier de Furgg, aussi loin que mène le sentier, s'engager alors sur le glacier et se diriger vers le versant oriental (soit à main gauche) du premier petit pic qui se trouve sur le Furgg Grat, c'est-à-dire à l'est du Cervin. Ce petit pic ne porte pas de nom ; il est marqué à la cote de 3357 mètres sur la carte Siegfried. Le dernier bout de chemin, avant d'arriver au col, traverse une pente constituée mi partie de rochers, mi partie de neige. Sur le versant italien, on aura tout d'abord à descendre un petit banc de neige, après quoi il faudra traverser un lambeau peu étendu de glacier et en revanche une assez grande étendue de moraine. Puis ce sont des pentes gazonnées que l'on peut parcourir en tous sens. En obliquant légèrement sur la gauche, on peut rejoindre le sentier du Théodule, à 35 minutes environ au-dessus du Breuil, ou suivre la route qu'il semblera bon à chacun de choisir. Voir la carte du Cervin et de ses glaciers.

Le **Furgg Grat** est le nom donné à l'arête qui relie la base orientale du Cervin au Théodule. Une courte journée suffit pour faire l'intéressante course qui consiste à se rendre de l'hôtel du Lac Noir au Théodule, pour suivre de là l'arête en question jusqu'au Breuiljoch et revenir par le glacier de Furgg. Cette excursion fut mise en vedette par M. J. C. Leman, à qui il fallut entre 3 et 4 heures pour se rendre d'une extrémité à l'autre de l'arête. Il est préférable de le faire en marchant de l'est à l'ouest, car, de cette façon-là, on peut jouir de la vue du Cervin pendant toute la durée de cette course.

Le **Furgg Joch** se trouve sur le versant occidental du petit pic coté à 3357 mètres, à l'extrémité occidentale du Furgg Grat. La première traversée en fut faite, le 10 juillet 1863, par M. F. Morshead

accompagné des guides P. Perrn (Perren) et Moritz Andenmatten, de Zermatt au Breuil, et on proposa de l'appeler le Matterjoch ; mais ce nom étant un de ceux que l'on avait déjà donnés au Théodule, il fallait trouver une autre appellation, et ce fut sous celle de Furggjoch qu'on le baptisa dans la carte Siegfried. Le nom de Breuiljoch lui fut aussi officiellement donné. Il arrive que la traversée du Furgg Joch soit impraticable. En 1865, je voulus le traverser du sud au nord, et vis qu'il ne m'était pas possible d'en redescendre le versant septentrional. Au cours des deux années qui s'étaient écoulées depuis qu'on l'avait traversé pour la première fois, le glacier de Furgg s'était à ce point rétréci qu'il était complètement séparé du sommet du col.

Une assez singulière confusion règne actuellement parmi les guides du district de Zermatt au sujet de ces deux cols (le Breuiljoch et le Furgg Joch). Le tarif ne mentionne que le Furgg Joch, et les guides engagés pour conduire les touristes au Furgg Joch les mènent au Breuiljoch !

Le grand tour du Grand Mont Cervin. — Le samedi, 23 août, 1902, sir Edward Davidson, avec les guides Joseph Pollinger et Julius Lochmatter, fit le tour du Cervin, du Lac Noir, avec retour au point de départ. Ils passèrent par le Col Tournanche, la Tête et le Col du Lion et le Breuiljoch. La course entière leur demanda onze heures de marche. Le même jour, l'honorable Gerald Fitz Gerald, avec les deux Ulrich Almer, père et fils, fit la même excursion, mais *en sens inverse*. Les deux expéditions se rencontrèrent sur l'arête qui relie la Tête du Lion au Val Tournanche, à dix heures du matin, environ.

Ces excursions et d'autres encore, peuvent être effectuées de l'Hôtel du Lac Noir, mais la grande excursion que l'on en fait habituellement est *l'ascension du Cervin*. La route septentrionale, ou route de Zermatt est la plus fréquentée, et presque toutes les personnes qui l'adoptent partent de l'Hôtel du Lac Noir, ou sont tenues d'y passer. Dans la cinquième édition des *Escalades dans les Alpes*, on trouvera un tableau, allant jusqu'à la fin de 1879, de toutes les ascensions qui furent faites du Cervin ; et on pourra remarquer que celles qui eurent Zermatt pour point de départ et d'arrivée sont, avec celles qui eurent le Breuil pour point de départ et d'arrivée, dans la proportion de six à une. Cette disproportion n'a probablement fait que s'accroître depuis lors.

La route la plus généralement suivie pour l'ascension du Cervin, de Zermatt, est celle-là même qui fut prise lors de la première ascension, à quelques détails près que nous mentionnerons. Il existe maintenant *deux* sentiers menant de Zermatt à l'Hôtel du Lac Noir. Lors de la première ascension, c'est le plus ancien de ces sentiers que l'on suivit, celui qui se trouve le plus au nord. Le second sentier et l'hôtel n'existaient pas encore. De l'hôtel à l'arête du Hörnli, la route actuelle est la même que l'on suivit lors de la première ascension ; mais, en 1865, il n'y avait pas de *sentier*, à peine, d'ici de là quelques traces d'après lesquelles on pouvait se guider ; il n'y en avait aucune, en 1865, sur l'arête du Hörnli, où l'on trouve maintenant un véritable sentier. La cabane

du Hörnli (voir page 92) s'élève à quelque distance de l'endroit où commencent les pentes du Cervin proprement dit. Un grand nombre de touristes qui font l'ascension du Cervin, de Zermatt, choisissent cette cabane comme point de départ, en quoi, peut-être, commettent-ils une erreur, attendu que le peu du temps qu'ils y gagnent ne fait pas compensation à la fatigue que peut leur occasionner la couchée dans un endroit pareil, étant donné l'état dans lequel cet abri se trouve.

Pour passer de l'extrémité de l'arête du Hörnli sur le pic proprement dit, on traverse les escarpements mêmes sur lesquels je conduisis les membres de la première expédition, et la route que l'on suit passe tout près de l'endroit où je plantai ma tente les 13 et 14 juillet 1865. En 1874, 1876 et 1892, je visitai la plateforme qui avait été élevée là pour supporter ma tente. Les deux premières années, la muraille de pierres qui avait été élevée tout autour, existait encore, et on pouvait voir mes initiales sur la paroi de rochers derrière cet endroit; mais en 1892, il me fut difficile de m'y reconnaître. La plateforme, par suite de l'effritement naturel, s'était écroulée et le rocher portant mes initiales s'était détaché.

Jusqu'en 1874, une sente assez nettement marquée montait sur le versant oriental jusqu'à la première cabane qui fut construite (voir page 91), et des petits tas de pierres, bien en vue, indiquaient suffisamment la route pour que s'y puissent reconnaître les personnes les plus expérimentées. La route que l'on suit actuellement à cet endroit se rapproche plus de la crête de l'arête du nord-est que nous ne le fîmes, en 1865. Nous obliquâmes davantage sur le versant oriental et continuâmes en suivant une ligne plus droite dans la direction de l'« épaule », qui se trouve au pied du dernier pic. Arrivés au sommet de l'épaule, nous poussâmes à droite, sur le versant septentrional (voir page 68) pour contourner la falaise presque perpendiculaire qui se dressait en face de nous. Maintenant, grâce aux cordes et aux chaînes qui sont fixées à demeure, on continue l'escalade en ligne droite vers le sommet. Le temps nécessaire pour effectuer l'ascension varie beaucoup. Les personnes qui partent de la cabane de l'arête du Hörnli peuvent habituellement, si elles le désirent, rentrer à Zermatt le même soir. Ceci n'est cependant pas donné à tout le monde. Pour le tarif de l'ascension, voir Appendice D.

C'est à la fin de juillet, en Août et en septembre, que sont faites actuellement la plupart des ascensions du Cervin. M. Vittorio Sella fut le premier à réussir cette escalade en hiver.

« Accompagné de J. A. et de Louis Carrel, il quitta le Breuil à 11 heures du soir, le 16 mars 1882, par une très belle nuit. Arrivée au glacier du Lion peu avant 3 heures du matin; la neige aux alentours était très poudreuse; à six heures du matin, la petite troupe, qui avait jusqu'alors cheminé à la lumière des lanternes, atteignit le Col du Lion. Elle s'attaqua aussitôt à l'escalade des rochers, et, d'après le récit de M. Sella, « ne se heurta à aucune difficulté extraordinaire » aussi, à 10 h. du matin, parvint-elle au Pic Tyndall, où l'on s'arrêta pour déjeuner. Le passage de l'arête (c'est-à-dire de l'épaule méridionale) « fut quelque peu embarrassant,

mais les rochers du pic terminal étaient complètement dégagés de neige, et le sommet de la montagne fut atteint à deux heures après-midi. L'atmosphère était parfaitement calme et la vue libre de tout nuage... Après une courte halte, la descente sur le versant de Zermatt commença, et on ne trouva, pour ainsi dire, pas trace de neige sur l'arête. Ce versant de la montagne était déjà dans l'ombre, néanmoins cette partie de la course fut relativement facile jusqu'après la traversée de l'épaule (septentrionale). A partir de là, il fallut surmonter d'assez sérieuses difficultés... L'expédition atteignit la cabane suisse à 7 h. 30 du soir et, après une nuit fort désagréable, regagna Zermatt le lendemain. M. Sella déclare avoir à peine souffert du froid pendant toute cette course, à part le moment où il approcha du glacier du Lion. » *Alpine Journal*. Vol. x, p. 494.

Cette remarquable ascension d'hiver fut effectuée en moins de temps que n'en demandent fréquemment les ascensions faites en été.

La route méridionale, ou route du Breuil, bien que grandement « facilitée », présente cependant beaucoup plus de difficultés que la route septentrionale, ou route de Zermatt. Jusqu'au sommet de « l'épaule » méridionale, il n'y a qu'un chemin que l'on puisse considérer comme établi définitivement sur le versant méridional¹ ; mais pour l'escalade des 150 derniers mètres, on en compte trois.

1° La route qui fut adoptée au début par Jean-Antoine Carrel, lors de la première ascension par le versant italien (voir page 84). A ma connaissance, cette route n'a été suivie depuis lors, que trois fois. M. F. C. Grove l'a pris, en 1867, (voir pages 87 et suivantes), et, en 1895, Sir Edward Davidson, avec Christian Klucker et Daniel Maquignaz renouvela l'exploit de Carrel. Tous les membres de l'expédition considérèrent la traversée du versant de Zmutt comme exceptionnellement difficile, et estiment que cette route est, de fort loin, la plus dure de toutes celles que l'on peut suivre pour arriver au sommet, et (à l'exception de la partie inférieure de la route suivie par Penhall) tant Sir Edward Davidson que ses guides, les ont toutes expérimentées. Le capitaine J. P. Farrar suivit, également, en 1903, la route de Carrel.

2° La route qui fut découverte par J.-J. et J. P. Maquignaz (voir page 89). Celle-ci s'élève directement vers le sommet, et elle est abondamment fournie de cordes fixées à demeure. 3° Une autre route, qui fut découverte en juillet, 1887, par J. B. Maquignaz, J. B. Perruquet, et J. Aymonod qui, à l'est de la route 2, passe en diagonale au-dessus du précipice qui fait face au Breuil.

Sur le versant italien, le pic principal du Cervin est actuellement, du sommet au Col du Lion, festonné de cordes ; on en trouve même plusieurs centaines de mètres fixées le long de la base des contreforts de la Tête du Lion ! Tant à un endroit qu'à l'autre, j'estime qu'on ne trouvera pas moins de 400 mètres de corde. Et malgré les facilités qu'offrent ces moyens d'appui, il ne se fait que relativement peu d'ascensions par le versant italien.

Il y a, en outre, ce qu'on appelle la Route de Zmutt, qui fut pratiquée pour la première fois par MM. Mummery, Penhall,

¹ On a sans doute effectué quelques variantes au-dessous du Col du Lion ; mais la route normale jusqu'au col s'élève par le « petit » et le « Grand Escalier », puis vient longer la base des contreforts de la tête du Lion. Voir pp. 25, 26, etc.

et Baumann (voir page 97) et qui mène de l'extrémité supérieure du glacier à Zmutt à la longue pente de neige qui est le point proéminent du versant nord-ouest du Cervin. On peut distinguer le sommet de cette pente sur la droite du diagramme de la page 80 et sur la gauche de l'illustration représentant le Cervin vu du sommet du col de Valpelline. Ladite pente permet de s'élever facilement jusqu'à une assez grande hauteur. Le sommet s'en trouve presque au niveau de la Grande Tour, sur l'arête du Sud-est¹. A son extrémité supérieure, se dressent des tourelles qu'il n'est pas aisé de franchir ; mais passé ce point-là, l'escalade des rochers qui s'élèvent au-dessus ne présente aucune difficulté extraordinaire. Entre le couloir de Penhall et le Col du Lion, le versant du Cervin est exposé à d'incessantes chutes de pierres auxquelles le couloir offre un déversoir naturel². Bien que l'arête de neige ne présente pas les mêmes dangers, elle est surplombée par des rochers détachés qui demandent de grandes précautions. Je ne sache pas qu'aucune ascension ait de nouveau été faite par cette route jusqu'à 1894. Depuis lors, on l'a quelquefois employée, mais il est peu probable qu'elle soit jamais très fréquentée, attendu qu'elle est fort détournée et que les touristes préfèrent généralement les routes les plus faciles et les plus directes³.

Enfin, une tentative des plus audacieuses pour escalader le Cervin par l'arête de Furgg (l'arête assez mal définie qui s'abaisse jusqu'au Furgg Grat) fut faite, en août 1899, par M. Guido Rey, en compagnie des guides Antoine et Daniel Maquignaz. M. Rey dit : « Je considère le *tour* que j'ai fait comme une *exploration* ; car je ne puis pas l'appeler une *ascension*. » On trouvera des détails sur cette expédition dans le volume que M. Rey a publié à Milan, en 1904. Ce volume a été traduit depuis lors en français et en anglais⁴.

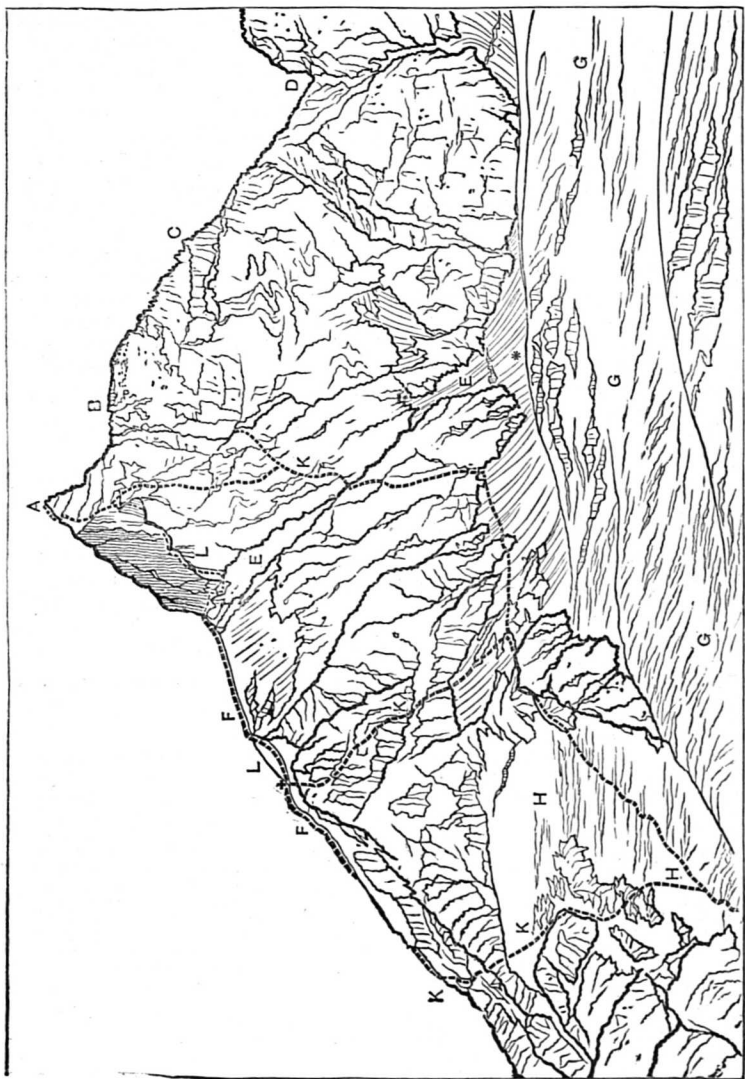
¹ Voir le tracé ci-après, sur lequel la lettre A, marque le sommet ; B, l' « Epaulé » méridionale ; C, la Grande Tour ; D, le Col du Lion ; E, le couloir de Penhall ; F F, l'arête neigeuse de Zmutt ; G G, le Glacier de Tiefenmatten ; H, un glacier alimentant celui de Tiefenmatten ; K K, les routes de Penhall ; L L, la route de Mummery.

² C'est cet endroit qui fut le théâtre de l'absurde équipée dont il a été parlé dans la note de la page 97.

³ Des trois touristes et des six guides qui prirent part aux premières ascensions du Cervin par le versant de Zmutt, six sont morts. 1° Ferdinand Imsegg fut tué par une avalanche sur le Mont-Rose, le 8 août 1881. Voir chapitre X, Mont-Rose, accidents. 2° Johann Petrus se tua sur l'Aiguille Blanche de Peuteret, en juillet 1882. La cause de cet accident est inconnue. Voir mon *Guide à Chamonix*. 3° M. W. Penhall fut tué par une avalanche, le 4 août 1882, près de Grindelwald. 4° M. J. Baumann disparut dans l'Afrique du Sud, à la fin de 1890 ou au commencement de 1891. 5° M. A. F. Mummery disparut à Nanga Parbat, en août 1895. 6° Emile Rey glissa en effectuant la descente de l'Aiguille du Géant, le 24 août 1895, et se tua sur le coup. Voir mon *Guide à Chamonix*.

Trois des autres ascensionnistes qui prirent part à des escalades tentées par le versant méridional du Cervin eurent également une fin prématurée, soit le docteur Tyndall et son guide Bennen, et J.-J. Maquignaz. La triste mort du docteur Tyndall est dans la mémoire de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de la montagne. Bennen fut étouffé par une avalanche sur le Haut de Cry, le 28 février 1864. Voir *Escalades dans les Alpes*, appendice A, et J.-J. Maquignaz disparut sur le Mont-Blanc en août 1890. Voir mon *Guide à Chamonix*. On n'a pas encore abandonné l'espoir de retrouver ses restes.

⁴ Rey, G. Le Mont-Cervin, trad., in-16 de XVI et 412 p. avec 16 illustrations, 3 fr. 50. En vente à la librairie A. Jullien, Bourg-de-Four, 32, Genève.



LE CERVIN VU DU STOCKJE -- ITINERAIRES DE MM. MUMMERY & PENHALL

CHAPITRE XII

LA VALLÉE DE SAAS (SAASTHAL)

EXPLICATIONS. — UNE ANNEE D'AVALANCHES. — STALDEN. — EISTEN. — HERTEGGEN. — BALEN. — SAAS (IM GRUND). — EXCURSIONS QUE L'ON PEUT FAIRE DE SAAS. — ALMAGELL. — COLS POUR ANTRONA ET LA ROUTE DU SIMPLON. — MATTMARK-SEE ET L'HÔTEL DE MATTMARK. — LE BLAUESTEIN. — COL DU MONTE MORO. — MACUGNAGA. — COL DE MONDELLI. — SAAS FEE. — EXCURSIONS QUE L'ON PEUT FAIRE DE SAAS FEE. — L'HÔTEL DE WEISSMIES. — EXCURSIONS QU'ON PEUT FAIRE DE LA.

L'appellation de **Saas** s'appliquait autrefois au village que l'on nomme aujourd'hui soit Saas im Grund, soit encore parfois simplement im Grund. D'autre part, le hameau qui, jadis, portait invariablement le nom de Fée, est maintenant, et universellement appelé Saas-Fée¹. De nos jours, si l'on s'enquiert de Saas auprès des habitants de la vallée, il arrive que ceux-ci vous demandent : « Est-ce im Grund que vous voulez dire ? » ne sachant si on leur parle du vieux Saas, original, ou de ce « parvenu » récent qu'est Saas-Fée. « Im Grund » signifie « au fond » « au bas de ».

La Vallée de Saas s'étend de Stalden au col de Monte Moro. (Pour Stalden, voir Chapitre VII). Le bas de la vallée, de Stalden à Saas (im Grund), est extrêmement pittoresque et assez peuplé², en revanche, la partie supérieure de la vallée, d'Almagell au Monte Moro, est stérile et dénudée, et selon toute probabilité n'a jamais compris de population permanente. Les quelques chalets qu'on y trouve ne sont pas habités en hiver. La vallée, en général, est assez ordinairement exposée à des avalanches de neige. Ruppen dit que « selon les vieux chroniqueurs », l'an 1741 fut « une année d'avalanches » et cite (p. 69) le cas d'une femme qui, ayant été emportée par une avalanche, demeura, pendant cent heures, ensevelie sous la neige. Elle pouvait entendre le bruit des pioches que manœvraient ceux qui travaillaient à la dégager. Elle perce-

¹ De Saussure parle (§ 2222) de la vallée de Saas. Le professeur Forbes, dans ses *Travels* (pp. 350-354) mentionne Saas et Fée. Dans la *Murray's Handbook*, édition de 1854, et dans le *Guide to the Western Alps* de Ball, 1863, il est fait mention, sous ces deux noms, de ces deux localités. Mais dans la feuille XXIII de la carte Dufour, publiée en 1862, Saas porte le nom de Im grund, bien que le nom de Fée demeure attaché au village de Fée. Et dans la carte de Siegfried, les appellations demeurent les mêmes.

² *Die Chronik des Thales Saas* de Peter-Joseph Ruppen, Sion, 1851, rapporte que la population des quatre communes d'Almagell, de Balen, de Fée et de Grund s'élevait, en 1850, à 801 âmes. Lors du recensement de 1888, elle avait atteint le chiffre de 1000 habitants. Selon Ruppen, le nom de famille le plus répandu dans la vallée était celui de Burgener.

vait même le son des voix, mais *ses sauveteurs* ne parvenaient pas à entendre ses cris étouffés. On finit par la découvrir elle et son rouet qui avait été emporté avec elle et on réussit à la sauver.

Il arrive que le chemin qui remonte la vallée soit coupé, même en été et en automne, lors de la fonte rapide des neiges nouvellement tombées. Ce fait se produisit le 1^{er} octobre 1896, date à laquelle le sentier fut emporté en plusieurs endroits par la chute de blocs erratiques qu'avait provoquée la fonte brusque d'une épaisse couche de neige tombée le jour précédent. Les femmes de la vallée de Saas sont renommées pour leur robustesse. En 1894, je vis quelques-unes d'entre elles remonter la vallée, portant sur leur dos de grandes portes destinées aux nouveaux hôtels de Saas Fée ; et l'on m'a dit que les larges glaces que l'on voit dans ces établissements furent transportées, de Stalden, de la même manière.

Sur tout son parcours, le sentier qui mène de Stalden à Saas est un excellent sentier muletier. Dans quelques endroits les naturels emploient des charrettes rustiques ; mais cette route n'est nulle part accessible aux voitures. Il faut environ 3 h. 25 min. de marche pour monter de Stalden à Saas, et 2 h. 40 min. pour le trajet inverse. Le sentier a été beaucoup amélioré en 1899.

Montée		Descente	
	h. min.		h. min.
De Stalden à Eisten . . .	75	De Saas (im Grund) à Balen	42
D'Eisten à Huteggen . . .	38	De Balen à Huteggen . . .	48
De Huteggen à Balen (Aballa)	65	De Huteggen à Eisten . . .	28
De Balen à Saas (im Grund)	50	D'Eisten à Stalden . . .	52
Total	3 h. 48	Total	2 h. 50

Le sentier de Stalden à Saas traverse, à la station même, la ligne du chemin de fer, puis en trois minutes amène à un pont hardi jeté d'un côté à l'autre du torrent de Matternisp. De ce pont on jouit d'une belle vue, tant sur le haut que sur le bas de la vallée. Peu après l'avoir franchi, la route se divise en deux. Prendre le sentier de gauche que jalonnent des poteaux télégraphiques. (L'autre sentier mène à l'Alpe de Hannig. Voir Chapitre VII). Il s'élève aussitôt et assez abruptement, sur le versant gauche de la vallée, et atteint bientôt une grande élévation au-dessus du torrent de Saaservisp. Le village que l'on voit, presque en face, sur l'autre versant de la vallée, est **Staldenried**, 1057 mètres ; 284 habitants. Regarder de temps en temps, en se retournant, les montagnes qui s'élèvent sur le versant septentrional de la vallée du Rhône. La sommité la plus importante, en forme de pyramide, que l'on distingue est le **Blieschorn**, 3953 mètres. A environ 35 minutes de Stalden, le sentier, sur une petite distance, longe le versant d'un escarpement à pic, en suivant un banc de roche taillé à même la paroi, et, à une demi-heure à peu près de ce point, arrive au village de

Eisten, 1084 mètres, 250 habitants. Poste. Ce village, qui faisait autrefois partie de la commune de Stalden, en forme une distincte aujourd'hui. C'est le lieu de naissance et d'habitat d'un certain nombre de guides qui n'y séjournent cependant pas pendant la

saison. Voir le nom de ces guides à l'Appendice G. L'église, qui occupe une position proéminente, fut achevée en 1897. Le sentier qui remonte la vallée continue à la suivre sur son versant gauche, et, au bout de 35 minutes de marche, amène à

Huteggen, 1246 mètres. On y trouvera, au bord même du chemin, un petit hôtel (L'HÔTEL DE HUTECK), qui est la *seule* auberge existant entre Stalden et Saas. Au nord du village, un sentier mène, à travers la campagne, à St-Nicolas, par l'Alpe de Hannig; et à environ 200 mètres au sud, du hameau, un autre sentier, traversant la forêt, conduit aux chalets de Schweiben, 1701 mètres, d'où l'on peut passer à St-Nicolas, soit par la Ferrichlücke, soit par le col du Gabelhorn. (Voir Chap. VII). A six ou sept minutes de marche au sud de Huteggen, le sentier qui remonte la vallée de Saas rejoint le versant droit de la vallée, par un élégant pont de pierre, construit en 1896. Remarquer à cet endroit les cavités que le torrent a creusées dans le rocher. Pendant 25 minutes, à peu près, la route continue sur la rive droite, pour regagner la rive gauche par un beau pont de pierre, construit en 1905. Un peu plus loin, on remarquera de grandes usines électriques (dont l'installation date de 1908) sur le versant droit de la vallée. Et 20 minutes au delà de cet endroit, le sentier passe devant l'église de

Balen (Aballa), 1519 mètres, 172 habitants; commune qui se compose de quelques chalets élevés sur un terrain presque plat. A trois minutes de là, le sentier retourne sur la rive droite qu'il suit jusqu'à Saas. Peu avant d'atteindre ce village, le fond de la vallée s'élargit, et le sol, à peu près plane à cet endroit, offre les plus vastes pâturages du district.

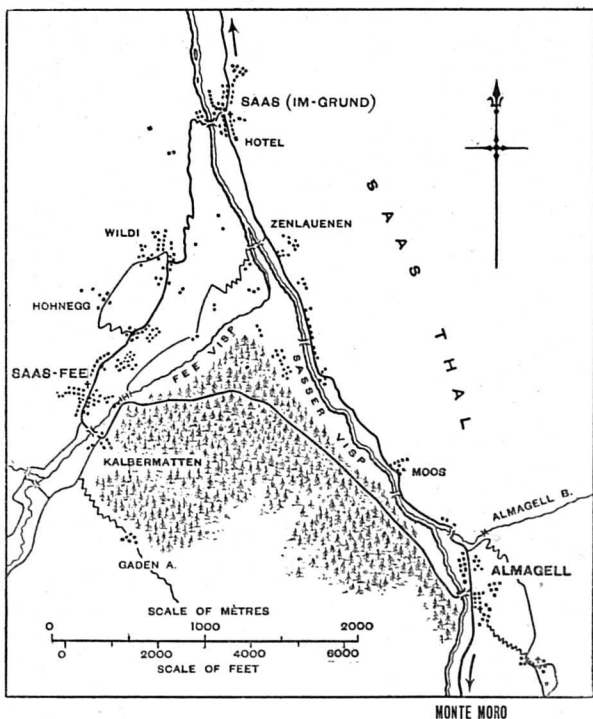
Saas, ou **Saas im Grund**, ou **im Grund**, 1562 mètres, 429 habitants. Postes et télégraphes. HÔTEL-PENSION MONTE MORO à l'extrémité méridionale du village. Saas est dans un site charmant; c'est un séjour de plus en plus recherché, bien qu'on ne distingue pas du village les grands pics qui l'entourent. Saas servait autrefois de point de départ pour un grand nombre d'excursions; aujourd'hui c'est de préférence de l'Hôtel Weissmies que l'on part pour celles qui se font dans l'est, et de Saas-Fée, pour la plupart de celles qui se font dans l'ouest. Et tant pour la traversée des cols d'Antrona et de Zwischbergen, que pour différentes ascensions, c'est Almagell que l'on utilise le plus volontiers, depuis qu'une auberge y a été construite. Saas, toutefois, demeure le point de départ le plus pratique pour atteindre la route du Simplon par le

Col de Simeli, 3028 mètres, en suivant l'Alpe de Mattwald, et le versant sud-est du Mattwaldhorn, 3253 mètres, pour aboutir à la vallée de Gamser. Après avoir descendu quelques champs de neige sur le versant nord du col, on contourne le haut de la vallée, et l'on remonte au

Col de Sirwolten, 2664 mètres. Le chemin redescend alors sur la route du Simplon (qui se trouve à moins de 3 kilomètres dans l'est) un peu au-dessus du refuge VII, soit à mi-chemin entre le sommet du Simplon et le village du même nom. Il faut compter environ 4 h. 45 à 5 heures, de Saas au sommet du Col de Simeli, et de là, 3 h. 30, soit jusqu'à l'hospice

du Simplon, soit jusqu'à Simplon-village. Le temps qu'il faut pour la course entière est à peu près le même à l'aller qu'au retour.

Du sommet du Col de Simeli, on peut descendre dans la vallée de Gamsen (appelée aussi Nanz, ou Nanz Thal. En 5 heures, on arrive au village de Gamsen, 668 mètres, dans la vallée du Rhône, à trois kilomètres et demi à l'ouest de Brigue. Pendant la plus grande partie du trajet, le sentier suit le versant gauche ; mais il rejoint le versant opposé,



ENVIRONS DE SAAS

juste au nord des chalets qui portent le nom de Mittlenhaus sur la carte Siegfried ; de là, après une descente assez rapide, il regagne le versant gauche, et s'élève de plus de 150 mètres, avant la descente finale de 975 mètres, qui amène dans la vallée du Rhône. On ne trouve pas d'habitations permanentes dans la vallée de Nanz. Le 13 octobre, 1897, je traversai le col de Simeli et redescendis la vallée, sans voir, sur tout le trajet, un homme, une femme, un enfant, non plus qu'un animal quelconque.

Les principaux buts des petites excursions que l'on peut faire de Saas sont 1. l'Hôtel Weissmies ; 2. Saas Fée, et 3 le haut de la vallée, dans la direction du col de Monte Moro. Par le beau temps,

il est inutile de prendre un guide. Pour les autres excursions, voir ci-après et pour le tarif des excursions à faire de Saas, consultez l'appendice C.

1 Deux chemins mènent à l'**Hôtel Weissmies** : petite auberge de montagne, située au nord-est, et à 1000 mètres environ au-dessus de Saas, sur une des pentes inférieures du Laquinhorn. Ces deux sentiers se rejoignent un peu au-dessus des chalets de l'Alpe de Trift, et tant par l'un, que par l'autre, on accède en trois heures de marche à l'hôtel Weissmies.

2 Deux sentiers également mènent de Saas (im Grund) à Saas-Fée, l'un commençant presque en face de l'Hôtel du Monte Moro, l'autre, à Zenlauenen, à 800 mètres environ du dit hôtel (voir Plan des environs de Saas). Quelle que soit la route choisie, il faut à peu près 40 à 45 minutes pour atteindre Saas-Fée. Le grand attrait de Saas-Fée est l'admirable cirque du Mischabel, panorama le plus beau qui soit de son espèce dans le district de Zermatt. Pour les hôtels et les excursions de Saas-Fée, voir plus loin.

3 Le **Lac de Mattmark** et le **Col du Monte-Moro**, par quoi nous commencerons.

Le sentier qui remonte la vallée continue sur son versant droit et amène, au bout de 40 minutes de marche au village de

Almagell, Almagel ou **Almengell**, 1679 mètres, 190 habitants. Poste. On y a ouvert, en 1896, une petite auberge appelée **RESTAURANT-PENSION PORTIENGRAT**, 12 lits. Belle cascade. Pour le nom des guides, voir Appendice G. Almagell est près de l'entrée de la vallée de Furgg, au haut de laquelle se trouve le col d'Antrona¹.

Le **Col d'Antrona** offre la plus facile et la plus courte des routes menant de la vallée de Saas aux lacs italiens. Il faut environ 4 heures d'Almagell au sommet (2844 mètres). Nulle part la pente n'est rapide. On passait autrefois ce col avec des mulets (voir note ci-dessous), actuellement, et bien qu'on les amène à une heure du sommet, on ne peut plus leur en faire faire la traversée. Le sommet se trouve entre le Latelhorn (3219 mètres, dont on fait facilement l'ascension de ce point) et le Jazzihorn, et l'on y voit une vieille cabane sans toit qui servait autrefois d'étable. Sur le versant italien, le sentier descend tout d'abord assez abruptement, et, au bout de 45 minutes de marche environ, passe près de l'extrémité méridionale du petit lac de Cingino, 2192 mètres, pour arriver bientôt après aux premiers chalets (Alpe de Cingino) 2031 mètres, dans le val d'Antrona. De là, il descend au petit village d'Antronapiana, 902 mètres, où l'on trouvera un bon petit hôtel. Compter quatre heures de marche du sommet à ce hameau. D'Antronapiana, une route carrossable mène à Villa d'Ossola, station de chemin de fer, d'où l'on peut se rendre, dans la direction du sud, au lac d'Orta.

De la vallée de Saas, on peut également accéder à Antronapiana par le col d'Ofenthal, 2838 mètres, qui longe la vallée d'Ofen (voir ci-après) et traverse la chaîne méridionale du Jazzihorn, pour rejoindre la route du Col d'Antrona un peu au-dessus de l'Alpe de Cingino. Il faut, par cette route, à peu près 9 heures d'Almagell à Antronapiana.

Le **Col de Zwischbergen**, 3248 mètres, au haut de la petite vallée ouvrant à l'est d'Almagell, passe entre le Weissmies et le Portjengrat et mène,

¹ Ce col est depuis fort longtemps connu. Le docteur Schinner dit dans sa *Description du département du Simplon*, p. 166 : « On passait autrefois fréquemment par Antrona... avec les chevaux et autres bétails... On appelait ces passages, déjà en 1440, *fort vieux passages*. »

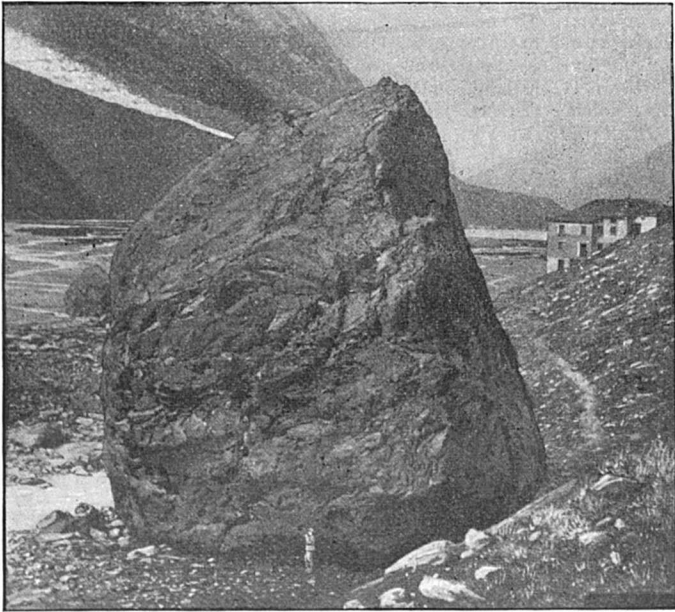
par un chemin assez détourné, à la route du Simplon. On l'utilise peu fréquemment. Compter entre 3 h. 45 et 4 heures d'Almagell au sommet. On trouve parfois un peu de neige sur ce versant-là du col. Sur le versant oriental, après avoir tout d'abord passé sur de la neige, la route traverse le petit glacier de l'Alpe de Gemein, avant d'aboutir au Val Varia. Au haut de cette vallée, il y a des sentes de l'un et l'autre côté du torrent, mais plus bas, ce n'est *que* sur la rive gauche que l'on trouvera un sentier. Il faut 6 heures pour se rendre du sommet à Gondo sur la route du Simplon.

Le sentier qui remonte la vallée, et mène au col de Monte Moro, continue sur la rive droite et, à cinq kilomètres et demi d'Almagell, traverse l'extrémité du glacier d'Allalin, avant d'arriver au **Mattmarksee**. Remarquer les deux grandes moraines latérales. « Cette moraine fournit a dit J. D. Forbes, (*Travels*, p. 352) les blocs bien connus de gabbro, contenant de la smaragdite, que l'on trouve en si grande quantité dans les plaines de la Suisse et qui n'ont, dans toutes les Alpes, d'autre lieu d'origine que celui-ci. Ils sont charriés par le glacier des hauteurs inaccessibles du Saasgrat... en sorte qu'il est probablement impossible de jamais trouver ce roc *in situ*. Le glacier en question s'abaisse jusqu'au fond de la vallée qu'il traverse même partiellement, n'y laissant que juste la place nécessaire pour l'écoulement des eaux du torrent qui sort du lac. Ce lac passait pour très profond ; il ne l'était évidemment pas. puisque, actuellement, il n'existe pour ainsi dire plus. L'**Hôtel de Mattmark**, 2123 mètres, est la seule auberge que l'on trouve entre Almagell et Macugnaga. *Les touristes qui ont l'intention de faire la traversée du col de Monte Moro, soit dans une direction, soit dans l'autre, feront bien de se munir de provisions.* Cet hôtel s'élève au sud de l'extrémité méridionale du lac, à 7 kilomètres et demi, soit à une heure quarante-cinq minutes de marche d'Almagell. A quelque cent mètres au sud de l'hôtel, et contre le sentier, on verra l'énorme bloc de pierre appelé le **Blauenstein**, un des plus gros blocs erratiques des Alpes. Je l'ai mesuré, en 1908, et ai constaté que sa longueur, soit du nord au sud, était de 26 m. 30 cent. Sa largeur, soit de l'est à l'ouest, de 22 m. 15 et sa hauteur de 19 m. 95 au-dessus du sol.

Dans son *Essai sur les Glaciers*, Charpentier dit que ce bloc fut déposé à la place qu'il occupe en 1818, et qu'en 1821, il existait encore des vieillards à Saas, dont les pères l'avaient vu sur la partie arrière du glacier.

L'extrémité du glacier de Schwarzenberg se trouve maintenant à un kilomètre du Blauenstein, et constitue un des points intéressants à regarder du chemin. A seize cents mètres de l'Hôtel de Mattmark, on passe devant les chalets de l'**Alpe de Distel**, 2170 mètres ; ce sont les derniers chalets que l'on voit sur ce versant du col. (C'est à cet endroit que s'ouvre dans l'est la vallée d'Ofen, au haut de laquelle se trouve le col d'Ofenthal menant à Antronapiana). A partir de là, le sentier devient plus escarpé, et au bout de 2 kilomètres, atteint **Thälliboden**, 2496 mètres, à l'extrémité du glacier du même nom. C'est là que s'arrêtent les mules, et le reste du chemin jusqu'au sommet du col, soit à 1300 mètres environ, à

vol d'oiseau, se fait généralement sur les champs de neige qui relient le glacier de Thälliboden dans l'est, au glacier de Seewineng, dans l'ouest. A cet endroit, le paysage est désolé, mais à l'arrivée au Col (Monte Moro, ou Passo del Moro), 2862 mètres, on est récompensé de ses peines par l'admirable vue dont on jouit sur le versant italien du Mont Rose. Il n'y a pas d'abri au sommet même du col ; mais, en cas de mauvais temps, on trouvera un lieu de refuge en descendant à quelque distance sur le versant méridional. Il



LE BLAUNSTEIN, VALLÉE DE SAAS, ET L'HÔTEL MATTMARK

faut compter environ 2 h. 45 à 3 h. de l'Hôtel de Mattmark au sommet. En sens inverse, il suffit d'une heure et demie pour se rendre du sommet à l'hôtel de Mattmark.

La première partie du trajet de la descente sur le versant italien se fait tout d'abord sur des champs de neige, puis sur un terrain rocailleux, dans la direction du sud-sud-ouest, jusqu'aux chalets de Galkerne, 2101 mètres. La route oblique alors vers le sud-sud-est, et la descente s'accroît (principalement à travers la forêt) jusqu'au Val Anzasca où l'on aboutit à Pratti, un des hameaux de Macugnana, 1200 mètres. Hôtels : HÔTEL MONTE MORO (prix modérés), HÔTEL MONTE ROSA. Il faut à peu près deux heures trois

quarts pour descendre du sommet à Macugnaga ; pour le trajet inverse, compter un peu moins de quatre heures. Pour le chemin qui mène au haut du Val Anzasca, et la route de Zermatt par la nouvelle Weissthor, voir Chapitre X.

(Il y a un autre chemin menant de la vallée de Saas au Val Anzasca, par le col de Mondelli, 2841 mètres. Ce chemin s'écarte de la route du Monte Moro à Thälliboden, traverse la chaîne, entre le Joderhorn et Pizo d'Antigine, et descend par la direction du sud-est à Mondelli, et un peu plus loin à Prequartera, dans le Val Anzasca, à environ 7 kilomètres plus bas que Macugnaga ¹).

Retournons maintenant sur l'autre versant du col de Monte Moro pour parler des excursions que l'on peut faire de Saas Fée et de l'Hôtel de Weissmies. **Saas-Fée**, 1798 mètres, population, 280 habitants. **Hôtels** : GRAND HÔTEL DE SAAS-FÉE ; HÔTEL-PENSION DU GLACIER ; HÔTEL-PENSION DU DOM SAAS-FÉE ; HÔTEL-PENSION SAAS-FÉE. GRAND HÔTEL BELLEVUE. Tailleur ; cordonniers ; restaurant ; boulanger ; pâtissier, etc. Postes et télégraphes. La grande église fut achevée en 1896.

On ne peut voir Saas-Fée ni de im Grund, ni du fond de la vallée de Saas. Ce village est situé dans une vallée latérale (à quelque hauteur au-dessus de la vallée principale) qui mène vers l'ouest, dans la direction de la base des Mischabelhörner. Le bassin de Fée est entouré par l'Allalinhorn, l'Alphubel, le Täschorn, et le Dom, et ces hautes montagnes forment une espèce de cirque à l'extrémité de la vallée. La distance qui sépare le village du sommet du Dom est d'environ 7 kilomètres, et la différence de niveau d'à peu près 2750 mètres. Des murailles à pic et d'admirables glaciers bornent le haut du bassin, cependant qu'en bas, « de toute part enveloppée dans la désolation et la solitude de ce paysage grandiose, s'ouvre la plus riante des vallées pastorales que Dieu ait jamais créée pour le bonheur des hommes. Les pâturages riches et bien arrosés offrent une herbe abondante et du vert le plus frais. » (*M. Wills*). Il faut environ 55 minutes pour monter de Saas Grund à Saas-Fée.

Ce versant (l'oriental) des Mischabelhörner est beaucoup plus imposant que le versant occidental qui fait face à la vallée de St-Nicolas, et on le voit mieux ; mais pour se faire une idée plus exacte des proportions de ces nobles montagnes, il faut s'élever au-dessus du fond de la vallée de Saas Fée. Les points de vue les plus courus que l'on trouve dans le voisinage, sont l'Egginerhorn, 3377 mètres, (4 h. 45 pour la montée, 2 h. 45 pour la descente) et le Mittagorn, 3148 mètres (3 h. 30 pour la montée). L'ascension de l'Egginergrat faite du Mittagorn, pour aboutir à l'Egginerhorn, représente une bonne escalade. Sur le versant opposé de la vallée

¹ De Saussure (vol. IV, p. 387) parle de l'extraordinaire robustesse des femmes des vallées avoisinant le Mont-Rose. « Je vais donner, dit-il, une idée de leur force. J'avais fait faire à Macugnaga une boîte extrêmement lourde, pleine de minéraux, et je demandai à mon hôte s'il pourrait me trouver un homme pour me la porter à Vanzon (Vanzone) d'où on l'expédierait à Genève. Il me répondit le plus sérieusement du monde qu'il n'y avait pas dans le district un seul homme capable de porter pareil fardeau à une aussi grande distance, mais que si cela ne me gênait pas de prendre une femme pour cette besogne, il en trouverait facilement une qui se chargerait volontiers de ma caisse, et en fait, il suffit de deux femmes pour transporter le poids d'une charge de mulet. »

de Saas (à l'est, au nord-est et au sud-est de im Grund) les points de vue sont plus nombreux et meilleurs encore.

Les principales ascensions que l'on peut faire de Saas-Fée sont celles du Balfrinhorn, de l'Ulrichshorn, du Nadelhorn, de la Süd-Lenzspitze, du Dom, du Täschhorn, de l'Alphubel et de l'Allalinhorn. Celles du Dom et du Täschhorn sont plus faciles à effectuer d'une autre direction, et la fréquence des avalanches de pierres a fait, pour ainsi dire, condamner ce versant de ces deux montagnes. Voir page 135. Les principaux cols de la région de Saas-Fée sont le col de Ried (vers St-Nicolas) le Nadeljoch et le Domjoch (vers Randa) et le Mischabeljoch, l'Alphubeljoch et le Féejoch (vers la vallée de Täsch et Zermatt). Il est préférable de faire la traversée de ces trois derniers cols dans la direction inverse. Une des plus charmantes petites promenades que l'on peut faire de Saas-Fée est celle qui consiste à se rendre à Almagell, en traversant la forêt, par le sentier qui est indiqué sur le plan des environs de Saas (ci-avant). Le sentier est ombragé pendant toute la journée, et l'on pourra voir, près de Saas-Fée, de beaux spécimens de *roches moutonnées*. En arrivant en face d'Almagell passer le pont et redescendre à Saas im Grund par le versant droit de la vallée de Saas, pour rentrer par la route ordinaire. On peut allonger cette promenade en poussant jusqu'à Mattmarck et au Blauenstein (ce qui demandera, à l'aller, environ 2 heures 20 minutes), ou encore, en continuant jusqu'au sommet du col de Monte Moro, ce qui peut se faire sans excès de fatigue.

Le Tarif des excursions de Saas en comprend quelques-unes que l'on fait de Saas et d'autres qui, à proprement parler, sont plutôt du ressort de Saas-Fée. Il n'est pas fait de distinction entre les unes et les autres. Voir Appendice C. Pour les guides, voir Appendice G. La saison de Saas-Fée se termine plus tôt que celle de Zermatt. Il arrive que, dès la fin de septembre, le village soit presque entièrement parfois même, absolument désert. On s'est mis au ski dans cette région, et peut-être, d'ici à quelque temps, y aura-t-il une saison d'hiver.

L'Hôtel de Weissmies (2750 mètres environ) est une petite auberge (ouverte depuis 1894) fort bien située comme point de vue, et construite dans le dessein de faciliter les ascensions du Fletschhorn, du Laquinhorn et du Weissmies, et la traversée des cols de Rossboden du Fletschjoch et du Laquinjoch. Le panorama que l'on a de cet endroit est très étendu, et embrasse tout le versant méridional du Mont Rose jusqu'au Col de la Loccie, toute la chaîne des Mischabel, et, plus près, le Fletschhorn, le Laquinhorn et le Weissmies. Le plus haut point du Fletschhorn n'est pas visible de là, et l'on n'y peut apercevoir qu'une petite partie de l'Oberland. Le tarif pour les mulets de Saas à l'hôtel de Weissmies, avec retour dans la même journée, est de 15 francs, et de 8 fr. pour les porteurs.

Le Fletschhorn, 4001 mètres, est la plus septentrionale des trois hautes sommités du versant oriental de la vallée de Saas. Toutes trois sont d'un accès relativement facile et ont été escaladées de différentes directions. Que l'on fasse l'ascension du Fletschhorn par le sud, ou par l'ouest, la durée de la course est, à peu de chose près, la même. Montée, environ 5 heures ; descente, trois heures. Le Laquinhorn, 4005 mètres, s'élève à 1500 mètres au sud du Fletschhorn. Montée 4 h. 30 à 5 heures. J'ai appris qu'on en avait effectué la descente, du sommet à Saas, en 3 heures. Le Weissmies 4031 mètres, se trouve à 3300 mètres au sud du Laquinhorn. Il faut environ 5 heures de l'hôtel au sommet, et la descente ne demande guère que 2 h. 30 à 3 heures.

Le Col de Rossboden, 3291 mètres, est la plus facile des trois routes qui mènent de l'hôtel du Weissmies à la route du Simplon. Il faut quatre heures de l'hôtel au sommet, et 3 h. 30 du sommet à Eggen (à deux kilomètres au-dessus de Simplon-village). Il paraît que ce col est connu et utilisé, depuis longtemps. En 1833, une description en a été publiée à Genève sous le titre de *Passage du Roth-horn*, par Marc Viridet. L'auteur quitta Saas à 6 h. du matin, le 1^{er} août 1833, accompagné de deux jeunes amis et du tenancier de l'auberge : Moritz Zurbrucken. Deux des membres de l'expédition avaient des bâtons ferrés, M. Viridet un parapluie et le quatrième ne portait rien. Ils n'avaient ni corde, ni piolets, et éprouvèrent, de ce fait, quelques difficultés, ce qui est habituellement le cas lorsqu'on a à traverser des glaciers en pareilles circonstances. M. Viridet engage ses lecteurs à ne pas faire la traversée du Roth-horn (Col de Rossboden) et conclut en disant : « Si tu *veux* cependant faire cette course, munis-toi de guides, de cordes et de bâtons ferrés. » Conseil excellent.

Le Fletschjoch (le col suivant, dans l'ordre, en descendant du nord au sud) 3673 mètres, passe entre le Fletschhorn et le Laquinhorn, pour amener à la route du Simplon. La première traversée semble en avoir été faite par MM. Jacomb et Chater, accompagnés des guides Christian Michel et Peter Baumann, en 1863. Il n'est guère recommandable. Le Laquinjoch, 3497 mètres, entre le Laquinhorn et le Weissmies, menant également à la route du Simplon, est plus pratique. Il faut environ 2 h. 30 de l'hôtel au sommet du col et 4 et 5 h. du sommet à Simplon-village.

Et maintenant quelle route adopter pour rentrer chez soi ? Peut-être se trouve-t-on à court de temps et d'argent ? Auquel cas rentrer par la route que l'on a suivie pour venir, qui est la plus courte et la plus économique. Mais s'il vous reste quelques écus, prenez par Berne¹ ; allez faire une promenade sur le belvédère de la cathédrale, puis donnez à manger aux ours. Dînez tranquillement au buffet de la gare (prix raisonnables) et endormez-vous en disant que, quelque route que vous suiviez, les douaniers, à la sortie de Suisse, vous tireront d'un sommeil dans lequel vous pourrez vous replonger après leur visite et rêver des beautés de la montagne que vous quittez, ou des joies qui vous attendent au foyer familial !

¹ On peut atteindre très rapidement Berne de Zermatt, en prenant le train jusqu'à Viège, et en continuant de là par Lausanne et Fribourg. Mais ceux qui ont le bonheur de ne pas avoir de bagages à trainer derrière eux peuvent arriver à Berne *plus économiquement*, en montant à pied de Louèche (Susten ou La Souste) aux bains de Louèche, et en passant le Col de la Gemmi. Voir page 112 et la carte de la page 109.

APPENDICE

A. — TARIF DES EXCURSIONS DE SAINT-NICOLAS

	Guides Francs	Porteurs Francs
Ascension du Balfrinhorn	25	20
» Brunnegghorn	40	25
» Grabenhorn	25	15
» Nadelhorn	35	20
» » en descendant à Saas	45	25
» » » Randa	40	20
» Rothhorn (Jungthal)	15	10
» Schwarzhorn	15	10
» Sparrenhorn	15	10
» Ulrichshorn	30	20
Par le Glacier de Balfrin à Saas	20	15
» Hannig Pass à Saas-Fée	15	10
» Jung Pass à Gruben	15	10
» Ried Pass à Saas-Fée	30	20

B. — TARIF DES EXCURSIONS DE RANDA

Ascension du Bieshorn	50	30
» Brunnegghorn	45	30
» Dom	60	40
» » par le Domjoch	80	50
» Durrenhorn	30	20
» Grosse Kastel	20	15
» Hohberghorn	30	20
» Südlenspitz	80	40
» Tæschhorn	60	40
» Weisshorn	80	45
» à la cabane du Dom	20	15
» » Weisshorn	20	15
Par le Biesjoch à Gruben	40	25
» » Zinal	45	25
» Nadeljoch à Saas-Fée	45	30
» Schalljoch (Schallenjoch) à Zinal	50	30

C. — TARIF DES EXCURSIONS DE SAAS

Ascension de l'Allalinhorn, par le Langefuh	35	25
» » en descendant à Zermatt	40	25
» Almagellhorn	20	15
» Alphubel par l'Alphubeljoch	35	25
» » le Mischabeljoch	40	30
» Balfrinhorn	30	20

N.B. — Ce tarif devrait être affiché dans tous les hôtels de montagne du Canton du Valais et dans les cabanes.

Avant d'engager des guides ou porteurs, il est indispensable de s'informer si le retour est compris dans le prix convenu. Si l'on doit passer la nuit dans une cabane, les prix indiqués ne sont plus applicables.

	Guides Francs	Porteurs Francs
Ascension du Dom en descendant à Randa	100	80
» » retour par le Nadeljoch	120	90
» » ascension et descente directes	150	120
» Egginerhorn	20	15
» Fletschhorn	40	30
» Joderhorn	20	15
» Latelhorn	20	15
» Laquinhorn	40	30
» Mittaghorn	15	10
» » à l'Egginerhorn	40	30
» Nadelhorn	40	30
» Portjengrat	40	30
» Rimpfischhorn de l'Adler Pass	40	30
» » l'Allalin Pass	50	35
» Sewinenhorn	10	8
» Simelihorn	12	10
» Sonnighorn	30	20
» Stellihorn	20	15
» Strahlhorn de l'Adler Pass	35	25
» » Glacier de Schwarzberg	50	35
» Südenspitze par l'arête de l'Est	100	80
» » <i>via</i> le Nadeljoch	80	50
» Täschhorn	80	60
» Ulrichshorn	30	20
» Weissmies	40	30
Par l'Adler Pass à Zermatt	30	20
» Allalin Pass à Zermatt	30	20
» Alphubeljoch à Zermatt	30	20
» Antrona Pass à Antrona	25	15
» Domjoch à Randa	100	70
» Feejoch à Zermatt	30	20
» Fletschhorn Pass à Simplen	30	20
» Furggen Pass à Antrona	20	15
» Laquinjoch à Simplen	30	20
» Mischabeljoch à Zermatt	35	25
» Mondelli Pass à Anzasca	20	15
» Monte Moro Pass à Macugnaga	20	15
» Nadeljoch à Randa	45	30
» Ofenthal Pass à Antrona	25	15
» Portjen Pass à Antrona	30	20
» Rossboden Pass à Simplen	30	20
» Sewinen Pass à Macugnaga	30	20
» Sirwolten Pass à Simplen	30	20
» Sonnighorn Pass à Antrona	30	20
» Zwischbergen Pass à Gondo	30	20
A l'Almagell Alp	6	4
» Dom Hut	40	30
» Furgg Alp	6	4
» Innerer Thurm	12	10
» Mattmark Hôtel, retour le même jour	5	5
» Wiessmies Hôtel, » »	9	6
» Ofenthal	8	6
» Thælliboden	8	6
» Trift Alp	6	6
» Triftgrat	10	8

D. — TARIF DES EXCURSIONS DE ZERMATT

	Guides Francs	Porteurs Francs
Ascension de l'Allalinhorn.	35	20
» » en descendant à Saas	40	25
» Alphubel par l'Alphubeljoch	35	20
» » en descendant à Saas	50	30
» » par le Mischabeljoch	40	25
» Breithorn par le versant nord	50	30
» » » sud en une journée	25	15
» » » en couchant		
» au Théodulpass	30	20
Ascension du Breithorn par le versant sud, en couchant au Theodulpass et en descendant au Breuil	40	25
Ascension du Castor et retour au Riffel	35	20
» Castor et Pollux, en un jour	55	30
» » en descendant à Gressoney	50	35
» Cervin ou Matterhorn	100	70
» Cervin jusqu'à l'épaule nord	60	40
» » en descendant au Breuil	150	100
» » par le Glacier de Zmutt	150	...
» la Cima di Jazzi depuis le Riffel	15	10
» » <i>via</i> le Glacier de Findelen	20	15
» Dent Blanche	80	45
» » en descendant à Ferpècle	90	50
» Dent d'Hérens	80	60
» » en descendant à Prerayen	90	70
» Ebihorn	30	20
» Gabelhorn, Ober	70	40
» Gabelhorn, Unter	20	15
» Gornergrat	8	8
» Hohthaeligrat	10	10
» Hörnli	8	...
» Jägerhorn, depuis le Riffel	30	20
» Klein Matterhorn (Petit Mont-Cervin)	15	10
» » en couchant au Theodulpass	25	15
» Lyskamm	100	60
» Mominghorn	40	25
» Mettelhorn	10	8
» » jusqu'au col	8	6
» Mont Durand (Arbenhorn)	30	20
» » en descendant à Zinal	40	30
» Monte Rosa point culminant	50	35
» » Ludwigshöhe	40	25
» » cime nord	50	35
» » Parrotspitze	50	35
» » Signalkuppe	50	35
» » Pyramide Vincent	40	25
» » » en descendant		
» » à Alagna	60	40
» » Zumsteinspitze	50	35
» Plattenhørner (Blattenhørner)	10	8
» Pointe de Zinal	30	20
» Pollux et retour au Riffel	30	20

	Guides Francs	Porteurs Francs
Ascension du Rimpfischhorn, de l'Allalin Pass.	50	35
» » Adler Pass	40	20
» » Fluh Alp	35	20
» Rothhorn, Ober	10	10
» » Unter	8	8
» » Zinal	80	45
» » en descendant à Zinal	100	60
» Schallhorn	40	25
» Stockhorn	15	12
» Strahlhorn	30	20
» » en descendant à Saas	40	25
» Täscherhorn, de Täscher Alp	80	50
» Tête Blanche	25	15
» » en descendant à Prerayen	30	25
» » » à Arolla ou à Ferpècle	35	30
» Tête du Lion	60	50
» Theodulhorn	15	10
» Trifthorn	30	15
» Wellenkuppe	40	20
A la Cabane Bétémps depuis le Riffelberg (Riffelhaus).	8	6
» » de Zermatt	15	10
» Cabane du Cervin	15	10
Au Glacier de Findelen	6	6
» Glacier de Gorner	3	...
» Glacier de Gorner et par les séracs au Riffel ou à Riffel Alp.	12	...
» Hœhbalm	5	...
A Riffel Alp (Hôtel)	4	4
» Riffelberg (Riffelhaus)	5	5
» Riffelhorn, de Riffel Alp	8	...
» » Riffelhaus	6	...
» » par les séracs du Glacier de Gorner	20	...
» » de Zermatt	10	...
» Schwarzsee (Lac Noir)	6	6
» Stockje (ruines de la Cabane)	15	10
» Théodule (cabane au sommet du col)	10	...
» » hôtel (Gandegg)	8	...
» Trift (Hôtel)	8	...
» Zmutt Glacier de	5	...
Par l'Allalin Pass à Saas	30	20
» Alphubeljoch à Saas	30	20
» Arbenjoch à Zinal	40	30
» Bertol, Col de, à Arolla	30	25
» Bouquetins, Col des, à Arolla	30	25
» Cimes Blanches à Fiery	25	15
» Durand, Col, à Zinal	35	25
» Feejoch à Saas	30	20
» Felikjoch à Gressoney	40	25
» Furggjoch au Breuil	25	15
» Hérens, Col d', à Ferpècle	30	25
» Jægerjoch à Macugnaga	40	30
» Lysjoch à Alagna	50	40
» » à Gressoney	45	30

	Guides Francs	Porteurs Francs
» Mischabeljoch à Saas-Grund	35	25
» Moming, Col de, à Zinal	50	35
» Rothhornjoch à Zinal	40	30
» Schwarzthor à Fiery	40	25
» Sesiajoch à Alagna	60	45
» Theodul Pass (Matterjoch) au Breuil	20	15
» Tiefenmattenjoch à Prerayen	40	25
» Tournanche, Col de, au Breuil	40	25
» Trift Pass (Triftjoch) à Zinal	35	25
» Valpelline, Col de, à Prerayen	35	20
» » par le Col du Mont-Brûlé, et le Col de l'Evêque à Mauvoisin	60	40
» Valpelline, Col de, et Col du Mont-Brûlé à Arolla	30	25
» Weissthor, Nouveau, à Macugnaga	35	25
» » Ancien à Macugnaga	40	30
» » Schwarzberg à Mattmark	30	20
» Zinal, Col de (Zinaljoch, Col de la Dent Blanche), à Zinal	35	25
» Zwillings Pass à Fiery	40	25

TARIF POUR CHEVAUX ET MULETS A ZERMATT

	Francs
Au Village de Findelen	8
» Glacier de Findelen	10
Aux Gorges de Gorner	5
Au Glacier de Gorner	8
» Gornergrat	15
» » retour par la Vallée de Findelen ou <i>vice-versa</i>	18
» Mettelhorn ¹	18
» Lac Noir (Schwarzsee)	10
» » retour par Staffelalp, ou <i>vice-versa</i>	15
» Plattje, Cabane de	20
» Riffelalp	8
» » retour par la Vallée de Findelen ou <i>vice-versa</i>	10
» Riffelberg	10
» » retour par la vallée de Findelen ou <i>vice-versa</i>	12
» Täschalp	15
» Col Théodule, jusqu'à la moraine	15
» » jusqu'à l'Hôtel Gandegg	17
» Hôtel du Trift	15
» Village de Zmutt	8
» Glacier de Zmutt	10

TARIF DE ZERMATT POUR CHAISES A PORTEURS (PAR HOMME)

Au Village de Findelen	4
» Glacier de Findelen	6
» Gorges du Gorner	3
» Glacier de Gorner	4
» Gornergrat	8
» » retour par la Vallée de Findelen	10
» Mettelhorn ¹	10
» Lac Noir (Schwarzsee)	6
» » retour par Staffelalp	8
» Cabane Plattje	12
» Riffelalp	4
» » retour par la Vallée de Findelen	6
» Riffelberg	6
» » retour par la Vallée de Findelen	8
» Col Théodule, jusqu'à l'Hôtel Gandegg	10
» » jusqu'au sommet du col	12
» » et par le Breuil	15

¹ S'enquérir si les chevaux ou les chaises à porteur peuvent atteindre le sommet.

E. — MONTAGNES DU BASSIN DE LA VALLÉE DE ZERMATT

Nom de la montagne	Hauteur en mètres	Situation
Allalinhorn	4034	E. S. E. $\frac{1}{2}$ E. de Täsch ; E. N. E. de Zermatt ; N. E. de l'Allalinpass.
Alphubel	4207	E. $\frac{1}{2}$ S. de Täsch ; S. du Mischabeljoch ; N. O. de l'Alphubeljoch.
Arbenhorn (Mont-Durand)	3744	O. par N. de Zermatt ; E. du Col Durand ; O. de l'Arbenjoch.
Augstbordhorn . . .	2974	Ouest de Stalden.
Balfrin (Balenfirn) .	3802	S. de Stalden ; E. d'Herbrigen.
Balmenhorn (Monte Rosa)	4324	E. par S. du Lysjoch.
Earrhorn	3621	O. S. O. de St. Nicolas.
Bieshorn	4161	O. N. O. de Randa ; O. du Biesjoch.
Bigerhorn	3180	S. E. de St. Nicolas.
Breithorn	4171	Sud de Zermatt.
Brunnegghorn	3846	N. O. de Randa ; S. E. du Brunnegghorn.
Castor	4230	S. S. E. de Zermatt ; S. E. du Zwillingsspass.
Cervin	4482	S. O. par O. de Zermatt.
Cima di Jazzi	3818	E. S. E. de Zermatt ; S. de la nouvelle Weissthor.
Cima di Roffel	3645	N. E. de la Cima di Jazzi.
Dent Blanche	4364	O. par N. de Zermatt.
Dent d'Hérens (d'Erin)	4180	O. S. O. de Zermatt ; E. du Tiefenmatjenjoch.
Dom	4554	E. par S. de Randa ; N. E. de Zermatt ; S. du Nadeljoch.
Dreizehnenhorn	3056	O. par S. de Stalden.
Durchlochhorn	2704	E. de St. Nicolas.
Dürrenhorn	4035	N. E. par E. $\frac{1}{2}$ E. de Randa ; N. du Hohberg Pass.
Ebihorn	3343	O. de Zermatt.
Egginerhorn	3377	Entre le Feegletscher et le Saas Thal.
Ferrichhorn	3292	S. E. par E. de St. Nicolas ; S. de Ferrichlücke.
Festihorn	3249	O. de St. Nicolas.
Fillarhorn	3679	S. E. par E. de Zermatt ; S. de la vieille Weissthor.
Fluchthorn	3802	N. E. du Strahlhorn.
Fluhhorn	3318	E. de Zermatt ; O. du Langenfluhpass.
Furggen, Gr.	2820	E. S. E. de Grächen.
Furggen, Kl.	2650	E. $\frac{1}{2}$ S. de Grächen.
Furgg-grat	3498	Entre le sommet du col de Theodule et le Cervin.
Furggwanghorn	3163	O. N. O. de St. Nicolas ; N. du Jungpass.

Nom de la montagne	Hauteur en mètres	Situation
Getschunghorn . . .	2860	O. de Täsch.
Gabelhorn	3135	E. $\frac{1}{2}$ S. de St. Nicolas.
Gabelhorn, Ober . . .	4073	O. N. O. de Zermatt.
Gabelhorn, Unter . . .	3398	O. par N. de Zermatt.
Galenhorn	3360	E. d'Herbrigen ; N. du Galenpass.
Gemshorn	?	N. O. de Saas-Fée ; E. N. E. de l'Ulrichshorn.
Gornergrat	3136	Côté nord du Glacier de Gorner.
Grabenhorn	3375	E. S. E. de Randa.
Gugel	2707	E. N. E. du Riffelhaus.
Hohberghorn	4226	E. N. E. de Randa ; S. du Hohbergpass.
Hohthæligrat	3289	S. E. par E. de Zermatt.
Hohwænghorn	3482	O. de Zermatt ; côté N. du Glacier de Zmutt.
Hörnli	2893	S. O. $\frac{1}{2}$ O. de Zermatt.
Jägerhorn	3975	S. E. par E. de Zermatt ; N. du Jägerjoch.
Leiterspitz	3218	E. par N. de Täsch.
Ludwigshöhe	4344	Tête du Glacier de Grenz.
Lyskamm	4538	S. E. par S. de Zermatt ; E. du Felikjoch ; O. du Lysjoch.
Matterhorn ou Cervin	4482	S. O. par O. de Zermatt.
Mettelhorn	3410	S. O. par O. de Täsch ; N. de Zermatt.
Mittaghorn	3148	Entre le Feegletscher et le Saas Thal.
Monte Rosa	4638	S. E. de Zermatt.
Nadelhorn	4334	E. par N. de Randa.
Nordend (Mte Rosa).	4612	N. N. E. de la Höchste Spitze.
Petit Mont Cervin . . .	3886	S. par O. de Zermatt ; E. du col de Theodule.
Parrotspitze (Mt Rosa)	4463	Tête du Glacier de Grenz.
Plattenhærner	3136	N. de Zermatt.
Platthorn	3249	E. par S. de St. Nicolas ; N. de la Ferrichlücke.
Pollux	4094	S. S. E. de Zermatt ; N. O. du Zwillingpass.
Riffelhorn	2931	S. par E. de Zermatt.
Rimpfischhorn	4203	E. de Zermatt ; N. de l'Adler Pass.
Rothhorn	3262	O. par N. de St. Nicolas ; S. du Jungpass.
Rothhorn ou Moming.	4223	S. O. par O. de Randa ; O. de Täsch ; S. du Momingpass.
Rotthorn, Ober	3418	E. par N. de Zermatt.
Rotthorn, Unter	3106	E. de Zermatt.
Schallhorn	3978	O. S. O. de Randa ; S. du Schallijoch ; N. du Momingpass.
Schwarzhorn	2805	O. de Saas-Fée.
Schwarzhorn	3204	O. de Kalpetran ; N. de l'Augstbordpass.
Seethalhorn	3038	E. de St. Nicolas.

Nom de la montagne	Hauteur en mètres	Situation
Signalkuppe (Monte Rosa)	4561	Tête du glacier de Grenz.
Sparrhorn	2990	O. par N. de St. Nicolas.
Steinthalhorn	3113	N. O. de St. Nicolas ; S. de l'Augstbordpass.
Stellhorn	3415	O. par S. de St. Nicolas.
Stockhorn	3534	E. S. E. de Zermatt ; O. du Stockhornpass.
Stockje	3097	O. par S. de Zermatt.
Strahlbett ou Kienhorn	3755	O. S. O. du Täschhorn.
Strahlhorn	4191	E. par S. de Zermatt ; S. E. de l'Adlerpass.
Süd-Lenzspitze	4300	E. de Randa ; N. du Nadeljoch.
Täschhorn	4498	E. S. E. de Randa ; E. par N. de Täsch ; S. du Domjoch.
Tête Blanche	3750	O. par S. de Zermatt ; N. du Col de Valpelline.
Tête du Lion	3723	Entre le Cervin et la Dent d'Hérens.
Tête de Valpelline	3813	O. S. O. de Zermatt ; S. du Col de Valpelline.
Theodulhorn	3472	S. S. O. de Zermatt.
Trifhorn	3737	N. O. par O. de Zermatt ; N. du Triftjoch.
Ulrichshorn	3929	E. N. E. de Randa ; S. du Riedpass.
Wasenhorn	3340	O. $\frac{1}{2}$ S. de St. Nicolas.
Weisse Egg	3168	N. O. par O. de St. Nicolas.
Weisshorn	4512	O. de Randa.
Wellenkuppe	3910	N. O. par O. de Zermatt.
Zinal, Pointe de	3806	O. $\frac{1}{2}$ N. de Zermatt ; O. du Col Durand.
Zumsteinspitze (Monte Rosa)	4573	Tête du Glacier de Grenz.

F. — COLS DU BASSIN DE LA VALLÉE DE ZERMATT

ET DE SES ENVIRONS

Nom du col	Hauteur en mètres	Position du point culminant
Adlerpass . . .	3798	Entre le Strahlhorn et le Rimpfischhorn.
Allalinpass . . .	3570	Entre l'Allalinhorn et le Rimpfischhorn.
Alphubeljoch . . .	3802	Entre l'Alphubel et l'Allalinhorn.
Antronapass . . .	2844	E. par S. du Mattmark See.
Arbenjoch. . . .	3650	Entre l'Ober Gabelhorn et le Mont Durand (Arbenhorn).
Augstbordpass . .	2893	Entre le Schwarzhorn et le Steinthalhorn.
Biesjoch	3549	Entre le Bieshorn et Brunnegghorn.
Breuiljoch	3268	A la tête du Glacier de Furgg. S. E. du Cervin.
Brunneggjoch . . .	3383	N. O. du Brunnegghorn.
Domjoch	4286	Entre le Dom et le Täschhorn.
Durand, Col	3474	Entre la Dent Blanche et le Mont Durand (Arbenhorn).
Feejoch	3812	O. N. O. de l'Allalinhorn.
Felikjoch	4068	Entre Castor et le Lyskamm.
Ferrichlücke . . .	2889	Entre le Platthorn et le Ferrichhorn
Fillarjoch	3590	Entre le Fillarhorn et le Jägerhorn.
Furggjoch. . . .	3330	A la tête du Glacier de Furgg ; S. E. du Cervin.
Gabelhornpass . . .	3090	Entre le Gabelhorn et le Platthorn.
Galenpass. . . .	3240	Entre le Galenhorn et le Dürrenhorn.
Ginanzthalpass . .	2912	E. du Dreizehnenhorn.
Hérens, Col d'. . .	3480	N. E. de la Tête Blanche.
Hohbergpass . . .	3990	Entre le Dürrenhorn et l'Hohberghorn.
Jägerjoch. . . .	3936 ?	Entre l'extrémité Nord (Monte Rosa) et le Jägerhorn.
Jungpass	2994	Entre le Furggwanghorn et le Rothhorn.
Langenfluhpass . .	3200	Entre le Fluhhorn et le Rimpfischhorn.
Laquinjoch	3497	S. du Laquinhorn ; N. du Weissmies.
Lion, Col du	3577	Entre la Tête du Lion et le Cervin. L'altitude est donnée d'après la carte italienne au $\frac{1}{50000}$.
Lysjoch	4265 envir.	Entre le Lyskamm et la Ludwigshöhe (Monte Rosa).
Mischabeljoch . . .	3856	Entre le Täschhorn et l'Alphubel.
Momingpass	3793	Entre le Schallhorn et le Rothhorn (Moming).
Mondellipass . . .	2841	Tête du Saasthal, un peu à l'E. du Monte Moro.

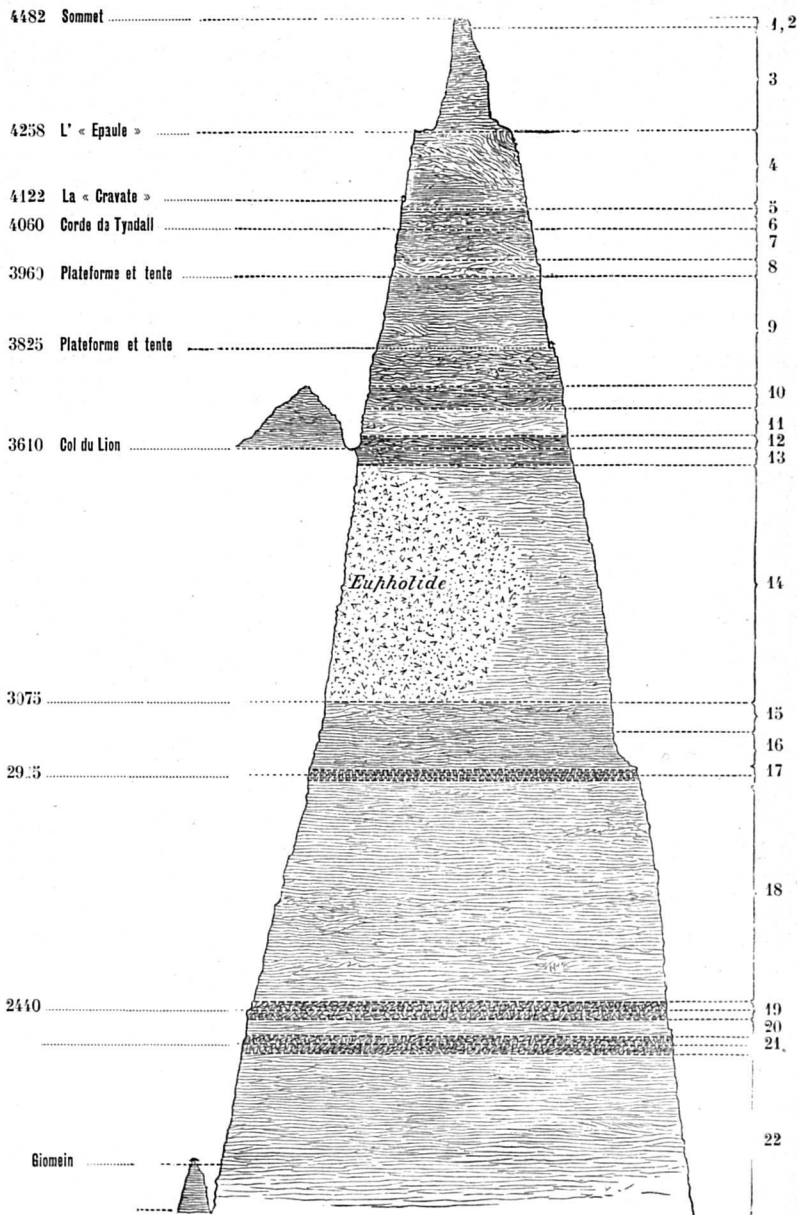
Nom du col	Hauteur en mètres	Position du point culminant
Moro, Monte (Passo del Moro)	2862	Entre le Saas Thal et Macugnaga.
Nadeljoch	4167	Entre le Nadelhorn et le Dom.
Ofenthalpass	2838	N. E. du Monte Moro.
Piodejoch	4420	Entre la Parrotspitze et la Ludwigs-höhe.
Riedpass	3627	Entre le Balfrin (Balenfirn) et l'Ulrichshorn.
Rossbodenpass	?	N. par O. du Fletschhorn.
Schallijoch	3751	Entre le Schallihorn et le Weisshorn.
Schallijoch, Ober	3745	Entre le Schallihorn et le Momingpass.
Schwarzberg Weiss-thor	3600	Entre le Strahlhorn et la Cima di Roffel.
Schwarzthor	3741	Entre le Breithorn et Pollux.
Sesiajoch	4411	Entre la Parrotspitze et la Signalkuppe
Silbersattel	4490	Entre l'extrémité Nord et la Hôchste Spitze (Monte Rosa).
Simelipass	3028	E. de Eisten (Saasthal).
Sirwoltenpass	2664	Tête du Gamsenthal, côté Est.
Stockhornpass	3415	E. du Stockhorn, entre le Glacier de Findelen et celui de Gorner.
Theodulpass ou Matterjoch	3322	Entre le Theodulhorn et le Petit Mont Cervin.
Tiefenmattenjoch	3593	Entre la Tête de Valpelline et la Dent d'Hérens (Mont Tabor).
Tournanche, Col de	3468	Entre la Dent d'Hérens et la Tête du Lion.
Triftjoch	3540	Entre le Trifthorn et la Wellenkuppe.
Valpelline, Col de	3562	Entre la Tête Blanche et la Tête de Valpelline.
Weisshorn Pass	4080 ?	Entre le Weisshorn et le Bieshorn.
Weissthor, Nouvelle	3600	Entre la Cima di Jazzi et la Cima di Roffel.
Weissthor, Vieille	3576	Entre la Cima di Jazzi et le Fillarhorn.
Zinaljoch	3500	Entre la Dent Blanche et la Pointe de Zinal.
Zwillingspass	3861	Entre Pollux et Castor.
Zwischbergenpass	3248	Entre le Weissmies et Portjengrat.

6. — LISTE DES GUIDES DE ZERMATT, TÄSCH, RANDA, ST. NICOLAS,
STALDEN, VISP, SAAS, ETC.

- ANDENMATTEN Adolphe (*Almagel*).
 ANDENMATTEN Jacob (*Eisten*).
 ANDENMATTEN Polycarpe (*Stalden*).
 ANDENMATTEN Xavier (*Almagel*).
 ANTHAMATTEN Aloys (*Balen*).
 ANTHAMATTEN Aloys (*Stalden*).
 ANTHAMATTEN Andreas (*Saas Grund*).
 ANTHAMATTEN Elias (*Saas Grund*).
 ANTHAMATTEN Elias (*Balen*).
 ANTHAMATTEN Emile (*Saas Grund*).
 ANTHAMATTEN Franz (*Saas Grund*).
 ANTHAMATTEN Pet.-Jos. (*Saas Grund*).
 ANTHAMATTEN Romand (*Saas Grund*).
 AUFDENBLATTEN Adolphe (*Zermatt*).
 AUFDENBLATTEN Emmanuel (*Zermatt*).
 AUFDENBLATTEN Johann (*Zermatt*).
 AUFDENBLATTEN Max (*Zermatt*).
 AUFDENBLATTEN Séverin (*Täsch*).
 BIENER Alois (*Zermatt*).
 BIENER David (*Zermatt*).
 BIENER Elias (*Zermatt*).
 BIENER Joseph (*Zermatt*).
 BIENER Joseph, père (*Zermatt*).
 BIENER Joseph, fils (*Zermatt*).
 BIENER Meinrad (*Zermatt*).
 BIENER Peter-Anton (*Zermatt*).
 BIENER Raphael (*Zermatt*).
 BIENER Théodule (*Zermatt*).
 BIENER, Théodule (-*Zermatt*).
 BIFFIGER Jos-Marie (*St. Nicolas*).
 BLUMENTHAL Joseph (*Eisten*).
 BRANTSCHEN Adolphe (*Randa*).
 BRANTSCHEN Adolphe (*Randa*).
 BRANTSCHEN Conrad (*Randa*).
 BRANTSCHEN Séverin (*Randa*).
 BÜMANN Clément (*Saas-Fée*).
 BÜMANN Gottfried (*Randa*).
 BÜMANN Théodore (*Saas-Fée*).
 BURGNER Adolphe (*Eisten*).
 BURGNER Alexandre père (*Eisten*).
 BURGNER Alexandre fils (*Eisten*).
 BURGNER Alfred (*Eisten*).
 BURGNER Aloïs (*Eisten*).
 BURGNER Aloïs (*Balen*).
 BURGNER Franz (*Eisten*).
 BURGNER Fridolin (*St. Nicolas*).
 BURGNER Elias (*Balen*).
 BURGNER Emmanuel (*Balen*).
 BURGNER Heinrich (*Eisten*).
 BURGNER Heinrich (*Balen*).
 BURGNER Peter-Joseph (*Almagell*).
 BURGNER Salamon (*Eisten*).
 BURGNER Siegfried (*Eisten*).
 BURGNER Théodore (*Saas-Fée*).
 CARLEN Raphaël (*Törbel*).
 CHANTON Peter-Ludwig (*St. Nicolas*).
 EMESCH Joseph (*Zeneggen*).
 EMESCH Victus (*Zeneggen*).
 FURRER Ferdinand (*Eisten*).
 FURRER Joseph (*Eisten*).
 FURRER Victor (*Zermatt*).
 FUX François (*St. Nicolas*).
 FUX Joseph-Marie (*St. Nicolas*).
 GENTINETTA Auguste (*Zermatt*).
 GENTINETTA Emile (*Glis*).
 GENTINETTA Joseph (*Glis*).
 GRAVEN Adolphe (*Zermatt*).
 GRAVEN Emile (*Zermatt*).
 GUNTERN Alexandre (*Zermatt*).
 IMBODEN Aloïs (*St. Nicolas*).
 IMBODEN Félix (*Täsch*).
 IMBODEN Ferdinand (*Täsch*).
 IMBODEN Joseph (*St. Nicolas*).
 IMBODEN Joseph (*Täsch*).
 IMBODEN Joseph-Marie (*Täsch*).
 IMBODEN Peter-Joseph (*St. Nicolas*).
 IMBODEN Théophile (*St. Nicolas*).
 IMSENG Abraham (*Saas-Fée*).
 IMSENG Alfred (*Saas-Fée*).
 IMSENG Aloïs (*Saas-Fée*).
 IMSENG Emile (*Saas-Fée*).
 Inderbinen Moritz (*Zermatt*).
 JULEN Elias (*Zermatt*).
 JULEN Emmanuel (*Zermatt*).
 JULEN Félix, père (*Zermatt*).
 JULEN Félix, fils (*Zermatt*).
 JULEN Gabriel (*Zermatt*).
 JULEN Hieronymus (*Zermatt*).
 JULEN Joseph-Marie (*Zermatt*).
 JULEN Julius (*Zermatt*).
 KALBERMATTEN Aloïs (*Balen*).
 KALBERMATTEN Roman (*Saas-Fée*).
 KARLEN Polycarpe (*Törbel*).
 KNUBEL Joseph (*St. Nicolas*).
 KRONIG Aloïs (*Zermatt*).
 KRONIG Fridolin (*Zermatt*).
 KRONIG Jos.-Marie (*Zermatt*).
 KRONIG Léopold (*Täsch*).
 KRONIG Mathias (*Zermatt*).
 KRONIG Peter (*Zermatt*).

- LAGGER Jos.-Marie (*St. Nicolas*).
 LAUBER Alexandre (*Zermatt*).
 LAUBER Bernard (*Zermatt*).
 LAUBER Théophile (*Täsch*).
 LAURENZ Joseph (*Törbel*).
 LERJEN Johann (*Täsch*).
 LOCHMATTER Franz-Joseph (*St Nicolas*).
 LOCHMATTER Gabriel (*St. Nicolas*).
 LOCHMATTER Joseph (*St. Nicolas*).
 LOCHMATTER Julius (*St. Nicolas*).
 LOCHMATTER Raphaël (*St. Nicolas*).
 LOMATTER Aloïs (*Saas-Fée*).
 MOSER Fridolin (*Täsch*).
 MOSER Joseph (*Täsch*).
 MOSER Joseph (*Zermatt*).
 MOSER Robert (*Täsch*).
 PERREN Adolphe (*Zermatt*).
 PERREN Alexandre (*Zermatt*).
 PERREN Alexandre (*Zermatt*).
 PERREN Clémens (*Randa*).
 PERREN Emile (*Zermatt*).
 PERREN FRANZ (*Zermatt*).
 PERREN Hermann (*Zermatt*).
 PERREN Peter, 1882 (*Zermatt*).
 PERREN Hans-Peter, 1886 (*Zermatt*).
 PERREN Peter-Anton (*Zermatt*).
 PERREN Peter-Ludwig (*Zermatt*).
 PERREN Peter-Ludwig (*Zermatt*).
 PETRIG César (*Zermatt*).
 PETRUS Aloïs (*Eisten*).
 PFAMATTER Dionys (*Zeneggen*).
 POLLINGER Aloïs père (*St. Nicolas*).
 POLLINGER Aloïs fils (*St. Nicolas*).
 POLLINGER Heinrich (*St. Nicolas*).
 POLLINGER Joseph (*St. Nicolas*).
 SCHALLER Adolphe (*Randa*).
 SCHALLER Benjamin (*Randa*).
 SCHALLER Joseph (*Randa*).
 SCHWARZEN Heinrich (*Randa*).
 SCHWARZEN K. (*Randa*).
 SCHWARZEN Quirinus (*Randa*).
 SIGRIST Joseph (*Zermatt*).
 SUMMMERMATTER Alph. (*Randa*).
 SUMMMERMATTER Clémens (*Randa*).
 SUMMMERMATTER Ferdinand (*Randa*).
 SUMMMERMATTER Johann (*Randa*).
 SUMMMERMATTER Wilhelm (*Randa*).
 SUPERSAXO Albert (*Balen*).
 SUPERSAXO Alphonse (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Ambros (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Ambros (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Anton (*Balen*).
 SUPERSAXO Benedict (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Cyril (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Emile (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Johann-Peter (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Ludwig (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Oscar (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Othmer (*Saas-Fée*).
 SUPERSAXO Peter-Joseph (*Saas-Fée*).
 TAUGWALDER Franciscus (*Zermatt*).
 TAUGWALDER Gabriel (*Zermatt*).
 TAUGWALDER Heinrich (*Zermatt*).
 TAUGWALDER Joseph (*Zermatt*).
 TAUGWALDER Peter (*Zermatt*).
 TRUFFER Aloïs (*Randa*).
 TRUFFER Fridolin (*Randa*).
 TRUFFER Joseph (*Randa*).
 TRUFFER Julius (*Randa*).
 TRUFFER Léo (*St. Nicolas*).
 TRUFFER Ludwig (*Randa*).
 TRUFFER Peter-Joseph (*St Nicolas*).
 TRUFFER Samuel (*Randa*).
 VENETZ P.-Joseph (*Stalden*).
 VENETZ Médard (*Stalden*).
 WILLISCH Aloïs (*Täsch*).
 WILLISCH Constant (*Täsch*).
 WILLISCH Joseph (*Täsch*).
 ZEN-KLUZEN Kaspar (*Glis*).
 ZUM-TAUGWALD Gabriel (*Zermatt*).
 ZUM-TAUGWALD Julius (*Zermatt*).
 ZUM-TAUGWALD Mathias (*Zermatt*).
 ZUM-TAUGWALD Sébastien (*Randa*).
 ZURBRIGGEN Aloïs (*Saas Grund*).
 ZURBRIGGEN Benedict (*Saas Grund*).
 ZURBRIGGEN Clémens (*Balen*).
 ZURBRIGGEN Daniel (*Saas-Fée*).
 ZURBRIGGEN Ludwig (*Balen*).
 ZURBRIGGEN Quirinus (*Saas Grund*).

COUPE GÉOLOGIQUE DU CERVIN D'APRÈS F. GIORDANO



H. — GÉOLOGIE DU CERVIN

par M. F. GIORDANO, Ingénieur en Chef des Mines d'Italie, etc.

EXPLICATION DE LA COUPE GÉOLOGIQUE DU CERVIN

- I. Gneiss talqueux quartzifère. Beaucoup de traces de foudre.
- II. Banc de 3 à 4 mètres de schistes serpentineux et talqueux verts.
- III. Gneiss talqueux à éléments plus ou moins schisteux, avec quelques lits de quartzite.
- » . Gneiss et micaschistes ferrugineux à éléments très-fins, beaucoup de traces de foudre.
- IV. Gneiss alternant avec des schistes talqueux et à des felsites en zones blanches et grises.
- V. Petite couche de schistes serpentineux, vert sombre.
- VI. Gneiss et micaschiste avec zones quartzifères rubanées.
- VII. Gneiss talqueux à éléments schisteux.
- VIII. *Id. Id.* verdâtre, porphyroïde à éléments moyens.
- IX. Gneiss talqueux granitoïde à gros éléments et avec des cristaux de feldspath.
- X. Schistes grisâtres.
- XI. Micaschistes ferrugineux.
- XII. Gneiss talqueux vert sombre.
- XIII. Gneiss et schistes quartzeux, couleur vert clair.
- XIV. Euphotide massive (feldspath et diallage) à éléments cristallins bien développés, traversée par des veines d'eurite blanchâtre. Cette roche forme un banc ou plutôt une lentille de plus de 500 mètres de puissance intercalée au gneiss talqueux ¹.
- XV. Gneiss talqueux alternant avec des schistes talqueux et micacés
- XVI. Schistes compactes couleur vert clair.
- XVII. Calcaire cristallin micacé (calcschiste) avec veines et rognons de quartz. Il alterne avec des schistes verts chloriteux et serpentineux.
- XVIII. Schistes verts chloriteux, serpentineux et talqueux, avec des masses stéatiteuses.
- XIX. Calcschistes (comme ci-dessus) formant un banc de plus de 100 mètres ².
- XX. Schistes verts chloriteux.
- XXI. Calcschistes (comme ci-dessus).
- XXII. Il suit ci-dessous une série fort puissante de schistes verts serpentineux, chloriteux, talqueux, et stéatiteux alternant encore avec des calcschistes. En plusieurs localités les schistes deviennent très-amphibologiques à petits cristaux noirs. Cette puissante formation calcaréo-serpentineuse repose inférieurement sur des micaschistes et des gneiss anciens.

¹ Cette roche granitoïde paraît surtout à la base ouest du pic sous le col du Lion tandis qu'elle ne paraît pas du tout sur le flanc est où elle paraît passer au gneiss talqueux.

² En plusieurs localités des environs, cette zone calcarifère présente des bancs et des lentilles de dolomie, de cargneule, de gypse et de quartzites.

I. — SCULPTURES PRÉHISTORIQUES SUR PIERRE, PRÈS DE ZERMATT.

Au commencement de 1898, M. B. Reber me communiqua deux de ses articles, intitulés *Monuments préhistoriques et légendes de Zermatt*, parus dans le *Valais romand*, journal édité à Genève. Ces articles sont, en majeure partie, consacrés à la description de deux grandes dalles de pierre situées sur les pentes qui avoisinent le village de Zmutt, près de Zermatt et qui portent ce que M. Reber considère comme étant des *sculptures préhistoriques*. Avant cette date je n'avais jamais entendu parler de ces « monuments » ; c'est à M. Reber que je dois de les connaître.

Je visitai ces blocs à la fin d'août 1898 et trouvai que la pierre n° 1 était une dalle de micaschiste de 3 m. de long, sur 2 m. 28 de large et de 71 cm. d'épaisseur, en partie enterrée dans le sol et située à l'altitude de 2225 m. au-dessus de la mer, sur les pentes au nord-est de Zmutt. De ce village on peut gagner l'emplacement de ces blocs en un peu plus d'une demi-heure.

La face supérieure est anormalement unie pour un bloc de pareille dimension et porte une centaine d'*écuelles*. La plus grande a 20 cm. de diamètre, la plus petite 5 cm. et leur profondeur varie de 1,5 à 7,5 cm. environ. Quelques-unes sont groupées et certaines sont reliées entre elles par des rigoles ou canaux.

En septembre 1895, M. Reber voulut revoir la pierre n° 1 ; et pendant qu'il la cherchait, il découvrit un autre gros bloc et un plus petit qui n'était pas loin ; ils étaient, dit-il, entièrement couverts de sculptures préhistoriques, parmi lesquelles quelques figures, tout à fait nouvelles, inconnues jusqu'à présent dans l'archéologie préhistorique. Elles semblent de la première importance pour l'étude de ces mystérieux monuments. Si ces signes ont, par exemple une signification de la nature des hiéroglyphes égyptiens, nos deux nouvelles pierres représenteraient les véritables archives préhistoriques du district.

Le plus gros de ces « monuments » est situé dans une petite prairie, à quelques minutes seulement du bloc n° 1 de M. Reber, à l'altitude d'environ 2103 m. et à 500 m. environ, à l'ouest des chalets d'Hubel, entre deux rangées de rochers qui regardent le sud est ; de Zermatt, en suivant la route des chalets ci-dessus nommés, on y parviendra en une heure environ.

C'est une dalle de gneiss à grain plutôt fin, presque entièrement enfouie dans le sol et couverte de signes et d'inscriptions de diverse nature. Beaucoup de ces marques, tout à fait récentes, sont des initiales ou d'autres signes gravés par les touristes ou les naturels du pays. Ces éraillures n'ont aucune profondeur et c'est au dessous de celles-ci que se trouvent les signes ou caractères que M. Reber qualifie de préhistoriques et qu'il pense être les « véritables archives préhistoriques du district ». Chacun peut avoir là-dessus ses idées particulières. Quoi qu'il en soit, tout ceci me semble digne de l'attention des spécialistes.

J. — CONVERSION DES MÈTRES EN PIEDS ANGLAIS

MÈTRES	PIEDS	MÈTRES	PIEDS	MÈTRES	PIEDS
1	= 3.28	50	= 164.04	100	= 328.09
2	6.56	51	167.33	200	656.18
3	9.84	52	170.61	300	984.27
4	13.12	53	173.89	400	1,312.36
5	16.40	54	177.17	500	1,640.45
6	19.69	55	180.45	600	1,968.54
7	22.97	56	183.73	700	2,296.63
8	26.25	57	187.01	800	2,624.72
9	29.53	58	190.29	900	2,952.81
10	32.81	59	193.57	1000	3,280.90
11	36.09	60	196.85	1100	3,608.99
12	39.37	61	200.13	1200	3,937.08
13	42.65	62	203.42	1300	4,265.17
14	45.93	63	206.70	1400	4,593.26
15	49.21	64	209.98	1500	4,921.35
16	52.49	65	213.26	1600	5,249.44
17	55.78	66	216.54	1700	5,577.53
18	59.06	67	219.82	1800	5,905.62
19	62.34	68	223.10	1900	6,233.71
20	65.62	69	226.38	2000	6,561.80
21	68.90	70	229.66	2100	6,889.89
22	72.18	71	232.94	2200	7,217.98
23	75.46	72	236.22	2300	7,546.07
24	78.74	73	239.51	2400	7,874.16
25	82.02	74	242.79	2500	8,202.25
26	85.30	75	246.07	2600	8,530.34
27	88.58	76	249.35	2700	8,858.43
28	91.87	77	252.63	2800	9,186.52
29	95.15	78	255.91	2900	9,514.61
30	98.43	79	259.19	3000	9,842.70
31	101.71	80	262.47	3100	10,170.79
32	104.99	81	265.75	3200	10,498.88
33	108.27	82	269.03	3300	10,826.97
34	111.55	83	272.31	3400	11,155.06
35	114.83	84	275.60	3500	11,483.15
36	118.11	85	278.88	3600	11,811.24
37	121.39	86	282.16	3700	12,139.33
38	124.67	87	285.44	3800	12,467.42
39	127.96	88	288.72	3900	12,795.51
40	131.24	89	292.00	4000	13,123.60
41	134.52	90	295.28	4100	13,451.69
42	137.80	91	298.56	4200	13,779.78
43	141.08	92	301.84	4300	14,107.87
44	144.36	93	305.12	4400	14,435.96
45	147.64	94	308.40	4500	14,764.05
46	150.92	95	311.69	4600	15,092.14
47	154.20	96	314.97	4700	15,420.23
48	157.48	97	318.25	4800	15,748.32
49	160.76	98	321.53	4900	16,076.41
		99	324.81		

Un mètre = 3.2808992 pieds anglais (*Annuaire des Longitudes*, Paris).

K. — CONVERSION DES PIEDS ANGLAIS EN MÈTRES

PIEDS	MÈTRES	PIEDS	MÈTRES	PIEDS	MÈTRES
1	= 0.30	3300	= 1005.82	8,300	= 2529.79
2	0.61	3400	1036.30	8,400	2560.27
3	0.91	3500	1066.78	8,500	2590.75
4	1.22	3600	1097.26	8,600	2621.23
5	1.52	3700	1127.74	8,700	2651.71
6	1.82	3800	1158.22	8,800	2682.19
7	2.13	3900	1188.70	8,900	2712.67
8	2.43	4000	1219.18	9,000	2743.15
9	2.74	4100	1249.66	9,100	2773.63
10	3.04	4200	1280.14	9,200	2804.11
20	6.09	4300	1310.62	9,300	2834.59
30	9.14	4400	1341.10	9,400	2865.07
40	12.19	4500	1371.58	9,500	2895.55
50	15.24	4600	1402.05	9,600	2926.03
60	18.29	4700	1432.53	9,700	2956.51
70	21.34	4800	1463.01	9,800	2986.99
80	24.38	4900	1493.49	9,900	3017.47
90	27.43	5000	1523.97	10,000	3047.94
100	30.48	5100	1554.45	10,100	3078.42
200	60.96	5200	1584.93	10,200	3108.90
300	91.44	5300	1615.41	10,300	3139.38
400	121.91	5400	1645.89	10,400	3169.86
500	152.40	5500	1676.37	10,500	3200.34
600	182.88	5600	1706.85	10,600	3230.82
700	213.36	5700	1737.33	10,700	3261.30
800	243.84	5800	1767.81	10,800	3291.78
900	274.31	5900	1798.29	10,900	3322.26
1000	304.79	6000	1828.77	11,000	3352.74
1100	335.27	6100	1859.25	11,100	3383.22
1200	365.76	6200	1889.73	11,200	3413.70
1300	396.23	6300	1920.21	11,300	3444.18
1400	426.71	6400	1950.68	11,400	3474.66
1500	457.19	6500	1981.16	11,500	3505.14
1600	487.67	6600	2011.64	11,600	3535.62
1700	518.15	6700	2042.12	11,700	3566.10
1800	548.63	6800	2072.60	11,800	3596.57
1900	579.11	6900	2103.08	11,900	3627.05
2000	609.59	7000	2133.56	12,000	3657.53
2100	640.07	7100	2164.04	12,100	3688.01
2200	670.55	7200	2194.52	12,200	3718.49
2300	701.03	7300	2225.00	12,300	3748.97
2400	731.51	7400	2255.48	12,400	3779.45
2500	761.99	7500	2285.96	12,500	3809.93
2600	792.47	7600	2316.44	12,600	3840.41
2700	822.94	7700	2346.92	12,700	3870.89
2800	853.42	7800	2377.40	12,800	3901.37
2900	883.90	7900	2407.88	12,900	3931.85
3000	914.38	8000	2438.36	13,000	3962.33
3100	944.86	8100	2468.84	14,000	4267.12
3200	975.34	8200	2499.31	15,000	4571.92

Le pied anglais = 3.0479449 décimètres (*Annuaire des Longitudes*, Paris).

INDEX

- Accidents, voyez à *mort*.
Aigle, 109.
Almagell, ou Almengell, 213.
Almer, Christian, 58, 59, 133, 135, 200.
— Ulrich 133, 135, 183, 185, 194, 201, 204.
Ames, Mr. E. L., 138.
Andenmatten, Adolph, 136.
— Moritz, 204.
Anderegg, Jakob, 168, 169, 181.
— Melchior, 31, 139, 169, 171.
Andermatten, Franz, 79, 138, 139, 169, 194, 198.
Anderson, Mr., 172, 201.
Antey, 178.
Anthonmatten, Moritz, 139.
Antille Antoine, 171.
Aoste, 180.
Arolla, 182.
Aufdenblatten, Peter, 98.
Aymonod, J., 206.
- Baker, Mr., 172.
Balen, ou Aballa, 211.
Ball, Mr. John, 201.
Batiatz, la, Tour de (Martigny) 110.
Baumann, Mr. J., 97.
— Hans, 134.
— Peter, 218.
Baumann, de Zurich, 171.
Bennen, J. J., 23, 47, 89, 111, 132.
Bernard, route du Gd St, 111.
Bétemps, *Cabane*, 193.
Bex, 109.
Beytrison, P., 95.
Biandrate, Comtes de, 5.
Bich, Ed., 100.
— J.-B., 84, 87.
Biehly, M., 133.
Biener, Anton, 184.
— Franz, 58, 59.
— Johann, 104.
— Joseph-Marie (de St. Nicolas), 133.
- Biener, Joseph-Marie (de Zermatt), 170.
Biner, Aloys, 183.
Birchen, Village, 125.
Bird, Mr. S. D., 187, 188.
Blauenstein, 214.
Bohren, Peter, 140.
Borckhardt, Mr. Frederick, C., 98.
Bourrit, Marc, 13.
Brant, M., 134.
Brantschen, Joseph, 95, 96, 98.
Breuil Le, 34, 51, 59, 84, 99, 105, 175.
Broome, Mr. E. A., 133, 171.
Buckingham, sa corde de manille, 64.
Burgener, Alexander, 97, 134, 135.
— Fridolin, 99.
— Heinrich, 133.
Busserailles, Gouffres de, 176.
Buxton, Mr. Edward North, 194.
— Sir T. Fowell, 194.
- CABANE Bétemps, 193.
— Sella, 199.
Cachat, Zacharie, 184.
Cade, George, 15.
Carfrae, Mr. J. A., 196.
Carrel, J., B. 89.
— César, 43, 47, 52, 59, 89.
— chanoine, 87, 177.
— Jean-Antoine, 23, 24, 34, 43, 47, 59, 60, 70, 83, 87, 92, 99, 176, 177, 205.
— Jean-Jacques, 23, 26.
— Louis, 184, 205.
— Victor, 23.
Carteighe, Mr. Michael, 134.
Cérésôle, Alfred, 3.
- CERVIN.
Accidents, 74-81, 96-105.
Altitude, 86.
Arête de Furgg, 207.
Ascension (première), 65-82.
id. id. parlever-
sant italien, 83.

Cervin, *suite*.

- Aspect du, 23, 56.
 Cabanes du, 44, 45, 87, 90, 163.
 Cairn, 71.
 Catastrophe du Cervin (13 juillet 1865), 74-81, 85.
 Cheminée, la, 29, 35, 53, 84.
 Comparaison entre les routes du, 86.
 Conformation du sommet, 93.
 Couches stratifiées du, 57.
 Couloir, grand, 49, 58.
 Cravate, 49, 70, 84, 87, 92.
 Crête du coq, 84.
 Epaule, 49, 51, 68, 84, 85, 86, 87, 89, 97.
 Escalade solitaire au, 36.
 Escalier, Grand, 26, 42, 43, 84.
 Escalier, Petit, 104.
 Face Est, 55.
 Géologie du, 232, 233.
 Lion, Col du, 34, 41, 46, 52, 84, 87, 102, 105.
 — Tête du, 27, 32, 35, 42, 50, 84, 105.
 Nuit, une, sur le, 38.
 Plantes observées sur le, 36, 37.
 Plateforme, 35, 36, 52, 53.
 Route la plus généralement suivie, 204.
 Route méridionale ou route du Breuil, 206.
 Spectre du, 77, 78.
 Tentatives d'ascension au, 22-64.
 Tour, la grande, 35, 39, 43, 49, 53, 84, 85, 105.
 Traversée de Zermatt au Breuil, 92.
 Versant nord, 39.
 Victimes du, voyez à *mort*.
 Z'mutt, arête de, 88, 97.
- Charpentier, Jean de, 214.
 Châter, Mr., 218.
 Châtillon, (Val d'Aoste), 55, 178.
 Chillon, Château de, 109.
 Clarens, 109.
 Clemenz, 81, 196.
 Cockin, M., 134.

COLS ET PASSAGES,

- Alderpass, 199.
 Allalinpass, 140.
 Alphubeljoch, 140.
 Antronapass, 213.
 Arbenjoch, 182.

Cols et passages, *suite*.

- Augstbordpass, 125.
 Bertol, 181.
 Breuiljoch, 203.
 Brulé, Col du Mont, 180.
 Collon, 180.
 Dent Blanche, ou Zinaljoch, 182.
 Dolent, 59.
 Domjoch, 136.
 Durand, 182.
 Féejoch, 140.
 Felikjoch, 200.
 Fletschjoch, 218.
 Furggjoch, 104, 203.
 Gabelhorn Pass, 124.
 Ginanzthal Pass, 125.
 Hérens, Cold', ou Cold'Erin, 180.
 Hohbergpass, 136.
 Jungpass, 124.
 Langenfluhpass, 140.
 Lenzjoch, 136.
 Lion, Col du, 23, 26.
 Lysjoch, 200.
 Matterjoch, voyez Theodulpass.
 Mischabeljoch, 136, 140.
 Momingpass, 185.
 Moro, Monte (Passo del Moro), 213, 215.
 Nadeljoch, 136.
 Ofenthalpass, 213.
 Rossbodenpass, 218.
 Schallijoch ou Schallenjoch 136.
 Schwarzberg Weissthor, 199.
 Schwarzthor, 201.
 Sesiajoch, 200.
 Simelipass, 211.
 Sirwoltenpass, 211.
 Stockhornpass, 166.
 Talèfre, 59.
 Theodulpass, Matterjoch, ou Colle Theodulo (le Théodule), 2, 3, 15, 32, 63, 173, 203.
 Tournanche, 178.
 Triftjoch, 183.
 Va Cornère, 59, 177.
 Valpelline, 179.
 Weissthor, nouvelle, 199.
 — Vieille, 200.
 Wellenjoch, 183.
 Zwillingspass, 201.
 Zwischbergenpass, 213.
- Conway, Sir W. Martin, 126, 134.
 Corry, M., 134.
 Couttet, Marie, 15, 174.
 Cowell, Mr. J. J., 194.
 Craven, Mr. A. E., 96.

Croz, Jean-Baptiste, 171, 197, 200.
 — Michel-Auguste, 58, 59, 64,
 65, 197, 198, 200.
 Cullinan, Mr., 135.

DAMATTER, Peter, 181.
 Davidson, Sir Edward, 133, 136,
 169, 182, 185, 197, 204, 206.
 Davies, Mr., 98.
 — Rev. J. Llewelyn, 134, 135.
 Dent, Mr. C., 169.
 Distel Alp, 214.
 Douglas, Lord Francis, 63, 65, 167,
 168.

Ebel, J. G., Guide, 16.
 Eckenstein, Mr., 172.
 Eggen Alp., 164.
 Eisten, ou Eysten, 210.
 Elliot, Mr. J. M., 90.
 Ellis G., 183.
 Emd, Village de, 126.
 Erin, Jean-Baptiste, 15.
Escalades dans les Alpes, 90, 98, 111

FARRAR, capitaine, 206.
 Favre, hôtelier du Breuil, 43, 51,
 55, 61, 63.
 Fée (Fee ou Saas-Fée), voyez Saas-
 Fée.
 Findelen, Village de, 159.
 Finlaison, Mr., 172.
 Fitz Gerald, thè Hon. Gerald, 135,
 204.
 Fluh Alp, 164, 166.
 Forbes, prof. J. D., 119, 165, 180.
 — citations, 57, 209, 214.
 Foster, Mr. G. E., 134.
 Fowler, Mr. R., 195, 197.
 Furrer, Alphonse, 105.
 Furrer, E., 172.

GABBETT, Mr. W. E., 172.
 Gampel, 112.
 Gamsar Thal, ou Nanz Thal, 212.
 Gandegg, ou Gandeck, 173.
 Gardiner, Mr. F., 172.
 Ginetetta, Auguste, 105.
 George, Rev. H. B., 140, 200.
 Ginanzalp, Obere, 125.
 Ginanzsee, 125.
 Ginanzthal, 125.
 Ginetta, 97.
 Gioment, (Breuil), 86.
 Giordano, F. 51, 61, 70, 84, 92.

GLACIERS.

Allalin, 214.
 Cervin, 80.
 Findelen, 159, 164, 166.
 Furggen (Furgg), 96, 97, 99.
 Gorner, 158, 163, 166.
 Lion, 26, 59.
 Ried, 126.
 Théodule, Ober, 63.
 Zmutt (Z'Mutt), 58 157, 163.
 Gøehrs, Ed., 98.
 Gorner, Gorges du, 158.
 Gornergrat, 160.
 Gorret, Abbé, 23, 83.
 — C.-E., 59, 99, 104.
 Grächen, 126.
 Graven Aloïs, 98.
 Gremaud, Abbé J., citation, 5.
 Grove, Mr. F. Craufurd, 87, 165,
 169, 206.
 Growse, Miss, 184.
 Gruben, 125.
 Günther, Dr. Max, 197.
 Güssfeldt, Dr. P., 134.

HADOW, Mr. Douglas Robert, 64,
 65.
 Hall, Mr. Marshall, 200.
 Hall, Mr. W. E., 195.
 Hannig Alp., 124.
 Hartley, Mr. J. W., 133, 169.
 Haueten, ou Heueten, 160, 164.
 Hawkins, Mr. Vaughan, 23.
 Haymann, M. 201.
 Hayward, Rev. J., 135.
 Herbruggen, 130.
 Herschel, Sir John, 174.
 Hill, F. W., 172.
 Hinchliff, Mr. T. W., 183, 187.
 Hoare, Mr. H. S., 133.
 Höhbalm, 160.
 Hoiler, 92.
 Horrocks, Dr. P., 170.
 Hudson, Rev. Charles, 64, 65.
 Huteggen, 210.

IMBODEN, Joseph, 196.
 — Roman, 197.
 Imseng, Ferdinand, 97, 133, 134,
 194.
 — Xavier, 138.
 Inabnit, Christian, 96.

JACKSON, Mr. J., 135.
 Jacomb, Mr. F. W., 197, 200, 218.
 Jacot, Jules, 197.

- Jaun, Johann, 133, 169.
 Johnson, M., 201.
 Jones, O., 172.
 Jungen, Village de, 125, 126.
- KALPETRAN, 121.
 Kennedy, Mr. T. S., 30, 64, 171.
 Kitson, Mr. J. H., 133.
 Klucker, Christian, 136, 169, 206.
 Knubel, Peter, 90, 135, 182, 196-197.
 Knubel, mort des frères—, 196.
 Kronig, Fridolin, 98.
 — Johann, 32, 134, 171.
- LAC NOIR (Schwarzsee), 157, 166, 202.
 — Chapelle du, 63, 65.
 — Hôtel, 104, 157.
 Lammer, Mr. G., 97, 172.
 Langenmatt, Hameau de, 130.
 Lanier, Laurent, 182.
 Lauber, Dr, 16.
 Lauener Christian, 171.
 Lauener, Ulrich, 188.
 Lausanne, 107, 108.
 Layet, Lac de, 176.
 Leman, Mr. J. C., 203.
 Lewis W. A., 196.
 Liveing, Dr. R., 139.
 Lochmatter, Alexandre, 79, 124.
 — Joseph-Marie, 79, 90, 95, 172.
 Lochmatter, Julius, 198, 204.
 Lorria, A., 97, 172.
 Lucas, Mr., 135.
 Lüscher, Dr. C., 93.
- MACDONALD, Mr. Reginald S., 31, 35.
 M'Cormick, Rev. J., 79.
 Macugnaga, 215.
 Maquignaz, Antoine, 207.
 — Daniel, 136, 169, 194, 206, 207.
 — Gab., 23.
 — J.-J., 59, 83, 89, 90, 103, 177, 194, 206.
 — Jean-Pierre, 89, 90, 206.
 Marinelli, 194.
 Martigny, 110, 111.
 Mathews, Mr. Charles Edward, 197.
 — William, 200.
 Mattmark Hôtel, 214.
 — Lac de, 213, 214.
 Maynard, Henri, 174.
 Meiden, 125.
 Mètres convertis en pieds anglais, 235.
- Meyer, M. G. A., 200.
 Meynet, J.-A., 84.
 — Luc, 32, 43; 46, 52.
 — S., 87.
 Michel, Christian, 218.
 Minto, Lord, 174.
 Monnaies romaines, 4.
 Montreux, 109.
 Moore, Mr. A. W., 168, 178, 181, 200.
 Morshead, Mr. F., 171, 203.
 Mort de Antille, Antoine, 171.
 — Baumann, de Zurich, 171.
 — Bennen, J.-J., 111.
 — Biener, Johann, 104.
 — Biener, J.-M., 170.
 — Boreckhardt, 98.
 — Brantschen, Joseph, 95, 96, 99.
 — Carrel, J.-A., 99-103.
 — Chester Henry, 195.
 — Cockin, 134.
 — Croz, M.-A., 74-81, 85.
 — Douglas, Lord, F., 74-81, 85.
 — Furrer, Alphonse, 105.
 — Furrer, E., 172.
 — Gabbett, W.-E., 172.
 — Gœhrs, 99.
 — Graven, Aloïs, 99.
 — Günther, Dr Max, 197.
 — Hadow, 74-81, 85.
 — Hudson, rév. Ch., 74-81, 85.
 — Johnson, 201.
 — Jones, O., 172.
 — Knübel, frères, guides, 196.
 — Lewis, W.-A., 196.
 — Lochmatter, J.-M., 172.
 — Lucas, 136.
 — Meyer, G.-A., 200.
 — Moseley, Dr W. O., 96.
 — Niklaus, guide, 196.
 — Paterson, N.-H., 196.
 — Peccoz, baron, Louis, 200.
 — Sampson, Miss, 185.
 — Sarbach, Franz, 201.
 — Seiler, Andreas, 104. ;
 — Tabin, J., 171.
 — Vuignier, J., 172.
 — Wilson, W. K., 166.
 — Winkler, de Munich, 133.
 — Zurbriggen, C., 172.
 Moseley, Dr William, O., 96.
 Moser, Joseph, 135.
 Moser, L., 105.
 Mummery, Mr. A. F., 97.
 Murray's, *Manuel pour la Suisse*, 16.

LYSJOCH
14,000?

LYSKAMM
14,889

FELIKJOCH
13,347

CASTOR
13,878

ZWILLINGS-
PASS, 12,668

POLLUX
13,432

SCHWARZTHOR
12,274

BREITHORN

X. BARON PECOZ DIED HERE

UNTERE PLATTUE

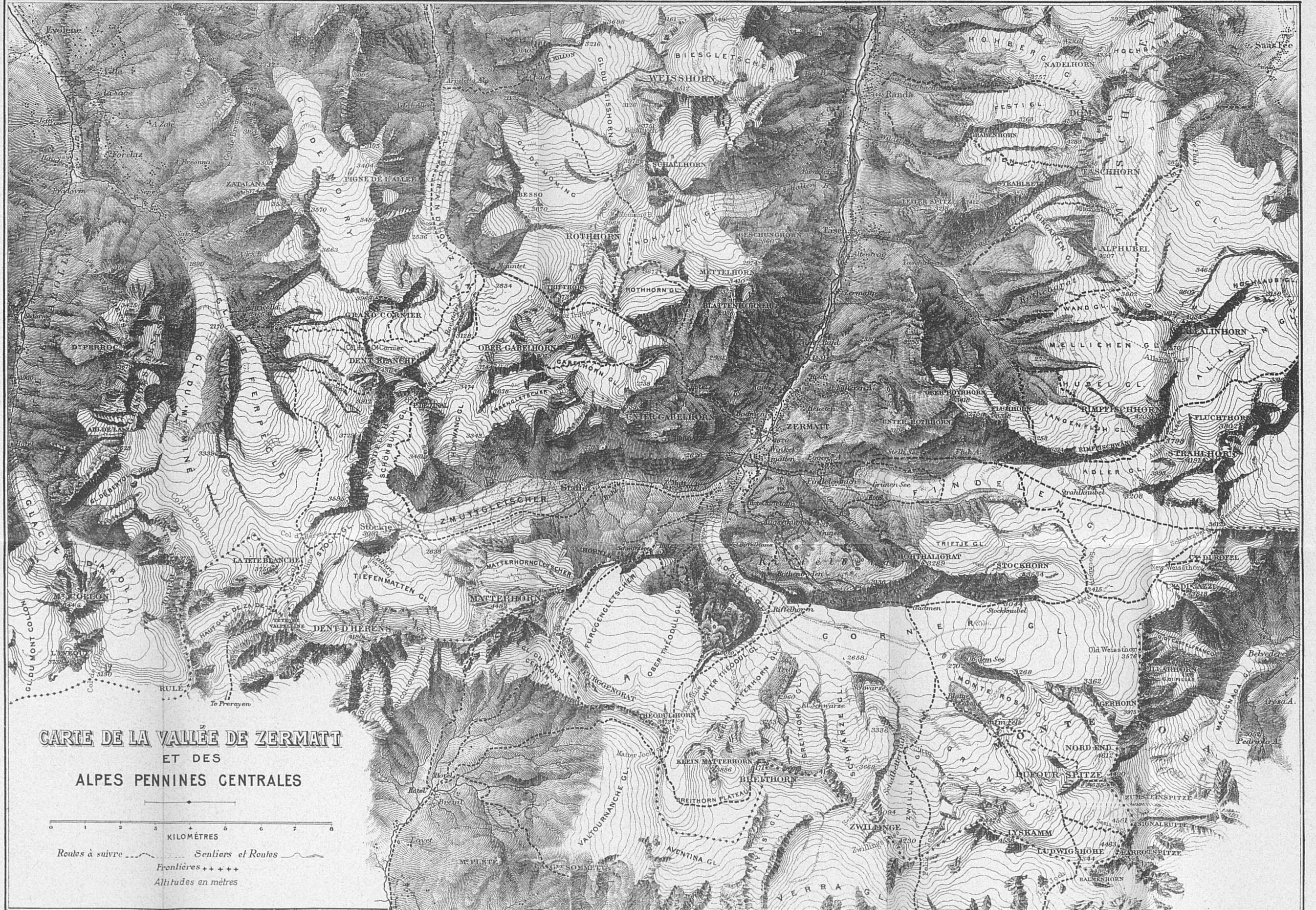


SCHWARZE GLATTE

GORNER GLACIER

GORNER GLACIER

VUE PRISE DU GORNERGRAT (3136 MÈTRES)



**CARTE DE LA VALLÉE DE ZERMATT
ET DES
ALPES PENNINES CENTRALES**



Routes à suivre ———— Sentiers et Routes
 Frontières + + + + +
 Altitudes en mètres

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES
DE LA
VALLÉE DE ZERMATT

EDITIONS ARTISTIQUES

Jullien frères

MARQUE J. J.

Collection complète de toutes les vues de la vallée de Zermatt
et des environs.

Cartes postales en phototypie soignée, imprimées sur les ori-
ginaux photographiques d'après nature.

En vente dans les principaux bazars et magasins de la région

10 cent. pièce. — 1 fr. la douzaine.

Libraire A. JULLIEN, à Genève

Derniers Voyages
EN ZIGZAG

PAR

Rodolphe Töpffer

2 vol. in-16, illustrés d'un portrait et de 99 dessins de l'auteur

Excursions dans les Alpes 1832. — Voyage à Milan 1833.

Voyage à Chamonix 1835. — Excursion dans l'Oberland 1835.

Voyage en zigzag par Monts et Vaux 1836. — Souvenirs de Lavey 1843.

Prix : Broché, les 2 vol. 7 fr. — Relié pleine toile dorée 10 fr.

Demi-percaline amateur, coins, tête dorée . 11 fr.

Demi-basane à nerfs. 12 fr.



